

PRINCIPES
ET VÉRITÉS FONDAMENTALES
DE LA
VIE CHRÉTIENNE



CAEN, DE L'IMPRIMERIE HENRI DELESQUES

Le Marchand, Jean Baptiste

+

A. M. D. G.

EXERCICES SPIRITUELS
DE
SAINT IGNACE

PRINCIPES
ET VÉRITÉS FONDAMENTALES
DE LA
VIE CHRÉTIENNE

PAR
LE P. J.-B. LE MARCHAND *89*

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TOME PREMIER *L*

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

Ouvrage honoré de plusieurs lettres d'Évêques



PARIS

LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS

17, rue du Vieux-Colombier, 17

—
1898

6396



APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} MARCHAL

ARCHEVÊQUE DE BOURGES

ARCHEVÊCHÉ
DE BOURGES.

Bourges, le 20 Août 1882.



MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'ai lu lentement, mais avec l'attention la plus sérieuse et le plus persévérant intérêt, votre livre : EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE. Votre ouvrage, venant après tant d'autres, montre une fois de plus, mon Révérend Père, que les EXERCICES sont ce bon trésor dont parle Notre-Seigneur, et d'où l'on peut tirer toujours des choses excellentes, sans l'épuiser jamais. C'est la substance même, la moelle de la doctrine du grand solitaire de Manrèse que vous offrez à vos lecteurs ; mais en la préparant et en lui donnant la marque

de votre travail personnel, vous en avez mieux fait goûter la saveur et sentir l'efficacité. Permettez-moi d'ajouter que j'ai été heureux de vous voir souvent emprunter à Bossuet, qui est trop négligé par certains auteurs de spiritualité, quelques-unes de ses pensées si profondes et si lumineuses, pour en faire le commentaire des EXERCICES. Votre livre, qui est tout rempli de la pensée et du saint nom de Dieu, arrive à son heure, à l'heure, hélas ! où tant d'insensés vivent et parlent comme si Dieu n'existait pas, et où tant d'autres qui se croient sages, ne laissent plus à Dieu, dans la vie privée aussi bien que dans la vie publique, qu'une part de plus en plus restreinte. »

Veillez agréer, je vous prie, avec mes félicitations les plus vives, mes sincères remerciements, et me croire,

*Mon Révérend Père,
Votre bien dévoué serviteur en N.-S.*

† JOSEPH,
Archevêque de Bourges.

II

APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} JULES-DENYS, LE HARDY DU MARAIS

ÉVÊQUE DE LAVAL

ÉVÊCHÉ
DE LAVAL.

Laval, le 25 Janvier 1882.



MON RÉVÉREND PÈRE,

« *J'achève en ce moment la lecture de votre ouvrage : EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE.*

Je veux sans retard vous adresser mes meilleures félicitations pour cet excellent livre, qui sera très utile aux âmes.

Faire connaître aux hommes la place et la gloire que chacun d'eux occupe dans la création, leur rappeler leur origine divine et leur excellence, leur montrer leur ressemblance avec le Créateur, dont l'image est reproduite en toute âme raisonnable par le libre arbitre : tels sont les pré-

liminaires remarquables de votre beau travail, et j'aime à en recommander la méditation à toutes les âmes qui veulent établir solidement en elles l'édifice de la vie chrétienne.

Vous emparant alors de la grande doctrine de votre Bienheureux Père saint Ignace, que la fin de l'homme est de louer Dieu, de l'adorer et de lui obéir, vous développez successivement ces principes et vérités fondamentales, vous en faites voir l'excellence et la nécessité, et vous en tirez des conséquences pratiques pour l'acte d'indifférence qui doit unir l'homme à Dieu, avec une clarté, une précision, une élévation de pensées et une profondeur de doctrine qui s'imposeront fortement aux esprits sérieux, désireux de vivre de la vie surnaturelle et de conformer leur conduite en tout à la sainte volonté de Dieu.

« Soyez béni, mon Révérend Père, de ce nouveau service rendu à l'Église et aux âmes ! Ces pages continueront utilement et perfectionneront tout le bien déjà fait par votre parole si pieuse et si apostolique, dans mon cher diocèse et ailleurs. »

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec mes encouragements et mes remerciements, l'hommage de mon pieux et tendre dévouement en Notre-Seigneur.

† JULES-DENYS,
Évêque de Laval.



III

APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} SEBAUX

ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

ÉVÊCHÉ
D'ANGOULÊME.

Angoulême, le 26 Octobre 1882.



MON RÉVÉREND PÈRE ,

« J'ai lu avec un grand intérêt votre ouvrage :
EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE. Il ren-
ferme, sur les sujets fondamentaux des EXERCICES,
des considérations élevées et lumineuses, très propres
à en faire ressortir la haute raison, et à prouver
que les enseignements évangéliques et les pratiques
de la vie chrétienne ont leur justification dans la
philosophie aussi bien que leur règle d'autorité
dans la foi. Il serait bien à souhaiter qu'on se
pénétrât de ces belles doctrines, appuyées d'heu-
reuses citations et de graves témoignages, pour

comprendre la vraie fin de l'homme et la voie à suivre pour l'atteindre. »

Avec l'expression de ce vœu et mes remerciements, veuillez bien agréer, mon Révérend et cher Père, l'assurance de mon dévouement affectueux en Notre-Seigneur.

† A. L.,
Évêque d'Angoulême.



IV

APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} BOUANGE

ÉVÊQUE DE LANGRES

ÉVÊCHÉ

DE LANGRES.

Langres, le 5 Avril 1882.



MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je vous suis on ne peut plus reconnaissant de votre bienveillante attention à m'offrir l'excellent ouvrage que vous avez publié sous le titre : EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE. J'en ai déjà lu bien des pages, et avec un grand bonheur. Je n'ai qu'un vœu à former, c'est que ce livre se répande parmi les fidèles. Ils y trouveront le magnifique commentaire de ces Exercices spirituels de Votre Bienheureux Père saint Ignace, desquels on a dit, et avec tant de vérité, qu'ils avaient

fait plus de saints qu'ils ne contenaient de lettres..... »

Veillez agréer, mon Révérend Père, avec mes remerciements empressés, l'assurance de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

† GUILLAUME-MARIE-FRÉDÉRIC,
Évêque de Langres.



V

APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} NOUVEL

ÉVÊQUE DE QUIMPER

ET DE LÉON

ÉVÊCHÉ

DE QUIMPER
ET DE LÉON.

Quimper, le 19 Avril 1882.



MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Je vais partir pour ma tournée de Confirmation, et j'emporte avec moi votre livre précieux : EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE, livre qui me servira dans mon voyage de lecture spirituelle et sujet d'oraison. Je vous remercie du fond du cœur de tout le bien qu'il m'a déjà fait, et de tout le bien qu'il me fera

*encore. C'est un nouveau titre de reconnaissance
envers la Compagnie de Jésus. »*

*Veillez croire, mon Révérend Père, à mes
sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.*

† ANSELME,
Évêque de Quimper et de Léon.

VI

APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} LECOQ

ÉVÊQUE DE NANTES

ÉVÊCHÉ
DE NANTES.

Nantes, le 29 Mars 1882.



MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Je vous remercie de votre beau livre. Je le lis, ou plutôt je le médite. Puisse-t-il faire tout le bien que vous désirez et que je désire qu'il fasse. Jamais il ne fut plus nécessaire de rappeler aux hommes les grandes vérités sur

les obstacles. Les indifférents eux-mêmes y trouveront leur profit. Nul ne le lira sans éprouver le besoin de devenir meilleur. C'est avec bonheur que je vous prie de recevoir mes sincères félicitations. »

Veillez agréer, mon Révérend Père, avec mes remerciements, l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS-MARIE,
Évêque de Séez.

VIII

APPROBATION

DE

S. G. M^{GR} BÉCEL

ÉVÊQUE DE VANNES

ÉVÊCHÉ
DE VANNES.

Vannes, le 14 Avril 1889.



MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Bien souvent commentés par les meilleurs guides dans les voies de la perfection chrétienne, les EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE ont produit des fruits d'autant plus abondants de sanctification.

Vous venez à votre tour, mon Révérend Père, avec l'autorité que donnent la vertu, le savoir et l'expérience, faire part des réflexions salutaires que vous a inspirées la méditation du livre où l'illustre Fondateur de votre Compagnie a, pour

ainsi dire, condensé toute la doctrine de la vie intérieure.

Vous ne pouviez pas mieux travailler à étendre le règne de Dieu dans les âmes. C'est un grand service rendu à vos frères en Jésus-Christ. J'espère en profiter personnellement.

Les précieux suffrages de plusieurs évêques sont le gage assuré des succès que votre charité ambitionne.

Je souhaite que votre ouvrage se répande dans mon diocèse. Il sera surtout utile aux prêtres, aux communautés religieuses et à toutes les personnes pieuses qui désirent progresser dans la vraie dévotion.

Permettez-moi, mon Révérend Père, de joindre mes remerciements à mes félicitations et de me recommander à vos ferventes prières.

Votre respectueux et dévoué serviteur.

† JEAN-MARIE,
Évêque de Vannes.

IX

COMPTE RENDU

DE L'OUVRAGE

« *Principe et Fondement de la Vie chrétienne* »

DANS LES

ANNALES DU SAINT-SACREMENT

ET DU

SACRÉ-CŒUR

Bulletin mensuel, 24^e Année, XII^e Livraison, Décembre 1882

« En lisant les EXERCICES SPIRITUELS de saint Ignace on reconnaît avec admiration que leur auteur avait une profonde connaissance, non seulement de la Vie spirituelle, mais encore de la nature humaine, qui veut embrasser les lois de cette vie pour arriver à la perfection.

On trouve dans les EXERCICES une admirable stratégie, la plus propre à assurer dans les âmes le triomphe de la vertu chrétienne. Aussi saint Fran-

çois de Sales disait-il que l'ouvrage de saint Ignace avait couverti plus de personnes qu'il ne contient de lettres..... Mais, qu'on ne l'oublie pas, les EXERCICES sont un simple canevas, un programme admirable qui demande des développements. Aussi, le chrétien qui les suit doit se soumettre à la direction d'un homme rempli de l'esprit de saint Ignace et qui sache l'appliquer aux différentes conditions, aux divers états de la vie. D'habiles maîtres de la vie spirituelle, en développant les EXERCICES, nous ont donné d'excellents ouvrages, parmi lesquels on compte plus d'un chef-d'œuvre. Celui du Révérend Père Le Marchand, nous n'en doutons pas, prendra rang parmi les meilleurs. Il donne à l'esprit et au cœur l'aliment le plus substantiel, et le style est toujours à la hauteur du sujet sans rien perdre de sa simplicité. A plusieurs égards, on peut appliquer à ce commentaire ce que nous avons dit du texte lui-même. En un mot, cet ouvrage mérite au plus haut degré les éloges, d'ailleurs si bien motivés, que lui donnent plusieurs de nos plus illustres Evêques. Il est donc appelé à faire beaucoup de bien et vaudra sans doute à son auteur de véritables succès évangéliques, les seuls qu'il ambitionne et qui soient dignes de lui.

A. R.

§ I

PRÉLIMINAIRES

CRÉATION

DE

L'HOMME

§ I

PRÉLIMINAIRES

CRÉATION DE L'HOMME

ET DIEU DIT :

Faisons l'homme
à notre image et ressemblance



I.

L'HOMME

SA PLACE ET SA GLOIRE DANS LA CRÉATION.

I. Dieu est la vie substantielle. Il en est l'acte pur, éternel et absolu, acte immuable, immobile même, si l'on veut se servir de cette expression, mais d'une immobilité qui est le premier mouvement, parce qu'elle est l'activité infinie, subsistant en elle-même. Avoir en soi le principe de son existence, c'est vivre. Plus l'existence se possède, plus il y a de vie ; et là où elle se possède pleinement, là est la plénitude de la vie. Dieu seul a la vie dans sa réalité totale, parce que seul, dans une indépendance souveraine, il existe par soi. Il est

seul de lui-même, et rien ne serait, ni ne pourrait être, s'il n'était de sa grandeur, s'il n'était de la perfection de son être et de l'efficace de sa volonté, non-seulement qu'il soit, mais de donner l'être et la vie à tout ce qui lui plaît (1). Mais la dispensation de la vie, en dehors de Dieu, doit se faire avec nombre, poids et mesure. La souveraine raison ne peut jeter les mondes au hasard. Le sage ordonne, dit le docteur angélique, « *Sapientis est ordinare* » (2), et Dieu, qui est la Sagesse même, ne peut faire que de l'ordre. Or, l'ORDRE, dans les êtres appelés à la vie, exige quatre éléments qui se suivent et se commandent l'un l'autre : LA MULTIPLICITÉ, LA VARIÉTÉ, LA SIMILITUDE et L'UNITÉ.

1° Premièrement, LA MULTIPLICITÉ.

En effet, Dieu, s'il crée, doit manifester ses divines perfections, donc aussi son *unité*; et il ne peut représenter son *unité*, qui est l'assemblage de toutes perfections, qu'en créant le *multiple*, qui, plus il est *multiple*, plus se rapproche de l'*unité*, en s'en éloignant toujours davantage. C'est l'ordre de la créa-

(1) « *Prima bonitas Creatoris, qua se Deus noluit in æternum latere, id est, non esse aliquid, cui Deus cognosceretur* » (Tert. adv. Marc. lib. II, n° 3).

(2) Summa. I. P. Q. I. a. 6, 0.

ture de ne pouvoir représenter que par la pluralité ramassée, l'*unité* immense d'où elle est sortie (1). Il faut donc que les êtres, ouvrage de la Sagesse incréée, manifestation de sa gloire, aient une *multiplicité* représentative de l'infini qui est *un* ; et que tout œil, en les voyant, reconnaisse la cause qui les jette innombrables dans des espaces dignes d'elle. D'ailleurs, l'ordre est un enchaînement de relations disposées avec harmonie. Or les relations supposent la pluralité ou la *multiplicité* ; et plus l'ordre est vaste, étendu, profond, plus la *multiplicité* y entre et s'y accroît ; mais avec un second élément, qui est la *variété*.

2° LA VARIÉTÉ est cette inégalité qui, rom-

(1) « Produxit Deus res in esse propter suam bonitatem communicandam creaturis, et per eas repræsentandam. Et quia per unam creaturam sufficienter repræsentari non potest, produxit multas creaturas et diversas ; ut quod deest uni ad repræsentandam divinam bonitatem suppleatur ex alia. Nam bonitas quæ in Deo est simpliciter et uniformiter, in creaturis est multipliciter et divisim. Unde perfectius participat divinam bonitatem et repræsentat eam totum universum, quam alia quæcumque creatura. »

« Imago increata quæ est perfecta, est una tantum. Sed nulla creatura repræsentat perfecte exemplar primum, quod est divina essentia ; et ideo potest per multa repræsentari » (D. Th. Sum. : I. P. Q. 47, a. I. 0. et ad 2^{um}.).

pant la série froide et monotone des êtres, donne à l'esprit qui les contemple cette satisfaction qui naît de la beauté. Prenez une fleur, la plus belle, un lys ou une rose, réduisez l'univers à cette fleur unique indéfiniment multipliée ; en la regardant une fois, vous aurez fait le tour du monde. Sa beauté, quelque gracieuse qu'elle puisse d'abord vous apparaître, s'évanouira dans l'identique répétition de la même fleur et des mêmes nuances (1). Mais si la beauté s'évanouit, l'harmonie disparaît aussitôt, et, avec l'harmonie, l'ordre de l'ensemble. Il faut donc *la variété*. Or, *la variété* ne peut se concevoir sans l'inégalité, et l'inégalité, dans des êtres multiples à l'infini, suppose le plus et le moins, le vaste et le restreint, le ruisseau et l'océan, l'infiniment petit et l'infiniment grand, l'abîme du néant et l'abîme de l'élévation. « O Dieu, s'écrie saint Augustin, *vous avez fait deux choses, l'une proche du néant, qui est la matière première ; l'autre proche de Vous, qui est l'esprit pur, l'Ange.* » — « *Duo fecisti, Domine, unum prope nihil, scilicet materiam primam ; alterum prope te, scilicet Angelum.* » — Ainsi,

(1) « Non enim esset perfectum universum, si tantum unus gradus bonitatis aut pulchritudinis inveniretur in rebus » (I. P. Q. XLVII. a. 2. 0).

deux termes extrêmes, deux *variétés* infiniment distantes l'une de l'autre, deux lignes ou séries d'êtres qui vont en sens opposé : une série descendante du côté du néant : une série ascendante du côté de Dieu ; deux sortes de substances enfin : *les substances matérielles* et *les substances spirituelles* ; et parmi ces deux substances essentiellement diverses, *la variété* ne cessera de s'étendre encore ; la diminution des êtres matériels vers le néant sera graduée, comme l'ascension des intelligences vers Dieu sera constante. La foi nous le dit, la raison nous le confirme, l'ordre de l'univers l'exige absolument.

3° Cet ordre exige de plus la *SIMILITUDE*. Car il n'y a que des êtres semblables qui soient susceptibles de se lier entre eux par des relations. Or, des relations entre les êtres matériels aussi bien que des relations entre les êtres spirituels, sont nécessaires. Des êtres, sans action réciproque, bien que jetés sans nombre dans les profondeurs de l'espace, ou placés à l'égard les uns des autres à des intervalles mathématiquement proportionnés, au lieu de former une harmonie dans leur superposition hiérarchique, ne feront que donner au chaos l'apparence de l'ordre. Mais qu'ils soient liés ensemble par des rapports de

similitude et d'affinité, et les deux grandes lignes des êtres créés, ligne descendante et ligne ascendante, se développeront l'une l'autre, mais séparément, dans une imposante majesté. Les corps se correspondront; et se transmettant leur mouvement de grain de sable en grain de sable, de soleils en soleils, ils s'attireront d'un pôle à l'autre, avec un silence exact que les siècles pas plus que les distances ne sont capables, sans la volonté du premier moteur, de suspendre jamais. Et s'il faut qu'il en soit ainsi pour l'ordonnance de la poussière, que sera-ce des natures intelligentes? A plus forte raison, seront-elles disposées comptées, rangées en bataillons distincts, mais unis de puissance et de grandeur; si bien, que se communiquant les uns aux autres, degré à degré, ordre à ordre, hiérarchie à hiérarchie, le Séraphin, qu'un amour plus intense dévore, se trouvera en quelque rapport de *similitude* avec l'amour incréé, l'Esprit-Saint, qui lui-même termine l'ordre au-dessus de tout ordre des divines personnes. « *Toujours, dit saint Thomas, le premier de l'ordre inférieur a de l'affinité avec le dernier de l'ordre supérieur.* » — « *Semper summum inferioris ordinis, affinitatem habet cum ultimo superioris* » (1).

(1) I. P. Q. CVIII. a. 6. 0.

Et c'est ainsi que par DES SIMILITUDES, DES VARIÉTÉS, ET LE MULTIPLE, il y aura deux mondes: le monde des intelligences et le monde des corps, les substances matérielles et les substances spirituelles. « *In principio creavit Deus CÆLUM ET TERRAM* » (1). Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire les Anges et la matière, ce qu'il y a de plus parfait et ce qu'il y a de plus imparfait, *les deux extrêmes*.

4° Mais ce sont deux mondes, deux mondes distincts et radicalement opposés; inconvénient suprême, qui fait que le mouvement de la création, au lieu de remonter sans interruption jusqu'à Dieu, se brise à son centre même, ne laissant pas le moyen de concevoir pourquoi les êtres matériels et les êtres spirituels s'enchaînent si merveilleusement entre eux, tandis que les deux séries elles-mêmes, sont infiniment éloignées l'une de l'autre, et en opposition directe. La similitude, la variété, et la multiplicité n'achèvent donc pas la notion de l'ordre. Il y manque le grand trait qui est L'UNITÉ. Il faut, comme s'exprime saint Thomas, que les êtres qui composent l'ensemble, se ramènent à *une seule vie* embrassée d'un

(1) Gen., I, 4.

seul coup d'œil. Il faut une seule famille pour un seul chef, une seule armée pour un seul général, un seul monde pour un seul Dieu. Que si, d'après les remarques des Pères, les innombrables créatures qui existent sont autant de mots par lesquels Dieu exprime au dehors quelques-unes de ses infinies perfections, il faut une écriture en particulier qui résume tout le discours; si chacun des êtres de l'univers est une voix qui chante la gloire du Créateur, depuis le plus beau des Anges jusqu'au dernier des insectes, il faut un être en particulier, où tous ces millions de voix viennent s'accorder, qui soit une lyre universelle et sublime, renvoyant au ciel tout le concert de la création. — Mais, comment arriver là? Comment rapprocher, dans *l'unité* d'une seule et même vie, deux ordres aussi contraires que l'ordre matériel et l'ordre spirituel? Dieu se recueille en lui-même. Il prend conseil en quelque sorte, selon la belle indication de l'Écriture, et, en présence de tout ce qui est achevé, il prononce la dernière parole créatrice; il dit: Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* » (1); et l'homme sort d'un

(1) Gen., I, 26.

jet de *la main* et *du souffle* de Dieu, de sa main qui lui construit un corps, de son souffle qui lui inspire une âme (1); et cette âme, avec le corps qu'elle emporte dans son mouvement, il la ramène à lui-même, en lui donnant pour ressort de sa vie l'aspiration de l'infini. Le corps est fait de boue, dit Bossuet, mais l'âme est un souffle de la poitrine divine. Elle n'est sortie de Dieu que pour y rentrer. Il ne l'a respirée que pour l'aspirer de nouveau. Ce qui nous est d'ailleurs admirablement indiqué par l'Écriture elle-même, lorsqu'après avoir dit d'une manière générale que *l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu*, elle ajoute : Le SEIGNEUR-DIEU (2) prend de la

(1) « Caro et spiritus, Dei res : alia manu ejus expressa, alia adflatu ejus consummata » (Tert. de Pœnit. n° 3).

(2) C'est à dessein que Dieu n'est pas appelé *Seigneur* et *Maître* avant la création de l'homme, mais dès que l'homme est créé, l'homme capable de reconnaître son souverain domaine, Dieu prend la qualité de *Maître* et *Seigneur* : « Dei nomen dicimus semper fuisse apud semetipsum (Deum), et in semetipso; *Dominum* vero non semper. Diversa enim utriusque conditio. Deus substantiæ ipsius nomen; id est divinitatis; *Dominus* vero non substantiæ, sed potestatis. Substantiam semper fuisse cum suo nomine, quod est Deus, postea *Dominus*, accedentis scilicet rei mentio. Nam ex quo esse cœperunt in quæ potestas *Domini* ageret; ex illo per accessionem

boue entre ses doigts, et, avec cette boue, avec cette substance toute matérielle, il forme

potestatis et factus et dictus est *Dominus*... Quamdiu faciebat quorum *Dominus* futurus erat, Deus solummodo ponit. Et dixit Deus, et fecit Deus, et vidit Deus, et nusquam adhuc *Dominus*. At ubi universa perfecit, ipsumque vel maxime hominem qui proprie *Dominum* intellecturus erat, *Dominus* etiam cognominatur. »

« Tunc etiam *Dominus* nomen adjunxit :

Et accepit *Deus Dominus* hominem quem finxit.

Et præcepit *Dominus Deus*. Ac exinde *Dominus* qui retro Deus tantum, ex quo habuit cujus esset. Nam Deus sibi erat, rebus autem tunc Deus cum et *Dominus* » (Tert. adv. Hermogenem, cap. III).

« Heureux l'homme, heureux le peuple qui ayant Dieu pour *Seigneur*, reconnaît son pouvoir et se range sous son obéissance : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (Ps. 143). — Mais combien d'hommes ne veulent pas reconnaître Dieu comme leur *Seigneur*, parce qu'ils refusent de lui obéir ! Tous les hommes, qu'ils le veuillent ou non, ont Dieu pour Dieu ; mais tous ne l'ont pas pour *Seigneur*. Dieu en tant que Dieu, doit être et est en effet leur *Supérieur* ; mais il n'est leur *Seigneur*, qu'en tant qu'ils veulent bien y consentir. Le ciel, le soleil, les astres, la terre avec ses merveilles, toutes les autres créatures, ont Dieu pour *Maître* et *Seigneur*, et, à leur manière, proclament, chantent sa grande gloire : *Cæli enarrant gloriam Dei* (Ps. 18). Il n'y a que l'impie qui, bien que forcé de reconnaître Dieu comme Dieu, ne le reconnaît pas néanmoins comme *Maître* et *Seigneur*, parce qu'il n'obéit pas à ses ordres, il n'obéit qu'au péché ; et en obéissant au péché, il s'en fait, hélas ! le serviteur et l'esclave : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (Joann. 8). Dieu ne voulut donc pas être appelé *Maître* et *Seigneur* avant que l'homme ne

le corps de l'homme : « *Formavit igitur DOMINUS DEUS hominem de limo terræ* » (1); et parce que cette substance corporelle, pour grande d'ailleurs que soit sa beauté, n'est, après tout, que comme un marbre sans vie, et que comme une statue superbe, mais *inanimée* (2), Dieu se penche amoureusement du haut de lui-même sur le chef-d'œuvre inachevé de ses mains, et il souffle sur sa face une respiration de vie : « *Et inspiravit in*

fût créé. Sa très haute et divine Majesté sembla faire peu de cas d'être nommée *Seigneur* des choses basses et terrestres ; mais estimer à grand prix d'être nommée *Seigneur* par l'homme intelligent, raisonnable et libre ; l'homme pour l'amour et le rachat duquel, elle devait un jour envoyer dans le monde son Fils unique : *Sic dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joann. 3). Enfin, Dieu voulut par là nous faire connaître que nous ne devons pas avoir, dans l'acception rigoureuse du terme, d'autre *Seigneur* et d'autre *Maître* que Lui : *Nemo potest duobus Dominis servire* (Math. 6). — Lui seul est *Seigneur* et *Maître* absolu. Les autres *Maîtres* et *Seigneurs* ne sont *Maîtres* et *Seigneurs* que par dérivation, communication, participation et dépendance : *Tu solus Dominus*. Aussi, pour nous le faire bien comprendre ; l'Église, dans l'office divin, retranche-t-elle pour les *Prêtres* et *Seigneurs* du monde, une lettre dans le mot *Dominus*. Elle dit : *Domni* et non *Domini*. *Jube DOMNE, benedicere!*

(1) Gen., II, 7.

(2) Je dis *inanimée*, je ne dis pas *morte*. La mort n'était pas née, puisque le péché qui l'engendre n'était pas encore.

faciem ejus spiraculum vitæ » (1). La seconde substance est créée, et aussitôt (moment auguste et à jamais béni !), la substance matérielle et la substance immatérielle, le corps et l'âme se saisissent, s'adaptent et se joignent l'un à l'autre. Le marbre tressaille, il se colore et palpite. L'œil lance son éclair, la lèvre son haleine, l'homme vit ! « *Et factus est homo in animam viventem* » (2). Et à cet homme vivant, suivant la belle remarque de *Clément d'Alexandrie*, Dieu dit : « Tu seras ma lyre, ma harpe, ma guitare ; tu seras l'instrument où viendront se réunir et s'accorder toutes les voix du monde qui chantent et publient ma gloire. TU ES ENIM CYTHARA, ET TIBIA, ET TEMPLUM MEUM » (3). Aussi, dans les cantiques inspirés par l'Esprit-Saint, où toutes les créatures sont invitées à glorifier le Seigneur, c'est toujours *par l'homme* que les louanges se complètent et que le concert s'achève. Ce sont les Anges qui d'abord entrent en scène, et sont appelés les premiers à entonner le chant d'amour :

(1) Gen., II, 7.

(2) Gen., II, 7. — « *In animam viventem, hoc est : efficaciter operantem, habentem corporis membra ipsius operationibus servientia, ipsiusque voluntati obtemperantia* » (S. Jean Chrys., Hom. in Gen. 12. N° 5).

(3) Adhortatoria ad Græcos, seu ad Gentes, cap. I.

« Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur
BENEDICITE ANGELI DOMINI DOMINO » (1) ! —

Viennent ensuite et successivement pour faire partie du même concert : les astres, le soleil, les étoiles, les ouragans, les tempêtes, l'eau, le feu, les frimas, les chaleurs, les neiges et les pluies, les jours et les nuits, la lumière et les ténèbres, les montagnes, les collines, les plantes, les fontaines, les fleuves, l'océan, les oiseaux, les poissons, tous les animaux qui peuplent la terre et les mers; et enfin,... enfin où va donc expirer cette universelle harmonie des mondes, et ce mélodieux *Benedicite* ?... « BENEDICITE, FILII HOMINUM DOMINO » ! Bénissez le Seigneur, fils des hommes ! — O vous, qui êtes corps et âme; vous en qui sont réunies toutes les voix de la création; vous qui contenez, complétez et résumez toutes les splendeurs; vous qui êtes la lyre, la harpe, la guitare de l'universelle harmonie, exaltez, chantez, bénissez louez Dieu : « TU ES ENIM CYTHARA, ET TIBIA, ET TEMPLUM MEUM » (2) ! — L'homme est

(1) Dan. cap. iii.

(2) « Cur, dicet aliquis, si præstantior est homo toto mundo, post mundum producat? Ob hoc ipsum nimirum, quod mundo præstantior sit. Nam quemadmodum ingressuro in urbem quamdam Imperatore, duces, præfecti, satellites, omnesque servi præcedunt,

donc *esprit* et *matière*, unis dans une même personnalité. Par le côté de l'esprit, il porte l'image et la ressemblance de Dieu, qui est *intelligence* et *volonté*; par le côté de la matière, il porte l'empreinte de la main de Dieu, qui fait reconnaître le travail et le passage du Créateur. Placé à la frontière des corps et des esprits, entre deux séries d'êtres distincts et radicalement opposés, le premier de l'ordre inférieur qui est le monde matériel, et le dernier de l'ordre supérieur qui est le monde intellectuel; rassemblant sur sa noble figure la magie de ces deux mondes auxquels il appartient, il entre avec l'un et l'autre dans des rapports étroits et nécessaires. « Comme l'âme est dans le dernier ordre des substances intelligentes, dit Bossuet, c'est en elle que se fera *l'union* entre les esprits et les corps, afin que tout soit disposé comme par degrés. Dieu a fait des substances séparées des corps; Dieu les peut faire en divers degrés, c'est-à-dire plus ou moins parfaites; et en descendant toujours, on pourra enfin venir à quelqu'une qui

ut, palatio adornato, et omni alio ministerio præparato, magno cum honore Imperatorem excipiunt; sic nimirum et hic, quasi introducendus rex esset, sol præcessit, cælum præcucurrit; prius ingressus est lumen, creata sunt omnia et adornata, tumque multo cum honore homo introducitur » (S. Joann. Chrys. in Gen. serm. 2).

sera si imparfaite qu'elle se trouvera en quelque sorte aux confins des corps, et sera de nature à y être *unie*. Il est impossible, en effet, qu'en descendant toujours par degrés du parfait à l'imparfait, on n'arrive pas nécessairement aux extrémités et comme aux confins où le supérieur et l'inférieur se joignent et se touchent. Car je crois qu'on peut entendre facilement que tout est disposé dans la nature comme par degrés, et que le premier principe donne l'être et se répand lui-même par cet ordre et comme de proche en proche. Ainsi l'âme raisonnable se trouvera naturellement unie à un corps, et si nous conservons à cette âme, qui est créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, la prééminence qui lui est due, ce corps même, oui, ce corps tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes ; parce que l'âme, qui est la partie principale, à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle à une destinée commune et suprême, dans la jouissance infinie des perfections de Dieu (1). »

II. Voilà l'homme dans la création. Il y met par sa présence le sceau de l'*unité*, et, avec l'*unité*, le sceau de la perfection. Il en serait

(1) Cf. Bossuet, *Sermon sur la résurrection dernière*.

autrement si l'âme, comme parle Bossuet, ne conservait pas sur le corps la prééminence qui lui est due; si l'harmonie primitivement établie par Dieu venait à se rompre. L'harmonie, ou l'exacte proportion entre les parties qui forment un tout, c'est en effet l'absolue, l'essentielle condition de toute beauté; mais surtout de la beauté humaine, à raison même de l'extrême diversité des éléments dont l'homme est composé. Il n'y a pas de milieu. Il faut qu'il devienne semblable aux Anges, dominant la matière; ou semblable aux bêtes, dominé par la matière. Si l'ordre s'en va, si la consonnance disparaît, si l'âme n'est plus à sa place, si elle est asservie, si la matière, avec ses cupidités, vient à l'emporter et à dominer sur elle, Grand Dieu! quel désordre, et quelle chute affreuse! Je vois une âme capable de l'infini, mise au service d'un corps grossier, lui apportant l'immense appoint de ses désirs sans bornes, et ne lui communiquant ses perfections que pour le pousser plus à fond dans l'abîme de la corruption. Je vois un être oublieux des éternelles harmonies pour lesquelles il a été fait, et dont il est lui-même la plus magnifique expression, se convertir tout en concupiscence et devenir presque entièrement corps. Qu'est devenue cette guitare merveilleuse, qui, dans la main de Dieu,

devait résumer toutes les mélodies des mondes?... Un instrument qui disorde et qui hurle! — Qu'est devenu cet abrégé, ce milieu, ce centre, ce pontife, ce roi de la création, où la matière devait être transfigurée et élevée jusqu'à la dignité de l'esprit?... Quelque chose de difforme et de monstrueux, une image de l'enfer où règne une simpiternelle horreur! — Qu'est devenue enfin cette noble créature, qui devait manifester à *elle seule* ce que toutes les autres manifestent dans le détail, je veux dire : *la plus grande gloire de Dieu*?... une affreuse ruine, qui ne laisse pas même soupçonner les magnificences de l'œuvre divine (1)!

O homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, reconnais donc et garde ta dignité, c'est-à-dire le haut rang que tu tiens naturellement entre les choses créées; et n'oublie jamais que ton âme, par son état, est le plus excellent de tous les biens après Dieu; infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup

(1) « Hæc utique omnia cogitantes, ac nobiscum reputantes quanta sit animæ nostræ nobilitas, ne quid ea indignum operemur, ne coinquinemus eam illicitis operibus, ne sub carnis servitutem eam subjugemus, ne tam nobilem, tantaque dignitate sublimem sic crudeliter, et immisericorditer tractemus. » (S. Joann. Chrys. in cap. 2. Gen. Hom. 12).

au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse (1).

(1) Cf. Bossuet, *Traité de la Concupiscence*, ch. XV.
— R. P. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 48^e conf.

II.

CRÉATION DU CORPS ET DE L'ÂME.

SINGULARITÉS REMARQUABLES.

L'HOMME est un être participant *de la matière* par où il se rattache au monde inférieur, et participant *de l'esprit* par où il se rattache au monde supérieur ; tout à la fois corps et âme, le corps agissant avec l'âme, et l'âme avec le corps ; non pas comme étant deux, mais comme n'étant qu'un ; non pas comme frère et sœur, mais comme un seul être personnel, appelé du même nom : l'HOMME. — Étant donc une *unité* composée d'un corps et d'une âme, réunissant en lui le monde des intelligences et le monde des

corps, il est de tous les ouvrages de Dieu celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Quelle est cette gloire? Avant de le dire, il est nécessaire, pour l'intelligence de tout ce qui va suivre, que nous examinions de plus près les deux principes dont nous sommes formés : l'ÂME et le CORPS.

I. SELON LE CORPS, l'homme vient *de la terre*; SELON L'ÂME, il vient *de Dieu seul*; et c'est pourquoi, dit Salomon, pendant que le corps retourne en la terre, d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné (1). Pour former le corps de l'homme, Dieu prend DE LA BOUE ENTRE SES DOIGTS (2), ce qu'il ne fait pour la création d'aucun autre être matériel. Tous les animaux, en effet, sont créés par *commandement*, sans qu'il soit dit que Dieu Y AIT MIS LA MAIN (3). Pour le corps seul de l'homme, Dieu touche cette boue et la façonne. Qu'est-ce-à-dire? « Dieu n'a point de doigts ni de mains, Dieu n'a pas

(1) Eccl., XII, 7.

(2) Gen., II, 7.

(3) « Non hæc carnali consuetudine cogitanda sunt, ut videre solemus opifices ex materia quacumque terrena corporalibus membris, quod artis industria potuerint, fabricantes. *Manus Dei potentia Dei est*, qui etiam invisibilia invisibiliter operatur. » (S. August., de Civit. Dei, lib. XXII, cap. xxiii).

plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux; mais il nous montre seulement dans celui de l'homme un dessin et une attention particulière. C'est parmi les animaux le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit, par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force, d'autres plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste; *l'excellence de la beauté* appartient à l'homme, et c'est comme *un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face* (1). »

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, IV^e sem., x^e élév.

« In corpore hominis propriè non est imago Dei; sed tamen in eo relucet quodammodo et resplendet; quia scilicet corpus hominis est imago mentis. Recta enim statura, et vultus in cœlum erectus, indicat animum corporis rectorem cœlesti satum origine, Deique similem, æternitatis et divinitatis capacem, superna spectare et ambire debere. Si enim tanti vitrum, quanti margaritam? si tale est corpus, qualem decet esse animam. » (S. Aug., lib. VI, de Gen., ad litt., cap. XII).

« Quamvis imago Dei in homine non accipiatur secundum figuram corpoream, tamen quia corpus hominis solum inter terrenorum animalium corpora, non

II. POUR L'ÂME, la manière dont Dieu l'a produite est bien plus merveilleuse encore. Il ne la tire pas de la terre. Il ne la tire pas de la matière; il l'inspire d'en haut : c'est UN SOUFFLE DE VIE QUI VIENT DE LUI-MÊME. « O Seigneur! vous avez fait mon âme d'une nature bien différente du corps; car, après avoir formé ce corps avec de la boue, c'est-à-dire avec une terre détrempee, ce n'est plus ni de la terre, ni de l'eau, ni du mélange du sec et de l'humide, ni enfin d'aucune partie de la matière que vous avez tiré l'âme, que vous avez mêlée dans cette masse pour la vivifier. C'est de vous-même, c'est de votre bouche que vous l'avez fait sortir; vous AVEZ SOUFFLÉ UN SOUFFLE DE VIE et l'homme a été animé, non par l'arrangement des organes, non par la température des qualités, non par la distribution des esprits vitaux, mais par un autre principe de vitalité, que

prorum in alvum prostratum est; sed tale est, ut ad contemplandum cœlum sit aptius, magis ad imaginem et similitudinem Dei, quam cœtera corpora animalium factum jure videri potest, ut Aug. dicit in lib. 83, quæst. 51. Quod tamen non est sic intelligendum, quasi in corpore hominis sit imago Dei; sed quia ipsa figura humani corporis representat imaginem Dei in anima, per modum vestigii. » (I. P. Q. XCIII. a. 6. ad 3^{um}.— et Q. XCI. a. 3. ad 3^{um}). Cf. etiam S. Joann. Chrys. in Ps. CXX.

Dieu a tiré *de son propre sein* par une nouvelle création, toute différente de celle qui a tiré du néant et qui a formé la matière (1) ». Combien profonde, en effet, est la différence qui existe entre les deux créations, celle de la matière et celle de l'âme ! Quand il crée les bêtes, Dieu dit : « *Que l'eau PRODUISE des poissons* (2) » ; et il crée de cette sorte les monstres marins, et toute âme vivante et mouvante qui devait remplir les eaux. Il dit encore : « *Que la terre PRODUISE toute âme vivante, les bêtes à quatre pieds et les reptiles* (3) ». C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donna pour toute action que des mouvements dépendant du corps. DIEU LES TIRE DU SEIN DES EAUX, DIEU LES TIRE DE LA TERRE (4) ; mais Dieu, après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain avait été formé, il n'est pas dit qu'IL EN AIT

(1) Bossuet, *Sermon pour le jour des morts* ; sur la résurrection dernière.

(2) Gen., I, 20, 21.

(3) Gen., I, 11, 20, 24.

(4) « *Animalia et plantæ ex terra et aqua generatæ dicuntur ; at solus Deus corpus homini finxit et figuravit, illique animam rationalem a se ex nihilo creatam indidit.* » (Cornel. à Lap. in Genes).

TIRÉ SON AME; mais il est dit qu'IL INSPIRA SUR SA FACE UN SOUFFLE DE VIE, et que c'est ainsi qu'IL EN A FAIT UNE AME VIVANTE (1).

III. Dieu fait sortir chaque chose de ses principes. *Il* PRODUIT DE LA TERRE les herbages et les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre et purement animale; mais l'âme de l'homme, cette âme dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui DE RAISON ET D'INTELLIGENCE, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison était faite à son image, CETTE AME NE POUVAIT ÊTRE TIRÉE DE LA MATIÈRE. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais, en quelque sorte qu'il la tourne et qu'il la façonne, jamais il n'y trouvera SON IMAGE ET SA RESSEMBLANCE. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit donc ÊTRE TIRÉE D'UN AUTRE PRINCIPE, et ce principe n'est autre que *Dieu seul*. C'est ce que veut dire ce *souffle de vie* que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux; ne croyons pas que

(1) Gen., II, 7.

notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même L'IMAGE de Dieu, ce n'est ni un air, ni une vapeur, ni un feu subtil et continuellement mouvant. Ni l'air, ni le vent, ni la flamme, quelque déliée qu'on l'imagine, ne portent l'empreinte de Dieu. Ce n'est pas non plus une portion de la nature divine comme l'ont rêvé quelques philosophes; car ces idées sont grossières et trop corporelles. Dieu n'est pas *un tout qui se partage*. Quand Dieu aurait des parties, *elles ne seraient pas faites*; car le Créateur, l'être increé, ne peut être composé de créatures. L'âme est faite, et tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite A L'IMAGE ET RESSEMBLANCE DE LA NATURE DIVINE; et, parce que ce qui est fait à la ressemblance de Dieu ne sort point des choses matérielles; que *cette image* n'est point cachée dans ces bas éléments pour en sortir, comme fait une statue du marbre ou du bois; l'âme vient de Dieu, COMME DE SON SEUL PRINCIPE ET SA SEULE CAUSE (1). Tout le reste est tiré des éléments,

(1) « Inspiravit Deus in faciem hominis spiraculum vitæ, ut fieret homo in animam viventem. Est tropica locutio, ut dicatur inspirasse non *corporaliter*, sed quia spiritum, id est animam fecit ex nihilo. » (D. Th. Op. cent. err. Græc. cap. xxvii).

car tout le reste est terrestre et corporel. Ce qu'on appelle les *esprits* dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées et une vapeur de sang. Ainsi tout vient de la terre; mais l'âme raisonnable, faite à *l'image de Dieu*, est donnée de Lui et ne peut venir que de cette divine bonté.

IV. O philosophes ! ô vous qui croyez ou qui feignez de croire que tout en l'homme est corps et matière, quelle n'est pas votre folie ! Quoi ! tout meurt, tout est enterré ? le cercueil vous égale aux bêtes ; et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus ? Mais, dites-moi, ô philosophes insensés, comptez-vous pour rien *de connaître Dieu* ? CONNAÎTRE UNE PREMIÈRE NATURE, EN ADORER LA PERFECTION, EN ADMIRER LA PLÉNITUDE, OBÉIR A SA VOLONTÉ, SE SOUMETTRE A SA SOUVERAINE PUISSANCE, S'ABANDONNER A SA HAUTE ET INCOMPRÉHENSIBLE SAGESSE, SE CONFIER EN SA BONTÉ, CRAINDRE SA JUSTICE, ESPÉRER SON ÉTERNITÉ, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes ? Si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui CONNAÎT ET QUI AIME DIEU, qui conséquemment *est semblable à lui*, puisque lui-même *se connaît et s'aime*, dépend nécessairement de plus hauts principes. Mais, hélas ! hélas ! *L'homme qui a été mis dans un si grand*

honneur, distingué des animaux par sa création, s'est égalé aux bêtes insensées, et leur a été fait semblable (1).

(1) Ps. XLVIII, 13, 21. — Cf. Bossuet, 3^e sermon pour la fête de tous les Saints, 3^e point. — *Élévation sur les mystères*, IV^e sem., 11^e élev.

III.

EXCELLENCE DE L'ÂME.

Revenons encore à notre âme, et, par son *origine*, efforçons-nous de mieux saisir combien grande est son excellence.

« La grandeur de l'âme, dit *Bossuet*, se trouve tout entière *dans son origine*. Jamais nous n'eussions pu connaître la nature de ce précieux don de Dieu, ni jamais nous n'eussions remarqué la grande estime qu'il en fait, si l'Écriture Sainte, pour s'accommoder à notre façon d'entendre, n'eût usé d'une métaphore où, sous le voile de six paroles, elle nous cache et nous laisse entrevoir six grandes merveilles dans la création de notre âme : *INSPIRAVIT IN FACIEM EJUS SPIRACULUM VITÆ* (1); « Il souffla sur sa face l'esprit de

(1) Gen., I, 36.

la vie. » Pesez toutes ces paroles. Premièrement, l'Écriture Sainte nous dit que notre âme a été produite *avec le souffle de Dieu*. Ce n'est pas que Dieu ait, en effet, une bouche pour souffler à la façon des hommes ; mais c'est pour nous faire entendre qu'il estime cette âme et la tient chère *comme une respiration de sa propre vie*. Il est bien vrai qu'il l'a tirée du néant comme le reste des créatures ; mais l'Écriture, en nous disant que c'est *un souffle de sa poitrine*, nous veut exprimer qu'il l'a produite avec une affection si particulière et si tendre, que c'est comme s'il l'avait tirée de la région de son cœur : INSPIRAVIT ! De plus, l'Écriture Sainte ne nous dit pas que Dieu a produit notre âme *de ses mains* comme notre corps, ni qu'il l'ait créée *en parlant* comme le reste des êtres ; mais *en respirant* ou *soupirant*, pour nous faire entendre que c'est comme s'il eût enfanté une très chère conception, qu'il avait portée dans ses entrailles durant toute l'éternité. C'est comme si l'Écriture disait que l'âme procède *de l'intérieur de Dieu*, ainsi que la respiration ; et que, comme le souffle ou la respiration n'est qu'une sortie ou une rentrée continuelle de l'air qui s'en va visiter le cœur, qui ne le quitte qu'un seul moment, et puis y retourne aussitôt pour le rafraîchir et pour

lui conserver la vie, de même notre âme n'est sortie de Dieu que pour y rentrer ; il ne l'a respirée que pour l'aspirer de nouveau. Que si elle a comme soulagé son cœur quand elle en est sortie, il semble qu'elle le rafraîchisse en quelque manière, et qu'elle le console, quand elle retourne à lui par quelque aspiration amoureuse. O si nous savions ce que notre âme est au cœur de Dieu ! Elle ne saurait vivre sans lui, et il n'est pas content sans elle. C'est plus incomparablement que la respiration n'est à notre cœur. Qui m'empêcherait la respiration, ferait étouffer mon cœur ; ne puis-je pas croire que je fais violence au cœur de Dieu, quand mon âme ne suit pas les divines inspirations qui l'attirent amoureusement à lui pour se reposer dans son sein ?

Après tout cela, nous n'arriverons pas à la profondeur des mystères qui sont cachés sous l'intelligence de ces paroles : *Il souffla sur sa face une respiration de vie*. Je conçois bien que ces paroles sont grosses de quelques grandes vérités qu'elles voudraient enfanter dans nos esprits, si nous étions capables de les concevoir ; car elles semblent nous dire que notre âme est un esprit que Dieu met en nous, et qu'il produit par voie de *spiration*. Quelle merveille est-ce ici ?

Souvenez-vous que Dieu n'a que deux voies pour produire tout en lui-même ; en l'une, *il parle*, et il produit son Fils unique, que nous appelons son *Verbe* ; en l'autre, il ne parle pas, mais il *soupire*, et il produit de son cœur, c'est-à-dire de sa volonté, son divin amour, que nous appelons son *Saint-Esprit* ; et cet Esprit adorable est la clôture et l'accomplissement de tout ce qu'il fait en lui-même. En considérant si Dieu ne fait pas quelque chose de semblable au dehors de lui, il semble qu'il a produit toutes les créatures par deux voies, en *parlant* et en *soupirant*. Premièrement, il créa tous les êtres qui composent ce grand univers ; mais c'est en *parlant* : FIAT LUX, FIAT FIRMAMENTUM (1) ; et quand il vient après tout cela à produire une âme, ce n'est pas en *parlant*, mais c'est en *soupirant*. C'est ainsi que l'Écriture Sainte nous en parle ; puis elle ajoute que cette dernière production de l'esprit fut la clôture et l'accomplissement de toutes les œuvres de Dieu au dehors de lui-même, et qu'il se reposa comme dans une divine complaisance d'un si bel ouvrage.

Où est une âme tant soit peu éclairée qui ne soit pas transportée de joie, si elle consi-

(1) Gen., I, 36.

dère ici la convenance et la liaison admirable que Dieu a voulu mettre entre son esprit et notre esprit ! Le Saint-Esprit est un sacré *soupir* du cœur de Dieu, qui le comble d'une joie infinie *en lui-même*; et notre âme est un *souffle* de la poitrine de Dieu, qui lui donne de la complaisance *au dehors de lui-même*. Le Saint-Esprit est la dernière des ineffables productions de Dieu *en lui-même*; et notre âme est la dernière de toutes les admirables productions de Dieu *en dehors de lui-même*. O Dieu d'amour ! à quel ravissement nous emporterait cette vérité, si elle nous entraînait bien dans l'esprit, et si nous la pouvions comprendre ! Qui est-ce qui ne dirait pas, avec saint Augustin et saint Bernard : ô mon âme, qui as la gloire de porter l'image de Dieu ; ô mon âme, qui as reçu ce grand honneur d'être un esprit de son esprit, d'être sortie comme de sa poitrine, d'être *un soupir* de son cœur amoureux et tout plein de bonté pour toi, aime donc ce Dieu de bonté qui t'a tant aimée ; aime uniquement, aime ardemment et te consume dans les flammes de son divin amour. Amen. Ainsi soit-il ! (1) »

(1) Bossuet, *Lettres de piété et de direction*, lettre CLXXIX.

IV.

L'HOMME

CRÉÉ

A L'IMAGE ET RESSEMBLANCE DE DIEU.

« Si tôt que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, dit saint François de Sales, il sent une certaine douce émotion de cœur, qui témoigne que Dieu est Dieu du cœur humain ; et jamais notre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la Divinité, de laquelle la moindre connaissance vaut mieux que la plus grande des autres ; comme le moindre rayon de soleil est plus clair que le plus grand de la lune et des étoiles, étant plus lumineux que la lune ou les étoiles ensemble. Que si quelque accident épouvante notre cœur, soudain il recourt à la

Divinité, avouant que, quand tout lui est mauvais, elle seule lui est bonne; et que, quand il est en péril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce plaisir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la *convenance* qu'il y a entre cette divine bonté et notre âme; convenance grande, mais secrète; convenance que chacun connaît et que peu de gens entendent; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut bien pénétrer. *Nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.* Qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extrême convenance avec la divine Majesté (1)? »

I. Toutes les créatures ont cela de propre, qu'elles représentent Celui qui les a faites, et sont en quelque façon *les images* de leur Créateur; si bien que quand il n'y aurait pas d'autres preuves de la Divinité, la seule vue des choses dont le monde est rempli suffirait pour *manifester ses perfections*. Et c'est pourquoi saint Bazile appelle les créatures *l'écho* de la Divinité, *les lettres* qui composent

(1) Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. I, ch. xv.

SON NOM, SON OMBRE ; ou, comme dit saint Thomas, SES PAS et SES VESTIGES. L'*ombre*, en effet, ne peut être sans le corps, et la créature ne peut être sans le Créateur. L'*ombre* dépend essentiellement de son corps, et la créature dépend essentiellement de la Divinité. Par l'*ombre* enfin, nous connaissons la grandeur des corps, et par la créature nous connaissons celle de Dieu. Il faut entendre de cette sorte les expressions *de pas* et *de vestiges* qu'emploie l'Ange de l'école. Les chasseurs connaissent par la piste du lièvre, par les traces du sanglier et par les voies du cerf, non seulement que la bête a passé par là, mais aussi d'une certaine manière, quelle est sa grandeur, son âge, et son gîte ordinaire ; de même pour les créatures, elles sont comme autant *de traces*, comme autant *de vestiges*, comme autant *de marques* infaillibles, qui nous mènent pas à pas à la connaissance de Dieu, de ses voies, de ses desseins, de ses actions, de ses attributs et de ses perfections suréminentes (1).

(1) « Creaturæ irrationales participant *aliquam similitudinem* Dei, secundum quod sunt, vel vivunt, vel etiam cognoscunt. » (D. Th. sum. : 1. 2. Q. 1. a. 8. 6).

« *Vestigium* repræsentat per modum effectus, qui sic repræsentat suam causam, et non ad speciei similitudinem pertingit. Impressiones enim quæ ex motu ani-

II. Que si cela est vrai pour tous les êtres qui composent la création, que dire de l'homme qui est *le roi*, l'homme qui est *comme un petit monde dans le grand monde*, parce qu'il renferme en lui seul, comme dans un tableau raccourci, les perfections de toutes les créatures (1) ? C'est dans SON AME, en tant qu'elle est INTELLIGENCE et VOLONTÉ, que *l'image* de Dieu sera bien plus vive (2), et y réfléchira,

malium relinquuntur dicuntur *vestigia*. Et similiter cinis dicitur *vestigium* ignis, et desolatio terræ *vestigium* hostilis exercitus. — Potest ergo hujusmodi differentia attendi inter creaturas rationales et alias creaturas. In creaturis rationalibus repræsentatur similitudo divinæ naturæ, non solum in hoc quod est et vivit, sed etiam in hoc quod intelligit; aliæ vero creaturæ non intelligunt, sed apparet in eis quoddam *vestigium intellectus producentis* » (D. Th. sum. : I. P. Q. 63. a. 6. θ). — (I. P. Q. 45. a. 7. θ).

(1) « Homo dicitur *minor mundus*, quia omnes creaturæ mundi quodammodo inveniuntur in eo. » (D. Th., I. P. Q. XCI. a. 1. θ).

(2) « Homo dicitur esse *ad imaginem Dei*, non secundum corpus, sed secundum id quo homo excellit alia animalia. Unde Gen. I. postquam dictum est : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*, subditur : *ut præsit piscibus maris, etc.* — Excellit autem homo omnia animalia, quantum ad rationem et intellectum. Unde secundum intellectum et rationem, quæ sunt incorporea, homo est *ad imaginem Dei* » (I. P. Q. 3. a. 1. 2^{um}).

« Hæc imago Dei est in mente hominis ; per rationem enim , mentem et intellectum , homo maxime refert

avec force, autant que la condition de la créature le pourra permettre, *les grands traits* de sa Majesté souveraine (1) : *un trait* de sa

Deum. » (Corn. a. Lap. in Gen.). — Ce n'est pas par le corps, dit Bossuet, que Dieu a fait l'homme à son image ; mais c'est par l'âme que l'homme a cet honneur. C'est dans l'âme qu'il a mis *les traits* immortels de son immuable éternité ; et c'est cela qu'on appelle le souffle de Dieu, *Spiraculum vitæ*, par lequel il est écrit que l'âme est vivante (Bossuet, *Lettres de piété et de direction*, lettre xxv).

(1) Rationalis creatura *ad imaginem Dei* dicitur esse secundum quod Deum *imitari* potest. Imitatur autem intellectualis natura maxime Deum, quantum ad hoc quod Deus seipsum intelligit et amat. Unde imago Dei tripliciter potest considerari in homine : uno quidem modo secundum quod homo habet *aptitudinem naturalem* ad intelligendum et amandum Deum. Et hæc aptitudo consistit *in ipsa natura mentis*, quæ est communis *omnibus hominibus*. Alio modo secundum quod homo *actu* vel *habitu* cognoscit et amat, sed tamen imperfecte, et hoc est imago *per conformitatem gratiæ*. Tertio modo secundum quod homo Deum actu cognoscit et amat *perfecte*, et sic attenditur imago secundum *similitudinem gloriæ*. Prima imago invenitur in omnibus hominibus. Secunda in justis tantum. Tertia vero solum in beatis.

« Imago representat secundum similitudinem speciei, et similitudo speciei attenditur secundum ultimam differentiam. Assimilantur aliqua Deo ; primo quidem et maxime communiter in quantum sunt ; secundo in quantum vivunt ; tertio in quantum sapiunt et intelligunt, quæ ita sunt Deo similitudine proxima ut in creaturis nihil sit propinquius ; et ideo solæ intellectuales creaturæ proprie loquendo sunt ad imaginem Dei » (I. P. Q. 63. a. 2. 0). — (I. P. Q. 93. a. 4. 0).

puissance dans son libre arbitre ; — *un trait* de sa bonté, dans la richesse de ses affections ; — *un trait* de sa sagesse, dans la droiture et la vivacité de son entendement ; — *un trait* de son infinité, dans son immortalité ; — *un trait* de son immensité, dans son indivisibilité ; — *un trait* de sa simplicité, dans sa spiritualité ; — *un trait* de sa lumière, dans sa merveilleuse beauté ; — *un trait* de son domaine absolu sur toutes choses, dans sa souveraineté sur la création entière ; — *un trait* de son immense gloire, dans sa prédestination. — Dieu est esprit, et l'âme de l'homme est esprit, puisqu'elle est née, comme dit saint Paul, pour être un même esprit avec Dieu, par une parfaite conformité à sa volonté. — Dieu voit tout sans être vu de personne ; l'âme aussi voit tout et n'est aperçue de personne. — Dieu marche sur les vents ; l'âme se porte partout où il lui plaît, sur les ailes de sa pensée. — Dieu, par son immensité, remplit tout l'univers : *Cælum et terram Ego impleo* (1) ; l'âme, tout le corps. — Seul, Dieu gouverne le monde ; seule aussi, l'âme gouverne le corps (2). — Dieu, sans aucune di-

(1) Jerem., XXIII, 24.

(2) « Sicut anima regit corpus, estque tota in toto, et tota in qualibet ejus parte, ita et Deus est totus in toto mundo, et totus in qualibet mundi parte » (Corn. à Lap. in Gen.).

vision ou diminution de soi, est entier en tout l'univers, et également entier en chacune des parties de l'univers; et aussi l'âme, sans aucune division ou diminution d'elle-même, réside tout entière dans tout le corps, et tout entière, en chacune des parties du corps (1).

— Dieu est adoré sur la terre, au ciel et dans les enfers; toutes les parties du corps, les inférieures comme les supérieures, sont sujettes à l'esprit, se rendent dociles et souples au moindre mouvement de l'âme. — C'est Dieu qui fait rouler les cieux, donne la lumière au ciel, tempère les éléments qui gouvernent le monde; et c'est l'âme qui donne le branle à la volonté, éclaire l'entendement, modère les passions et régit tout ce petit monde des sens qui sont au-dessous d'elle. — Dieu est tout (2);

(1) « Anima hominis est tota in corpore ejus, et iterum tota in qualibet parte ipsius, sicut Deus se habet ad mundum. » (I. P. Q. XCIII. a. 3. 0). — August., lib. VI, de Trinit.

« Deus in universo totus, et in qualibet ejus parte totus; similiter anima in corpore. » (D. Th. opusc. 61. De Dilect Dei et prox. Dec. grad. Char.)

(2) « Universa propter semetipsum creavit altissimus; et sumus quodammodo nos finis omnium. » (D. Th. op. 61. Decim. grad. Char.)

« Sicut in Deo omnes res sunt et continentur *eminent*; ita quoque omnes res in homine sunt *eminent* » (Corn. à Lap. in Gen.).

et l'homme en quelque façon est tout.— Dieu est tout *éminemment*, et comme cause efficiente et finale ; et l'âme est toutes choses *presque éminemment* ; et, d'une certaine manière, *la fin de toutes choses, et fait presque toutes choses*. Elle est toutes choses *presque éminemment* ; car elle a l'être comme les éléments, la vie comme les plantes, le sentiment comme les animaux, l'entendement comme les Anges (1). Elle est *la fin de toutes choses* (2) ; car, *pour elle*, les cieux se développent avec une incomparable magnificence, le soleil éclaire, les éléments se soutiennent ; la nature travaille, produit les fruits, ces mille et mille merveilles qu'elle fait jaillir, à chaque instant, de la fécondité de son sein. Les Anges eux-mêmes sont au service de l'homme. Enfin, si Dieu est tout-puissant, l'homme aussi *peut tout en Dieu* (3). Il arrête le soleil, il ferme

(1) « In homine quodammodo sunt omnia. Est enim in homine quatuor considerare ; scilicet *rationem*, secundum quam convenit cum Angelis ; *vires sensitivas*, secundum quas convenit cum animalibus ; *vires naturales*, secundum quas convenit cum plantis ; et *ipsum corpus*, secundum quod convenit cum rebus inanimatis. » (I. P. Q. XCVI. a. 2. 0.)

(2) « Homo est finis omnium creatorum, uti eorumdem finis est Deus » (Corn. à Lap. l. c.).

(3) « Homo quasi est omnipotens instar Dei ; quia multa arte, et omnia mente sua efformare et comprehendere potest » (Corn. à Lap. l. c.).

les cieux, il les ouvre, il en tire la foudre, le feu, l'eau ; il rend la terre féconde, il transporte les montagnes, il tarit les rivières, il dessèche les mers, il fait mourir, il ressuscite. Que ne fait-il pas ? — Et si nous osions entrer plus avant dans le sein de Dieu, dans l'adorable Trinité, les similitudes entre Dieu et notre âme seraient plus merveilleuses encore et plus frappantes. — Il y a en Dieu *Unité* et *Trinité* : *Unité* de nature et *Trinité* de Personnes. Dans l'homme, il y a une seule âme, et dans l'unité de cette âme une trinité de Puissances. — Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul. Dans l'homme, l'entendement est l'âme, la mémoire est l'âme, la volonté est l'âme ; et ce ne sont pas trois âmes, mais une seule. — Dieu est, il se connaît, il s'aime ; l'âme est, elle se connaît, elle s'aime. Semblable au Père, elle à l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour. — Dieu le Père se contemplant lui-même, produit son Verbe, qui est son image ; l'âme s'entendant elle-même produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses, et que l'incomparable saint Augustin appelle « le fils de notre cœur »,

FILIUS CORDIS TUI (1). Et ce fils de notre cœur, cette parole intérieure, cette vive image des choses que nous produisons en nous, nous nous plaçons à l'entendre, nous l'aimons ; et en cet amour se terminent toutes les opérations de notre âme (2). — Enfin, Dieu est infiniment heureux par la connaissance qu'il a de lui-même, et par l'amour qu'il porte à son essence, amour substantiel et personnel entre le Père et le Fils, dont le terme n'est autre que le Saint-Esprit, qui, procédant de tous les deux en unité d'origine, les lie tous les deux en unité d'amour ; de même l'homme ne peut

(1) *De Trinit.*, lib. XI, cap. VII.

(2) « In creaturis rationalibus in quibus est intellectus et voluntas, invenitur repræsentatio Trinitatis per modum *imaginis*, in quantum invenitur in eis verbum conceptum et amor procedens. » (I. P. Q. XLV. a. 7. 0.)

« Primo et principaliter attenditur imago Trinitatis in mente secundum actus, prout scilicet ex notitia quam habemus cogitando interius, verbum formans, et ex hoc in amorem prorumpimus. » (I. P. Q. XCIII. a. 7. 0.)

« Sicuti Deus Pater per intellectum se cognoscens producit Verbum, puta Filium, et eum amando producit Spiritum Sanctum ; ita homo intelligendo se producit in mente sua verbum intelligibile, sui ipsius expressivum, sibique simile, atque inde procedit in voluntate ejusdem amor » (S. Aug. lib. 10. de Trin. cap. 10 ; et lib. 14, cap. 11).

être heureux qu'en aimant Dieu de toutes ses forces, l'aimant d'un amour qui surpasse tout autre amour, et faisant converger son entendement, sa volonté et toutes ses puissances vers l'unique objet qui peut les satisfaire, je veux dire, vers la très sainte et très adorable Trinité.

III. Mais jamais l'âme ne paraît plus semblable à Dieu que lorsque, s'élevant au-dessus de tout ce qui est créé, elle va se perdre dans le vaste abîme de ses perfections infinies ; et que voyant qu'elle ne peut les comprendre, elle les admire et les adore, et consent d'y demeurer perdue pour jamais, sans s'en vouloir plus retirer ; car qui la verrait dans cet état dirait que ce serait plutôt un Dieu qu'une créature. Quand elle revient de là, il lui semble qu'elle est perdue, parce qu'elle n'est plus dans son aimable centre. Elle ne voit plus que Dieu, elle ne cherche plus que Dieu, elle ne veut plus que Dieu. Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour. Elle ne dit comme Dieu qu'une parole, qui comprend toute sa sagesse ; comme Dieu, elle ne produit qu'un seul amour qui embrasse tout son bien. Heureuse créature, et parfaitement semblable, si elle

s'occupe uniquement de lui, qui est tout le fondement de son bonheur.

IV. Outre *ces convenances de similitude*, saint François de Sales indique un autre rapport entre Dieu et l'homme, que je ne puis passer sous silence, parce qu'en le méditant, l'âme est remplie d'une consolation particulière. — « Il y a, dit cet aimable saint, une correspondance non pareille entre Dieu et l'homme *pour leur réciproque perfection* ; non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme, mais parce que, comme l'homme ne peut être perfectionné que par la divine bonté, aussi la divine bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soi qu'à l'endroit de notre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien, et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence qu'une libérale affluence ; rien n'est si agréable à une libérale affluence qu'une nécessiteuse indigence ; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se répandre est forte ; comme aussi plus l'indigent est nécessaire, plus il est avide de recevoir, comme un vide de se remplir. C'est donc une douce et désirable rencontre que celle de l'affluence et de l'indigence ; et

l'on ne saurait presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se communiquer, ou le bien défaillant à recevoir, si Notre Seigneur n'avait dit que : *c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir*. Or, où il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction ; la divine bonté a donc plus de plaisir à donner ses grâces que nous à les recevoir. Ainsi, notre défaillance a besoin de l'abondance divine, *par disette et nécessité* ; mais l'affluence divine n'a besoin de notre indigence que *par excellence de perfection et bonté* ; bonté qui, néanmoins, ne devient pas meilleure en se communiquant, car elle n'acquiert rien en se répandant hors de soi ; au contraire, elle donne ; mais notre indigence demeurerait manquante et misérable, si la bonté ne la secourait. »

Ce besoin que nous avons de sortir de notre extrême indigence, pour nous unir à une bonté infinie, qui n'a que du plaisir à se répandre, nous est encore expliqué avec soin par le grand saint Grégoire de Nazianze, qui a mérité parmi les Grecs le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

« Dieu, dit cet excellent théologien, désire d'être désiré ; il a soif, le pourriez-vous croire, au milieu de son abondance. Mais

quelle est la soif de ce premier Être ? C'est que les hommes aient soif de lui : *sitit sitiri*. Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger. Et comment pouvons-nous l'obliger ? C'est en lui demandant qu'il nous oblige ; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent. Ce sont les paroles de saint Grégoire. Ne diriez-vous qu'il nous représente une source vive, qui, par la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passants altérés ? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur ; mais, se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude ; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait, quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire. »

V. Cela étant ainsi, c'est faire injure à cette bonté que de n'avoir pas du désir pour elle ; c'est avoir pour nous-mêmes de la cruauté que de ne pas étancher l'ardeur de notre soif à cette source infinie de toute douceur. « Notre âme donc, conclut saint François de Sales, considérant que rien ne la contente parfaitement ici-bas, et que sa capacité ne peut être remplie par chose quelconque qui soit au monde; voyant que son entendement a une inclination infinie de savoir toujours davantage, et sa volonté un appétit insatiable d'aimer, notre âme n'a-t-elle pas raison de s'écrier : Ah ! je ne suis pas créée, je ne suis pas faite pour ce monde ; j'ai soif d'un autre bonheur. Il y a quelque souverain bien, duquel je dépends, et quelque ouvrier infini qui a imprimé en moi cet interminable désir de savoir, et cet appétit qui ne peut être assouvi. C'est pourquoi il faut que je tende et m'étende vers lui, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu (1). »

(1) Cf. saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. I, ch. xv. — Bossuet, *Lettres de piété et de dévotion*, lettre CLXXIX ;... 1^{er} sermon sur la fête de la Visitation, 2^e point ;... Et de plus, *Élévations sur les mystères*, 2^e semaine : 4^e, 5^e, 6^e élévation ; où Bossuet montre comment notre âme est l'image de la très sainte Trinité.

V.

UN DES PLUS BEAUX TRAITS DE L'IMAGE DE DIEU
DANS L'ÂME RAISONNABLE :

LE LIBRE ARBITRE

Faisons l'homme à notre image et ressemblance (1). A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des cieux, et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, âme raisonnable, puisque Dieu t'apprend que, pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même ! Ce n'est pas aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux Anges mêmes, ni aux Archanges, ni aux Séraphins qu'il te veut rendre semblable : FAISONS L'HOMME, dit-il, A NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE. — *Faisons,...*

(1) Gen., I, 26.

Dieu veut faire quelque chose qui soit vivant comme lui, intelligent comme lui, heureux comme lui. Sa parole qui, tout à l'heure, quand elle travaillait sur le chaos pour en faire jaillir les mondes, était impérieuse, sans ménagements et sans égards, devient méditative, douce, caressante (1). Pour former l'homme, elle consulte et délibère (2) : FAISONS

(1) « Bonitas divina operata est non imperiali verbo, sed *familiari manu*, etiam *verbo blandiente* præmisso : *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. » (Tert. adv. Marc. lib. 2, n° 5).

(2) Pour former l'homme, Dieu se consulte, se recueille en lui-même. Les trois personnes divines délibèrent entre elles. Le conclave est le sein du Père ; les conseillers : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et que mettent-elles en délibération, ces divines personnes ? La formation de l'homme, sa chute, son rachat, sa sanctification. Au Père, qui est la *Toute-Puissance*, est attribuée la création ; au Fils, qui est la *Souveraine Sagesse*, par qui tout a été fait, la rédemption ; au Saint-Esprit, qui est l'*Amour*, la vivification, la vie de la grâce. Voilà sur quoi les trois divines personnes délibèrent avant de créer l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ces mots : *faisons l'homme*, signifient pluralité et distinction des personnes ; et ces autres : *à notre image et ressemblance*, dénotent unité de la divine nature. — « Patri attribuitur et appropriatur *potentia*, quæ maxime manifestatur in creatione, et ideo attribuitur Patri creatorem esse. Filio autem appropriatur *sapientia*, per quam agens per intellectum operatur, et ideo dicitur de Filio : *Per quem omnia facta sunt*. Spiritui Sancto autem appropriatur *bonitas*, ad quam pertinet gubernatio de-

L'HOMME A NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE. —

A notre image, dans le fond de sa nature, de sa substance, de son être ;... *à notre ressemblance*, par la similitude de ses traits et par la conformité DE SES OPÉRATIONS avec la nôtre éternelle et indivisible (1).

ducens res in debitos fines, et vivificatio, nam vita in interiori quodam motu consistit. Primum autem movens est finis et bonitas. » (1. P. Q. XLV. a. 6. ad 2^{um}).

(1) Ces deux expressions : *image* et *ressemblance*, ne sont pas synonymes ; autrement, l'une d'elles serait superflue. L'âme est créée à *l'image de Dieu*, dit saint Grégoire de Nysse, en tant qu'elle est douée de raison et capable de connaître la vérité ; elle est créée à *la ressemblance de Dieu*, en tant qu'elle aime la vertu, et que ses opérations sont conformes aux opérations divines. *L'image de Dieu* dans l'âme est indestructible ; elle ne peut être effacée sans que par là même l'âme soit anéantie ; mais *la ressemblance avec Dieu* peut disparaître et disparaît en effet par le péché mortel. Adam, par sa désobéissance, a perdu *la similitude* de Dieu, mais il n'en a pas perdu *l'image*. *La ressemblance* est donc l'ornement de *l'image*, sa beauté, sa grâce, son fini, sa perfection, le trait qui l'enrichit, et qui fait que, dans ses opérations, l'âme est semblable à Dieu.

« Ex *imagine* habeo, ut ratione sim præditus ; ex *similitudine* autem, ut bonus efficiar. « Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est ». Vides quomodo nobis Dominus illud ad similitudinem reddat ? Quoniam « solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos ». Si oderis scelera, si injuriarum memoriam deleveris, si hesternas similitates, et inimicitias oblivione voluntaria, deposueris, si fratrem amore, benevolentia, benignitate, misericordia

I. Or, parmi toutes LES OPÉRATIONS dont l'homme est capable, il en est une où l'image de Dieu paraît davantage, c'est celle de son

complexus fueris, Deo similis evades... Habeat homo in creatione sua, ut sit ad imaginem, fiat ad similitudinem... Unum igitur dedit creator, alterum inchoatum reliquit, ut te ipse perficiens dignus fias, qui a Deo præmium et mercedem consequaris. » (S. Greg. Nyss. in verba « faciamus hominem », etc. orat. 1).

« Potest considerari similitudo secundum quod significat imaginis expressionem et perfectionem ; et secundum hoc Damasc. dicit (lib. 2 de fide orthod. cap. 12), quod *id quod est secundum imaginem, intellectuale significat, et arbitrio liberum, et per se potestativum, quod autem secundum similitudinem, virtutis* (secundum quod homini possibile est) *habere similitudinem*... Dicimus enim imaginem alicujus esse similem vel non similem ei cujus est imago, in quantum perfecte vel imperfecte repræsentat ipsum. » (I. P. Q. XCIII. a. 9. 6 et ad 1^m).

« Imaginem multi a similitudine distinguunt, nimirum ut *imago* ad naturam, *similitudo* ad virtutes pertineat. Ita S. Basilius hom. 10. Hex « Per *imaginem*, inquit, animæ impressam meæ, obtinui rationis usum ; verum christianus effectus, utique similis efficior Deo. » Et S. Hier. in illud Ezech. 28 : Tu *signaculum similitudinis*, sic ait : « Et notandum est quod *imago* tunc in creatione facta sit tantum, *similitudo* in baptismo compleatur. » Et S. Chrys. hom. 9. in Gen. : « *Imaginem*, dixit, ob imperii rationem, *similitudinem* vero, ut, pro viribus humanis, similes fiamus Deo ; mansuetudine, lenitate, et virtutis ratione Deo similes efficiamur, ut et Christus dicit : *Similes estote Patri vestro qui est in cælis*. Idem docet S. Bern. serm. 1. de Annunt. ubi et addit : « *Imago*, si quidem in Gehenna uri poterit, non

LIBRE ARBITRE (1); puissance qui, remuant toutes les autres puissances de l'âme, en est *la dominatrice*, parce que toutes la servent et la suivent comme une reine; puissance relativement absolue, qui, éclairée par la raison, tient sous sa main toutes les forces morales de notre être, et peut s'assujettir les passions les plus capricieuses et les plus indomptables; puissance merveilleuse, qui met l'homme en possession de lui-même et le rend maître de ses destinées; puissance si indépendante et si sacrée, que Dieu seul peut pénétrer dans son sanctuaire (2), parce qu'il est tout-puissant; encore sa toute-puissance arrêtera-t-elle sa toute-puissance par respect

exuri. *Similitudo* non sic; sed aut manet in bono; aut si peccaverit anima, mutamur miserabiliter jumentis insipientibus similata. » Sic ergo per peccatum in homine perit *similitudo*, non imago. » (Conf. Corn. a. Lap. in Gen.).

(1) « Liberum et sui arbitrii et suæ potestatis invenio hominem a Deo institutum, *nullam magis imaginem et similitudinem Dei in illo animadvertens, quam ejusmodi status formam*. Neque enim facie et corporalibus lineis, tam variis in genere humano, ad uniformem Deum expressus est; sed in ea substantia, quam ab ipso Deo traxit; id est animæ ad formam Dei respondentis, et arbitrii sui libertate et potestate signatus est. » (Tert. adv. Marc. lib. 2. n° 5).

(2) « *Solus Deus efficaciter potest movere voluntatem*. » (1. P. Q. CXI. a. 2. 6).

pour le don qu'il nous a fait ; puissance, enfin, à qui est confiée la mission la plus auguste qui se puisse imaginer, celle de conquérir Dieu même.

II. « Dieu est libre, dit Bossuet, Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît, parce qu'il n'a besoin de rien et qu'il est supérieur à tous ses ouvrages. Qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand ; qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors, le néant ou l'être lui est égal ; et il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'âme raisonnable puisse aussi faire d'elle-même, ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît, c'est assurément *un trait admirable*, et une admirable participation de l'être divin. Je ne suis rien ; mais parce qu'il a plu à Dieu de *me faire à son image*, et d'imprimer dans mon fond une ressemblance quoique faible de son libre arbitre, je veux que ma main se lève, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps se tournent, cela se fait. Je cesse de le vouloir et je veux que tout se tourne d'un autre côté, cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent, je suis aussi bien d'un côté que d'un autre, et, de tout cela, il n'y en a aucune raison que ma volonté ; cela est,

parce que je le veux ; et je le veux, parce que je le veux ; et c'est là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté..... Et si je rentre au dedans de moi, je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers, et à l'un plutôt qu'à l'autre, et à tout successivement, à commencer par où je veux ; et je puis cesser de le vouloir, et même vouloir le contraire ; et d'une infinité d'actes de ma volonté, je puis faire ou celui-ci ou celui-là, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon que je le veux ; ou s'il y en a d'autre raison, je suis le maître de cette raison pour m'en servir, ou ne m'en servir pas, ainsi que je le veux (1). »

III. Admirable puissance que cette puissance qui m'est donnée de vouloir ou de ne vouloir pas, *sans autre cause déterminante que moi-même !* Aucune puissance ne lui est comparable. Ni cette puissance du conquérant qui dévore ou partage les empires par un sillon que trace l'épée. Ni cette puissance du législateur dont les lois n'embrassent que les infractions extérieures, hautes et menaçantes. Ni cette puissance du philosophe

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, V^e sem., 3^e élév.

dont les idées froides comme l'esprit qui les enfante, portent trop souvent, hélas ! le caractère de l'ébauche ou les stigmates de la misère morale. Toutes ces puissances sont de nul effet, quand il s'agit de mon âme, de cette forteresse inexpugnable et sacrée, de ce sanctuaire intime et profond où je me retire, et où je me défends *moi seul* avec l'énergie de ma volonté. Contre une volonté qui, paisiblement et froidement, vous oppose sa force invincible de résistance, que pouvez-vous faire ? Que peut le glaive ? Peut-il, après avoir déchiré la poitrine de l'homme, aller jusqu'au déchirement de l'âme ? Que peut la loi ? Peut-elle, si je la méprise, se faire respecter dans les secrets impénétrables d'une conscience maîtresse d'elle-même, et où je me renferme en souverain ? Que peut l'idée ? Peut-elle, pour sublime qu'elle soit, illuminer les hauteurs de mon intelligence, quand à cette intelligence, je dis de clore les yeux et de les fermer au soleil ? Non, non ; ni la puissance des idées, ni la puissance des lois, ni la puissance du glaive, ni quoi que ce soit au monde, de l'ordre purement naturel et purement humain, n'est assez sûr de soi, pour me faire dire *je veux*, quand il me plaît de ne vouloir pas.

IV. A Dieu seul appartient cette puissance, et encore, comme il a été dit, Dieu n'usera pas de cette puissance, par respect pour le don qu'il nous a fait (1). Oui, mon Dieu ! je vous aimerai, je vous obéirai, je vous céderai ; c'est là ma gloire comme mon bonheur ; mais, en vous aimant, en vous obéissant, en vous cédant, je ferai encore un acte de ma volonté. Vous êtes le maître ; mais vous serez maître de moi, par moi. Vous régnerez sur moi ; mais c'est moi qui ferai votre empire sur moi. Vous pourrez tout sur moi ; mais c'est moi qui voudrai tout ce que vous pourrez sur moi. Votre triomphe sera celui de mon âme, comme il est le triomphe votre puissance ; et, jusque dans la dépendance du devoir, jusque dans la servitude de la vertu, je trouve encore toute l'omnipotence de mon vouloir et toute la grandeur de ma liberté. Cette glorieuse, cette divine liberté, oh ! je vous rends grâce, mon Dieu ! de me l'avoir donnée. Sans elle, je serais une intelligence, comme la plante est une plante, par la volonté de mon Créateur, et sans entrer pour rien dans ma propre gloire. Perdu aussitôt que né dans l'abîme d'une irrésis-

(1) « Deus ab initio constituit hominem et reliquit eum in manu consilii sui. » (Eccès. XV. 14).

tible attraction vers une majesté qui m'opprime, en étouffant tout élan propre, je parcourrais ma voie, comme, là-haut, l'astre décrit l'orbite qu'un doigt souverain lui a tracée dans l'espace. Sous le regard de mon Dieu, ma volonté s'épanouirait fatalement dans le bien, comme la fleur, au regard du soleil, s'épanouit nécessairement sur cette terre. Je vous ignorais saintes luttes du devoir, combats magnanimes où les intelligences trouvent, par leurs mérites, la plus belle, la plus douce, comme la plus heureuse de leurs joies. Oui, ayant tout reçu de mon Dieu, incapable de lui rien rendre, je serais une âme, et je ne pourrais pas lui offrir ces doux fruits bénis de l'âme : *le sacrifice et le dévouement*. Mais non, Dieu n'a pas voulu nous abandonner à cette fatalité stérile de la vertu ; *il nous a faits libres*. Il s'honore de nos hommages ; mais il veut les devoir à notre volonté. Il nous commande la vertu ; mais il veut qu'elle soit notre mérite. Il nous promet la béatitude ; mais, dans la délicatesse de sa bonté, il veut que nous puissions trouver une félicité nouvelle jusque dans la félicité suprême, celle d'en jouir tout à la fois et comme d'un présent de son amour, et comme d'une conquête de notre liberté. Nous serons heureux d'avoir choisi Dieu, parce que nous aurions pu ne

pas le choisir. Nous serons heureux de nous être dévoués pour Dieu, parce que nous aurions pu nous dévouer pour un autre. Nous serons heureux d'aimer Dieu, parce que, dans cet amour, nous aurons la joie à nulle autre pareille d'avoir apporté la dot sans tache de notre personnalité tout entière. Dans un amour qui n'est pas imposé, mais qui s'épanche dans les effusions libres de l'âme, en donnant soi-même tout ce qu'on peut donner de soi, c'est la gloire de Dieu et aussi la gloire de l'homme (1).

V. « Par ce principe de libre arbitre, conclut Bossuet (2), je suis donc capable de vertu et de mérite ; et on m'impute à moi-même le bien que je fais, et la gloire m'en appartient. Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal ; et c'est dans ma liberté, un trait défectueux que de pouvoir mal faire (3). Ce trait ne me vient pas de Dieu, mais il me vient du néant d'où je fus tiré. Dans ce défaut, je dégénère de Dieu qui m'a fait ; car Dieu ne peut vouloir le mal, et le psalmiste

(1) Cf. l'abbé Deplace, *Grandeur de l'âme*, 1^{er} point.

(2) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, V^e sem., 3^e élév.

(3) « Quod liberum arbitrium diversa eligere possit servato ordine finis, hoc pertinet ad perfectionem liber-

lui chante : *Vous êtes un Dieu qui ne voulez pas l'iniquité* (1). Mon Dieu, voilà le défaut et le caractère de la créature ! Je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, *je suis seulement fait à l'image* ; j'en ai quelque trait, mais, parce que je suis, je n'ai pas tout ; *et on m'a tourné à la ressemblance, mais je ne suis pas une ressemblance*, puisque enfin je puis pécher (2). Je tombe dans le défaut par mille endroits, par l'imperfection, par la multiplicité, par la variété de mes actes. Tout cela n'est pas en Dieu, et je dégénère par tous ces endroits ; mais l'endroit où je dégénère le plus, le faible, et pour ainsi dire la honte de ma nature, c'est que je puisse pécher. » Pécher, c'est en effet désobéir à Dieu, c'est se révolter contre sa souveraine et légitime autorité. Or, dénier son obéissance à l'autorité légitime, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence. Ne nous abusons donc pas sur la nature de notre liberté. La fausse li-

tatis ejus ; sed quod eligat aliquid divertendo ab ordine finis, quod est peccare, hoc pertinet ad defectum libertatis. » (I. P. Q. 68. a. 8. ad 3^m.)

(1) Ps. V, 5.

(2) « In homine dicitur esse imago Dei, non tamen perfecta, sed imperfecta. Et hoc significat scriptura, cum dicit hominem factum *ad imaginem Dei*, præpo-

berté, c'est de vouloir faire sa volonté propre ; la vraie liberté, c'est de vouloir nous soumettre à Dieu ; car, puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu, notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ses rebelles complices, qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle. Nous sommes libres ; mais n'oublions pas que nous sommes des créatu-

sio enim : *ad*, accessum quemdam significat, qui competit rei distant. Primogenitus omnis creaturæ est imago Dei perfecta, perfecte implens illud cujus imago est. Et ideo dicitur *imago*, et numquam *ad imaginem*. Homo vero et propter similitudinem dicitur *imago*, et propter imperfectionem similitudinis dicitur *ad imaginem*. Et quia similitudo perfecta Dei non potest esse nisi in inditate naturæ, imago Dei est in filio sibi conaturali ; in homine autem sicut in aliena natura, sicut imago regis in nummo argenteo. » (I. P. Q. XCIII. a. 1. 0.) — Et ideo ad designandam in homine imperfectionem imaginis, homo non solum dicitur *imago*, sed et *ad imaginem*, per quod motus quidam tendentis in perfectionem designatur ; sed Filius Dei non dicitur esse *ad imaginem*, quia est perfecta Patris imago. » (I. P. Q. 35. a. 2. 3^{um}.) — « Ainsi, quand Moïse déclare que Dieu créa l'homme à *son image* et *ressemblance*, cette image est loin d'être aussi parfaite que celle qui est en Dieu. Entre ces deux images la différence est infinie. Car, comme l'ombre est seulement

res et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Soyons libres comme il appartient à des hommes nés sous l'empire souverain de Dieu. Soyons libres comme de bons fils sous l'autorité de leur père. S'abaisser ainsi au-dessous de celui-là seul qui est seul naturellement souverain, c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre, et qui fait l'accomplisse-

une similitude, une image obscure et imparfaite du corps, dont elle est l'ombre, sans jamais pouvoir parvenir à la perfection du corps ; de même l'homme est seulement l'ombre de Dieu, l'image *adombrée* (s'il m'est permis de parler ainsi) de sa Divinité. Il n'est donné à aucune créature d'être *la parfaite image de Dieu* ; il n'y a que *son Fils Jésus*, auquel il a communiqué son essence, qui soit, comme dit saint Paul, *son image parfaite* (1. Cor. 2. — 2. Cor. 3. — Col. 1). Aucune autre âme, celle même de la Vierge Mère, ne peut avoir avec Dieu cette perfection de ressemblance, n'étant simplement que *l'image représentative*. *Jésus* seul est l'image de Dieu, *image parfaite, accomplie, identifiée*. » — « In homine erit imago minor veritate, habens illas utique lineas Dei, qua immortalis anima, qua libera et sui arbitrii, qua præscia plerumque, qua rationalis, capax intellectus et scientiæ : tamen et in his imago, et non usque ad ipsam vim divinitatis ; sic neque usque ad integritatem a delicto ; quia hoc soli Deo cedit, id est veritati. » (Tert. adv. Marc. lib. 2. n° 9).

ment de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est-à-dire à Dieu. N'est-ce pas au contraire une dépendance vraiment heureuse, qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses (1) ?

VI. « AINSI LA LIBERTÉ VÉRITABLE, C'EST DE DÉPENDRE DE DIEU ET DE VOULOIR CE QU'IL VEUT..... La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant VOLONTAIREMENT. La liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien ; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus, sans comparaison, que la loi ne met les enfants sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien, comme émancipés en nous donnant notre liberté et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants ; mais afin que notre soumission fût *volontaire*, afin que nous lui rendissions par *choix* ce

(1) Cf. Bossuet, *Sermon pour la vêtue d'une postulante Bernardine*, 1^{er} point. — 2^e sermon pour le jour de la Purification de la Sainte-Vierge, 1^{er} point.

que nous lui devons par obligation ; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites (1). Soyons donc libres comme il convient à une créature raisonnable, en nous soumettant, par un choix exprès, à la raison souveraine de Dieu, dont la nôtre est émanée. *Être libres*, c'est nous contraindre, par un consentement volontaire, à reconnaître notre dépendance nécessaire et inévitable à l'égard de notre Créateur et Seigneur ; c'est chercher de jour en jour à ne vouloir que Dieu, et à dominer le reste de ce regard souverain qui est satisfait dans la contemplation d'une seule beauté, en dehors de laquelle il n'y a que des ombres. *Être libres*, c'est pratiquement nous débarrasser du multiple, et nous fixer dans le nécessaire. *Être libres*, c'est

(1) « Tota libertas arbitrii in utramque partem, bonum scilicet vel malum, concessa est homini, ut *sui dominus* constanter occurreret, et bono *sponte* servando, et malo *sponte* vitando : quoniam et alias positum hominem sub iudicio Dei, oportebat justum illud efficere de arbitrio sui meritis, liberi scilicet. Ceterum, nec boni nec mali merces jure pensaretur ei, qui aut bonus aut malus *necessitate* fuisset inventus, non voluntate. In hoc et lex constituta est, non excludens, sed probans libertatem de obsequio *sponte* præstando, vel transgressionem *sponte* committenda ; ita in utrumque exitum libertas patuit arbitrii. » (Tert. adv. Marc. lib. 2. n° 6).

pratiquement nous faire indifférents, inflexibles à l'égard de la créature. On tire d'elle tout ce que l'on peut tirer à la gloire de Dieu, sans se laisser toucher, sans se laisser fléchir, sans se laisser vaincre par ce qui plaît aux sens ou ne leur plaît pas, par ce qui les flatte ou ne les flatte pas, par ce qui leur est agréable ou désagréable. *Être libres* enfin, c'est, dans la condition de cette vie mortelle, remplie de larmes et de douleurs, nous montrer assez énergiques pour tendre à Dieu, malgré la mort, les larmes et les douleurs. La liberté, c'est vouloir contre l'obstacle ; et l'homme libre, divinement libre, c'est l'homme qui veut briser l'obstacle, se défaire de ses entraves, et qui pour cela, vit par la grâce, comme il vit par la nature : la fatigue aux membres, la sueur au front, et la souffrance au cœur.

VI.

L'HOMME

COMME SUSPENDU ENTRE LE CIEL ET LA TERRE.

BEAUTÉ DE L'HOMME. - SA DÉCHÉANCE

« Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, dit Bossuet, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre. Une partie de nous est tellement brute qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes ; l'autre est si haute et si relevée qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire, sans s'étonner, de quelle sorte Dieu forme l'homme ? Premièrement il prend de la boue ; est-il une matière plus vile ? Après, il lui inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance ; est-il rien

de plus admirable ? C'est pourquoi je disais que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre, l'image de Dieu nous adjuge au ciel ; et nous sommes tellement partagés, qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend, sans nous ruiner et sans nous détruire par une distraction violente. Toutefois, il n'en est pas de la sorte. La sage Providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine, que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée. Mais qui jugera donc un si grand procès ? qui décidera cette question, qui met toute la nature en dispute ? O homme, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel. Selon que nous tournerons nos affections, ou nous serons des animaux bruts, ou nous serons des Anges célestes (1).

« On ne comprendra jamais la chute de l'homme, ajoute Bossuet dans un autre endroit, sans entendre la situation de l'âme raisonnable,

(1) Bossuet, *Sermon pour une profession*. Sur la virginité ; 1^{er} point.

et le rang qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens. Il y a premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont des objets sensibles et matériels, dont l'âme raisonnable peut-être touchée. Elle tient elle-même le *milieu* entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns, ou se rebaisser vers les autres ; et faisant par ce moyen comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon. Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu ; infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse (1). »

En effet, s'il est un principe incontestable, c'est que la mesure de l'homme, c'est ce qu'il aime ; en ce sens qu'il s'élève ou s'abaisse, s'agrandit ou s'amoindrit, se perfectionne ou se dégrade, dans la proportion même de la grandeur ou de la bassesse des choses dans lesquelles il a mis ses affections. Il y a cette différence entre la connaissance et l'amour :

(1) Bossuet, *Traité de la concupiscence*, chap. xv^e.

que, par la connaissance, on attire à soi les objets pour se les assimiler. S'ils sont moins nobles, on les élève à sa hauteur, on les fait briller dans son esprit, parés de toutes les splendeurs de l'intelligence. Mais, par l'amour, on fait tout l'opposé. On n'attire plus à soi l'objet, on se porte vers lui ; on ne le rend plus semblable à soi, on se rend semblable à lui. Quand nous connaissons, nous ne sortons pas de nous-mêmes ; ce sont plutôt les choses qui sont transportées hors d'elles-mêmes, pour venir resplendir dans la lumière de l'âme ; car alors, nous produisons en nous une image idéale, immatérielle, intellectuelle des choses que nous connaissons. « L'entendement n'agit qu'en lui-même, dit encore Bossuet ; il ne se répand point au dehors. Au contraire, tout ce qu'il rencontre au dehors, il s'efforce de le ramasser au dedans. De là vient que nous disons ordinairement que nous comprenons une chose, que nous l'avons mise dans notre esprit, lorsque nous l'avons entendue (1). » Il n'en est pas ainsi de l'amour. Quand nous aimons, c'est à notre tour d'être déplacés. Alors, nous commençons à sortir de l'immobilité, je dirais

(1) Bossuet, *Sermon sur les mystères de la très sainte Trinité*, 1^{er} point.

mieux, de l'équilibre qui est le propre de la simple connaissance. Alors, nous produisons en nous-mêmes une impulsion par laquelle nous sommes emportés loin de nous. Alors, nous nous mettons au cœur une force, une charge, *un poids* qui nous entraîne jusqu'à ce que nous soyons mêlés et confondus avec l'objet de notre amour. *Amor meus pondus meum*. Voyez un peu dans ce monde visible les innombrables créatures qui le composent, eh bien, toutes, elles ont un poids qui les pousse, les attire et les entraîne irrésistiblement vers le centre de la terre, il en est de même des âmes. Les âmes ont aussi leur poids; seulement leur poids à elles, c'est leur amour : *Amor meus pondus meum*. Cela étant, représentez-vous l'homme apparaissant sur la scène du monde. Il est, avons-nous vu, comme *le milieu* de la création. Au-dessus de lui, il y a les choses d'en haut, les choses éternelles; il y a Dieu, il y a Jésus-Christ, il y a le ciel, il y a les Anges, il y a toutes les vertus. Au-dessous de lui, il y a les choses d'en bas; il y a la chair, il y a le sang, il y a la matière. A ces confins des deux mondes, que fera-t-il? Peut-il rester dans l'immobilité? Non, car il faut qu'il aime quelque chose, et que, par conséquent, il soit entraîné par son amour qui est *un poids*,

ou bien vers les choses d'en haut, ou bien vers les choses d'en bas. Il peut monter ou descendre. Il peut s'agrandir ou s'amoindrir. Il peut s'élever ou se diminuer. Tout va dépendre *du poids* qu'il se mettra dans le cœur ; car son amour est entre ses mains ; il en peut faire ce qu'il veut ; il peut le diriger selon son bon plaisir. Mais une fois qu'il l'aura tourné soit en haut, soit en bas, il devra suivre l'impulsion et subir l'entraînement, car son amour, c'est son poids : *Amor meus pondus meum*. Je suppose qu'il tourne son amour vers ce qui est en haut, vers les choses célestes et éternelles, vers Jésus-Christ, vers Dieu, vers le ciel, les Anges, les vertus ; ô amour ! *ô poids* divin qui entraîne en haut ! voyez, voyez, *les ascensions* sublimes du cœur, comme elles montent avec ordre ! *Ascensiones in corde suo disposuit* (1). Par un travail secret, caché, imperceptible, *le poids* de l'amour va soulever une âme humaine, l'élever de clartés en clartés, comme dit l'Apôtre (2), jusqu'à ce qu'elle réfléchisse et réverbère toute la gloire du Seigneur, et qu'elle soit transformée en la même image : *In eandem imaginem transformamur*. Quel

(1) Ps. LXXXIII, 6.

(2) II, Cor. 3, 18.

spectacle au monde que celui d'une âme portée si haut par *le poids* qu'elle s'est donné, agrandie aux proportions de Jésus-Christ, ayant revêtu ses larges pensées, ses célestes désirs, ses sublimes affections ! Chaque fois qu'il en paraît une émanation au dehors, elle entraîne les peuples par sa beauté, et l'univers se remue pour aller voir une si grande merveille. Que si maintenant, au lieu de tourner son amour vers ce qui est en haut, l'homme le dirige vers ce qui est en bas, jugez ce qui va en résulter. O homme, tu descendras ; tu descendras de ta hauteur et de l'intégrité de ta noble nature, parce que tu t'es mis au cœur *le poids* de la descente, et que ton amour, c'est *ton poids* ! Il dépendait de toi d'aimer ou de ne pas aimer ce que tu aimes ; mais ayant choisi librement l'objet de tes affections, tu en subiras toutes les conséquences qui ressortent de la nature même des choses. Tu tomberas donc ; *ce poids* que tu t'es mis au cœur va, par un secret travail, transformer ton âme immortelle en l'image et ressemblance des misérables choses que tu as prises comme ton centre de gravité. Cette âme née pour Dieu, avec une force infinie pour l'atteindre et l'aimer, ne trouvant plus, dans les hautes régions des tendresses divines, l'aliment qui lui convient, se rejettera

sur les sens, y passera tout entière, sans rien perdre de sa puissance infinie de compréhension ; et, avec cette énergie, cette puissance infinie qu'elle possède pour aimer le souverain bien, elle creusera des abîmes insondables de désordre et de corruption (1). O cœur humain, ô cœur qui aime si ardemment, si puissamment, si infiniment, *retire-toi, retire-toi, sois pur, ne touche point aux choses immondes* (2) ; sors de la corruption, sors du néant, prends avec toi tout ce qu'il y a dans la nature capable d'aimer, et ne le transforme en ton cœur que pour le porter avec ton cœur, pour le perdre avec ton cœur, dans l'abîme de l'être et de l'amour incréé.

(1) *Anima media* inter Deum et creaturas posita, *conversione ad Deum* illuminatur, melioratur et perficitur ; *conversione ad creaturas* obtenebratur, deterioratur, corrumpitur. (D. Thom. Opusc. sexagesimum primum : *De dilectione Dei et proximi* ; cap. III, n° 60).

(2) Ephes. IV, 22.

§ II

LES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

§ II

PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

I

L'homme a été créé pour cette fin *immédiate et prochaine*

Louer Dieu, Adorer Dieu,
OBÉIR A DIEU.

II

TOUT LE RESTE

a été créé pour l'homme, et pour *aider* l'homme à
poursuivre cette même fin :

Louer Dieu, Adorer Dieu,
OBÉIR A DIEU.

OBÉIR A DIEU;

C'EST LA TOUT L'HOMME !

Tout le reste : ... ACCESSOIRE !

III

Par la mise en pratique
des

Principes et Vérités fondamentales

« OBÉIR A DIEU !... TOUT LE RESTE, ACCESSOIRE »,

L'Homme a été créé pour cette fin
dernière et suprême :

SAUVER SON AME.

I.

VIE DE L'HOMME

AU POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE OU DE RAISON.

S'il est une question grave, qui résume en l'homme des tendances générales et des aspirations profondes, c'est assurément la question de la *vie*. Rien n'a sur nous un empire plus absolu, parce que rien ne nous touche de plus près. La vie, c'est en effet le besoin de l'homme comme aussi son bonheur. S'il respire, c'est pour vivre; s'il creuse la terre, c'est pour vivre; s'il écoute la parole, c'est pour vivre; s'il s'agite, s'il marche, s'il court, c'est pour vivre; et, dans la poursuite de la vie, il ne s'arrête, il ne se repose jamais; car

elle lui échappe, à mesure qu'il croit la saisir pour y puiser la béatitude. Il la boit dans une coupe avare qui n'en contient et n'en verse qu'une goutte à la fois. S'arrêter, c'est mourir. Et mourir, dans le vrai de nos destinées, c'est encore vivre. La mort, c'est le passage de la vie à la vie, vie meilleure, vie pleine, vie stable, vie divine, vie dont chaque instant renferme l'éternité, et qui n'a plus besoin de se produire, parce qu'elle se possède.

L'homme est donc tout entier dans sa vie. Il la cherche dans ce monde, il en jouit dans l'autre. Il doit vivre ici-bas, non pas sans mesure, mais assez pour y féconder le germe d'une immortalité glorieuse. Heureux s'il le féconde; heureux s'il rencontre la veine de ces eaux jaillissantes jusqu'à la vie éternelle. Il aura résolu la question, qui, s'imposant à tous avec un ascendant irrésistible, remplit le présent et comble l'avenir.

Cette question, il nous faut chercher à la résoudre; et, après avoir montré l'homme dans la création, sa place et sa gloire, il nous est facile de déterminer quelle doit être sa vie, *même au seul point de vue de la seule raison.*

« On appelle *vie* dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits.

Que cette vie est grossière ; qu'elle est morte ! On appelle *vie*, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette ! On appelle *vie*, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le louer, le révéler, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui ; l'être par sa jouissance ; c'est la véritable vie, dit Bossuet, c'est LA VIE DE L'HOMME (1). Approfondissons davantage et démêlons bien quelle doit être notre vie.

L'homme doit vivre de la vie qui le fait à *l'image et à la ressemblance de Dieu* ; il doit donc vivre d'INTELLIGENCE, de MÉMOIRE et d'AMOUR. Et parce qu'il n'est pas un esprit pur, mais une âme unie à un corps, il s'ensuit que le corps avec toute la création matérielle doit l'AIDER à vivre d'intelligence, de mémoire et d'amour. Quelle sera la nature *de cette vie rationnelle, que servent des organes* ? Évidemment, cette vie ne peut se manifester que par une *action* tendant à un but réel et déterminé. La vie est dans l'action ; et l'action ou l'acte, en tant qu'il est acte *humain*, ne peut être *indifférent*, c'est-à-dire, sans une tendance vers une fin bonne ou mauvaise.

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XII^e sem., 9^e élév.

La fin dernière et suprême de toute action ne peut être que Dieu. En supposer une autre, c'est faire l'homme *indépendant*, et Dieu, un être quelconque, pouvant aussi bien se dépouiller de son essence que du domaine qu'il a sur toute créature. Dieu étant donc la fin nécessaire de nos actions, il ne reste plus qu'à montrer par quelles actions l'homme peut et doit tendre à Dieu. Dieu ayant créé l'homme pour que l'homme soit *son image et sa ressemblance*, par quelles actions peut-il et doit-il devenir *semblable à Dieu* ? Car là seulement se révèle sa vie tout entière.

Or, les actions de l'homme, quelles qu'elles soient, ne doivent être que des actions de LOUANGE, d'ADORATION et de SERVICE de Dieu ; parce que l'âme qui les produit n'a que trois facultés : l'INTELLIGENCE, la MÉMOIRE et la VOLONTÉ. *Nous ne vivons* que par nos pensées, nos souvenirs et nos affections. La vie de l'homme consistera donc à LOUER Dieu, à RÉVÉRER Dieu et à SERVIR Dieu seul. Et comme les facultés ou puissances de l'âme agissent de concert avec les forces du corps, l'ACTION VITALE de l'intelligence sera la louange de Dieu par les créatures, l'ACTION VITALE de la mémoire, le souvenir et l'adoration de Dieu par les créatures ; l'ACTION VITALE de la volonté, le service de Dieu par les créatures.

II.

VIE DE L'INTELLIGENCE.

LA LOUANGE.

*Homo creatus est ut LAUDET Deum
Dominum nostrum.*

L'INTELLIGENCE est ce qui en nous pense, réfléchit, raisonne. D'un trait de cette faculté, dont l'énergie est celle de l'éclair qui passe de l'orient à l'occident, l'âme traverse tous les mondes possibles, écarte tout horizon qui se mesure, toute image, fût-ce celle du ciel et de la terre, qui tombe sous une limite, et, s'élevant au-dessus de toutes les tributs d'intelligences, quelle que soit la hauteur où la main de Dieu les ait placées, elle conçoit, elle nomme l'infini. Mais *cette action*, pour être VITALE, cette action de l'intelligence qui atteint, conçoit et nomme l'infini, ne doit

pas être une connaissance inerte, froide, philosophique, purement stérile. Malheur, malheur, dit Bossuet, à la connaissance stérile et purement curieuse, qui ne se tourne point à la *louange* et qui se trahit elle-même. LA CONCEPTION VITALE, dans sa plénitude, la VRAIE connaissance de Dieu, celle en laquelle CONSISTE LA VIE, doit donc, dans son opération, ÊTRE SEMBLABLE A LA CONNAISSANCE QUE DIEU A DE LUI-MÊME, et qui conçoit, pour sa souveraine Grandeur, *une louange infinie*. Ce sera donc une connaissance savourée par l'âme, une connaissance pleine d'admiration, de joie, de délices et d'ineffables jouissances. C'est une connaissance tendre et affectueuse qui porte à aimer; une connaissance qui s'arrête, se complaît, se délecte dans l'admiration de l'objet contemplé, et nécessairement se traduit par une parole enflammée, un élan passionné du cœur, une extase amoureuse. Celui-là *loue* Dieu, s'écrie saint Thomas, qui repasse en son cœur, avec un immense amour, la grandeur de ses ouvrages : *Tunc loquitur Deo laudem, dum magnalia operum ejus recogitat cum affectu* (1). C'est l'âme enfin, qui, en présence d'un chef-d'œuvre, dans un repos de complaisance et de béatitude, s'épanche dans son amour, en

(1) 2, 2, q, 91, 1, 2^m.

félicitations et louanges. Pénétrée et surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté des choses divines, elle demeure devant elles étonnée, confuse, interdite. Son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu, qui, sentant qu'on ne peut pas même aimer Dieu comme il faut, se perd dans ses immenses grandeurs, comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'Océan (1). Ainsi, la connaissance véritable et parfaite doit, pour ainsi dire, *se fondre tout entière en amour* (2); et il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, *connaître* et *aimer*, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre; mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre. Nous connaissons Dieu véritablement, quand nous l'aimons. Une connaissance spéculative et purement curieuse n'est pas celle en laquelle *consiste la vie*. Les démons connaissent Dieu de cette sorte; et leur connaissance fait leur

(1) Cf. Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, XVIII^e semaine, 11^e élévation. — *Méditations sur l'Évangile*, 2^e partie, 37^e jour.

(2) *Hæc laus procedit ab anima ex nimio fervore charitatis et ex nimia delectatione ad Deum* (D. Th. Opuscul. sexag. tert. cap. v. 6).

orgueil et leur damnation. *Connaissons donc et aimons.*

Or, un chef-d'œuvre peut être contemplé de deux manières, *en lui-même* ou *dans ses copies*. Dieu, la source de toutes beautés et de toutes perfections, pour lequel notre intelligence est faite, et vers lequel elle se tourne sans cesse, ne peut être vu tel qu'il est en lui-même. Au ciel, sans doute, nous contemplerons, par *la vision intuitive*, l'essence même de la Divinité. Nous vivrons dans la splendeur de Dieu même. Nous serons plongés dans cet horizon infini, où l'obscurité n'a pas de place, où toute intelligence, une fois qu'elle y est introduite, tombe à genoux pour ne se relever jamais ; mais cet acte n'est pas celui que nous examinons. Il est *surnaturel*, c'est-à-dire qu'il dépasse toute force créée ; et sur cette terre, même avec la grâce, la vue de Dieu face à face n'est pas possible. *Tu ne verras point maintenant ma face*, dit le Seigneur à Moïse ; tu la verras un jour, mais ce n'en est pas ici le temps ; *car nul mortel ne peut la voir..... Je passerai devant toi, et tu me verras par derrière* (1), obscurément, imparfaitement, par mes grâces, par une réflexion et un re-

(1) Exod. XXXIII, 20, 21, 22, 23.

jaillissement de ma lumière, comme le soleil qui se retire, qui se couche, est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite. Ainsi, ne pouvant être vue à découvert, la divine beauté nous apparaîtra sous des figures sensibles ; elle percera *à travers des copies et des images* (1). L'univers, avons-nous vu, tout borné qu'il est, tout pâle et muet, qu'il s'élève en face de notre pensée, nous parlera des perfections de Dieu. S'il n'en est pas la ressemblance, il en contient au moins *une trace, un vestige, un linéament*. Il ne peut pas opérer comme Dieu et, pour cela, il ne peut pas lui ressembler ; mais il peut en être *une certaine image morte, une ombre inanimée*. De l'hysope au cèdre, de la rosée du matin à l'étoile du soir, c'est une représentation merveilleuse de la beauté créée, dans laquelle, comme dans un miroir, je vois passer *l'ombre* de cet Océan sans rivages de splendeurs et de gloire, dont l'intuition immédiate n'est pas de ce monde.

(1) Licet prohibente statu viæ Deum qui est in te præsens per essentiam videre non valeas in se, per effectus tamen causam interim potes cognoscere et videre, donec intellectu confortato et mundato facie ad faciem intueri liceat. (D. Th. opusc. de dilect. Dei et prox. cap. x. 6).

O mon intelligence, c'est donc là ton exercice ; c'EST LA TA VIE, c'est là ta perfection et tout ensemble ta béatitude : CONNAITRE AFFECTUEUSEMENT ton créateur, le connaître dans la magnificence de la création, et le remercier, LE LOUER de l'abondance des miséricordes versées sur toi ! Que je vous connaisse donc Seigneur, et que je vous aime !... Que je vous voie, ô lumière de mes yeux ! Que je vous aime, ô vie de mon âme !... ô voir ! ô aimer !... ô lumière ! ô flamme !... ô connaissance ! ô amour !... ô connaissance amoureuse par laquelle nous connaissons en aimant et nous aimons en connaissant, soyez LA VIE DE MON INTELLIGENCE, et que mon âme, dans la contemplation de telle ou telle créature, dise et chante : elle est belle, elle est bonne, elle est sainte ; mais au-dessus de cette beauté ; au-dessus de cette bonté, au-dessus de cette sainteté, Dieu est beau, *le seul beau*, tant il est beau ; Dieu est bon, *le seul bon*, tant il est bon ; Dieu est saint, *le seul saint*, tant il est saint ! TU SOLUS SANCTUS.

III.

VIE DE LA MÉMOIRE.

LE SOUVENIR RESPECTUEUX.

*Homo creatus est... ut Deo REVERENTIAM
exhibeat.*

La MÉMOIRE est cette autre faculté de notre âme, qui se rappelant les choses passées, absentes ou cachées, nous les rend comme présentes ou visibles. C'est un trésor, disent Tertullien et saint Thomas; comme un réservoir, où toutes nos nobles et riches pensées viennent se ramasser, et que l'âme raisonnable contemple et féconde quand elle veut (1). Et L'ACTE VRAIMENT VITAL de la mé-

(1) « Thesaurus omnium studiorum » (Tert. de anima. n° 24). — « De ratione memoriæ est quod sit thesaurus vel locus conservativus specierum quæ actu non apprehenduntur » (D. Th. 1 P. Q. 74. a. 7. θ. — 1. 2. Q. 7. 9. a. 6. θ).

moire est, non pas un souvenir insignifiant, mais *un souvenir qui commande la vénération* (1). Par l'intelligence, on admire affectueusement, on conçoit des louanges; par la mémoire, *on se souvient respectueusement*, on se rend présente la personne qu'on adore. L'ACTION VITALE de l'intelligence, c'est *une connaissance affectueuse* du Créateur et de ses œuvres; L'ACTION VITALE de la mémoire, c'est *un souvenir respectueux* de la présence de Dieu.

O mémoire, voilà donc aussi TA VIE; chercher Dieu, te le rendre présent et, devant sa souveraine Majesté, t'abîmer dans *une adoration profonde*. Mais chercher Dieu, où est-il? Se le rendre présent, le voir, où se trouve-t-il? En toute créature, répond saint François de Sales, et d'une très véritable présence. Car, non seulement Dieu a voulu répandre sur elle un rayon de sa face, ou imprimer le vestige de ses pas; mais il a voulu encore *s'y renfermer* et *s'y cacher*. Sa divine présence s'y trouve voilée; mais elle n'est pas moins réelle. Pour la reconnaître, il suffit d'une attention médiocre; car, au

(1) « Ea quæ magis æstimamus, magis memoriæ infigimus. » (D. Th. 1. 2. Q. 47. a. 2. 3^m).

« Memoria nihil est aliud quam habitualis retentio notitiæ et *amoris*. » (1. P. Q. 93. a. 7. 3^m).

front de chaque créature, Dieu a gravé son nom, son chiffre et ses armes. Sous l'enveloppe, réside la souveraine Majesté. Regardez l'homme en particulier, et si vous n'y découvrez pas la présence de Dieu, vous n'avez le regard ni pur, ni profond; car c'est en lui surtout, comme dans son image la plus parfaite et la moins méconnaissable, que *Dieu fait sa demeure* (1). Si le monde le contient comme le fondement qui le soutient et comme le moteur interne qui l'anime, s'il y habite par son essence et par sa puissance, il est, outre cela, dans l'homme, comme l'objet de sa connaissance et de son amour; comme son principe et sa véritable félicité, comme créateur, comme sanctificateur, par la participation de ses dons et la communication de ses attributs. Respect donc à toute dignité, à toute noblesse, à tout être créé, si petit qu'il soit, si grand qu'il apparaisse; reconnaissez le sceau divin, brisez l'enveloppe, et *adorez la présence de Dieu* (2). Dites en vous

(1) « Revereri homines in quantum est in eis aliquid divinum, puta : bonum gratiæ, vel virtutis, vel saltem *naturalis Dei imaginis*, laudabile » (D. Th. 2. 2. Q. 29. a. 3. 1^m).

« Reverentia directe respicit personam excellentem » (2. 2. Q. 114. a. 2. 4^m).

(2) « Si Dominum præsentem, et omnia videntem et

courbant de respect devant telle ou telle créature : Elle est digne d'honneur et de gloire ; elle est noble, elle est grande ; mais au-dessus de cette dignité, au-dessus de cette noblesse, au-dessus de cette grandeur, *Dieu seul est grand*, tant il est grand ! A Dieu seul l'honneur et la gloire : SOLI DEO, HONOR ET GLORIA (1) !

judicantem semper cogitaremus, aut vix, aut nunquam peccaremus... Per occultam præsentiam, omnia nostra semper cernit » (D. Th. Opusc. de corpore Christi. cap. 2. 6).

(1) I. Tim. I. 17.

IV.

VIE DE LA VOLONTÉ.

LE SERVICE OU L'OBÉISSANCE.

Homo creatus est... ut Deo serviat.

Enfin, LA VOLONTÉ a, comme la mémoire et l'intelligence, SON ACTION VITALE, et cette action vitale, la plus vitale de toutes, est *le plein exercice de sa liberté*. Or, le plein exercice de sa liberté consiste à se rendre *esclave par amour*; et la perfection de ce charmant esclavage est non seulement d'avoir une volonté soumise et assujettie à celle du maître ou de l'objet aimé, mais une volonté comme anéantie et convertie en la volonté d'un autre.

O ma volonté, voilà donc ton devoir, ton bonheur et TA VIE : te rendre esclave de la

volonté divine, et tellement esclave, qu'il n'y ait plus même, ce semble, deux volontés, mais un seul vouloir, le vouloir de Dieu.

Et ce vouloir, comment se manifestera-t-il ? De la même manière que se manifestent la présence et la beauté divines : *par les créatures*. Car non seulement Dieu les couvre d'un reflet de sa gloire et se trouve présent en chacune d'elles, mais IL AGIT encore par elles et en elles; de sorte que les mille accidents de la vie ne sont que les dispositions de sa divine Providence, et que Lui-même veut ou permet tout ce qui nous arrive par le moyen des créatures. Dites donc en soumettant votre volonté à toute volonté supérieure qui s'impose ou commande, dites : c'est une souveraineté, c'est une autorité, c'est une puissance; mais au-dessus de cette souveraineté, au-dessus de cette autorité, au-dessus de cette puissance, *Dieu seul est souverain*, tant il est souverain; *Dieu seul est autorité*, tant il est autorité; *Dieu seul est puissance*, tant il est toute-puissance : SOLI DEO, IMPERIUM ET POTESTAS (1).

(1) Jud., *Epist. Cath.*, v, 25.

V.

VIE DE L'HOMME.

GLOIRE QUE DIEU VEUT EN RETIRER.

Telles doivent être les actions de l'homme, marchant à Dieu : LA LOUANGE, L'ADORATION et LE SERVICE. Tel doit être *son mouvement* par l'intelligence, la mémoire et la volonté; et si tel doit être *son mouvement*, telle aussi doit être SA VIE. Et plus il y aura dans les choses créées de beautés, de grandeurs et de puissances : manifestations de la divine beauté, de la divine grandeur et de la divine puissance ; plus aussi la vie de l'homme pourra s'étendre et s'accroître par des louanges, des adorations et des services. L'homme sera, de

tous les êtres, celui qui aura plus de vie, parce qu'il correspondra à plus de choses. Centre réel de la création, il rayonnera de toutes parts sur le monde d'en bas et sur le monde d'en haut. Foyer ardent, recevant la lumière des deux côtés à la fois, il sera dans sa nature de la concentrer, mais aussi de la refléter, en la faisant rejaillir vers la source immense, d'où elle découle à flots. Il y a des beautés dans les deux mondes ; *ô intelligence humaine*, recueille, concentre toutes ces beautés ; contemple, loue, admire, entre en extase ; mais repose-toi seulement dans la clarté de Dieu, lumière toute vive qui illumine toute intelligence venant en ce monde ;... DEUM LAUDET !... Il y a des grandeurs dans les deux mondes : *ô mémoire*, fais-moi découvrir, dans cet auguste éclat des splendeurs terrestres, la Majesté plus auguste infiniment de la présence de Dieu ;... DEUM REVEREATUR !... Il y a des puissances dans les deux mondes ; *ô volonté*, obéis à toute puissance venant de Dieu, mais parce que c'est Dieu qui commande, parce que c'est Dieu qui agit, parce que c'est Dieu qui permet ou qui veut par les créatures ;... DEO SERVIAT !... Enfin, parce que ton âme a l'aspiration de l'infini, ô homme, il faut en poursuivre le rassasie-ment à travers les magnificences des deux

mondes, matériel et intellectuel, non pas, dit saint Jean-Chrysostôme, pour t'y arrêter; mais pour t'élever plus haut, après en avoir tiré le suc (1). Monte, monte l'échelle de Jacob, gravis les degrés qui sont les créatures; passe par dessus, avec l'espoir et le besoin d'un bonheur plus intense; et, qu'après avoir salué toute beauté qui s'évanouit, toute grandeur qui s'éclipse, toute puissance qui s'en va, DIEU SEUL, Dieu seul reste dans tes pensées, tes souvenirs et tes affections; dans tes pensées qui l'exaltent, dans tes souvenirs qui l'adorent, dans tes affections qui le servent. DIEU SEUL, voilà l'être qui doit remplir ton être, l'âme de ton âme, le cœur de

(1) « Quantæ stultitiæ est ante pulchras creaturas procumbere et in illis consistere, nec attollere mentis oculos ad illum qui eas produxit, neque Paulo credere dicenti : *invisibilia illius ex creatione mundi per ea quæ facta sunt intellecta pervidentur* (Rom. I. 20)! Quid dicis, homo? Cum videris cœlum, admiraris ejus formositatem, astrorum varietatem, claritatis eminentiam? Ne ibi subsistas, sed ad Opificem ipsum tuam extende mentem : in stuporem te rursus coujicit lux solis, et admiraris ejus multiplicem usum : et quia vides radios illustrantes oculos tuos, admiraris elementi pulchritudinem? Sed neque hic subsistas; imo hoc cogita, si creatura tam admirabilis est, et supra omnium opinionem et intellectum, quantus est, qui ipsam solo verbo et præcepto produxit » (S. Joan. Chrys. Hom. VI in Gen. n° 6).

ton cœur, ton attraction, ta passion, TA VIE enfin, la vie qui te meut, t'absorbe et te consume (1).

Heureux l'homme qui VIT DE CETTE VIE ! Ne pouvant vivre que de pensées, de souvenirs et d'affections, heureux si le mouvement de ses pensées, de ses souvenirs et de ses affections part toujours des hauteurs de Dieu ! Alors, il est à sa place, il tient son rang, il est homme, HOMME VÉRITABLEMENT HOMME, et capable, avec le secours de Dieu, de soulever l'immense fardeau de la terre et du ciel.

Mais pour être homme, homme à ce point de vue qui est le seul vrai, le seul que la raison révèle et qui nous respecte à la mesure de notre mérite, deux choses sont absolument nécessaires dans *la pratique*, parce que deux principes et vérités fondamentales sont à retenir :

PREMIER PRINCIPE ET VÉRITÉ FONDAMENTALE :

(1) « Cur ergo per multas vagaris humuncio, quærendo bona animæ tuæ et corporis ? Ama unum bonum, quod omne est bonum, et satis est ; desidera simplex bonum, quod est summum bonum, et sufficit. Rivuli bonorum concupiscibilium diversi, fons unus omnium Deus. Melior ergo et concupiscibilior fons quam rivulus, causa quam effectus » (D. Th. Opusc. de Beatitudine, cap. III).

Dieu seul au-dessus de tout!... Lui obéir
avant tout, malgré tout; *c'est là tout l'homme!*

SECOND PRINCIPE ET VÉRITÉ FONDAMENTALE :
Tout le reste,... *accessoire*, ou moyen pour
obéir à Dieu !

VI.

PREMIER PRINCIPE ET VÉRITÉ FONDAMENTALE :

OBÉIR A DIEU ;

C'EST LA TOUT L'HOMME !

I. Dieu seul au-dessus de tout ! Dieu seul dans mon intelligence ; Dieu seul dans ma mémoire ; Dieu seul dans ma volonté ; Dieu seul dans mes pensées qui le louent ; Dieu seul dans mes souvenirs qui l'adorent ; Dieu seul dans ma volonté qui le sert ; voilà ma fin ! Dieu seul et moi seul ! Voilà pratiquement *le salut* de mon âme ! C'est le MOI SAUVÉ ; le moi débarrassé de tout le reste, débarrassé des choses créées, débarrassé de mes sens et de toute la fascination de la bagatelle ; LE MOI, tel qu'il sera au moment solennel de la mort, lorsque, dégagé des choses mondaines, de ces jeux auxquels s'amuse les grands enfants, il se trouvera désenchanté ; seul avec sa pen-

sée, son souvenir, son amour ; seul en face du seul bien réel qui puisse le satisfaire. Il n'y a donc pas plusieurs personnes ou plusieurs choses à louer, à révéler et à servir. Penser à Dieu seul et le louer lui seul ; se souvenir de Dieu seul, et le révéler lui seul ; vouloir Dieu seul, et le servir lui seul ; voilà pourquoi je suis créé et mis au monde. Et parce que je ne puis louer Dieu, je ne puis adorer Dieu, comme il faut, qu'en obéissant à sa loi et en accomplissant sa volonté ;

OBÉIR A DIEU ;

C'EST LA TOUT L'HOMME !

Deum time, et mandata ejus observa ;

Hoc est enim OMNIS HOMO ! (Eccles..... XII, 13).

II. La plus noble qualité de l'*homme* c'est d'être, en effet, l'humble *sujet* de Dieu. Quand Dieu exige que nous consentions à être ses *sujets*, il veut que nous consentions à être ce *que nous sommes*, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Quiconque ne veut pas *dépendre* de Dieu, *ne veut plus être ce qu'il est*. Il combat en lui-même les *premiers principes et le fondement de son être*. Que cela est clair ! Que cette voie est droite ! Que cette doctrine est

simple ! On devrait l'apercevoir d'abord, et, dès le premier regard, se jeter dans cette voie :

OBÉIR A DIEU ;

C'EST LA TOUT L'HOMME !

III. TOUT LE RESTE DOIT LUI ÊTRE ÉTRANGER ; cela seul lui appartient, comme une chose qui lui est propre. *Obéir à Dieu*, c'est là tout son devoir ; ce doit être tout son objet et le but final de son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien (1). Laisse donc,

(1) « IN DEO ET IN EJUS AMORE GLORIARI, est ornatus omnium maximus, et splendor qui innumerabilia superat diademata, etiamsi sit captivus is qui gloriatur. Hic ornatus non morbo, non senio, non rerum vicissitudine, non temporum varietate, non ipsa denique morte interrumpitur, sed tunc etiam magis resplendet... Quid damni accipit, si homines contemnant, et universus orbis terrarum, quando Dominus angelorum eum laudat et prædicat ? Quemadmodum si ipse non benedicat, etsi omnes laudent qui terram et mare habitant, ei nihil prodest. Hoc ergo omni ratione curemus, ut ipse nos prædicet, ipse nos coronet. Quod si fiat, SUMUS OMNIBUS EXCELSIORES, etiamsi in paupertate, etiamsi in morbo, etiamsi in extremis malis simus. Nam etiam beatus Job in sterquilio sedens, vulnerum sanie exulceratus, innumerabilibus scatens vermium fontibus, et illa indignissima patiens, ut qui a servis conspueretur,

laisse s'évanouir le monde; et, quand tout sera mis en pièces, en morceaux, et absolument détruit, tu ne resteras plus que *seul avec Dieu*, environné de ces débris immenses et de ce vaste néant. Laisse-toi écouler en ce grand Tout, qui est Dieu, en sorte que *tu ne sois rien qu'en lui seul*. Tu étais en lui avant tous les temps, dans son idée et dans son décret éternel; tu en es sorti par son amour, qui t'a tiré du néant; retourne à cette idée, à ce décret, à ce *Principe* souverain. Ne te réserve que de craindre Dieu et de lui *obéir*; C'EST LA TOUT L'HOMME !

IV. TOUT LE RESTE EST VAIN; mais aussi *tout le reste* n'est pas l'homme. Tant que nous regardons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence le *principe* de ses actions, qui est de s'unir à Dieu, *en obéissant à sa loi*, nous ne voyons dans sa vie que de folles inquiétudes; et, dans sa mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits

eique ab amicis et inimicis, et ab uxore insidiæ tenderentur, et ad inopiam, famem, et immedicabilem ægritudinem illam esset redactus, ERAT OMNIUM BEATISSIMUS. Quomodo ? Quoniam Deus ei benedicebat dicens : HOMO A REPREHENSIONE ALIENUS, JUSTUS, VERUS, PIUS, AB OMNI RE MALA ABSTINENS » (S. Joan. Chrys. exp. in Psal. V. n° 6).

qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent; enfin, qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces (1). Voici, voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever : « OBÉIR A DIEU ; SE RATTACHER, PAR CETTE OBÉISSANCE, A CE SEUL ET SOUVERAIN BIEN ; LUI DONNER TOUTES SES AFFECTIONS » ; nulle force alors ne peut nous ravir ce que nous avons déposé en ses mains divines.

V. OBÉIR A DIEU, par une volonté ferme et constante de lui plaire, en se conformant entièrement à ses *ordres*, et en arrachant de son cœur tout ce qui lui déplaît, quand il en devrait coûter la vie;... TOUT LE RESTE, ACCESSOIRE; en le rapportant tout à Dieu, et en n'en faisant *usage* que selon l'utilité, l'aide ou le secours que cela nous donne pour *obéir à Dieu*;... C'EST LA TOUT L'HOMME, et si c'est là TOUT L'HOMME, dit saint Bernard, donc, sans l'*obéissance à Dieu*, le TOUT DE L'HOMME est un pur néant. — « Ergo, si hoc est *Omnis Homo*, absque hoc, *Nihil Omnis Homo* (2). » Un pur

(1) Bossuet, *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*.

(2) Serm. 20, in cant.

néant, explique saint Thomas, en vertu et en valeur, non en substance. « Si hoc est omnis homo, sine hoc, nihil est homo, nihil, inquam, in virtute et valore, non in substantia » (1).

(1) D. Th. Opusc. 40. lib. V. cap. XXXVI.

VII.

SECOND PRINCIPE ET VÉRITÉ FONDAMENTALE :

TOUT LE RESTE : ACCESSOIRE ;

MOYEN, SECOURS

Pour louer Dieu, Adorer Dieu, Obéir à Dieu.

I. Dieu seul dans mon intelligence, ma mémoire, ma volonté ; Dieu seul dans mon âme, qui le loue, l'adore et l'aime ;... OBÉIR A DIEU SEUL, comme je viens de le dire, par une volonté ferme et constante de lui plaire, en se conformant entièrement à ses *ordres*, et en arrachant de son cœur tout ce qui lui déplait, quand il en devrait coûter la vie ;...
C'EST LA TOUT L'HOMME.

Mais quoi ?... DIEU SEUL DANS MON INTELLIGENCE ! Comment cela peut-il être ? Les créatures se présentent à mes regards, pleines

d'attraits et de magnificence. Elles me disent de les connaître, de les admirer, de les louer. La connaissance des créatures, ainsi que les sentiments d'admiration et de louange, qui en procèdent, *c'est pour mon âme une véritable nécessité.*

DIEU SEUL DANS MA MÉMOIRE ! Mais le souvenir des créatures me poursuit ; toujours présentes à mon âme, *je les trouve adorables.*

DIEU SEUL DANS MA VOLONTÉ ! Mais malgré moi, *les créatures me captivent.* Je ne suis pas libre de les aimer, ou de ne les aimer pas. Le cœur est pris par l'amour de tous ces êtres chéris, qui me prodiguent leurs bienfaits ou leur tendresse.

Sans doute ;... mais, répond Bossuet, de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu toutes ses louanges, toutes ses adorations et tout son amour, il n'en restât plus rien pour le prochain (1), il faut ajouter un SECOND PRINCIPE, qui n'est pas moins nécessaire à saisir que le premier. Ce second principe, le voici :

Tout ce qui n'est pas Dieu, TOUT CE QUI RESTE des choses qui sont en ce monde, a été créé

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, la dernière semaine, 42^e jour.

pour l'homme, et afin d'aider l'homme à poursuivre sa fin qui est Dieu. — « ET RELIQUA SUPER FACIEM TERRÆ SITA, CREATA SUNT PROPTER HOMINEM, ET UTEUM JUVENT IN PROSECUTIONE FINIS, OB QUEM CREATUS EST » (1).

Voilà donc d'un côté *Dieu* et *moi*, moi qui loue Dieu, qui adore Dieu, qui aime Dieu ; et de l'autre, le MOYEN que Dieu me donne pour le louer, l'adorer et le servir. La louange de Dieu, l'adoration de Dieu, l'amour de Dieu, voilà la grande, la sérieuse, l'importante, la principale, l'essentielle, l'*unique* affaire, pour laquelle je suis créé et mis au monde ; voilà ma fin, ma béatitude et ma vie. TOUT LE RESTE n'est qu'un léger ACCESSOIRE, qui a été créé pour moi, afin de m'aider à vivre de Dieu, en le rapportant tout à Dieu et en n'en faisant usage que selon l'utilité, l'aide ou le secours que cela me donne pour la louange, l'adoration et le service de Dieu (2).

(1) *Exercitia spiritualia*, S. P. N. Ig... Princip. et fundam.

(2) « Recte utendum rebus creatis ; nam creaturis debemus uti ad hoc, ad quod factæ sunt a Deo. Sunt autem factæ ad duo, scilicet AD GLORIAM DEI, quia universa propter semetipsum, id est, ad gloriam suam operatus est Dominus, ut dicitur Proverbior. 16 ; et AD UTILITATEM NOSTRAM. Deuteron. 4. Quæ fecit Dominus Deus tuus in ministerium cunctis gentibus. Debemus ergo uti rebus AD GLORIAM DEI, ut scilicet in hoc pla-

II. *Tout le reste.....* ACCESSOIRE !

Et que *reste-t-il*, Seigneur, mon Dieu?... O, que de choses *il reste* pour me porter à Dieu, m'attacher à Dieu, me soumettre à Dieu me forcer à recourir à Dieu ! De combien de faveurs et de grâces vous nous comblez, ô source de toute bonté, de toute gloire et de toute grandeur !

EN GÉNÉRAL, *tout ce qui reste* dans la création et dans la rédemption ; toutes les créatures *au-dessous de moi, à mon niveau et au-dessus* ; tout ce qui s'est fait *avant, pendant*

ceamus Deo, et AD UTILITATEM NOSTRAM, ut scilicet ipsis utendo, non committamus peccatum. 1. Paralip. 29. Tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus dedimus tibi. Quidquid ergo habes, sive scientiam, sive sapientiam, sive pulchritudinem, TOTUM DEBES REFERRE ET UTI EO AD GLORIAM DEI..... Debemus ergo considerare hominem post Angelos digniorem esse cæteris creaturis et nullo modo dignitatem nostram diminuere propter peccata, et propter inordinatum appetitum rerum corporalium, quæ viliores sunt nobis, et AD SERVITIUM NOSTRUM FACTÆ ; sed eo modo debemus nos habere, quo Deus fecit nos. Deus enim fecit hominem ut præesset omnibus quæ sunt in terra, et ut subsit Deo. *Debemus ergo dominari et præesse rebus, Deo autem subesse, obedire, ac servire, et ex hoc pervenimus in fruitionem Dei* » (Opusc. D. Th. de symbolo, in his verbis : *Patrem omnipotentem, creat. cæli et terræ*)

et après la rédemption ; tout cela ne doit être considéré que comme une chose *accessoire*, qui doit m'*aider* à rechercher la chose *principale*, qui est la gloire de Dieu. Et, en effet, il n'y a point de créatures dans l'univers qui ne m'*aide* à connaître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, et qui ne doive m'inspirer du respect et de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc *pas une* qui ne puisse être, et qui ne soit actuellement un *moyen* pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les éléments, tout m'annonce la gloire de Dieu, et la grandeur des œuvres de ses mains : *Cœli enarrant gloriam Deo et opera manuum ejus* (1) ; œuvres admirables : *Mirabilia opera tua, Domine* (2) ; œuvres grandes : *Magna opera tua* (3) ; œuvres terribles : *Terribilia opera tua, Domine* (4) ; œuvres glorieuses : *Gloriosa opera sunt altissimi* (5) ; en sorte que je suis inexcusable, si, connaissant Dieu par la grandeur et la magnificence de ses œuvres, je ne réponds pas à l'obligation où je me trouve de le glorifier *comme Dieu*, c'est-à-dire de rapporter à sa gloire toutes les créa-

(1) Ps., 18.

(2) Ps., 138.

(3) Ps., 110.

(4) Ps., 65.

(5) Eccl., 39.

tures et chacune d'elles, par *le bon usage* que j'en fais : « *bon usage* de la lumière et des ténèbres ; *bon usage* de la pluie et du beau temps ; *bon usage* de la sérénité et des tempêtes ; *bon usage* du feu et de la glace ; *bon usage* de tout ce qui est ;..... et, à plus forte raison : *bon usage* de moi-même ; *bon usage* de mes yeux, de mes oreilles, de ma langue, de ma bouche, de mes mains, de mes pieds et de tout mon corps ;..... et, à plus forte raison encore : *bon usage* de mon âme, de mon intelligence, où est la véritable lumière ; de ma volonté, où doit être le feu immortel, pur et céleste de l'amour de Dieu (1). » Et si je dois faire ainsi *bon usage* de la création entière, en glorifiant Dieu, que dire *de la rédemption* et des inappréciables richesses qui s'y rattachent ? Pourquoi tous les abaissements, toutes les humiliations, toutes les souffrances, toutes les gouttes de sang de Jésus-Christ, versées sur le Calvaire et répandues à torrents depuis dix-huit siècles, tous les jours, et sur des millions d'autels ? Pourquoi les sacrements, l'Église, la hiérarchie, tant de millions de martyrs, tant d'évêques, tant de prêtres, qui se succèdent pour faire parvenir jusqu'à moi

(1) Bossuet, *Lettres de piété et de direction* ; lettres 5^e et 54^e.

le bienfait de la foi ? Pourquoi enfin cette multitude de prodiges et de miracles, dans l'ordre *naturel* comme dans l'ordre *surnaturel* ? N'est-ce pas *uniquement* pour me fournir le *moyen* de louer Dieu, de l'adorer et de l'aimer de tout mon cœur ?

EN PARTICULIER, *tout ce qui reste* autour de moi, et ce qui me touche de plus près, n'est créé que pour m'*aider* à obéir à Dieu : famille, père, mère, enfants, frères, sœurs, maison, richesses, propriétés, pauvreté, adversité, santé, maladie, mépris, honneur ou afflictions. Toutes ces choses dont la Providence dispose à mon égard, je ne dois les regarder que comme un *moyen* dont Dieu veut que je me serve, pour arriver à la fin qu'il m'a marquée, qui est de l'aimer *lui seul*.

PLUS SPÉCIALEMENT ENCORE, *tout ce qui reste* en moi, et fait comme partie de moi-même, n'est créé que pour m'*aider* à glorifier Dieu : impressions, sentiments, joies naturelles, joies de la vocation, joies de l'esprit et du cœur, joies des succès légitimes obtenus par le zèle et le travail, peines réelles ou chimériques, rêves ou inquiétudes, appréhensions ou scrupules, désolations ou consolations, susceptibilités, tristesses, combats, luttes intérieures, fatigues ou dégoûts de l'emploi, passions soumises ou en révolte, tentations

vaincues ou persistantes. *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (1); parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à la louange et au service de Dieu. Et, en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événements, ou dans tous ces sentiments de l'âme, quoique contraires, ils ont trouvé leur fin, qui est *de louer Dieu, de le révéler et de l'aimer* par dessus toutes choses.

III. O hommes, créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui avez un entendement pour le connaître et le louer; une mémoire pour vous rappeler sa divine présence et l'adorer; une volonté pour le servir et l'aimer, et *tout ce qui reste* dans la création et la rédemption, pour vous *aider* à le glorifier; ô hommes, reconnaissez donc votre dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil; mais pour rendre à Dieu d'immortelles actions de grâce! Vous êtes SERVITEURS DE DIEU! Placés au centre du monde, il vous faut tra-

(1) *Rom.*, VIII, 28.

vailler, vous dépenser, vous dévouer, pour que tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui vous environne, tout ce qui vous touche de près ou de loin, la matière et les esprits, les hommes et vous, tout marche au but suprême de la création, qui est LA GLOIRE DE DIEU. Ah ! ne l'oubliez jamais, dit Bossuet (1), la matière n'a pas d'âme pour connaître son créateur, point de cœur pour l'aimer, point de volonté pour le servir, point de voix pour le chanter. L'homme est cette âme, ce cœur, cette volonté, cette voix. Qu'il déverse donc à flots la lumière de son intelligence, la bonté de son cœur, la surabondance de son amour sur les créatures inférieures qui ne voient rien, ne sentent rien, n'aiment rien. Qu'il les éclaire, les vivifie, les élève jusqu'à lui. Qu'avec elles, il se mêle aux louanges qui se disent dans les cieux, aux adorations qui s'y multiplient, aux services qui s'y rendent. Que, par lui, toute la voix du ciel et de la terre, toutes les voix des esprits et des mondes, tout le bruit enfin de la créature parlant à son créateur, fassent l'unité de ce concert que Dieu écoute avec amour, du fond de son éternité : AD MAJOREM DEI GLORIAM !

(1) Cf. Bossuet, *Sermons sur le culte de Dieu et sur l'Annonciation de la Très-Sainte-Vierge*.

A LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU !.....
Cette parole est admirable, Elle manifeste, en le résumant brièvement, ce que doit être l'*action* de l'homme ici-bas ; et comme LA VIE est dans l'action, vous aurez plus de vie, là où vous aurez plus de louanges, plus d'adorations, plus de glorifications de Dieu. Voulez-vous être homme, homme vraiment homme, vivant de la vie de Dieu, à *son image et à sa ressemblance* ? Connaissez Dieu, aimez Dieu, estimez-vous heureux par là. Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connaît et s'aime lui-même ; et lorsque NOUS L'IMITONS, en nous estimant heureux par sa connaissance et son amour, NOUS VIVONS DE LA VIE DE DIEU. Voulez-vous être un *grand homme*, vivre en grand homme ? Glorifiez Dieu grandement. Et vous aurez beau faire ; vous aurez beau grandir par vos louanges et vos adorations ; grandir par la véhémence et l'intensité de votre amour ; grandir jusqu'aux Chérubins , tout lumière ; jusqu'aux Séraphins , tout flamme ; grandir jusqu'aux cieux des cieux, pour louer Dieu, l'adorer et le servir comme il faut ; entre vous et Dieu il y aura toujours l'infini. Vous ne serez jamais assez grands pour glorifier un tel Dieu ; et vous ne trouverez digne

de lui que la majesté du silence !... TIBI
SILENTIUM LAUS (1) !

(1) Ps., LXIV, 2.

« Deo reverentiam et honorem exhibemus, non
PROPTER SEIPSUM, quia ex seipso est gloria plenus, cui
nihil a creatura adjici potest ; sed PROPTER NOS, quia
videlicet per hoc quod Deum reveremur, et honoramus,
mens nostra ei subjicitur, et in hoc, EJUS PERFECTIO
CONSISTIT » (D. Th. Summ. 2. 2. Q. LXXXI. a. 7. 9).

VIII.

COMME

TOUT SE RÉDUIT A AIMER DIEU.

CE QUE C'EST QU'AIMER DIEU.

I. L'HOMME EST CRÉÉ POUR OBÉIR A DIEU; et tout le reste est créé pour aider l'homme à obéir à Dieu; ce qui peut encore s'énoncer de cette manière : l'homme est créé pour aimer Dieu; et tout le reste est créé pour aider l'homme à aimer Dieu; car on ne peut obéir à Dieu sans l'aimer, ni l'aimer sans lui obéir (1). « Qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, s'écrie Bossuet, sinon une puissance souveraine, une force impé-

(1) « Ex dilectione oritur obedientia » (S. Joan. Chrys. in Gen. serm. 7).

rieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la *puissance* d'un autre, qui nous fait *dépendre* d'autrui et nous fait aimer notre *dépendance*? » (1) — S'il est donc vrai que l'amour se jette nécessairement dans la sujétion et vit dans une dépendance absolue, j'aime Dieu, si j'obéis à Dieu; j'aime Dieu parfaitement, si j'obéis à Dieu parfaitement; j'aime Dieu *de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces*, si j'obéis à Dieu *de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces*; s'il ne reste plus rien en moi, que je réserve pour moi-même; si tout ce que j'ai de pensées, de forces et d'amour se réunit en Dieu et lui est entièrement soumis (2). Venez donc toutes mes

(1) Bossuet, *Sur l'Assomption de la Sainte-Vierge*, 1^{er} point.

(2) « *Ex toto corde, mente, anima et fortitudine Deum diligimus, si nihil nobis desit ad divinam dilectionem, quod actu, vel habitu in Deum non referamus; et hujus divinæ dilectionis perfectio datur homini IN PRÆCEPTO. — Primo quidem, ut homo omnia in Deum referat sicut in finem, sicut Apostolus dicit. 1^a Cor. cap. x. Sive manducatis, sive bibitis, sive aliquid aliud facitis, omnia in gloriâ Dei facite; quod quidem impletur cum aliquis vitam suam ad Dei servitium ordinat, et per consequens omnia quæ per seipsum agit, virtualiter ordinantur in Deum, nisi sint talia quæ a Deo abducant, sicut sunt peccata, et sic Deum diligit homo*

pensées, tous mes sentiments, tous mes mouvements, tous mes désirs, venez, réunissez-vous pour aimer Dieu; soyez soumis à Dieu et A DIEU SEUL. Car, est-ce aimer Dieu de tout son cœur que de partager son cœur entre lui et la créature? Peut-on aimer deux choses SOUVERAINEMENT; ou peut-on aimer *de tout son cœur*, si on n'aime ou si on n'obéit *qu'à demi*? Ne faut-il pas aimer *parfaitement* celui qui est le *tout parfait*; obéir *uniquement* à celui qui est le *seul* Dieu, le *seul* Seigneur et le *seul* maître? On ne peut servir deux maîtres (1), ni avoir deux rois, deux objets dominants dans son cœur. Les servir, c'est

EX TOTO CORDE. — *Secundo*, ut intellectum suum homo Deo subjiat ea credens quæ divinitus traduntur, secundum illud Apostoli 2^a Cor. 10. in captivitatem redigens omnem intellectum in obsequium Christi, et sic Deus diligitur EX TOTA MENTE. — *Tertio*, ut quæcumque homo amat, in Deo amet, et universaliter omnem suam affectionem ad Dei dilectionem referat. Unde dicebat Apostolus. 2^a Cor. 5. Sive enim mente excedimus Deo, sive sobrii sumus vobis. Charitas enim Christi urget nos, et sic Deus EX TOTA ANIMA diligitur. — *Quarto*, ut omnia exteriora nostra, verba et opera ex divina charitate firmentur, secundum illud Apostoli. 1. ad Cor. ult. Omnia enim vestra in charitate fiant, et sic Deus EX TOTA FORTITUDINE deligitur. Hi sunt ergo perfectæ dilectionis divinæ modi, ad quos omnes EX NECESSITATE PRÆCEPTI obligantur » (D. Th. Opusc. de perfectione vitæ spiritualis, cap. v).

(1) Math., VI, 24.

les aimer. C'est le fils de Dieu, la vérité même, qui l'explique ainsi : *Nul ne peut servir deux maîtres*; car, ajoute-t-il, *ou l'homme haïra l'un et aimera l'autre*. Ainsi, servir c'est aimer; servir sans partage, aimer sans partage : *ou il supportera l'un et méprisera l'autre*. Il n'y a point de milieu, AIMER OU HAÏR, SUPPORTER OU MÉPRISER. Que je vous aime donc, Seigneur, et que je vous aime *seul*. Réglez en moi de telle sorte que je n'aie avec vous qu'une même volonté, jusqu'à l'entière extirpation du moindre désir contraire et un total assujettissement de mon cœur. Détruisez, ravagez, anéantissez en moi tout ce qui n'est pas vous; qu'il n'y ait plus rien qui me retienne pour aller à vous, et que je vous PRÉFÈRE à tout le créé, quand il devrait en coûter la vie. Alors je vous aimerai, et je serai vraiment fort pour vous aimer de toute ma force (1).

II. Arrête-toi quelques instants, ô mon âme, et fais réflexion sur cet amour de *préférence* que tu dois à Dieu. Qu'est-ce donc qu'aimer par CHOIX, ou par PRÉFÉRENCE? C'est, en général, n'aimer pas en aveugle, ni par quelque

(1) Cf. Bossuet : *Méditations sur l'Évangile*; la dernière semaine du Sauveur, 52^e jour et suiv... passim...

transport d'affection, ni par intérêt, ni par quelque sympathie; mais par le JUGEMENT, et par L'ESTIME qu'on fait de la chose aimée, de sorte qu'on lui donne LA PRÉFÉRENCE dans son cœur, jugeant qu'elle la mérite. Aimer Dieu de tout son cœur *d'un amour de préférence*, c'est donc lui conserver LE PREMIER RANG qui lui est dû par une infinité de titres, sans que jamais on calcule rien avec Dieu; mais qu'on soit toujours fortement DÉCIDÉ à lui plaire en toutes choses, AUX DÉPENS DE QUOI QUE CE SOIT. C'est LA DÉCISION du cœur que Dieu veut de nous, et non ses ardeurs, ses flammes, ses transports. *La sensibilité* du cœur ne dépend pas de nous; mais nous sommes les maîtres DE LA DROITURE de notre cœur. On se passe facilement *des douceurs* de l'amour quand on en possède LA RÉALITÉ ET L'HÉROÏSME. Comme un père veut être aimé en père, un ami en ami, un roi en roi, Dieu veut être aimé *en Dieu*, c'est-à-dire *préféablement* à toutes les créatures. « Qui aimerait son père d'un amour seulement fraternel, dit saint François de Sales, certes il ne l'aimerait pas assez; qui aimerait sa femme seulement comme son père, il ne l'aimerait pas convenablement; qui aimerait son laquais d'un amour filial, il commettrait une impertinence. L'amour est comme l'honneur; car tout ainsi que les hon-

neurs se diversifient selon la variété des excellences, pour lesquelles on honore ; aussi les amours sont différents, selon la diversité des bontés pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté non pareille, *Écoute Israël : ton Dieu, il est le seul Seigneur* (1), et partant tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton entendement et de toute ta force. Parce que Dieu est seul Seigneur, et parce que sa bonté est infiniment éminente, au-dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour relevé, excellent et puissant, au-dessus de toute comparaison. C'est cette suprême dilection qui met Dieu en telle *estime* dans nos âmes, et fait que nous prisons si hautement le bien de lui être agréables, que nous *le préférons* et affectionnons sur toutes choses. Quiconque aime Dieu de cette sorte, il a toute son âme et toute sa force dédiée à Dieu, puisque toujours, et en toutes occurrences, il préfère la bonne grâce de Dieu à toutes choses, et sera toujours prêt de quitter tout l'univers pour conserver l'amour

(1) Deut., VI, 4.

qu'il doit à la divine bonté (1). » Si, au contraire, il place Dieu à l'égal d'une créature ou au dessous, Dieu n'est plus *le seul Dieu*. La créature devient le Dieu de son cœur, ou plutôt, selon le langage du monde, qui afflige si souvent les oreilles, la créature devient *une divinité, une idole*, qui usurpe tous les hommages dus au seul et vrai Dieu. Donc, quand le grand Apôtre osait défier toutes les créatures, le présent et l'avenir, la pauvreté et les maladies, le glaive et la mort, l'univers entier d'arracher son cœur à Dieu, ce n'était pas un excès de zèle et un enthousiasme sacré qui l'emportait au-delà de l'obligation commune. Ce langage n'est pas le langage particulier des saints et des apôtres ; mais il doit être celui de tous les mortels en général et du dernier des fidèles. Et quiconque n'en peut pas dire autant que l'Apôtre est exclu du royaume de Dieu, et n'en mérite pas même *la dernière place*, parce que Dieu est exclu d'un cœur, où il n'a pas *la première place*. Dieu n'habite nulle part, que pour y accepter un trône. Donc, les martyrs, en se laissant égorger, brûler, déchirer, couper en morceaux pour l'honneur de Dieu et le respect de sa loi sainte, ne faisaient pas

(1) Saint François de Sales : *De l'amour de Dieu*, liv. X, ch. vi.

une œuvre de surérogation ; mais ils ne faisaient que LEUR DEVOIR ; et ils auraient été des idolâtres et des apostats en faisant moins. Placés dans les mêmes conjonctures, NOUS DEVRIONS agir et mourir comme eux. Si nous ne sommes pas prêts à donner à Dieu ce témoignage public et cette preuve sanglante de notre amour, nous ne sommes plus en voie de salut. DIEU NE NOUS EST PAS TOUT ; ET S'IL NE NOUS EST PAS TOUT, IL NE NOUS EST RIEN.

III. Ah ! comprenons enfin ce que c'est que cet amour de *préférence* que Dieu exige de nous et à quoi il nous oblige. Cet amour de *préférence* n'est pas certes une *préférence vague et de pure spéculation*, qui nous fasse seulement reconnaître que Dieu est réellement au-dessus de toute créature. Les démons, qui haïssent Dieu, ont pour lui ce sentiment d'*estime* ; mais *cette préférence* est UNE PRÉFÉRENCE D'ACTION, *une préférence éminemment PRATIQUE*, en sorte que je sois disposé et *très sérieusement* disposé à perdre tout le reste, plutôt que de consentir à perdre un moment la grâce de Dieu. Disposition tellement nécessaire, tellement peu spéculative, que de toutes les choses que je peux désirer et posséder, s'il en est UNE SEULE que je possède ou que je désire, au hasard d'encourir

la disgrâce de Dieu ; c'est-à-dire si cet acte d'amour que je forme dans mon cœur, quand je proteste à Dieu que je l'aime, n'a pas assez de force pour m'engager à rompre tous les liens et toutes les attaches qui peuvent me séparer de Dieu, alors je dois prononcer ANATHÈME contre moi-même, je n'aime pas Dieu, je ne suis ni *homme* ni *chrétien*. Car, nous ne pouvons pas être *vrais hommes*, dit encore saint François de Sales, sans avoir inclination d'aimer Dieu plus que toutes choses, ni *vrais chrétiens* sans pratiquer cette inclination (1).

IV. Ainsi, l'amour qu'on doit à Dieu est UNIQUE dans son espèce. Il est fondé sur des titres qui n'appartiennent qu'à Lui, et qu'il ne peut partager avec personne. Tous les autres amours les plus légitimes ne sauraient entrer en comparaison avec celui-là. La chose est évidente. Mais, de plus, tout amour qui lui serait opposé, qui y donnerait la moindre atteinte, qui même ne lui serait pas entièrement subordonné, serait un attentat que Dieu ne pourrait s'empêcher de condamner et de punir. La louange, le respect, l'amour, l'obéissance qu'on rend à quelque

(1) Saint François de Sales : *De l'amour de Dieu*, liv. X, ch. x.

créature que ce soit, ne sont justes et approuvées de Dieu qu'autant qu'il les commande et les autorise, qu'autant qu'ils se tiennent dans les bornes qu'il a marquées, qu'ils se rapportent à Lui, et qu'ils sont l'expression de la louange suprême, du respect infini, de l'amour sans égal, de l'obéissance absolue, qui ne sont dus qu'à Lui. L'homme ne doit connaître qu'un seul amour, dont tous les autres ne sont que l'extension et l'application, savoir celui qui appartient à Dieu. Il ne consacre qu'à Lui son esprit, son cœur, son corps ; il ne respire ne pense et n'agit que pour Lui. Dieu est le principe, le motif et la fin de toutes les affections qu'il peut avoir pour les créatures. DIEU SEUL LUI SUFFIT.

V. « *Montrez-nous votre Père*, disait saint Philippe à Notre-Seigneur, ET IL NOUS SUFFIT (1). Qu'est-ce à dire cela, se demande Bossuet, LE PÈRE NOUS SUFFIT ?... Si *le Père nous suffit*, lui seul peut donc remplir tout notre vide, contenter éternellement tous nos désirs, nous rendre heureux. Si LE PÈRE NOUS SUFFIT, nous n'avons pas besoin des biens que nous sentons goûter par eux-mêmes, encore moins des richesses qui sont hors de vous, encore

(1) Joann., XIV, 8.

moins des honneurs qui ne consistent qu'en opinion. Nous n'avons pas même besoin de cette vie mortelle ; encore moins avons-nous besoin de tout ce qui est nécessaire pour la conserver. Nous n'avons besoin que de Dieu : IL NOUS SUFFIT. *Tout le reste*, il faut le quitter, du moins par affection, par désir, par résolution ; je dis par une invincible résolution *de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien qu'en Dieu seul.* — Heureux ceux qui poussent à bout ce désir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement ! Oui, qu'ils ne se réservent rien ; qu'ils ne disent pas : ce peu à quoi je m'attache encore n'est rien. Ne connaissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain ? Pour peu qu'on lui laisse, il s'y ramasse tout entier, et y réunit tout son désir. Arrachez tout, rompez tout, ne tenez à rien. Heureux encore un coup ceux à qui il est donné de pousser à bout ce désir, de le pousser jusqu'à l'effet. Mais IL Y A OBLIGATION pour tous les *chrétiens* de le pousser à bout, AU MOINS DANS LE CŒUR, en vérité, et sous les yeux de Dieu (1) ». Car, pour vivre comme chrétiens, il faut vivre comme voyageurs. Que si nous

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile...*, la Cène, 1^{re} part., 83^e jour.

vivons comme voyageurs, nous devons considérer tout ce que nous possédons sur la terre, non pas comme un bien véritable, mais comme un rafraîchissement pendant le voyage : *Instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis*, dit saint Augustin (1) ; comme un bâton pour nous soutenir dans le travail, et non comme un lit pour nous reposer ; comme une maison de passage où l'on se délasse, et non comme une demeure où l'on s'arrête. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul appelle notre corps un *tabernacle*, c'est-à-dire une tente, un pavillon, une cabane ; en un mot, un lieu de passage, et non une demeure fixe. Cet esprit de pèlerinage nous est excellemment représenté par ces autres paroles de l'apôtre : le temps de jouir des biens de la terre est court. Ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter : S'y arrêter, c'est renoncer à l'espérance d'un siècle à venir. *Il ne nous reste plus autre chose à faire, sinon à ceux qui vivent dans le mariage d'y vivre comme n'y vivant pas* (2), et de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère ; c'est par les personnes chéries que doit commencer le déta-

(1) *In Joann.*, Tract. XL, n° 10.

(2) 1, Cor. VII, 29, 30, 31.

chement. *Que ceux qui pleurent, vivent aussi comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas ;* car, ni la douleur, ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même *que ceux qui achètent ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime ; qu'ils soient comme n'ayant point acheté ;* car on ne possède rien, et ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin, *que ceux qui usent de ce monde et de ses biens soient comme n'en usant pas, parce que la figure de ce monde passe.* Premièrement, le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel ; c'est une figure creuse ; et, secondement, c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. De peur donc de passer ainsi que le monde, sortons de ce monde en esprit, et passons pour aller à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux, pourquoi voulez-vous m'arrêter ? Vous tomberez un jour ; ou, si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder. Adieu, je passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir de m'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs ? Je m'en vais. En vain vous me demandez encore quelques moments, ce

reste de jeunesse et de vigueur ; non, non, je suis pressé, je pars, je m'en vais, vous ne m'êtes plus rien. Vanité des vanités, et tout est vanité. CRAINDRE DIEU, ET OBSERVER SES COMMANDEMENTS, C'EST LA TOUT L'HOMME (1).

(1) Cf. Bossuet, *Élévations sur les mystères*. 8^e sem., 11^e élév. — *Sentiments chrétiens touchant la vie et la mort*. — *Sur la tristesse des enfants de Dieu*, 1^{er} point.

IX.

VIE DE L'HOMME,

AU POINT DE VUE SURNATUREL OU DE LA FOI;

SON TERME OU SON BUT.

Homo creatus est... ut salvet animam suam.

I. LOUER DIEU, RÉVÉRER DIEU, SERVIR DIEU par le moyen des créatures : telle est la triple ACTION, comme le triple devoir, qui manifeste LA VRAIE VIE de l'homme sur la terre, même au point de vue de la *seule raison*. L'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, ne doit avoir d'autre mouvement par l'intelligence, la mémoire et la volonté, que l'exaltation de la divine beauté, l'adoration de la suprême grandeur, le service de cette majesté souveraine, qui se reflète, habite et agit dans toutes les magnificences de

la création. Mais ce mouvement de l'âme, qui loue l'infini, adore l'infini, aime l'infini, à travers les champs de vie des deux mondes matériel et intellectuel, est-il le seul qui doive nous animer ? Et par delà les splendeurs qui jaillissent du fond d'une nature heureuse, se portant naturellement vers Dieu, pour y rencontrer le repos de sa pensée et de toutes ses facultés, n'est-il pas permis d'entrevoir une auréole plus éblouissante encore, UNE VIE dans l'homme *supérieure* à l'homme même, *un mouvement* dont la nature n'a pas le secret ? Je m'assure qu'ici le doute ne peut se concevoir et que tous, sans exception, nous connaissons, nous affirmons en nous le règne d'une vie supérieure à la vie humaine, un mouvement que la nature ignore ; et, comme source primordiale de cette vie et de ce mouvement, UN ÉLÉMENT SURNATUREL ET DIVIN, que nous appelons LA GRACE, c'est-à-dire le don par excellence. Quelle est cette VIE SURNATURELLE dont la grâce est la source et le principe ? Quel est ce mouvement qui porte l'âme au-dessus d'elle-même et des forces de la nature entière ? Avant la grâce et sans elle, l'homme connaît Dieu ; que peut-il voir au-delà ? Avant la grâce et sans elle, il est certain de Dieu, certain de sa présence, certain de son action dans l'univers ; que peut-il

chercher plus loin, adorer plus profondément servir plus généreusement ? Dieu n'est-il plus la vie de l'âme, son terme et son centre, son principe et sa fin, sa béatitude et sa perfection ? Que reste-il après cela pour l'élever plus haut ? Et la grâce, si divine qu'elle soit, si SURNATURELLE qu'on veuille l'appeler, peut-elle nous montrer, comme objet de nos ravissements, de nos hommages et de nos services, une beauté plus relevée, une grandeur plus auguste, une majesté plus sainte ? *Oui*,... elle peut nous montrer plus que Dieu, TEL QUE LA RAISON SEULE NOUS LE DÉCOUVRE ; nous faire adorer plus que Dieu, TEL QUE LA MÉMOIRE SEULE NOUS LE RAPPELLE ; nous faire servir plus que Dieu, TEL QUE LA VOLONTÉ SEULE NOUS POUSSE A L'AIMER. Elle peut, la grâce, survenant sur notre nature, dont elle ne doit pas détruire mais conserver le fond, nous élever à une telle hauteur que nous vivions DE LA VIE MÊME DE DIEU, non pas seulement de cette vie divine qui se manifeste aux puissances de notre âme, à travers l'ombre des beautés créées, sous l'enveloppe des grandeurs terrestres et dans les biens incomplets dont nous sommes entourés ; mais de cette vie divine, TELLE QU'ELLE SUBSISTE EN ELLE-MÊME, où Dieu se voit pleinement dans son essence, et s'aime pleinement dans la Trinité de ses

personnes. Nous faire vivre DE LA VIE MÊME DONT DIEU VIT; commencer à nous en faire vivre IMPARFAITEMENT ici-bas, pour nous en faire vivre un jour dans LA PLÉNITUDE d'une possession, qui, sans nous confondre avec l'essence divine, nous la donnera pour objet d'une connaissance directe, d'une présence immédiate et d'un amour parfait; voilà ce que peut et ce que fait la grâce, la grâce qui anime, transforme et divinise *le chrétien*. Puissions-nous, avec le secours de cette même grâce, méditer, comme il faut, cette VIE SURNATURELLE, envisagée sous un triple point de vue : dans SON TERME OU SON BUT; dans SON PRINCIPE OU SON ORIGINE; dans SES ACTES OU SON DÉVELOPPEMENT. C'est la considération attentive du point d'arrivée, du point de départ, et du trait d'union qui les joint, qui donne de la vie de la foi l'idée la plus haute que l'on puisse concevoir.

II. Et d'abord, quel est le point d'arrivée, *le terme* ou *le but* de la vie chrétienne ?

LA VIE SURNATURELLE ET DIVINE, comme la vie humaine et purement naturelle, se manifeste par *l'action* ou *le mouvement*. Tout *mouvement* suppose une direction, et toute direction suppose un but. Si nous n'avions pas de but; si, dans chacun de nos actes et

dans leur ensemble, nous ne nous proposons un terme où nous devons aboutir, il nous serait impossible de nous *mouvoir*, ou *nos mouvements* dépourvus de sens iraient au hasard, à droite ou à gauche, étrangers à toute direction, qu'une activité libre domine et maîtrise. Un but est donc nécessaire *au mouvement* surnaturel et divin.

Quel est-il ? Enfants de la vie, héritiers du temps et de l'espace par votre corps, de l'infini par votre âme, savez-vous bien ce que vous voulez, où vous allez, où vous tendez ? Savez-vous quel est l'objet *suprême* et *dernier* de toutes vos pensées, de tous vos souvenirs et de toutes vos affections ; de toutes vos inquiétudes et de toutes vos espérances ; de toutes vos joies et de toutes vos larmes ? Le savez-vous ? Ah ! répondez, si vous le savez. Pour moi, je le sais bien ; car, ainsi que tout chrétien, j'ai reçu à ma naissance, non pas à ma naissance selon la chair, mais à ma naissance selon l'esprit, les prémices et les arrhes d'une pleine possession de l'être divin.

Je veux, j'espère, je cherche, j'appelle de toutes mes forces l'immense et l'éternel, LA VISION INTUITIVE ET FACIALE ; je veux la plénitude, l'inondation, LE DÉLUGE de joies et de douceurs infinies que vous faites habiter en

vous, ô mon Dieu, dans la vie future : *Dominus diluvium in habitare facit* (1). Comme ma poitrine aspire l'air qui la fait vivre, en respirant son propre souffle ; mon âme, elle aussi, un jour, elle doit aspirer à respirer *pleinement*. Elle doit aspirer Dieu comme son air vivifiant, comme la lumière et la chaleur de son être transfiguré. Elle doit le respirer, dans un souffle qui sera le sien et le souffle de Dieu, sa paix et la paix de Dieu, son bonheur et le bonheur de Dieu, son éternité et l'éternité de Dieu, *sa vie et la vie de Dieu*. Ah ! laissez, laissez-moi tendre de toutes mes forces à l'immense joie d'aspirer un jour et de respirer cette vie ! Je sens bien que sur cette terre je ne vis pas assez, je ne vis pas du tout. Ma vie présente n'est qu'un rêve, une illusion, une chimère, un fantôme, une vanité, toute une vanité qui passe : *Universa vanitas, omnis homo vivens* (2). C'est une feuille agitée par le vent et que le vent emporte ; un peu d'écume que la tempête éparpille et dissout ; une ombre, une vapeur, une fumée, un léger souffle qui s'échappe entre deux minutes, dont l'une n'est plus, et dont l'autre n'est pas encore. Ah ! ce n'est pas

(1) Ps. XVIII, 10.

(2) Ps. XXVIII, 6.

vivre cela ! Je veux vivre davantage ; j'ai besoin de grandir, de me développer, de fleurir, de m'étendre et de m'accroître dans ma vie. Je VEUX JOUIR DE LA VIE, sans doute, mais d'une vie si pleine, si riche, si féconde, si surabondante, qu'elle afflue, passe et déborde au-dessus de toute vie, de toute vie en ce monde, de toute vie créée, de toute vie créable. J'ai tellement faim, tellement soif de la vie, que nulle vie ne peut me rassasier, si ce n'est *la vie de Dieu, en Dieu et avec Dieu*. Voir Dieu dans sa substance, FACE A FACE, l'aimer de cet amour qui possède l'objet aimé, me fondre en lui jusqu'à ne plus sentir que son *mouvement*, le mouvement éternel de son éternelle vie ; voilà, voilà quelle est ma vocation, voilà LA GRACE que Dieu me fait, grâce tellement grâce qu'elle surpasse toute force, toute vertu, toute puissance de toute nature intelligente, si élevée, si noble et si pure qu'on puisse la concevoir ! Quelle intelligence, en effet, pour sublime qu'elle soit, pourrait, *par sa propre énergie*, pénétrer en Dieu, scruter ses profondeurs, vivre de l'intuition même divine, en sorte que le regard de l'âme aille atteindre et toucher, pour ainsi dire, Dieu en lui-même, pour se nourrir de son *Verbe* et de son *Esprit* ? Si *la vie intime* de chacun de nous, la vie de l'âme,

la vie du cœur, la vie de la conscience, NOTRE INTÉRIEUR enfin est impénétrable à toute force naturelle, que sera-ce DE L'INTÉRIEUR MÊME DE L'INFINI, abîme sans fond et sans rives, abîme incommensurable ?

III. Dans la communication de la vie divine, ce n'est donc plus simplement de la part de Dieu de la bonté, de l'amour, un don quelconque; c'est *un excès de bonté, un excès d'amour*, un don gratuit, et d'une gratuité incompréhensible à notre pensée. Car (il faut bien le redire et ne se lasser jamais de méditer, d'admirer de si prodigieuses effusions d'amour !) Dieu ne se contente pas de nous donner la vie, la vie qui fait le fond de notre être, *vie humaine* dont nous jouissons en ce monde, *vie naturelle*, qui est *une grâce* déjà et à laquelle nous n'avions aucun droit, *vie* dont il n'a nul besoin pour aimer et pour être aimé, *vie* qu'il conserve pourtant en laissant déborder sur elle, à chaque minute, les richesses d'une création toujours féconde; il ne se contente même pas, notre Dieu, *ce qui eût été une grâce bien plus haute*, de vouloir DILATER cette même vie, essentiellement bornée, et, par suite, essentiellement capable d'une réalité ultérieure, de vouloir la DILATER, dis-je, jusqu'à la mesure d'une vie angélique,

d'une vie séraphique, ou de toute vie autre que la vie divine; non, non; mais il veut la DILATER comme sans mesure. DILATEZ-VOUS, criait saint Paul aux Corinthiens: DILATAMINI ET VOS (1); comme s'il disait : Ne voyez-vous pas qu'il vous faut de l'espace, que vous êtes à l'étroit, que vous étouffez dans *votre vie d'un jour*; que vous seriez à l'étroit, que vous étoufferiez dans *toute autre vie*, qui aurait en haut ou en bas, à droite ou à gauche, des murailles pour vous emprisonner, de la maçonnerie pour vous écraser? *De l'espace, de l'espace donc*; et, d'ascensions en ascensions sublimes, allez, montez, gagnez les hauteurs. Que votre âme y promène son vol; qu'elle les remplisse des cris de son aspiration altière; qu'elle assiste souriante aux concerts des esprits et des mondes chantant la gloire de Dieu; qu'elle passe par delà le ciel des cieux où, par millions de millions, les groupes d'AnGES et de Chérubins s'échelonnent jusqu'à Dieu; qu'elle approche du Séraphin qu'un amour plus intense dévore; qu'elle contemple, loue, admire, entre en extase; et puis, que par des bonds nouveaux, des élans plus fiers et plus hardis, elle s'élève encore! DILATEZ-VOUS, ô mes frères bien-

(1) Cor., VI, 13.

aimés : DILATAMINI ET VOS ; dilatez vos entrailles, votre cœur, votre intelligence, votre volonté, tout votre être enfin, et si largement et si profondément, que Dieu, si j'ose ainsi parler, le trouvant à sa mesure, y descende dans son ampleur, qu'il le remplisse, qu'il le comble et que, surabondant au-dessus, IL VIVE EN VOUS ET VOUS EN LUI !

IV. *Intra in gaudium Domini tui* (1), entrez dans la joie de votre Seigneur ! Entendez-vous la force de cette parole ? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle ; mais qui, plus grande que votre cœur, l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même (2) ?

(1) Math. : XXI, 13.

(2) *Intra in gaudium Domini tui*... Tanta est illa dilectio, quod non potest tota in animam intrare ; sed anima intrabit in illam, juxta illud Aug : non totum gaudium intrabit in gaudentes ; sed toti gaudentes intrabunt in gaudium (D. Th. Opusc. de Beat. n° 60).

Intra in gaudium Domini tui... Unde licet gaudium æternæ beatudinis in cor hominis intret, maluit tamen Dominus ei dicere : *Intra in gaudium* : ut mystice innuatur, quod gaudium illud non solum in eo sit intra, sed undique illum circumdans et absorbens, et ipsum, velut abyssus infinita submergens (Sⁱ Bernardini sen. serm. 1. de S. Joseph).

Ce n'est pas sa joie qu'il ressent ; c'est la joie de son Seigneur où il entre ; c'est la félicité de son Dieu ; si bien que, semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie.

V. DIEU EN VOUS ET VOUS EN DIEU !... O merveille ! O prodige indicible à toute langue humaine !... DIEU EN VOUS, par une pénétration réelle de sa substance, à la manière dont le feu est dans le fer qu'il transfigure par sa lumière et sa chaleur, sans le dénaturer ni se dénaturer lui-même. VOUS EN DIEU, par une sorte de déification, à la manière dont une feuille légère entre au sein des vagues immenses de l'Océan et qui, sans disparaître, sans perdre sa nature, portée, ballottée, battue, roulée en tous sens, à la surface et aux profondeurs, ne semble faire qu'une seule et même chose avec les abîmes, les masses profondes qui la pressent ; ou bien à la manière dont un nuage est transpercé par les rayons du soleil, et devient tout brillant, tout éclatant ; c'est un feu, un or qui éblouit, une lumière dans laquelle semble avec complaisance nager le soleil !... DIEU EN VOUS ET VOUS EN DIEU, par l'union la plus étroite, la plus intime et la plus indissoluble ; mais sans con-

fusion ni mélange, où le fini reste fini, le créé toujours créé, ET DIEU TOUJOURS LE SEUL DIEU !

VI. Ainsi, jouir de Dieu ; être en Dieu et avec Dieu ; cachés dans le secret de sa face ; plongés dans son essence, dans l'abîme de sa lumière, dans l'océan de sa beauté, dans la source infinie de son infinie douceur ; le voir aussi clairement que nous nous voyons, et, dans cette claire vue, être saisis d'extase éternellement ; lui devenir semblables ; devenir des DIEUX (1), participants, associés à sa nature divine, à sa sagesse, à sa vie, à son éternité, à sa félicité immense, telle est dans *son but*, dans *son terme*, l'excellence de la vie qui fera notre béatitude.

O vie, quand vivrai-je de vous ? Quand vous verrai-je, ô le bien unique, quand vous verrai-je ? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô vérité, ô vraie lumière, ô bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, avec qui je serai un seul esprit ? Mon Dieu, je vous aime ! Mon Dieu, je vous aimerai ; et, en vous aimant, je verrai à découvert

(1) Ego dixi Diï estis, et filii excelsi omnes (Ps. LXXXI. — Joan. X. 34. 35. 36).

toutes vos merveilles, toute la beauté de votre face, votre vérité tout entière ! Plus de ténèbres, plus d'ombres, plus de figures. Déjà, sous mes regards, comme une fumée, le monde fuit, la nuit s'en va, le jour vient, le plein midi. Déjà, la maison de mon corps, cette maison de terre et de boue, se renverse et tombe sur ses propres ruines. Mais j'ai une autre maison, une maison céleste, où vous me promettez de me recevoir, ô mon Dieu ! J'y vais, j'y cours, j'y vole. Voici, voici la pure région de l'être et de la vie ! J'y touche, j'y suis et je tombe à genoux pour ne me relever jamais ; car cette demeure est permanente, et cette demeure, c'est vous-même, ô mon Dieu, la jouissance éternelle de votre éternelle béatitude.

VII. Et pour nous la procurer, cette jouissance éternelle de son éternelle béatitude, il faut que Dieu travaille ; il faut qu'il sorte des bornes ordinaires de sa puissance par laquelle il a créé les mondes ; il faut qu'il étende son bras : *in manu potenti, et brachio extento* (1). Et alors, ne prenant conseil que de sa puissance et de son amour, il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera

(1) Ps. CXXXV. 12.

plus capable de félicité. La joie y entrera à flots trop pressés, avec une abondance trop rapide et trop pleine, pour y passer par les canaux ordinaires. Il faudra lui ouvrir les entrées, lui élargir les issues, et lui donner une capacité extraordinaire. Ce sera là où il donnera comme le coup de maître, qu'il nous façonnera de tous côtés, nous tournera en tous sens, entièrement à sa mode, et que nous serons tellement étonnés de notre gloire, qu'à peine l'éternité suffira-t-elle pour nous reconnaître.

Cette gloire, l'Apôtre saint Paul en avait vu quelque chose, ou plutôt en avait entendu quelque chose, dans l'extase de sa conversion; et il en parle comme un homme qui a vu quelque chose d'extraordinaire et qui ne peut l'expliquer. Il en marque quelques conditions générales qui nous laissent dans la même ignorance qu'auparavant : *Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum* (1); afin que vous compreniez, avec tous les saints, quelle est *la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur* de ce mystère. Ne vous semble-t-il pas entendre un homme qui aurait vu quelque magnifique palais,

(1) Ep. ad Eph. cap. iii. 18.

semblable à ces châteaux enchantés dont nous entretennent les poètes, et qui ne parlerait d'autre chose, sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre, et qui s'en tiendrait là, sans pouvoir donner une seule définition qui ne soit grossière, tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle. Voilà, à peu près, ce que fait le grand Apôtre. Il ne nous exprime la grandeur des choses qu'il a vues que par l'empressement où il est de les écrire, et par la peur qu'il a d'en venir à bout. Demandez-lui quelques détails, quelques particularités, il vous dira que cela est inconcevable, que rien ne peut lui être comparé. Parlez-lui des grandeurs de ce monde et de la magnificence de l'Univers, pour avoir au moins quelque terme de comparaison et de ressemblance, et il n'aura rien à vous dire, si ce n'est qu'il a tout regardé comme du fumier et de l'ordure : *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora* (1). Ne lui alléguez pas le témoignage de vos yeux et de vos oreilles ; il vous répondra que l'œil qui voit tout ce qu'il y a de beau dans le monde, n'a rien

(1) Ep. ad. Philipp. cap. III. 8.

vu de pareil; que l'oreille, par laquelle notre âme saisit et pénètre les choses les plus éloignées, n'a rien entendu qui approche de la grandeur de ces choses; que l'esprit à qui Dieu n'a point donné de bornes dans ses pensées, toujours riche et abondant à se former des idées nouvelles, ne saurait se figurer rien de semblable: *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis, qui diligunt illum* (1).

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Le Sauveur du monde, le seul juste appréciateur des choses, voyant d'un côté la gloire que son Père lui préparait, et, de l'autre, l'infamie, la cruauté, l'ignominie de son supplice, avec lequel il fallait acheter la félicité, dans cet échange fit si peu d'état de son supplice, qu'à peine y fit-il quelque attention et que, sans délibération aucune, dans la vue de la joie qui lui était préparée, il a souffert la croix, en méprisant la honte et l'ignominie : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (2). Et il est

(1) I. ad. Cor. II. 9.

(2) Ad Heb. XII. 2.

à remarquer qu'il ne s'agissait que d'une partie accidentelle de sa béatitude, étant en possession de la béatitude essentielle dès le moment de sa conception. Et que sera-ce donc de nous, ô mon Dieu ! qui aspirons à la somme immense et totale de la béatitude ? Oh ! que l'Apôtre a raison de dire que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire du siècle à venir : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (1).

(2) Ad Rom. VIII. 18.

X.

VIE DE L'HOMME

AU POINT DE VUE SURNATUREL OU DE LA FOI

SON PRINCIPE OU SON ORIGINE

Homo creatus est... ut salvet animam suam

I. Voir Dieu dans sa substance, FACE A FACE, vivre de sa vie, lui devenir semblables, participants, associés à sa nature divine, à sa gloire, à son bonheur, à son éternité, à sa félicité immense ; tel est le but, le terme de notre vie surnaturelle et divine. Mais cette vie ne peut nous avoir été destinée sans UN MOYEN de l'atteindre, ou sans une force correspondante qui nous prépare, dès ce monde, à notre état final. *Ce mouvement divin*, qui nous pousse et s'arrête à l'infini, vu et possédé dans son essence, doit donc, à son point de départ ou dans sa forme initiale, avoir en

germe une énergie capable de soulever l'âme hors de ses limites naturelles et de la porter jusqu'à l'union parfaite de la souveraine beauté.

En d'autres termes, il faut que Dieu intervienne ; et qu'en intervenant, il mette en nous une force tellement souveraine, une puissance tellement divine, que chacun de nos actes, soutenu par cette puissance ou cette force, aille retentir jusque dans les profondeurs les plus éloignées du ciel ; il faut qu'en disant une parole, les cieux s'ébranlent de nos pensées et viennent à nous ; il faut, que comme l'aimant attire le fer de l'extrémité des pôles, il faut aussi que le pôle surhumain de la Divinité, remué par cette énergie surnaturelle qui nous aura été donnée, il faut, dis-je, qu'il ébranle tout notre être, qu'il nous inspire et nous communique cet élan sublime par lequel l'homme est enlevé à sa nature et s'envole vers l'infini, comme une pluie légère s'élève dans l'atmosphère créée.

En deux mots, si Dieu veut des âmes le contemplant au visage et vivant de sa vie, il faut qu'il les DIVINISE ; parce qu'aucun être créé ne renferme, dans ses facultés naturelles, la puissance de voir ainsi Dieu et de vivre de sa vie. Il doit donc renforcer nos

facultés d'un élément divin et surnaturel. *Necesse est, quod Deus nos deificet, communicando consortium divinæ naturæ ; et naturæ nostræ superaddatur aliquod supernaturale donum* (1). Quel sera cet élément, quelle sera cette force surajoutée à notre nature pour la transformer et la DÉIFIER ? Quel sera ce germe glorieux, illuminant et béatifique, qui contient en lui-même une seconde vie dont toutes nos mères ensemble ne sauraient produire une étincelle et dont toutes les inventions des arts industriels, ou les enthousiasmes des arts libéraux, ne réaliseront jamais une ombre ? — Recueillons-nous et méditons.

II. JÉSUS, en traversant l'humanité, *Et transiens* (Luc. XII. 37), savez-vous ce qu'il a fait ? il a semé la vie éternelle. Celui qui sème est sorti pour semer ; dit l'Évangile : *Exiit qui seminat, seminare semen suum* (Luc. VIII. 5). Voyez-vous ce grand Dieu, sortir du ciel, avec les mains pleines des semences de la vie et de la gloire ? Le voilà qu'il passe au milieu des hommes ; et comme un laboureur, dans son champ préparé par

(1) Summa D. Th. 1. 2. Q. CXII. a. 1. 0. — Q. CXIV. a. 2. 0.

la charrue, il jette une semence divine dans les âmes préparées à devenir divinement fécondes par ses travaux, ses fatigues et les flots de son sang. — Et quelle est cette semence d'une puissance telle qu'elle va germer, monter et croître comme un grand arbre dont la cîme doit se perdre dans le sein de Dieu ; cette semence pleine de vie, mais de cette vie éternelle que Jésus-Christ est venu semer dans l'humanité ?

Cette semence, elle a un nom dans le langage catholique ; elle s'appelle : LA GRACE.

LA GRACE !... Voilà quelle est la semence qui contient en elle un principe efficace de déification et qui, nous donnant avec Dieu une similitude de nature, commence, dès ici-bas, à nous faire vivre de sa vie. Car, soyons-en bien convaincus, nous ne posséderons jamais Dieu, tel qu'il est en lui-même, si nous ne participons de son essence. Deux êtres qui n'ont rien de commun dans leur nature, ne peuvent se pénétrer jusqu'à la possession de l'un par l'autre. Si donc nous sommes destinés à une transformation dans l'infini, il est de toute nécessité que nous ayons avec Dieu une ressemblance de nature. Or, la grâce opère cette transfiguration glorieuse.

III. Comment cela ?... Parce que la grâce,

ce n'est pas seulement les dons de l'Esprit-Saint ; une effusion dans nos âmes de la vérité, de la justice, de la charité divine ; c'est plus encore, c'est Dieu lui-même, c'est l'Esprit-Saint qui vient, avec ses dons, habiter en nous : *Per gratiam inhabitat hominem Spiritus Sanctus* (1) ; il y vient faire sa demeure pour nous pénétrer, nous transformer, nous animer, déjà nous faire vivre de sa vie ; de sorte que l'Esprit-Saint est, par rapport à notre âme, ce que notre âme elle-même est par rapport à notre corps. L'homme parfait, dit saint Irénée, j'entends l'homme selon les desseins de Dieu, résulte de ces trois choses : le corps, l'âme et le Saint-Esprit : « *Homo perfectus, est anima assumens Spiritum Dei, unita plasmati* ». — Dans un homme ordinaire, il n'y a qu'une âme et un corps ; dans un chrétien, il y a l'âme, le corps, le Saint-Esprit ; la grâce sanctifiante, la participation à l'être divin. Ah ! ne me parlez pas des affections purement humaines, de la grandeur purement humaine, de la pensée, de la dignité purement humaine ; c'est quelque chose, je l'avoue ; mais c'est petit, cela a une limite, une borne ; cela a une portée finie, cela ira à un point que nous savons,

(1) I. 2. Q. CXIV. a. 3. 3^m.

cela n'ira pas au delà. Mais le chrétien, lui, il a un empire immense, infini. Il est UN DIEU EN FLEUR, comme disent les Pères de l'Église : « DEUM IN FLORE ». L'homme purement homme, c'est une créature intelligente, c'est une fleur exquise, pleine de sourires, pendue à la poitrine des mères pour la décorer. Je ne vous défends pas de vous incliner devant elle avec respect ; mais enfin, ce n'est qu'une *fleur humaine*. Tout chrétien baptisé est une FLEUR DIVINE, ou plutôt, c'est UN DIEU EN FLEUR ; et il mûrira ce Dieu. Chacun de ses actes, c'est un pas vers la maturité ; c'est un pas vers l'adolescence, vers l'âge parfait, vers la grandeur, vers la taille divine ; non pas que nous puissions être des dieux absolus, des dieux proprement dits et par essence ; il y aura toujours des réserves nécessaires, puisque nous serons toujours des créatures ayant leurs limites ; mais ce seront des mœurs divines, des actions divines. Ce sera un jour la taille divine, la gloire divine, la vie divine enfin, vie qui est en nous, et qui doit croître, se développer, jusqu'à la plénitude et la consommation qui est en Jésus-Christ : *Crescamus..... in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Ad. Eph. IV. 13, 15).

La grâce de l'Esprit-Saint, grâce que nous

avons présentement en nous, dit le docteur angélique, n'est pas dans son épanouissement complet, sa plénitude d'action ; n'est pas égale à la gloire dont nous jouirons au ciel ; mais elle lui est cependant égale EN PUISSANCE ET VIRTUELLEMENT ; comme la semence d'un arbre contient, en elle-même et en vertu, l'arbre tout entier (1). Par la grâce, déjà la gloire divine est en nous ; elle y est en germe, en semence, et bien que toute cachée dans ce germe, elle y est cependant tout entière. Prenez-moi un enfant qui porte dans sa main quelque graine de cèdre. Ce n'est pas lourd. Cependant cet enfant, avec sa main blanche et frêle, il porte une forêt. Qu'il jette cette graine dans la terre, qu'il attende, et la forêt surgit. Ce sera d'abord une réunion de petites tiges ; puis, ces tiges monteront ; elles arriveront à la maturité ; leurs rameaux s'étendront dans l'espace ; la sève montera dans toutes les branches ; les fleurs viendront s'y épanouir, et l'arbre

(1) Gratia Spiritus Sancti quam in præsenti habemus, etsi non sit æqualis gloriæ in actu, est tamen æqualis in virtute ; sicut semen arboris, in quo est virtus ad totam arborem ; et similiter per gratiam inhabitat hominem Spiritus Sanctus, qui est sufficiens causa vitæ æternæ, unde et dicitur esse *pignus hæreditatis nostræ*. 2. Cor. 1. Eph. 1 (1. 2. Q. CXIV. a. 3. 3^{um}).

rayonnera dans toute sa beauté. Pareillement, nous recevons la grâce au saint baptême, et là-dedans, dans ce germe, est contenue toute la gloire, toute la vie de Dieu, qui peu à peu grandit, monte et se développe par la vertu de l'Esprit-Saint, qui habite et demeure en nous : *Per gratiam inhabitat hominem Spiritus Sanctus.*

O venez donc, Esprit Créateur !... *Veni, Creator Spiritus* !... Venez opérer en nous, cette ineffable et surnaturelle création. Nous n'avons pas assez de notre création première, qui nous donne notre corps et notre âme ; il nous faut, pour achever notre nature, et nous donner d'atteindre jusqu'à la vision intuitive de Dieu, il nous faut une création seconde, qui nous donne des actes d'une efficacité souveraine et divine. Venez donc, Esprit-Saint, mon créateur, mon Dieu ; venez agir sur mon âme, la pénétrer, l'animer, la vivifier ; comme mon âme pénètre mon corps, l'anime et le vivifie. Venez me visiter ; venez remplir mon cœur ; venez être de ce cœur le battement, le mouvement, la pulsation, le souffle : *Spiritus* ; mon aspiration et ma respiration ; mon soutien, la fontaine d'eau vive, le feu, la charité, l'amour, l'impulsion ; l'âme de mon âme et la vie de ma vie. Et quand je serai pénétré de cette vie, quand j'aurai ce

feu dans la poitrine, quand je respirerai et aspirerai ici bas, au milieu de ce monde corrompu, par la vertu de l'Esprit de Dieu ; que doit-il arriver, qu'arrivera-t-il ? Cet Esprit de Dieu qui est Dieu, cet Esprit qui est ma force, le voilà qu'il prend ma nature sans la détruire ; et que l'élevant au-dessus d'elle-même, il la transporte comme sur TROIS SOMMETS, qui se dominant, se commandent les uns les autres, et dont le dernier va plonger sa tête jusque dans l'essence même divine. Ce sont les TROIS SOMMETS de la grâce, indiqués par saint Thomas.

IV. LE PREMIER SOMMET célébré par l'ange de l'école, domine déjà de ses cimes rayonnantes l'Univers tout entier. La grâce, dit-il, son plus petit degré, sa plus petite élévation, son plus petit sommet, nous élève au-dessus de tout ce qui est créé : MINIMUS GRADUS GRATIÆ, MAJOR EST NATURA TOTIUS UNIVERSI. — BONUM GRATIÆ UNIUS, MAJUS EST QUAM BONUM NATURÆ TOTIUS UNIVERSI (1). GRATIA ELEVAT HOMINEM AD VITAM QUÆ EST SUPRA CONDITIONEM OMNIS CREATURÆ CREATE (2).

(1) 1. 2. Q. CXIII. 2^m.

(2) 1. 2. Q. CX. a. 1. 0.

Quoi ! le plus petit degré de la grâce au-dessus de la nature entière !... Mais si cela est, donc au-dessus de tous les mondes, au-dessus de tous les astres, au-dessus de tous les soleils. Que dis-je ? il s'agit bien de toute cette nature inerte, de cette poussière plus ou moins obscure ou plus ou moins lumineuse, et qui, n'étant que poussière, n'équivaut pas à une seule pensée ou à un seul acte d'amour. La grâce me place au-dessus de la nature, c'est-à-dire, encore et surtout, qu'elle me place au-dessus de toutes les richesses, de tous les honneurs, de tous les talents, de tous les grands hommes et de tous les grands génies ; au-dessus même des Anges, si je considère seulement ces purs esprits selon leurs propres forces naturelles. Oui, avec le plus petit degré de la grâce, sur le plus petit sommet où elle m'élève, me voilà, aux yeux de Dieu, dans les appréciations divines, plus savant que tous les savants, plus riche que tous les riches, plus grand que tous les grands hommes et tous les grands génies. O que le chrétien est grand, le plus grand de tous les êtres !

Le chrétien,... il a un front plus beau que les autres hommes ! Ses lèvres s'expriment avec une aisance, une majesté, une dignité qui est propre à un Dieu voyageur. Son œil a

des mélancolies sublimes, et son regard des manières de regarder qu'on ne rencontre nulle part. Son oreille aime à entendre les sons qui tombent du ciel. Elle n'est pas insensible aux bruits de la terre ; mais elle les dicerne, elles les épure et les écoute comme un écho lointain des divines et éternelles harmonies.

O vous donc, enfants du temps, renfermés dans le temps, emprisonnés dans le temps ; vous qui étouffez dans le temps et qui n'avez pas la grâce, demeurez, restez dans ce misérable temps, si bon vous semble ; mais vous passez avec le temps, sans que le temps vous laisse rien de solide entre les mains. Vous PERDEZ VOTRE TEMPS. Voyez, dit Bossuet, voyez ce vieillard blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie n'est pas longue ; j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Car, que sont devenues toutes ces années ? Elles sont passées, elles sont perdues, il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains, parce qu'il n'y a rien attaché de fixe et de permanent. Que si toutes ses années sont perdues, elles ne sont pas capables de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue, parce que

tout y est inutilement dissipé ; par conséquent tout est mort en lui, et sa vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue. Le temps, considéré en tant qu'il se mesure par les années, les mois, les jours, le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme, ni substance, que tout son être n'est que de couler ; c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et, partant, que tout son être n'est rien. Si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu, auquel nous n'aurons point attaché quelque chose plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse (1). Mais si nous avons ce bonheur de profiter du temps, de nous maintenir en état de grâce, de ne pas laisser passer un seul moment sans nous exercer à devenir de plus en plus parfaits, marchant de progrès en progrès, et de vertus en vertus, oh ! alors que le temps est précieux, qu'incalculable est son prix !...

Voilà qu'une âme chère à Dieu, une pauvre jeune fille oubliée de tous, qui gagne son pain de chaque jour trempé de ses larmes ; voilà qu'elle élève son cœur vers Dieu, son cœur qui a tout vaincu : la misère, la séduc-

(1) Bossuet. *Oraison funèbre de M^{me} Yolande*.

tion, la jeunesse, la beauté, le besoin d'aimer si grand chez les âmes pures ; son cœur plein de foi, d'espérance et de charité ; son cœur vivifié par la grâce ; son cœur rempli de l'Esprit-Saint, et en élevant son cœur plein de Dieu vers Dieu, voilà qu'elle arrête l'instant qui passe, et dans lequel elle respire ; voilà qu'elle déconcerte sa rapidité même, et qu'elle lui attache, comme pour le fixer malgré lui, un poids immense de gloire : IMMENSUM GLORIÆ PONDUS ! Pourquoi ? parce qu'elle vit comme nous devons vivre, de la grâce de l'Esprit-Saint ; parce que nous ne sommes pas seuls à vivre, réduits à nos seules et petites forces, qui s'épuisent bientôt et tombent dans le néant ; mais que nous vivons A DEUX, que nous vivons avec quelqu'un qui, à chaque minute, à chaque seconde, à chaque souffle de notre respiration, nous communique une vie infinie, d'une immense, d'une divine énergie ! Ah ! consolez-vous donc, vous, pauvres ; vous, délaissés ; vous, persécutés ; vous tous qui êtes martyrs dans ce monde, parce que vous n'aimez pas ce monde ; consolons-nous tous les uns les autres, nous, chrétiens fidèles, qui aimons Dieu sérieusement et de toutes nos forces ; car, si nous souffrons, ce n'est pas nous seuls qui souffrons ; mais c'est l'Esprit-Saint qui avec nous, en nous et par

nous, souffre en Dieu ! Si nous gémissons, ce n'est pas nous seuls qui gémissons ; mais c'est l'Esprit-Saint, qui, avec nous, en nous et par nous, pousse ces gémissements innarrables qui attendrissent le cœur de Dieu ! Si nous prions, si nous pleurons, si nous travaillons, ce n'est pas nous seuls qui prions, qui pleurons, qui travaillons ; mais c'est l'Esprit-Saint qui prie par notre cœur, qui pleure par nos yeux et travaille par nos mains ! En un mot, pas une de nos actions, si petite soit-elle, qui, tout en demeurant la nôtre, ne soit soutenue de toute la force et de tout l'amour d'un Dieu, qui ne soit sanctifiée, transfigurée, toute pénétrée, toute imbibée, toute palpitante de la vie divine qui réside en elle.

V. LE SECOND SOMMET où nous place la grâce, non seulement nous fait dominer l'Univers entier, mais nous fait pénétrer au ciel. La grâce et la gloire sont du même ordre, dit saint Thomas ; la grâce n'est rien autre chose que la gloire qui commence à s'épanouir en nous : *Gratia et gloria ad idem genus referuntur ; quia gratia nihil est aliud quam quædam inchoatio gloriæ in nobis* (1).

(1) 2. 2. Q. XXIV. a. 3. 2^m.

Il n'y a donc point de différence générique entre la grâce reçue sur la terre et la gloire conquise au ciel. Et cela bien raisonnablement. Car la même chose en laquelle nous croissons, doit être celle en laquelle nous nous consommons. Nous croissons en Jésus-Christ, donc nous devons nous consommer en Jésus-Christ. La seule différence entre la vie de la grâce et la vie de la gloire, est celle qui se rencontre entre l'adolescence et la force de l'âge, entre ce qui commence et ce qui s'achève : GRATIA... QUÆDAM INCHOATIO GLORIÆ IN NOBIS ; entre les obscurités de la foi et les irradiations de la vision ; entre les certitudes de l'espérance et la possession fruitive ; entre les débuts de la charité et la consommation de l'amour béatifique. Ici-bas, c'est l'amour qui se travaille, l'amour qui n'est pas satisfait, l'amour qui est en état de se perfectionner ; mais c'est le même amour que celui qui brûle au ciel. Encore un coup, la vie de la grâce et celle de la gloire est la même ; il n'y a que cette diversité : que la vie de la gloire a ses opérations plus libres, à cause de la juste disposition de tous les organes ; et que celles de la vie de la grâce ne sont pas encore parfaites, d'autant que le corps n'a pas encore pris tous ses accroissements. C'est ce que l'apôtre saint Paul ex-

plique admirablement : *VITA NOSTRA ABSCONDITA EST CUM CHRISTO, IN DEO* (Ad col. III. 3). Notre vie est cachée en Dieu, avec Jésus-Christ. Maintenant, sur cette terre, la plupart de ses opérations sont cachées ; la force de ce cœur animé par la grâce ne paraît pas encore ; mais lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, viendra à paraître : *CUM CHRISTUS APPARUERIT, VITA VESTRA* ; alors nous apparaîtrons aussi, avec lui, dans la gloire : *TUNC ET VOS APPAREBITES CUM IPSO IN GLORIA*.

Notre vie se manifestera dans toute son étendue ; ses facultés entièrement dénouées feront voir toutes leurs forces, et notre gloire sera tout-à-fait découverte : *AD FUTURAM GLORIAM, QUÆ REVELABITUR IN NOBIS* (Ad Rom. VIII. 18).

VI. Enfin, le grand docteur, avec son regard d'aigle, fixe le TROISIÈME SOMMET, le troisième degré de la grâce, et s'écrie : la grâce, c'est la participation de la filiation divine : *GRATIA EST PARTICIPATIO QUEDAM FILIATIONIS DIVINÆ*. Et ces cimes-là se perdent dans les rayons divins. Avec la grâce, la charité du Père nous adopte pour ses enfants bien-aimés et nous donne part à l'héritage de son fils naturel (1).

(1) « Secundum dignitatem gratiæ, homo consors

Nous sommes les enfants de Dieu, parce que *nous sommes UN avec son Fils unique*, ce Fils en qui il a mis toute sa complaisance. Ce Fils unique veut, parce que nous ne faisons qu'UN avec lui, parce que nous sommes non-seulement ses compagnons, non-seulement ses frères; mais SES MEMBRES, il veut que là où il est, ses membres soient aussi. C'est tout naturel. « *Père, ceux que vous m'avez donnés, ce sont mes membres; et si vous me laissez la libre disposition de moi-même, laissez-moi celle de mes membres. Je ne puis être mutilé, je ne puis être séparé de leur compagnie. Donc, je veux, j'entends, j'exige* (O volonté douce, absolue, déterminée!) *que partout où je serai, mes membres y soient, par unité avec moi : VOLO UT UBI SUM EGO, ET ILLI SINT MECUM* (Joan. XVII. 24). *Si je suis dans la gloire, il faut qu'ils y soient : MECUM, MECUM ! avec moi, avec moi ! Et si la gloire dans laquelle je suis est votre propre gloire, ô mon Père, votre propre lumière, votre propre clarté, je la leur donne. Je leur donne cette clarté qui est la vôtre, cette lumière qui est la vôtre, cette inénarrable, cette immense, cette infinie gloire qui est votre gloire et ma gloire :*

factus divinæ naturæ adoptatur in filium Dei, cui debetur hæreditas ex ipso jure adoptionis, secundum illud. Rom. 8. *Si filii, et hæredes* » (1. 2. Q. CXIV. a. 3. 6).

UT VIDEANT CLARITATEM MEAM, QUAM DEDISTI MIHI. *De plus, je veux que l'amour que vous avez pour moi soit en eux : DILECTIO, QUAE DILEXISTI ME, IN IPSIS SIT, ET EGO IN IPSIS. Oui, que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux. Père, je suis en eux, et Vous en moi : EGO IN EIS, ET TU IN ME, afin que tout se réduise à l'unité : UT SINT CONUMMATI IN UNUM, et que le monde sache que vous ne faites point de distinction entre nous, que vous les aimez, et que vous en avez soin comme de moi-même : ET COGNOSCAT MUNDUS QUIA TU ME MISISTI ; ET DILEXISTI EOS, SICUT ET ME DILEXISTI (Joan. XVII. 22. 23. 24. 25. 26).*

VII. Nous ne pouvons monter plus haut, et voyez cette progression magnifique. Par un premier bond, la grâce nous élève au-dessus de l'univers entier ; par un second, elle nous place au milieu des Anges, et, par un troisième, elle nous abîme dans le sein du Père, en nous rendant participants de la filiation de son fils à jamais béni.

O merveille à jamais ineffable, et que cependant je saisis quelque peu dans les lumières et les transports de ma foi. Car, enfin, si notre vie réside en Jésus-Christ ; si, par sa grâce, il vit en nous et avec nous,

nous sommes donc de la race de Dieu ; et si nous sommes de la race de Dieu, nous avons donc avec Lui une ressemblance de nature ; et si nous avons avec Lui une ressemblance de nature, nous avons donc aussi une ressemblance de beauté, car la beauté n'est que le rayonnement de la nature de l'être dans tout son éclat ; et comme la similitude de beauté engendre la sympathie, c'est-à-dire cette attraction secrète qui nous porte en dehors de nous vers l'objet de nos complaisances, il s'ensuit, ô mon âme, que tu charmes et que tu es charmée ; que tu es ravie et que tu ravis ; que tu es enlevée et que tu enlèves ; que tu attires Dieu jusqu'à toi, et que Dieu t'attire jusqu'à Lui... *Placens Deo, factus est dilectus* (sap. IV. 10). J'attire Dieu jusqu'à moi, parce que mon âme reflète la splendeur de sa nature ; Dieu m'attire jusqu'à Lui, parce que trouvant dans mon âme une semence de sa gloire, il vient, il s'abaisse, il condescend ; il me reconnaît pour son enfant et m'emporte avec lui dans l'éternelle sollicitude de sa paternité !

SON ENFANT, SON ENFANT ADOPTIF, il l'aime par la même affection, qu'il porte à son Fils unique ; non pas que l'affection qu'il porte à son Fils unique ne soit plus grande que celle qu'il nous porte ; mais cela ne fait pas

qu'elle soit différente. C'est le même amour qui va droit au Fils naturel, et qui rejaillit sur nous, à peu près comme une flèche qui, par un même coup et un même mouvement, perce la première chose qu'elle rencontre, et ne fait à celle qu'elle touche après qu'une légère entamure ; ou comme une bonne mère, qui tient son cher enfant entre ses bras, et porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, selon que son affection la pousse. Il y en a quelques-unes qu'elle orne avec plus de soin, qu'elle conserve avec plus d'empressement ; mais ce n'est toutefois que le même amour qui la presse. Ainsi en est-il du Père éternel, sans diviser son amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses membres ; il sait cependant donner la prééminence au chef, sur lequel se porte sa première impulsion.

Vous le voyez, il y a proportion entre la vie surnaturelle dans son origine qui est la grâce, et la vie surnaturelle dans son but qui est la vision béatifique ; et puisque les deux extrêmes nous sont connus, le principe et le terme, le point de départ et le point d'arrivée, je n'ai plus à méditer que le trait d'union qui les joint, je veux dire la vie surnaturelle *dans ses actes ou son développement*.

XI.

VIE DE L'HOMME

·AU POINT DE VUE SURNATUREL OU DE LA FOI.

SES ACTES OU SON DÉVELOPPEMENT.

Homo creatus est... ut salvem animam suam.

I. Quels seront les ACTES, quel sera le développement de cette nouvelle vie, de cette vie SURNATURELLE et divine? Les actes procèdent des facultés. Dans la vie de l'homme, au point de vue de la seule raison, la louange, le respect, le service ou l'amour de Dieu, doivent être LA TRIPLE ACTION que produit la triple faculté de l'âme : l'intelligence, la mémoire et la volonté. Or, la grâce ne détruit point la nature; elle la perfectionne. Donc, les mêmes actes de louange, de respect et d'amour seront les actes de la vie surnatu-

relle, en tant qu'ils découleront, non plus de l'intelligence seule, de la mémoire seule, et de la volonté seule, mais de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté, avec LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ. La foi, l'espérance et la charité seront *les trois facultés de l'âme divinisée*, corroborant *les trois facultés naturelles* de l'homme. Et ces nouvelles facultés, infuses en nous par la grâce, sont absolument nécessaires pour connaître, saisir et s'assimiler la vie divine. Un arbre planté dans la terre a besoin d'une *racine* pour s'y attacher, d'une *tige* pour s'épanouir, et de *feuilles* pour se nourrir. Ainsi est la vie surnaturelle. LA FOI est la racine par où elle plonge dans l'abîme divin pour y tenir et s'y attacher; L'ESPÉRANCE est la tige par où elle se tourne vers le radieux soleil qui l'épanouit, ET LA CHARITÉ les feuilles par où elle attire la vie de Dieu, dont l'âme se nourrit. En un mot, et pour parler sans figures, l'homme élevé par la grâce VIT ET NE PEUT VIVRE que par LES ACTES de louange, de respect et d'amour que lui fournissent les trois vertus théologiques : LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

II. Le chrétien LOUERA donc Dieu, non plus seulement à cause de la connaissance des perfections divines que lui révèle son

étroite intelligence, mais à cause de la connaissance des perfections divines, vues PAR LA LUMIÈRE DE LA FOI, et acceptées librement par l'effort de la volonté. IL ADORERA Dieu en s'abîmant devant la beauté souveraine partout où elle se reflète, mais avec L'ESPÉRANCE FERME qu'elle lui sera plus tard communiquée, dans la plénitude d'une incompréhensible effusion, beauté divine qui, se réfléchissant sur son âme, la rendra aussi parfaite que le fini peut l'être, quand il est pénétré par l'infini. Enfin, IL AIMERA DIEU, à cause de l'amabilité et de la bonté infinie, y adhérant d'une force aussi invincible qu'ardente. Déjà connaissant Dieu par la vivacité DE SA FOI, déjà porté vers lui par les élans DE L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ le lui fera saisir et l'étreindre dans un amour qui ne doit être complètement satisfait qu'*au sein de la vision*; mais qui, dès ici bas, lui est un prélude de l'embrassement éternel où se consummera sa vie.

III. « Pourquoi suis-je *chrétien*, se demande Bourdaloue ? Je suis chrétien pour louer, honorer et servir Dieu, non plus *selon les simples vues de ma raison*, puisque ma raison étant aussi faible, aussi bornée et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché ne me donnerait pas d'assez hautes idées de Dieu; non plus *selon les maximes générales de la religion*,

car Dieu demande de moi *comme chrétien* quelque chose de plus parfait que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connaîtrait Dieu, et n'aurait que la foi d'un Dieu; mais je suis chrétien pour servir Dieu et pour le glorifier *selon les règles particulières et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ*. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là; et tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu (1). » Oui, s'écrie Tertullien, nous le disons publiquement, au milieu des tortures, et tandis que le sang jaillit de nos plaies, nous confessons hautement que nous adorons Dieu PAR LE CHRIST. C'est *par Lui et en Lui* que Dieu veut être connu et adoré. DICIMUS, ET PALAM DICIMUS, ET VOBIS TORQUENTIBUS, LACERATI ET CRUENTI VOCIFERAMUR : DEUM COLIMUS PER CHRISTUM; PER EUM ET IN EO SE COGNOSCI VULT DEUS ET COLI (2).

IV. Arrivé là, au comble du mystère, je me demande si tout ce que je viens de dire n'est pas un rêve de ma pensée. Je me demande avec effroi, en pénétrant d'un regard cette société qui m'entoure, que je coudoie chaque jour et qui m'entraîne dans son mou-

(1) Bourdaloue, *Retraite spirituelle*, 1^{er} jour, 2^e médit.

(2) Tert., *Apol.*, cap. XXI. n^o 8.

vement : Quels sont les hommes qui cherchent Dieu, comme le terme de leur existence passagère, comme le but certain de leur félicité et de leur perfection ? Je me demande si c'est le grand nombre qui vivent de la vie de Dieu, croient en Lui, espèrent en Lui, et l'aiment de toute leur âme ? Où sont les hommes soutenus et transformés par la grâce, les hommes divins, les saints ? O vous qui affirmez que la vie surnaturelle est une chimère, et qui prétendez rendre vos devoirs à l'Être suprême à la façon des honnêtes gens ; vous qui n'avez que la raison pour connaître Dieu, comme vous n'avez que le cœur pour l'aimer, et la mémoire pour vous rappeler sa présence ; ô hommes de pure raison, de pure mémoire et de pure volonté, Dieu remplit-il vos pensées, vos souvenirs et vos affections ? Que de jours se passent dans votre vie, cette vie grosse d'une éternité, sans jeter vers Dieu un cri de louange, sans lui verser le tribut d'un hommage, et sans lui donner un battement de votre poitrine ! Votre intelligence connaît Dieu, nomme Dieu ; mais ce Dieu connaît-il le chemin du cœur, et ne passez-vous pas devant Lui, sans avoir l'idée d'une prière et la jouissance d'une larme ? Votre mémoire songe à Dieu ; mais ce souvenir entraîne-t-il un sentiment pro-

fond de vénération devant la majesté que les cieux adorent ? Votre volonté se porte vers Dieu ; mais l'aimez-vous de cet amour de choix et de préférence, je ne dis pas plus que votre mère, plus que votre père, plus que votre épouse, plus que votre sœur, plus que votre fille, plus que votre fils ; mais l'aimez-vous de cet amour qui s'immole et se dévoue, si légère soit l'immolation, si petit soit le dévouement ?... Ah ! j'ose vous dire que non, et l'expérience de soixante siècles démontre que l'homme volontairement séparé de la grâce, tombe au-dessous de lui-même et se perd dans l'égoïsme. Dans l'ordre actuel de la Providence, il n'y a pas deux voies qui conduisent à Dieu, une voie naturelle et une voie surnaturelle, il n'y en a qu'une ; et c'est la vie de la grâce, qui, pénétrant la nature sans la détruire, la fait marcher à sa fin. Si donc vous séparez ce qui ne peut être séparé que par un crime, si vous n'êtes pas en état de grâce, si par une prévarication insensée vous voulez descendre des hauteurs où cette grâce vous place, pour vous renfermer dans les limites naturelles où l'orgueil se complait ; si, à la façon des honnêtes gens, vous prétendez servir Dieu sans pratiques religieuses, sans prières et sans sacrements, vous descendrez plus bas que la bas-

sesse que vous aurez préférée; vous descendrez dit Bossuet, de la connaissance et del'amour de Dieu, à la sphère basse des sentiments grossiers, où rien ne s'y trouve que de la fange, où rien ne s'y remue que des reptiles. Pour le moins, votre être purement naturel, et tous les êtres imaginables SANS LA GRACE : être riche, être noble, être beau, être savant, être politique, être philosophe, être littérateur ou mathématicien, ne sont d'aucune valeur réelle devant Dieu. En vain leur mettez-vous au dos tout le brillant du luxe, les riches broderies et la pourpre des rois; en vain, les appellerez-vous : gloire, majesté, puissance, immortalité; SANS LA GRACE, ces grands noms sont des noms vides, qui n'élèvent le néant que pour le montrer de plus haut et de plus loin. SANS LA GRACE, l'homme n'est plus homme, homme tel que Dieu le veut; il s'évanouit dans ses pensées et il est comme s'il n'était pas. AVEC LA GRACE, il est homme, homme tel que Dieu le veut, prince du sang divin et héritier du royaume des cieux. SANS LA GRACE, l'homme s'amuse, ou fait des riens, semblable à l'enfant qui s'assied au bord d'une eau courante, et qui bat le flot qui passe, en riant du bruit qu'il cause. AVEC LA GRACE, l'homme marche vers le sérieux d'une éternité, Dieu dans sa main droite, et le monde dans sa

main gauche, sacrifiant sans cesse le monde à la louange, à l'adoration et au service de Dieu, par la vie de foi, d'espérance et de charité. SANS LA GRACE, l'homme entre en lui-même, et commence son enfer, enfer de l'égoïsme, enfer de la volupté, enfer de la colère, enfer de l'orgueil originel dont il ne peut sortir par ses seuls efforts. AVEC LA GRACE, l'homme sort de lui-même; car il ne peut être heureux que par un transport, et il commence à entrer dans la gloire; Dieu, pour cela, le rendant déjà participant de la nature divine. Opération préalable et nécessaire. Il est impossible en effet que rien ne brûle, si ce n'est le feu et le feu seul. *Solus Deus deificat, communicando consortium divinæ naturæ, per quamdam similitudinis participationem: sicut impossibile est quod aliquid igniat nisi solus ignis* (1).

O mon Dieu! que votre grâce me donne donc la vie, votre vie, votre sainte vie. Accordez-moi de vous louer, de vous révéler et de vous servir COMME IL FAUT. Et si je ne le puis parfaitement sur cette terre, que du moins je fasse des progrès de jour en jour jusqu'à ce que vienne cette perfection. Qu'ici donc s'augmente ma foi, afin qu'au ciel la

(1) 1. 2. Q. CXII. a. 1. 0.

vision soit complète; qu'ici mon espérance ne défaille pas, afin qu'au ciel la possession soit pleine; qu'ici votre amour croisse en moi, afin qu'au ciel il soit parfait. Qu'en attendant, mon esprit médite ce bonheur; que ma mémoire en soit remplie; que ma langue le parle; que ma bouche le murmure; que mon âme en ait faim; que ma chair en ait soif; et que déjà ma substance, tressaillant dans la vérité de sa joie, dise avec saint Paul: Pour nous, la face découverte, regardant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés avec Lui en une même image; et nous allons de la clarté à la clarté, par le souffle de Dieu.

NOS VERO OMNES, REVELATA FACIE, GLORIAM DOMINI SPECULANTES, IN EAMDEM IMAGINEM TRANSFORMAMUR A CLARITATE IN CLARITATEM, TANQUAM A DOMINI SPIRITU (II. Corinth. III. 18).

XII.

VIE DE L'HOMME

AU POINT DE VUE SURNATUREL OU DE LA FOI.

LE SALUT DE L'ÂME, AFFAIRE PERSONNELLE.

Homo creatus est... ut salvet animam suam.

I. Il est une question que je me suis posée souvent devant le Seigneur, et qui remplit mon âme d'un saint effroi. Cette question, la voici : pourquoi tous les hommes ont-ils été créés pour louer Dieu, adorer Dieu, obéir à Dieu, et ainsi sauver leur âme ; et pourquoi y en a-t-il si peu qui se sauvent, qui sauvent leur âme ?... Pourquoi tant d'hommes rachetés, et pourquoi si peu de sauvés ? *Multi vocati, pauci electi* (1) ! La réponse à cette

(1) Matt., XX. 16. — XXII. 14.

question est bien simple, digne à tous égards de nos réflexions. Il y a peu d'hommes sauvés, parce qu'il y a peu d'hommes qui regardent l'affaire du salut comme importante ; et il y a peu d'hommes qui regardent l'affaire du salut comme importante, parce que peu d'hommes regardent cette affaire comme leur affaire PROPRE ET PERSONNELLE.

Qu'est-ce en effet qu'on appelle affaires dans le monde ? Est-ce autre chose que des affaires qui regardent autrui ? Voyez, ... un père, une mère veillent, travaillent, s'épuisent ; est-ce pour eux ? Non, c'est pour donner à leurs enfants une dot plus considérable, un établissement plus riche et plus honorable, un plus ample et plus somptueux héritage : CUI LABORANT ? FILIIS !... Un artisan, un cultivateur devance l'aurore, ou prolonge ses journées bien avant dans la nuit ; est-ce pour lui ? Non, c'est pour servir ses concitoyens : ET ILLE, CUI ? CIVIBUS !... Un soldat affronte et brave tous les dangers ; il s'expose à mille morts ; prodigue sa santé, son repos, son sang, est-ce pour lui ? Non, c'est pour le service de son Prince et la défense de sa patrie : ET IPSI, QUIBUS ? PRINCIPIBUS !... Eh quoi, conclut saint Augustin, personne, dans ce monde, ne travaille donc pour soi : NEMO ERGO SIBI ! Car, on ne travaille véritablement

pour soi, que lorsque notre travail devient *une œuvre de salut*. Toute autre affaire ne nous regarde qu'*accessoirement*, et, si elle n'a aucun rapport avec notre bonheur éternel, elle est nulle pour nous, et tout-à-fait perdue. Notre salut est donc la seule affaire qui nous soit véritablement propre, véritablement personnelle. *Homo creatus est... ut salvet animam* SUAM.

L'affaire de notre salut, dis-je, est notre seule affaire, propre, personnelle :

PERSONNELLE, c'est-à-dire premièrement : que le salut est la seule affaire où IL S'AGIT UNIQUEMENT DE NOUS.

PERSONNELLE, c'est-à-dire secondement : que le salut est la seule affaire QUI NE PEUT ÊTRE FAITE QUE PAR NOUS.

PERSONNELLE enfin, c'est-à-dire : que le salut est la seule affaire DONT LE SUCCÈS DÉPEND DE NOUS.

II. Et d'abord le salut est la seule affaire où IL S'AGIT UNIQUEMENT DE NOUS. — Il s'agit de nous sans doute, puisqu'il s'agit de notre âme, de cette âme qui est spirituelle et vivante, par laquelle nous pensons, nous respirons, nous agissons ; et sans laquelle ou nous ne serions rien, ou nous ne serions qu'une boue inanimée ;... de cette âme qui

est incorruptible, immortelle, qui ne descendra pas avec notre corps dans le tombeau, qui ne sera pas la pâture des vers, mais qui doit vivre autant que Dieu;... de cette âme enfin, qui est bien *nous*, parce que rien ne nous est plus intime et n'est plus *nous* que notre âme !

Ayez pitié de votre âme, nous crie l'Esprit-Saint ; MISERERE ANIMÆ TUÆ (1). Qu'est-ce à dire ? Sinon, est-il possible que vous vous refusiez à vous-mêmes jusqu'à la pitié ? Remarquez, Dieu ne dit pas : ayez pitié d'une âme que j'ai créée, d'une âme qui est l'ouvrage de mes mains, ou d'une âme que j'ai rachetée et qui est le prix de mon sang. Il pourrait le dire certes, et ce sont là d'assez fortes raisons pour avoir pitié d'une âme ; mais non, il y a quelque chose qui nous touche peut-être plus au vif. Ce quelque chose, c'est : NOUS-MÊMES. Ayez pitié d'une âme, qui non seulement a été rachetée par le sang d'un Dieu, mais d'une âme QUI EST LA VÔTRE, qui est votre bien, tout votre bien ; d'une âme qui est si bien vous, et tout vous-même, que si vous la sauvez, tout est sauvé ; et que si vous la perdez, tout est perdu. Ayez donc pitié de vous-même et de tout

(1) Eccli : XXX. 24.

vous-même : MISERERE ANIMÆ TUÆ ! Remarquez encore, qu'ici, il n'y a point de dédommagement, point de compensation, point d'associé. SEUL, vous courez tous les risques. Si vous réussissez, personne ne partagera avec vous les profits; comme si vous venez à échouer, vous porterez seul toute la peine, il ne s'agit que de vous : MISERERE ANIMÆ TUÆ ! Remarquez enfin, qu'il s'agit non seulement de vous tout entier; non seulement de vous seul; mais de vous tout entier et de vous seul, POUR TOUJOURS. Il y va de vous, pour vous, POUR UNE ÉTERNITÉ. Cette affaire manquée, rien ne serait désespéré si on pouvait revenir sur ses pas, s'y prendre mieux, lui donner un meilleur tour, et la conduire à une issue plus heureuse; mais non; plus d'espoir. Du côté où l'arbre tombera, éternellement il y restera. Ah ! perdez donc tout le reste, s'il le faut; mais ne vous perdez pas vous-même, et ayez enfin pitié de vous : MISERERE ANIMÆ TUÆ !

Mais que dis-je ?... Ayez pitié de vous ! Je dirais presque : AYEZ PITIÉ DE DIEU MÊME ! Car, ne dirait-on pas en vérité que votre salut est plus l'affaire de Dieu que la vôtre ? Ah ! certes, quand je vois un Dieu qui, de toute éternité, a pensé à mon salut; occupé, avant ma naissance, à me préparer les voies du

salut ; à combiner, à ordonner toute la sage économie de mon salut ; à faire succéder les uns aux autres, avec une sagesse infinie, les événements heureux ou malheureux qui doivent assurer mon salut, faciliter mon salut, me donner des pensées de salut ; quand je vois cet Être suprême, qui règne au plus haut des Cieux, donner son attention, ses soins au salut de la plus petite de ses créatures, et mettre sa plus grande gloire à sauver des âmes ; quand je songe que le salut d'une âme est pour Lui quelque chose de si grand, de si important, que, pour y réussir, il compte pour rien la perte ou le gain des batailles, l'établissement ou la décadence des empires ; il bouleversera les royaumes, fera marcher des armées contre des armées, des peuples contre des peuples, des nations contre des nations ; et tout cela, quelquefois, pour sauver une seule âme ; quand je songe que mon salut a été non seulement l'objet éternel des pensées de Dieu mais l'objet de ses travaux, mais le prix du sang et de la vie d'un Dieu ; en vérité, en vérité ne dirait-on pas que ce n'est point de mon salut qu'il s'agit, mais du salut et de la félicité de Dieu même ? Et cependant, si je suis un saint, et si je me sauve, qu'en reviendra-t-il à Dieu ? Et si je me damne, Dieu en sera-t-il moins heureux ? Ah ! il faut donc

que mon âme soit d'une importance inimaginable, pour que Dieu sur mon âme travaille comme il le fait. Si mon âme se sauve, il faut que Dieu L'ACCABLE sous un poids de gloire pendant l'éternité; *heureux et éternel accablement !* Et si mon âme ne se sauve pas, il faut que Dieu L'ÉCRASE du poids de ses vengeances pendant l'éternité; *terrible et éternel écrasement !...* O mon Dieu ! sauvez mon âme. O Dieu ! sauvez-moi, et je consens à perdre *tout le reste ; tout le reste*, oui : fortunes et richesses, établissements et espérances, grâces et beautés, honneurs et santé, amis et famille, pourvu que je me sauve moi-même ! Mon corps, n'est que ma dépouille ; mais ce n'est pas moi ! Mon honneur, ma réputation, mon nom, ce n'est pas moi ! Ma famille, mes amis, ce n'est pas moi ! Ma santé, la maladie, la vie longue, la vie courte, ce n'est pas moi ! Mon salut est donc exactement *la seule affaire* où il s'agit de moi, et de moi seul, et de moi pour toujours ! Ah ! si hasarder un toujours, affronter un jamais ; si vendre une éternité pour un moment, est le parti des beaux esprits de ce siècle, des philosophes et des grands savants, des grands politiques de nos jours, Dieu veuille me préserver d'un esprit aussi faux, d'une pareille force d'esprit, ou plutôt d'une si pitoyable faiblesse.

Car, en quoi donc, je vous prie, consiste *le bon esprit, le jugement solide et la vraie science* ? Le bon esprit consiste-t-il à devenir riche, à devenir savant, à devenir fameux ? Mais, si je suis malheureusement damné, à quoi me serviront des biens que je ne posséderai plus, des louanges que je n'entendrai plus, des sciences qui ne feront que justifier et augmenter mes supplices ? *Et la solidité de jugement*, en quoi consiste-t-elle ? N'est-ce pas à juger sainement des choses ? Et comme la perfection de l'œil consiste à bien juger des qualités extérieures des objets, le jugement, qui est l'œil de l'âme, ne consiste-t-il pas à bien juger de leurs qualités cachées, de leur véritable valeur ; et par conséquent à faire plus d'estime de l'âme que du corps, des choses éternelles que des choses temporelles, de l'affaire de son salut que de toutes les autres ? Et c'est pour cela, que ceux qui se damnent, sont appelés dans l'Ecriture de leur véritable nom : de FOUS et d'INSENSÉS. Fussent-ils en effet grands philosophes, grands orateurs, grands politiques ; fussent-ils capables de gouverner l'Univers, ils manquent évidemment de jugement et de capacité dans les affaires de premier ordre. Ce sont des hommes capables de petites choses, si vous

le voulez; mais qui se perdent et se noient dans les grandes; des hommes qui ont de l'esprit et du jugement pour les autres; mais qui n'en ont point pour eux-mêmes. Or, le vrai sage est celui qui est sage, et qui sait ordonner les choses à son profit : SAPIENTIS EST ORDINARE. *Et la véritable science*, en quoi consiste-t-elle? Certes, il n'y a pas grande science, grande habileté à savoir se perdre. La grande science est de savoir marcher sur le bord d'un précipice sans y tomber. Par conséquent, la science du salut est l'unique science, du moins la seule importante à l'homme, puisque celle-ci à elle toute seule peut suffire pour rendre l'homme heureux et assez savant, et que toutes les autres, à l'exception de celle-ci, ne sauraient l'empêcher d'être infiniment malheureux, et, dans toute la force du terme, un ignorant. De là vient, comme s'exprime l'auteur de l'imitation, de là vient qu'un humble paysan qui fait son unique affaire de bien servir Dieu, et par là de sauver son âme, vaut mieux mille fois qu'un superbe philosophe, qui compte son âme pour rien, et qui, au lieu d'avancer dans les voies du salut, ne s'occupe que de son progrès dans la carrière des sciences : MELIOR EST HUMILIS RUSTICUS QUI DEO SERVIT, QUAM SUPERBUS PHI-

LOSOPHUS, QUI, SE NEGLECTO, CURSUM CÆLI
CONSIDERAT.

Mais l'affaire du salut ne nous est pas seulement PERSONNELLE, parce qu'il s'agit uniquement de nous; elle nous est encore PERSONNELLE, parce que c'est la seule affaire, QUI NE PEUT ÊTRE FAITE QUE PAR NOUS.

III. Certes, je suis loin d'affirmer que, dans cette affaire si grave de notre sanctification, nous ne soyons aidés et secondés par personne. Nous sommes aidés et secondés, et bientôt nous verrons de quelle manière; mais ce que j'affirme, c'est que, dans l'affaire de votre salut, vous ne pouvez être remplacé, ni suppléé par personne. C'est une affaire QUI NE PEUT ÊTRE FAITE QUE PAR VOUS. Sur qui en effet compteriez-vous, jusqu'à croire que vous pouvez sans conséquence et sans risque, prendre le parti de l'inaction et de l'indifférence ?

a). SUR DIEU ET SUR SA GRÂCE ?

Sans doute, la grâce ne vous manquera jamais; elle sera toujours proportionnée à vos besoins, et elle ira toujours croissante, à mesure que vos tentations seront plus vives, plus délicates et plus fougueuses; mais enfin, la grâce, comme une nuée tantôt obscure et tantôt lumineuse, aura beau vous éclairer et

vous échauffer de ses feux pendant la nuit du doute et de l'ignorance ; vous rafraîchir, vous couvrir de son ombre, contre les trop grandes ardeurs de la concupiscence ; si, dans sa marche, vous ne la suivez par cette divine nuée, vous conduira-t-elle à la terre promise, à travers les déserts de cette vie ? Tel est l'ordre et l'économie que Dieu a établi dans l'affaire du salut. Dieu, en vous créant, a trouvé le néant simple et docile aux opérations de sa puissance ; mais il veut et il attend que vous vous prêtiez aux opérations de sa grâce. Ici, votre liberté est un agent nécessaire ; en sorte que, selon le plan de la prédestination des hommes, DIEU A BESOIN DE vous. Dieu vous a créé sans vous ; et voilà sa Toute Puissance démontrée ; mais il ne peut pas, ou au moins il ne veut pas vous sauver sans vous ; et voilà la liberté humaine assurée. La grâce ne vous sauvera donc jamais TOUTE SEULE ; mais vous, avec la grâce ; et la grâce, avec vous ! QUI CREAVIT TE, NON SALVABIT TE, SINE TE. — Sur quoi donc compteriez-vous ?

b). SUR JÉSUS-CHRIST ?

Sans doute, et la confiance ne peut être plus légitime et posée sur un plus solide fondement. Elle est même, cette confiance en Jésus-Christ, un de vos devoirs les plus sacrés. Jésus-Christ même vous en fait une

loi, et comme cette loi est pleine de douceurs et de charmes ! Combien de fois, à la vue d'un crucifix, avez-vous entendu cette voix secrète retentir au fond de votre âme : « *Voilà ton Sauveur ! je veux ton salut ; et tu peux juger de la sincérité et de la vivacité de mes désirs, par la grandeur et le miracle des moyens : SALUS TUA EGO SUM* » ! Malheur donc à moi, si je ne vous mettais pas à la main la croix de Jésus-Christ, comme le bâton de votre faiblesse, comme le glorieux étendard de votre salut, comme l'arme la plus redoutable aux ennemis de votre salut, comme cette échelle mystérieuse, qui touchait la terre et se perdant dans les nues, peut vous élever jusqu'à la gloire incomparable que vous procure votre salut ! Mais malheur aussi, malheur à vous, si vous veniez à changer en un piège, la charité ineffable du Rédempteur, et en un poison l'efficacité même du remède. Est-ce que par hasard vous croiriez, avec tous les hérétiques, que Jésus-Christ a fait tous les frais de votre salut ; que vos bonnes œuvres sembleraient lui reprocher l'insuffisance et l'inutilité de son sang ; que vos mérites enfin feraient injure à la surabondance des siens ; comme si les siens ne devaient pas être la cause *exemplaire, efficiante et méritoire* des vôtres ? Jésus-Christ

est-il donc plus pour vous que pour saint Paul ? Et cependant cet apôtre croyait devoir mêler le sang de la pénitence au sang de Jésus-Christ, afin *d'achever ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ par rapport à lui*. Jésus-Christ est donc l'auteur de votre salut ; mais vous seul pouvez en être le consommateur, et il ne peut-être achevé que par vous : NON SALVABIT TE SINE TE. Sur qui donc compteriez-vous ?

c). SUR L'ÉGLISE ?

Sans doute, l'Église est votre mère, et votre salut lui sera toujours infiniment précieux. Sans doute, elle est la dépositaire et la dispensatrice des mérites infinis et surabondants de son époux. En tout temps, elle vous ouvre cet inestimable trésor. Sans doute, l'Église vous prodiguera, à la vie et à la mort, ses absolutions et ses indulgences, ses promesses et ses espérances ; mais enfin, si vous n'êtes, dans ce corps mystique et sacré, qu'un membre vicié et gangrené, à quoi vous serviront tous les esprits vitaux et nourriciers dont elle est animée ? Iront-ils vivifier des membres morts et étrangers ? Fussiez-vous comblé de toutes les grâces et de toutes les bénédictions de l'Église ; sans conversion, sans pénitence, vous n'en seriez pas moins accablé sous le poids des malédictions et des

anathèmes de Dieu. Les larmes de toute l'Église versées pour vous seul, ne vous laveraient pas; IL FAUT LES VÔTRES. Les jeûnes et les austérités de tous les saints, n'acquitteraient pas vos dettes; vous ne pouvez les payer QUE DES VÔTRES. Les sacrements eux-mêmes, ces sources fécondes et si efficaces, ne vous serviraient de rien, SI VOUS N'Y METTIEZ DU VÔTRE. En un mot, dans tout le cours de cette affaire, l'Église ne peut rien que PAR VOUS ET DE CONCERT AVEC VOUS : NON SALVABIT TE SINE TE. Sur quoi donc compteriez-vous ?

d). SUR DE BONS LIVRES ET LEUR ONCTION ; SUR UN CONFESSEUR ET SES LUMIÈRES ; SUR LES PRÉDICATEURS ET LEUR ZÈLE ?

Sans doute, ce sont d'excellents moyens de salut dont Dieu, dans tous les siècles, a toujours pourvu son Église ; mais enfin, ils ne sont auprès de vous que les *envoyés* du Dieu de votre salut ; ils ne sont que vos *guides*, vos *apôtres*, tout au plus vos *modèles* ; mais non pas vos SAUVEURS. Ils peuvent bien vous montrer le chemin le plus sûr ; mais le chemin vous reste tout entier à parcourir. Dès qu'ils vous ont tracé la route, leur ministère est rempli. Ils font à la vérité le même voyage que vous, et ils tendent au même but ; mais assez chargés d'eux-mêmes, ils ne peuvent porter le terrible fardeau de votre âme

avec la leur. Ils vous précéderont, marcheront devant vous, à vous de les suivre. Ils feront leur salut, en voulant opérer le vôtre ; mais le vôtre doit être votre ouvrage, et sans doute qu'ils ne vous sauveront pas malgré vous.

e). Sur qui, sur quoi donc vous tranquillisez-vous, au point de ne pas vous occuper de votre salut ?

Vous,... peut-être sur la religion et les prières assidues d'une pieuse mère, d'une autre Monique ? Vous,... sur la piété, l'innocence de vos enfants ? Sans doute, la prière a obtenu plus d'un miracle en ce genre ; mais à moins que vous ne mettiez la main à l'œuvre, comme jamais les péchés étrangers ne vous damnent, jamais aussi la sainteté d'autrui ne vous sauvera. Ce n'est pas avec des mérites empruntés que l'on achète le ciel. Les bons princes récompensent les services des pères dans leurs enfants ; mais ici, Dieu n'a égard qu'aux services PERSONNELS. Vos enfants fussent-ils des anges, et tous les membres de votre famille des saints, leurs vertus sont à eux ; mais vos péchés sont à vous. Le sang, le nom, les titres, l'héritage terrestre, sont communs dans les familles ; les vertus, les mérites, les droits sur l'héritage céleste ne le sont pas ; imitez

leur foi, leur piété ; ou ils se sauveront sans vous : NON SALVABIT TE SINE TE !

Sauvez donc votre âme, ou personne ne la sauvera. Votre unique recommandation, seront un jour vos bonnes œuvres. Au tribunal du juge suprême, nulle autre pièce justificative, nulle autre sollicitation n'aura de crédit. S'il y a donc, parmi ceux qui n'ont d'autre but dans ce monde que de se sauver, s'il y a parmi ceux-là des esprits bornés, ils sont au moins judicieux et éclairés dans la seule affaire dans laquelle il importe de l'être. Et s'il y a parmi ceux dont le salut est la dernière affaire, ou pour qui le salut n'est pas même une affaire, s'il y a parmi ceux-là des hommes estimables d'ailleurs et d'un grand mérite, cet aveuglement pitoyable n'est certainement pas la preuve de leur mérite, ni va droit à notre estime. Qu'on y prenne garde, et l'on verra que c'est une double injustice : d'être si avare de son estime envers les gens de bien, et si prodigue d'éloges à l'égard de ceux qui ne le sont pas. Car, je le répète, et il faudrait le répéter sans cesse : où est-il donc ce jugement si exquis, ce bon sens si épuré ? Est-ce à traiter avec plus de soin et d'application la moindre et la plus frivole des affaires mondaines que celles de son éternité ? Où est-elle donc cette tête si bien

organisée, cette âme si bien placée, cette supériorité de vues et de sentiments ? Est-ce à être bon, humain, compatissant envers les autres ; et puis à être dur, méchant, traître, barbare envers soi-même, barbare au point de se précipiter de sang-froid dans un abîme où l'on aurait horreur de précipiter son plus cruel ennemi ? Où est-elle donc cette finesse de raisonnement, cette pénétration d'esprit, est-ce à mettre plus d'intérêt à la conservation de ses animaux et à leur existence qu'à la destinée de son âme et à son sort éternel ? Les seuls sages, dans ce monde, sont donc ceux pour qui LE SALUT EST TOUT, ET LE RESTE RIEN !

IV. Dans toutes les autres affaires, je ne vois qu'incertitudes inévitables, perplexités trop bien fondées, revers imprévus. Le bon droit ne suffit pas. Les hommes sont si sujets à l'erreur, si capables de préventions, souvent si aveuglés par leurs passions ! On ne comprend pas votre affaire ; on n'en saisit pas le nœud ; ou ceux qui pourraient vous aider, ne le veulent pas ; et ceux qui le voudraient, ne le peuvent pas. Souvent, soit mauvais conseil, soit maladresse, l'affaire qui offrait les espérances les plus légitimes, aura la plus malheureuse issue. Aujourd'hui, dans les affaires humaines, on ne sait à qui s'adresser, à qui

se fier, ni quel parti prendre, ni quel tour leur donner, sur quoi, ni sur qui compter. Mais dans l'affaire de mon salut, que je vienne à Dieu; que je m'attache à Dieu; et je suis sûr de trouver pleine et entière protection.

AMICUS DEI, SI VOLO, NUNC FIO !

Fussé-je à ce moment même du nombre des réprouvés, et sous l'anathème; je suis assuré qu'il dépend de moi, avec la grâce de Dieu et par sa grâce, de passer du côté des prédestinés, et de tracer mon nom au livre de vie. Un acte de contrition, et ce soupir perçant les nues, ira retentir jusqu'au trône de Dieu. Une larme, et je suis purifié : AMICUS DEI, SI VOLO, NUNC FIO ! Et si jamais je périr, mon ver rongeur, et l'enfer de mon enfer sera ce reproche accablant et éternel : JE L'AI VOULU ! JE L'AI VOULU ! il dépendait de moi seul de me sauver !

Et à qui ? A quel autre en effet qu'à vous-même, pourriez-vous vous en prendre de votre perte éternelle ?

a). A VOS TENTATIONS ET A VOS DANGERS ? Tout est piège à la vérité, tout est danger dans le monde. On ne fait que côtoyer des précipices. Toujours à droite, est un abîme; et toujours à gauche est un autre gouffre. Mais le péché n'est pas d'être au milieu des dangers; le péché n'est pas d'être tenté. La tentation,

c'est le champ fertile où tant d'autres cueillent des palmes et des couronnes. Mais le péché, c'est de les provoquer les tentations; le péché, c'est de se jeter dans les dangers, sans raison et sans mesures préventives; le péché, c'est d'aller au combat sans armes spirituelles, ou sans avoir appris à les manier comme il faut; le péché, ce n'est pas d'être *faible*, mais c'est d'être TÊMÉRAIRE.

Ne venez donc pas, je vous en conjure, ne venez pas prétexter la multitude des livres mauvais, et contre la religion et contre les mœurs. Car, enfin, l'Univers ne pourrait-il pas être rempli, inondé de mauvais livres, sans que vous fussiez enveloppé dans ce déluge, et entraîné par la violence du torrent ?

Si vous n'aviez pas la témérité d'y enfoncer la tête et de les lire sans nécessité, sans grâces, sans précautions, est-ce qu'ils pourraient entraîner votre chute ? Mais, hélas ! vous les lisez ces livres dont le dessein est d'embellir le vice, de le rendre aimable ; ces livres infectés du poison de la volupté, et d'un poison d'autant plus subtil qu'une plume habilement perfide l'a répandu sur des fleurs ; vous les lisez ces livres écrits en caractères de feu, sur lesquels se traîne toujours un

misérable cœur pour en ramasser toutes les étincelles. Lire de pareils livres, voilà le péché.

Ne m'objectez pas non plus la licence des spectacles, les peintures immodestes, l'indécence des parures, les propos équivoques, toute la perversité du monde et des mondains ; car enfin, le monde entier fut-il corrompu et corrupteur, vous corromperait-il si *la nécessité seule* vous y entraînait dans ce monde ; si la présence de Dieu vous y environnait ; si la décence et la modestie présidaient à toutes vos démarches ? Ayez de la foi, et, comme les martyrs, vous marcherez sans brûler sur des charbons ardents, ou, comme saint Pierre, vous poserez le pied sur des abîmes et vous n'enfoncerez pas : *MODICÆ FIDEI, QUID DUBITASTI ?*

b). A qui donc pourrez-vous vous en prendre ? AU DÉMON, à ses ruses, à ses suggestions ? En vérité, il est singulier de faire ici l'apologie du démon et de le venger d'injustes imputations. Rendez gloire à la vérité. Les coups les plus funestes portés à votre salut, partent-ils tous de la main et de la malice de Satan ? Les vapeurs les plus noires et les plus infectes qui vous obscurcissent le ciel, s'élèvent-elles toujours du fond des enfers, ou des abîmes de votre pauvre cœur ?

N'êtes-vous pas, dites-moi, votre plus dangereux tentateur et votre propre démon? Depuis la venue de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Augustin, le démon n'est plus qu'une bête féroce enchaînée. Il peut aboyer, il peut faire du bruit; mais il ne peut plus mordre, il ne peut plus blesser, que ceux qui veulent être blessés ou mordus.

c). A qui donc pourriez-vous reprocher votre perte éternelle? Qui pourriez-vous en accuser? DIEU peut-être, DIEU qui vous aurait exclu du nombre des élus, et ne vous aurait pas prédestiné à la gloire? Quel blasphème! Qu'on ôte de devant mes yeux ce Dieu cruel, que l'hérésie s'est forgée, ce Dieu indigne du tribut de mon amour, et à qui l'on doit tout au plus le vil hommage de la crainte et des larmes. Qu'on ne me parle pas de ce Dieu fantasque et bizarre, qui rend le bonheur du ciel *inévitables* à un très petit nombre, et les supplices de l'enfer *inévitables* aussi à la très grande multitude; ce Dieu qui couronne dans des favoris, et cela sans vrai mérite, des vertus et une persévérance DE NÉCESSITÉ; tandis qu'il punit éternellement, dans des hommes qu'il lui a plu de ne pas aimer, la haine GRATUITE qu'il leur porte. Personne, pas une seule âme dont mon Dieu, mon Dieu à moi, le Dieu des catho-

liques, ne veuille sincèrement le salut et ne le veuille en Dieu. Personne, pas une seule âme, dans le monde et dans toute la durée des siècles, qui ne soit chère à mon Dieu, au Dieu que je loue, que je sers et que j'adore. Non, non, mon Dieu, vous ne haïssez pas GRATUITEMENT, vous ne dédaignez pas GRATUITEMENT, vous ne brisez pas GRATUITEMENT des ouvrages sortis de vos mains. Personne, Grec ou Gentil, de l'Orient à l'Occident, du Midi au Nord, personne, pas une âme pour laquelle, en conséquence de cette volonté de Dieu, Jésus-Christ, le médiateur des hommes, n'ait offert jusqu'à la dernière goutte de son sang !

D'après ces principes, plus lumineux que le soleil, plus purs et plus élevés que les cieux, il n'y a donc rien en ce monde, ni places, ni richesses, ni honneurs, ni réputation, ni quoi que ce soit au monde de beau, de splendide, de puissant, de grand et de magnifique, rien qui puisse, qui doive être préféré à mon salut ; rien, à comparer même avec mon salut, rien que je ne doive même de grand cœur sacrifier à mon salut. Car il s'agit DE MOI, UNIQUEMENT DE MOI. Il n'y a donc personne au ciel et sur la terre, ni prédicateurs, ni confesseurs, ni l'Église, ni Jésus-

Christ lui-même, ni Dieu même et sa grâce, sur qui je puisse me reposer entièrement, me décharger absolument de mon salut. Cette grande œuvre, elle ne peut être faite que PAR MOI ; elle ne peut réussir SANS MOI. Enfin, il n'y a donc rien à craindre pour mon salut : ni tentations, ni démon, rien à craindre, si je veux y travailler sérieusement. IL DÉPEND DE MOI. C'est une affaire qui, parce qu'elle dépend *de moi*, parce qu'elle ne peut être faite que *par moi*, parce qu'il s'agit uniquement *de moi*, m'est tout-à-fait PERSONNELLE. Si je le veux, si je pèse dans la balance du poids de toute ma volonté, si de toute la puissance de mon moi PERSONNEL je me décide en faveur de mon salut, c'est chose faite : JE SUIS UN SAINT !

XIII.

LES TROIS VIES :

LA VIE DES SENS , LA VIE DE LA PENSÉE ,
LA VIE DE LA FOI.

I. JUSTUS MEUS EX FIDE VIVIT (ad Heb. X. 38).
Mon juste vit de la foi. C'est Dieu qui parle, et la parole de Dieu est pénétrante et concise, énergique et profonde. C'est comme s'il disait : *le juste* qui réellement m'appartient ; *le juste* que je prédestine à la gloire ; *le juste* sur lequel de toute éternité, je jette un regard de miséricorde, et qui vivra de mon amour, de mon bonheur ; qui vivra de ma vie, de ma vie propre, de ma vie substantielle et divine, pendant les siècles des siècles ; le juste qui est *mon juste*, mon saint : JUSTUS MEUS, vous le reconnaîtrez à cette

marque infaillible : *EX FIDE VIVIT*, il vit de la foi ! *La foi*, c'est son aliment, c'est sa nourriture, c'est son breuvage. *La foi*, c'est comme le souffle et l'aspiration de sa poitrine. *La foi*, c'est comme le sang de ses veines ; c'est comme la sève de sa vie ; c'est sa vie elle-même aspirant et respirant en Dieu, l'immortel, l'immense, l'infini. *La foi, la vie de la foi*, voilà le caractère et le sceau du prédestiné. Dans le monde, on dit chaque jour ; et sans doute que, plus d'une fois, de semblables paroles ont retenti jusqu'à vos oreilles : Connaissez-vous telle personne ? Avez-vous remarqué sa sainteté ? Quelle modestie ! Quelle dignité ! Quelle grâce ! Quelle réserve ! Quelle mortification ! Quel dévouement et quelle charité ! Vraiment, cette personne, c'est une sainte ! Cet homme qui vous apparaît si vénérable, à première vue, c'est un saint !... Un saint à l'Église !... Un saint dans la famille !... Un saint dans le travail !... Un saint dans le repos !... Un saint dans les réunions, les cercles, les théâtres, les soirées, les bals, les jeux et les plaisirs !... Un saint !... Que sais-je ?... Le saint !... C'est le saint de toutes les manières, de toutes les façons, de toutes les nuances, de toutes les modes et de tout le monde ! De tout le monde, oui ; mais ce saint que tout le monde

canonise, est-ce LE SAINT DE DIEU ? Ah ! si vous voulez vous en convaincre, voyez, étudiez quel est le principe qui meut cette personne. Est-ce LA FOI ? Est-ce LA VIE DE LA FOI qui l'anime ? Oh alors, bien, fort bien ; elle est tout ce que vous dites ; sinon, elle n'est rien, absolument rien de ce que vous dites.

Mais qu'est-ce donc que la vie de la foi ?

La réponse est facile, si vous permettez deux questions : qu'est-ce que LA VIE DES SENS ? Qu'est-ce que LA VIE DE PURE RAISON ?... Ces deux vies sont mieux connues, et peuvent nous donner une idée suffisamment exacte de la vie de la foi. Les sens, n'ont pas encore, que je sache, abdiqué, parmi nous, leur humiliant empire. Même hors des masses populaires, et jusque dans les rangs de la haute civilisation, la corruption ne cesse pas d'exercer de cruels ravages. Quant à la raison pure, à la raison libre, à la raison indépendante, elle est le partage et forme la grande classe des penseurs manquant de foi.

II. Vivre des sens, c'est avoir, dans les sens, son principe d'action ou de mouvement. C'est agir sous l'impulsion des sens. La vie est dans l'action ou le mouvement ; et comme tout mouvement suppose nécessairement un principe, une cause, une origine ; vivre des

sens, c'est donc agir, SE MOUVOIR sous l'influence, sous l'impulsion des sens, qui sont les agents, LES MOTEURS, la chose principale. Ainsi, les sens me disent : regarde, et je regarde; touche et je touche; goûte telle jouissance, et telle autre, et telle autre encore, et je goûte; marche, marche à telle infamie, et je marche... Vous le voyez, je me laisse aller; je me laisse faire; je me laisse emporter; je me laisse vaincre; je me laisse MOUVOIR par les sens; et parce que je me laisse MOUVOIR par les sens; parce que LE MOUVEMENT vient des sens, JE VIS DE LA VIE DES SENS.

Les sens disent à ma raison de raffiner tel plaisir coupable, de couvrir d'un masque hypocrite une réalité honteuse, de voiler ce qui par soi est révoltant, de civiliser ce qui par soi ne peut soutenir la publicité; et que fait ma raison? Ma raison, ce qu'elle fait? Ma raison raffine, ma raison couvre, ma raison voile, ma raison civilise. Ma raison, elle est esclave des sens; et parce que ma raison est esclave des sens, parce que moi, qui suis un être raisonnable, j'abdique ma raison pour me laisser MOUVOIR par les sens, parce que LE MOUVEMENT vient des sens, JE VIS DE LA VIE DES SENS.

Les sens disent à Dieu : Ah ! nous ne per-

cevons pas les choses d'en haut, mais nous savourons bien les choses d'en bas. Nous ne connaissons pas la loi de l'esprit, mais nous n'ignorons pas la loi des membres ; et ces membres, Grand Dieu ! loin d'être ce que vous voulez qu'ils soient : des membres saints, un temple où votre splendeur habite, temple sacré que l'on ne touche pas ou que l'on n'aborde jamais sans respect, sans vénération profonde, seront ce que nous voulons qu'ils soient : des membres déshonorés, dégradés, livrés à l'opprobre, et dont la vie s'écoule selon les MOUVEMENTS, les convoitises, l'exigence ou les fureurs des passions. Et parce que la fureur des passions m'entraîne et me subjugue, parce que n'écoutant ni Dieu ni ma raison je me laisse MOUVOIR par les sens, parce que LE MOUVEMENT vient des SENS, JE VIS DE LA VIE DES SENS.

Quelle vie que cette vie ! Quel despotisme est son despotisme ! Despotisme des sens contre tout ce que l'homme a de noble et de grand. Despotisme contre l'intelligence. Ce n'est plus l'intelligence servie par des organes, comme le dit un de nos philosophes modernes ; mais c'est l'intelligence qui sert des organes. Despotisme contre la volonté. Ce n'est plus la volonté qui dompte les appétits ; mais ce

sont les appétits qui absorbent la volonté. Despotisme contre la liberté. Ah ! ce n'est plus la liberté, cette fille du ciel, qui d'un vol puissant, fier et hardi, plane au-dessus de la matière ; mais c'est la matière qui tue la liberté. Despotisme atroce, despotisme ignoble autant qu'il est cruel, et qui fait descendre l'homme au dernier degré de bassesse et d'abjection.

Voilà l'homme, l'homme qui vit de la vie des sens ; l'homme qui passe dans les sens, qui s'identifie avec les sens, et qui, avec les sens, devient presque entièrement corps et matière. O sensualiste ! O matérialiste ! Adore, embrasse et mange ton Dieu matière ! Esclave de la boue que tu t'incorpores, tu seras l'homme de la chair et du sang ; l'homme des mauvaises pensées, l'homme des mauvais désirs, l'homme des mauvaises impressions, l'homme du plaisir, du festin, de l'ivresse, de la débauche, de l'orgie ; l'homme volupté. Mais l'homme volupté, c'est l'homme déchu, et si profondément déchu, qu'il ne tient plus à la hauteur de l'homme, et parce qu'il ne tient plus à la hauteur de l'homme, il n'a plus droit à aucun respect ; car, pour avoir droit au respect, il faut être une dignité. Or, l'homme adorateur de la matière, a perdu toute dignité, en perdant la plus grande, la

plus haute, la plus radicale, la plus essentielle, la première de toutes : LA DIGNITÉ DE SA PERSONNE.

Je voulais dire ce que c'est que la vie des sens, le matérialisme ou le sensualisme. La chose est facile à comprendre. L'expérience est à nos yeux; elle est à nos oreilles. Dieu veuille qu'elle ne soit pas jusque dans notre cœur. Il est une seconde question à résoudre pas plus difficile que la première. Qu'est-ce que c'est que vivre de la vie de pure raison, de raison souveraine, absolue, libre et indépendante ?

III. — Chez l'homme de pure raison, qu'on appelle dans le monde : rationaliste ou libre penseur, LE MOUVEMENT qui le pousse et le domine, le MOUVEMENT qui le fait penser, vouloir, parler, souffrir, aimer et agir, ce MOUVEMENT ne vient pas des sens, non, au moins on rougit de l'avouer, et certes c'est déjà quelque chose. Ce MOUVEMENT sera donc produit par un principe supérieur ; il viendra de plus haut, il viendra de la raison, mais DE LA RAISON SEULE. La raison, l'intelligence, la pensée, à la bonne heure ; voilà le côté brillant de l'homme et, de ce côté, l'homme qui pratique le culte de la raison, le libre penseur, ne demandera pas mieux que de se

faire voir. Aussi, le verrez-vous distingué dans ses manières, exquis dans ses rapports sociaux, d'une politesse aussi délicate que gracieuse ; homme du monde, homme capable, homme d'honneur, homme d'esprit, homme d'une sociabilité charmante, qui enlève tous les votes et gagne tous les suffrages ; homme de son temps, modéré, dégagé de tout préjugé fanatique ; respectant toutes les croyances, toutes les opinions, toutes les libertés, tous les cultes, toutes les religions ; oui, respectant tout cela, comme il se respecte lui-même ; UN HONNÊTE HOMME enfin, vous entendez : UN HONNÊTE HOMME ! Et c'est tout dire.

Tout dire ? Non, non pas, vous vous trompez. Vous oubliez ce qui le distingue par dessus tout, ce qui fait son caractère essentiel. Vous oubliez l'INDÉPENDANCE de cet honnête homme à l'égard de Dieu. Vous oubliez la haine de cet honnête homme, ou tout au moins son indifférence systématique et profonde à l'égard de l'Église catholique, apostolique et romaine. Vous oubliez que cet honnête homme, avec le profond respect qu'il dit avoir pour toute religion, n'en pratique aucune. Vous oubliez la révolte de cet honnête homme, sa révolte obstinée, perma-

nente, contre toute loi qui lui vient de Dieu, ou contre toute loi qui lui vient de l'Église, au nom de Dieu. Vous oubliez que cet honnête homme, qui prétend ne pratiquer que le culte de la raison, ne s'inspirer que des conseils de la raison, ne s'incliner que devant l'autorité de la raison, n'admettre que la législature de la raison, n'adorer que la raison, vous oubliez que cet homme de raison ne fait usage de sa raison que contre la première, la suprême, la souveraine raison, Dieu ; Dieu, dont il défend de prononcer même le nom dans les écoles, les académies, les armées et les parlements. Enfin, vous oubliez que cet honnête homme d'une raison si étrangement absurde, fait moins de cas d'une loi de Dieu ou d'une loi de l'Église que d'un arrêté de préfecture, d'une mesure de police, d'une injonction de garde-champêtre ou de sergent de ville ; reléguant non seulement au rang des choses secondaires, mais au rang des choses futiles, arbitraires et inutiles, les ordres de Dieu ; traitant Dieu même avec un sans-gêne, avec un dédain, avec un mépris que l'on n'oserait montrer devant aucune autorité humaine, si descendue fût-elle dans la hiérarchie des dignités ou des autorités humaines.

Esprit orgueilleux, adulateur superbe pros-

terné devant sa raison, qu'il place au dernier sommet des choses, voilà qu'il se donne la vaniteuse satisfaction de ne croire qu'à l'infailibilité de sa pensée, de ne reconnaître d'autres vérités que celles que lui peut comprendre, d'autres lois que celles qu'il dit naturelles, d'autres commandements que ceux qu'il juge acceptables, d'autres vertus enfin que celles qui ne le gênent pas trop, ou celles qu'il veut bien lui-même nous définir. Aussi, de nos jours, avec la multitude des incroyants, des indépendants, des libres penseurs, avons-nous des multitudes de lois, de décrets, de définitions nouvelles, laïques, libres et obligatoires ; une nouvelle et libre définition de l'homme, de son origine, de sa fin, de sa perfectibilité, de son avenir et de son immortalité ; une nouvelle et libre définition du droit, de la justice, de l'autorité, de l'obéissance et du respect ; une nouvelle et libre définition de la charité, de la tolérance, de l'égalité, de la fraternité, de la sainte et royale liberté ; nouvelles vertus qu'on définit, qu'on arrange, qu'on façonne et surtout qu'on pratique à sa manière ; vertus civiques, laïques, païennes, dans lesquelles on se drape à la façon des Socrate, des Diogène et des Caton, et avec lesquelles on se dit : raisonnable, éminemment raison-

nable ; honnête, profondément honnête, irréprochable, religieux, un saint ; eh ! mon Dieu ! oui, pourquoi pas ? Un saint, ou à peu de chose près.

Oui un saint, ce parfait honnête homme qui respecte la religion, et qui ne veut de mal à personne, pas même aux cléricaux, tout en voulant écraser cette vermine, et la mettre hors la loi !

Oui, un saint, tout en voulant que la raison de l'homme, la raison individuelle, si faible soit-elle, soit plus forte que la raison même de Dieu ; tout en voulant qu'elle soit reine, souveraine, maîtresse absolue, et que des profondeurs de son néant, elle brave toute majesté qui la dépasse !

Oui, un saint, tout en foulant aux pieds, comme choses indignes d'un homme bien élevé, la loi de la prière, la loi du Dimanche, la loi du jeûne, la loi de l'abstinence, la loi de la confession, la loi de la communion pascalle ; et donnant à ces immenses lâchetés, le prestige menteur de mœurs civilisatrices et de progrès social !

Oui, un saint, tout en voulant démolir pierre par pierre, le magnifique édifice de notre religion sainte, bâti sur le roc, des mains de la Toute Puissance de Dieu !

Mais ils ont beau faire ; mais ils ont beau

vouloir ; mais ils ont beau raisonner ces raisonneurs de haute raison ; raisonner contre Dieu et en dehors de Dieu ; raisonner contre l'Église et en dehors de l'Église ; raisonner depuis six mille ans, et de nos jours encore, et de nos jours surtout ; on dirait une troupe de pygmées, qui vont, viennent, courent et s'empressent, pour miner et détruire la masse indestructible d'une montagne. Un passant vient, et son pied les écrase !

Je n'exagère rien, je ne pense pas du moins. Je n'ai guère fait autre chose qu'aider un peu à l'expression fidèle d'idées répandues dans le monde. Et maintenant je puis à mon aise, définir ce que c'est que la vie de l'homme de foi.

VI. La vie de l'homme de foi, c'est la vie de l'homme tout entier sous le MOUVEMENT, sous l'impulsion de la foi. La vie de l'homme orgueil, c'est la vie de l'homme tout entier sous le MOUVEMENT, l'impulsion de son orgueil. La vie de l'homme volupté, c'est la vie de l'homme tout entier sous le MOUVEMENT, l'impulsion de son brutal et voluptueux plaisir ; de même la vie de l'homme de foi, c'est la vie de l'homme tout entier, sous le MOUVEMENT, l'impulsion de sa foi ; chez lequel la foi s'est implantée, s'est enracinée, s'est comme

personnifiée. Le MOUVEMENT qui le fait agir, ne vient pas des sens, non ; il ne vient pas non plus de la seule raison, non encore ; il part des hauteurs de la foi. L'homme de foi, c'est l'homme qui met les sens à leur place, c'est-à-dire au dernier échelon des forces dont il est doué ; qui met la raison au lieu d'honneur qui lui convient, c'est-à-dire au-dessus des sens maîtressé et dominatrice ; et enfin qui met Dieu sur le trône qu'il doit nécessairement occuper, c'est-à-dire au-dessus des sens, au-dessus de la raison, au-dessus des créatures, au-dessus du monde, au-dessus de tout. Dieu, c'est le Créateur ! Dieu, c'est le Dominateur ! Dieu, c'est le Maître et Seigneur ! Dieu, c'est le Dieu des dieux ! Et devant sa Majesté trois fois sainte et trois fois adorable, il est nécessaire, il est dans l'ordre que toute puissance se courbe, et que tout genou fléchisse.

Dieu a fait l'homme droit, dit l'Ecclésiaste (III. 30), et voici en quoi cette droiture, cet ordre ou cette rectitude se reconnaît. Elle se reconnaît quand chaque chose est bien ordonnée ; et chaque chose est bien ordonnée, quand elle est soumise aux causes supérieures, qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition. C'est en cela que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés

de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme de régir ses inférieurs, et d'être lui-même régi par la Puissance suprême : *Regia superiore, regere inferiorem*. De même donc que la règle des mouvements inférieurs, c'est la juste et saine raison; ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même; et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, qui fait toute la beauté de nos âmes (1).

L'homme de foi, c'est donc l'homme gou-

(1) « Pacifici in semetipsis sunt, qui omnes animi sui motus componentes et subjicientes rationi, id est, menti et spiritui, carnalesque concupiscentias habentes edomitas, fiunt regnum Dei : in quo ita sunt ordinata omnia, ut id quod est in homine præcipuum et excellens, hoc imperet cæteris non reluctantibus, quæ sunt nobis bestiisque communia ; atque idipsum quod excellit in homine, id est, meus et ratio, subjiciatur potiori, quod est ipsa Veritas, unigenitus Filius Dei. Neque enim imperare inferioribus potest nisi superiori se ipse subjiciat. Et hæc est pax, quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis : hæc vita consummati perfectique sapientis. » (S. Aug., lib. I, de Serm. Dei... cap. iv).

« Sapientia congruit pacificis, in quibus jam ordinata sunt omnia, nullusque motus adversus rationem rebellis est ; sed cuncta obtemperant spiritui hominis, cum et ipse obtemperet Deo. » (Id. l. c.. Et in Brev. 3^a die infra Oct. SS. OO. in lect. 3. Nect.).

verné, régi par sa foi. Ainsi, l'homme de foi pense ; c'est la foi qui le fait penser. L'homme de foi parle ; c'est la foi qui le fait parler. L'homme de foi raisonne ; c'est la foi qui le fait raisonner. L'homme de foi se meut, agit, marche, souffre, travaille, prie ; c'est la foi qui le fait prier, travailler, souffrir, marcher, agir et se mouvoir. En un mot, c'est l'homme dominé par sa foi, dominé par son salut, dominé par son éternité, dominé par son Dieu. Oui, l'homme de foi, c'est l'homme que Dieu domine, que Dieu mène, que Dieu pousse, que Dieu porte, que Dieu remplit. Dieu remplit son intelligence, cette intelligence de l'homme de foi, qui, jusque dans la magnificence de ses conceptions les plus hautes, à travers les merveilles de la création, ne fait entendre qu'une parole, qu'une exclamation de louange et de gratitude : O Dieu ! seul vous êtes bon, tant vous êtes bon ! seul vous êtes beau, tant vous êtes beau ! seul vous êtes grand, tant vous êtes grand ! Il remplit la mémoire, qui partout cherche Dieu, qui partout voit Dieu, qui partout l'adore, dans les abaissements de plus en plus profonds d'une humilité sincère. Il remplit la volonté, qui toujours est souple, qui toujours se laisse conduire, se laisse mener, se laisse faire par la volonté divine ; ou,

plutôt, ces deux volontés : la volonté de Dieu et la volonté de l'homme, ne semblent faire qu'une seule et même volonté.

Alors, c'est un tel RAVISSEMENT de l'homme à Dieu, que Dieu est là, dans l'homme, LE MOTEUR, le centre, le terme de toutes ses pensées, de tous ses désirs, de toutes ses affections, de tout son cœur et de toute son âme ; là, dans l'homme, pour tout subjuguer, tout mouvoir, tout diriger, tout gouverner, tout entraîner et tout diviniser ! C'est une telle IMPULSION ; c'est un tel MOUVEMENT ;... Comment vais-je dire pour exprimer toute la vérité, toute la force de ma pensée ?... C'est un tel ENTRAÎNEMENT ; c'est une telle PASSION pour Dieu ;... Ah ! ne vous étonnez pas, vous qui lisez ces lignes, ne tremblez pas devant ces paroles, tant elles vous semblent étranges ! Ce sont des paroles saintes, familières pourtant ; et si vous ne les entendez pas, vous n'êtes pas dignes du nom de chrétien. Car, enfin, qu'est-ce donc que l'homme volupté, si ce n'est chez cet homme l'entraînement, la folie, la PASSION de la volupté ? Qu'est-ce que l'homme orgueil, sinon, chez cet homme, la folie, l'amour exalté, la PASSION fouguese de l'indépendance ? Quoi ! chez de tels hommes, orgueilleux ou sensuels, il y aurait de pareilles IMPÉTUOSITÉS,

de si fortes PASSIONS ; et chez moi, homme de foi, il n'y aurait rien, absolument rien pour mon Dieu ; aucun élan, aucune force, aucune vie ! Tout serait mort ! Ah ! n'en croyez rien, veuillez n'en rien croire. Tout est vie, tout est force, tout est amour, tout est PASSION pour Dieu et en Dieu ; et PASSION si violente, si haute et si profonde, que si, à chaque instant, quelqu'un venait m'interroger, moi qui suis homme de foi, et me faire cette question : Mais que fais-tu donc là, dans ce travail, dans ces joies, dans ces larmes, dans ces souffrances ? A quoi penses-tu ? Que veux-tu ? Qu'aimes-tu ?... Ah ! ce que j'aime, répondrai-je comme par instinct et du fond du cœur, ce que j'aime ? J'AIME DIEU ; et si j'aime autre chose, j'aime pour Dieu, à cause de Dieu, en Dieu ! Ce QUE JE VEUX ? Je veux Dieu ; et si je veux autre chose, je veux pour Dieu, à cause de Dieu, en Dieu ! A QUI JE PENSE ? Je pense à Dieu ; et si je pense à autre chose, je pense en vue de Dieu ; je pense pour Dieu, à cause de Dieu, en Dieu ! — Dieu, toute ma pensée ! Dieu, toute ma volonté ! Dieu, tout mon amour !

DIEU, TOUT MON AMOUR ! Oh ! oui, c'est bien cela. L'amour de Dieu, chez l'homme de foi, c'est le poids qui l'entraîne, l'âme de son

âme, le cœur de son cœur, son impulsion, son MOUVEMENT, sa vie enfin, la vie qui le pénètre, le transforme, et semble à chaque instant jaillir de toutes parts. De là, dans sa physionomie, ces illuminations grandioses, ces lueurs sereines et pures qui attendrissent les regards de ceux-là même qui ne vivent que des sens ou de l'orgueil, de sorte qu'en le voyant passer, chacun de se recueillir et de s'écrier : C'est lui, c'est le saint, c'est l'homme de foi, c'est la foi qui passe !

V. Voulez-vous que, dans un mot, je résume tout ce que je viens de dire ? Voulez-vous entendre une grande parole, un grand commandement, le premier commandement, le plus solennel et le plus grand de tous ?

UN SEUL DIEU TU ADORERAS, ET AIMERAS PARFAITEMENT !

Une seule grande louange, ô homme, une seule dans ton intelligence, une seule louange au-dessus de toute louange, une louange pleine, incomparable, dominante, parfaite : LA LOUANGE DE DIEU ! Et une foule d'autres louanges pour les créatures, qui sont belles, qui sont bonnes, qui sont saintes ; mais louanges petites, pauvres, incomplètes, imparfaites, et qui ne comptent pas, en comparaison de la grande louange,

de l'immense gloire que je donne à mon Dieu, la souveraine beauté qui concentre toutes les beautés et illumine toute intelligence venant en ce monde : **CREATUS EST HOMO, UT DEUM LAUDET !**

Une seule grande adoration, une seule grande génuflexion, une seule grande inclination : l'ADORATION DE DIEU, la génuflexion devant Dieu, l'inclination de tout mon être devant la très auguste et très haute Majesté de Dieu ; et une foule d'autres inclinations, génuflexions et adorations devant les créatures, qui sont nobles, qui sont dignes, qui portent sur leur front un rayon de la splendeur divine ; mais adorations petites, mesquines, pauvres et qui ne comptent pas, en comparaison de ce respect immense que je dois et que je donne au Seigneur des Seigneurs, à la suprême et souveraine Grandeur : **CREATUS EST HOMO, UT DEO REVERENTIAM EXHIBEAT !**

Un seul grand amour, au-dessus de tout autre amour, un seul : l'AMOUR DE DIEU, amour qui fait que je suis le serviteur de Dieu, son serviteur très humble et très obéissant, son homme, **HOMO DEI** ; et toutes les autres affections, tous les autres amours, des ombres d'amour en comparaison de l'amour de préférence que je donne à mon

Dieu, source de tout amour, et qui fait que je le sers et que je lui obéis de toute la force de mon cœur : CREATUS EST HOMO UT DEO SERVIAT !

O amour d'un seul !... O union à un seul, qui est toutes choses !... O union de l'âme seule à Dieu seul !... O union de deux cœurs qui ne veulent plus être qu'un !... O cœurs soupirants après l'unité !... O Dieu ! qui êtes le centre des cœurs, la source d'unité, l'unité même, venez, venez en moi, détruisez tout en moi, ravagez tout en moi, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous, afin que *vous seul* soyez, et viviez, et régniez en *moi seul* !... SEUL A UN SEUL !... Ah ! c'est bien là le désir de l'amour !... C'est là sa pente !... C'est là son génie !... C'est là son style !... C'est là son repos !... C'est là sa vie !... C'est là son bonheur !... C'est là le principe et le fondement de tout bien, de tout commencement dans le bien, de tout progrès dans le bien, de toute consommation dans le bien ;... C'EST LA TOUT L'HOMME !... PRINCIPIUM ET FONDAMENTUM : HOMO CREATUS EST, UT LAUDET DEUM DOMINUM NOSTRUM, EI REVERENTIAM EXHIBEAT, EIQUE SERVIAT !

XIV.

COMMENT TOUJOURS LOUER DIEU ?

INTENTION DROITE. — LOUANGE ET PRIÈRE
PERPÉTUELLES.

Nous devrions tellement nous occuper de Dieu que, nuit et jour, rien ne nous revienne si fort dans l'esprit que le soin et le désir de le contenter en tout. Peut-on ne pas penser à ce qu'on aime ? Ce qu'on aime ne revient-il pas continuellement et naturellement à l'esprit ? Voulons-nous donc faire de *la louange de Dieu, de son adoration et de son amour*, le soin perpétuel de notre vie ? Efforçons-nous d'avoir tous les jours, et dans chacune de nos actions, UNE INTENTION FERME ET DROITE, UNE PRÉSENCE DE DIEU HABITUELLE, ET UNE SAINTE CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DIVINE.

I. L'INTENTION est un acte de notre esprit par lequel nous le dirigeons à une certaine fin que la raison nous présente et que la volonté suit. *La bonne intention* est celle qui a une bonne fin ; *la mauvaise intention* est celle qui en a une mauvaise. C'est là *cet œil de notre âme* dont parle Notre-Seigneur dans son Évangile. *Si votre œil*, qui est l'intention de l'âme, *est simple*, *tout votre corps* (toutes vos actions) *sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais*, *tout votre corps sera ténébreux* (1). L'œil est simple, quand l'intention est droite, et l'intention est droite lorsqu'elle se propose Dieu seul pour objet, et qu'elle tend à lui directement, sans partage et sans détour. C'est ce qu'on appelle SIMPLICITÉ et DROITURE. L'intention, c'est *le regard de l'âme*. L'œil ne regarde jamais qu'un seul objet ; et l'âme ne peut s'arrêter qu'à un seul bien. Lorsque les regards sont vagues et dissipés, on voit tout et on ne voit rien. Ainsi, quand l'âme se dissipe en vagues désirs, elle ne sait ce qu'elle veut, et elle tombe dans la nonchalance. DIEU VEUT UN REGARD ARRÊTÉ ET FIXE. Cela se confirme par les paroles déjà citées : *On ne peut servir deux maîtres*, ni aimer deux choses à la fois. Quand on ne

(1) Math., VI, 21, 22.

sait ce qu'on aime, et qu'on se partage entre Dieu et la créature, Dieu refuse ce qu'on lui offre, et la créature a tout. Il faut donc se déterminer, s'appliquer, agir avec efficace, quand il s'agit de vouloir Dieu et d'aller à lui. *La bonne intention* dirige toutes les actions de l'âme, comme *le regard arrêté* assure et éclaire tous les pas du corps. Il n'est pas nécessaire, pour que notre intention soit fixée en Dieu, pour qu'il soit notre dernière fin, et que rien ne nous en sépare, il n'est pas nécessaire, dis-je, que nous soyons toujours *actuellement* occupés de cette pensée, ce qui est impossible dans cette vie ; mais il est nécessaire qu'il y ait une pente, une inclination, une tendance, *une disposition habituelle* de notre âme à s'élever vers Dieu, et à s'unir à lui, par la louange, le respect et l'amour. Je dis *une disposition habituelle*, qui subsiste toujours dans le fond de la volonté, qui la tient toujours tournée vers Dieu, et qui, selon l'occasion et le besoin, se produit par des actes exprès et formels, proférés de bouche ou de cœur. Ces actes exprès ne sauraient être continuels ; mais l'affection intérieure qui les produit et les anime peut et doit l'être. Il faut bien distinguer entre l'*acte* et l'*habitude*. L'*acte* est quelque chose d'exprès et de formel, comme

quand on dit : je veux aller à Paris ou à Rome. On marche, on s'avance, et on ne fait point un pas ni un mouvement qui ne tende à cette fin ; mais, néanmoins, on n'y songe pas toujours, ou du moins on n'y songe pas aussi vivement qu'on avait fait la première fois, lorsqu'on avait pris sa résolution. On ne laisse pas néanmoins d'aller toujours ; et tous les pas qu'on fait se font EN VERTU de cette première résolution si marquée. Ce qui fait aussi que si quelqu'un nous arrête pour nous demander où nous allons, nous répondons aussitôt et sans hésiter que nous allons à Paris ou en tel autre lieu qu'on veut prendre. Il en est ainsi de notre intention d'aller à Dieu. On n'y pense pas toujours également ; d'où pas à pas et en diminuant l'attention par degrés, il peut arriver qu'on n'y pense guère ou point du tout. Ce qui ne détruit pas l'acte ; mais le laissant en son entier, fait seulement qu'il demeure un peu à l'écart par rapport au regard de l'âme, c'est-à-dire à *la réflexion*, jusqu'à ce qu'on nous ramène à nous-même et qu'on nous interroge : Où allez-vous ? Que voulez-vous ? A quoi nous répondrions avec une bienheureuse facilité : Nous allons à Dieu, et nous ne voulons que lui seul. Ce qui ne demande pas que nous fassions un nouvel acte ; mais que

nous fassions *réflexion* sur celui que nous avons déjà fait, et qui subsiste sourdement et obscurément dans notre esprit, sans qu'il songeât toujours à l'y regarder. On pourrait dire qu'il en est de cet acte comme d'un trait qu'on lance d'abord, et qui avance EN VERTU de la première impulsion qui n'est plus ; et cet acte durera plus ou moins DANS SA VERTU, selon qu'il a été plus ou moins fort, lorsqu'il a été commencé ; comme l'impression dure plus longtemps dans le trait ou dans une pierre, selon que l'impression a été plus grande. Allons simplement avec Dieu ; prenons la ferme résolution que toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos affections soient pour lui seul ; et quand notre conscience ne nous dicte point que nous ayons changé de pensée ou de sentiment, croyons que cette même pensée et le même sentiment subsistent toujours. Pour nous redresser sans cesse et nous réduire tout entier à un regard simple, il est bon de renouveler souvent notre intention, de dire chaque jour et au commencement de nos principales actions : « *Mon Dieu, je vous loue ! Mon Dieu, je vous aime ! Tout pour votre gloire ! Tout pour votre plus grande gloire !* » — C'est le matin surtout, lorsqu'on s'éveille, qu'il est nécessaire de se rappeler *ce que l'on veut*,

parce que, régulièrement, le sommeil apporte une interruption inévitable à un acte libre, à cause de la suspension qui arrive alors dans l'usage de la liberté et de la raison. On doit dire aussi qu'une grande occupation de l'esprit cause également une interruption, parce que deux actes ne peuvent pas se trouver ensemble dans un degré éminent et fort, de sorte qu'ordinairement l'un efface l'autre en cet état; et c'est pour cela qu'il faut, de temps en temps, renouveler ses bonnes intentions.

II. C'est de cette pureté d'intention, de cette disposition habituelle de notre âme, toujours tournée vers Dieu, qu'on doit entendre le précepte de Jésus-Christ : *il faut toujours prier et ne jamais se lasser de le faire* (1). Qu'est-ce en effet que toujours prier, si ce n'est avoir toujours son âme fixée en Dieu, toujours élever son cœur vers Dieu? « Et cette prière perpétuelle, dit Bossuet, ne consiste pas dans une continuelle contention d'esprit, qui ne ferait qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on

(1) Luc, XVIII, 1.

recueille de sa prière, de ses bons sentiments ou de sa lecture, quelques vérités, quelques résolutions que l'on conserve dans son cœur et que l'on rappelle sans effort, en se tenant le plus qu'on peut dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins ; c'est-à-dire, les lui mettant devant les yeux *sans rien dire*. Alors, comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse ; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu, le prie véritablement. C'est ce que dit David : *Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée et sans eau* (1). Ah ! Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier ; mon besoin vous prie, ma nécessité vous prie, toutes mes misères et toutes mes faiblesses vous prient. Tant que cette disposition dure, ON PRIE SANS PRIER. Tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui met en danger de déplaire à Dieu, et qu'on tâche en tout de faire sa volonté, on prie, et Dieu entend ce langage. O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paraît tout entière, ayez-en pitié ; et toutes les fois qu'elle paraîtra à vos yeux, ô Dieu infiniment bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséri-

(1) Ps. CXLII, 6.

cordes. Voilà une des manières de prier *toujours*, et peut-être la plus efficace (1). »

III. Est-il rien de plus facile que cette intention de l'âme, qui sans cesse est tournée vers Dieu ; que cette élévation du cœur, qui sans cesse parle à Dieu ? De cette sorte, on prie Dieu, en quelque état que l'on soit. Allant et venant, dans la tristesse comme dans la joie, dans les consolations comme dans les épreuves, ON SE TOURNE VERS LUI AU DEDANS DE SOI. Je le répète, qu'on mette son cœur à faire bien les prières que l'on fait ordinairement. C'en est assez. Du reste, tout ira à l'ordinaire pour l'extérieur, excepté le seul péché, qui dérègle la vie, la déshonore, la trouble et attire des châtimens rigoureux de Dieu en ce monde et en l'autre. Qu'on est heureux d'ôter de sa vie un si grand mal ? Au surplus, le grand changement doit être AU DEDANS ; et la véritable prière, c'est de se faire peu à peu une douce habitude DE TOURNER UN REGARD SECRET DU CÔTÉ DE DIEU pour l'exalter au-dessus de toute louange, de tout honneur et de toute gloire.

IV. Apprenons encore, nous autres chré-

(1) Bossuet, *Réflexions sur quelques paroles de Jésus-Christ*. — *Médit. sur l'Évang.*, 41^e jour.

tiens, à prier AVEC FOI. Au sacré baptême, nous avons demandé et nous avons reçu la foi. C'est donc *la foi qui doit diriger toutes les intentions et toutes les élévations de notre cœur vers Dieu*. Si nous prions mal, c'est que nous prions sans foi, comme dit saint Jacques (1) : *Si vous avez besoin de la sagesse, demandez-là; mais demandez-là avec foi, sans hésiter*, PAR JÉSUS-CHRIST. Par Jésus-Christ, c'est interposer le sacré nom du Sauveur dans toutes nos pensées, dans tous nos désirs et dans toutes nos demandes. C'est PAR LUI qu'il faut aller, qu'il faut s'élever vers Dieu; c'EST PAR LUI qu'il faut demander; c'EST PAR LUI qu'il faut rendre grâce, parce qu'il est la grande gloire du Père : GRATIAS AGIMUS TIBI, PROPTER MAGNAM GLORIAM TUAM.

(1) Jac., I, 5, 6.

XV.

COMMENT TOUJOURS ADORER DIEU ?

PRÉSENCE DE DIEU HABITUELLE

« La netteté et pureté d'intention, dit saint François de Sales, doit être si grande que toutes nos fins se réduisent à une fin, tous nos désirs à un désir, toutes nos volontés à une volonté d'aimer et servir Dieu (1). » C'est là cet œil de notre âme, lequel, quand il est simple, c'est-à-dire quand il est droit, tout est éclairé en nous; et, au contraire, s'il est mauvais ou malicieux, tout est couvert

(1) Saint François de Sales : *Déclaration mystique du Cantique des cantiques*, ch. iv.

de ténèbres, selon la parole de Notre-Seigneur (1).

I. L'intelligence étant ainsi occupée de Dieu et de Dieu seul, il sera facile à LA MÉMOIRE de se rappeler sans cesse sa divine présence, et de marquer son profond respect par de continuelles et profondes adorations. La mémoire, en effet, qui est assez heureuse pour être pleine de Dieu, ne peut ramener que des idées divines. — « La roue agitée par le cours d'une rivière va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin. Si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur; mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fond et ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours, mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous; si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine, Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelle que soit l'agitation

(1) Matth., VI, 22, 23.

de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis (1). » Remplissons-nous de Dieu, et nous serons *habituellement* en sa divine présence ; nous chercherons à voir Dieu en tout et tout en Dieu ; nous l'adorerons partout *par une soumission parfaite* de tout notre être devant sa très haute Majesté. « O vrai Dieu, s'écrie saint François de Sales, que c'est une bonne façon de se tenir en la présence de Dieu, d'être et vouloir toujours et à jamais être en son bon plaisir ; car ainsi, en toutes occurrences, même en dormant profondément, nous sommes profondément en la très sainte présence de Dieu. Oui, certes, car si nous l'aimons, nous nous endormons non seulement à sa vue, mais à son gré ; et non seulement par sa volonté, mais selon sa volonté... Puis, à notre réveil, si nous y pensons bien, nous trouvons que Dieu nous a toujours été présent, et que nous ne nous sommes pas non plus éloignés, ni séparés de lui. Nous avons donc été là, en la présence de son bon plaisir, quoique sans le voir et sans nous en

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 4^e semaine, 8^e élév.

apercevoir ; si bien que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob : *Vraiment, j'ai dormi auprès de mon Dieu*, et entre les bras de sa divine présence et providence, *et je n'en savais rien* (1). » — Il n'est donc pas besoin d'avoir de l'esprit, ni d'inventer de belles pensées pour consacrer son sommeil à Dieu ; qu'ainsi ne soit. En disant que vous ne savez que dire, vous avez tout dit... Oui, je voudrais, mon Dieu, que chaque respiration, que chaque battement de cœur fût un acte d'amour ! Je voudrais être moi-même tout amour ; être écrasé et anéanti, en sorte qu'il ne restât de moi que l'amour et une éternelle louange de votre saint nom ! — Voilà qui est fait, cela suffit. On cède après cela à la nécessité, PARCE QUE DIEU LE VEUT.

II. — L'homme, EN TANT QU'HOMME, doit donc chercher Dieu présent en toute créature, et devant sa très haute Majesté, s'abîmer dans une adoration profonde et une *crainte* infiniment respectueuse ; mais, EN TANT QUE CHRÉTIEN, UNE CONFIANCE TOUTE FILIALE doit l'emporter sur la crainte. Dieu nous a donné sur les fonts du baptême *un cœur d'enfant* ;

(1) Saint François de Sales : *De l'amour de Dieu*, liv. VI, ch. XI.

nous devons donc adorer Dieu avec la même confiance, la même tendresse, le même abandon qu'un petit enfant qui aime et respecte le plus tendre des pères. La crainte voit en Dieu un maître, un juge, un vengeur, et le sert sous cet aspect; le chrétien y voit *un Père* qu'il craint, qu'il respecte, à qui il obéit, *parce qu'il l'aime*. La crainte est une passion servile, tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu; mais il ne les accepte point s'ils ne sont assaisonnés par l'amour. « Sommes-nous enfants ou esclaves, se demande Bossuet? Si Dieu nous traite comme des esclaves, contentons-nous de craindre le maître; mais s'il nous envoie son propre fils pour nous dire qu'il daigne bien nous adopter pour enfants, pouvons-nous ne point aimer notre Père? Or, l'apôtre saint Paul nous enseigne *que nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude par la crainte; mais que Dieu nous a départi l'esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous l'appelons notre Père* (1). Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si

(1) Rom., VIII, 15.

nous lui refusons notre amour ? Il n'y a mystère du Christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Évangile qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu. Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde?... Y a-t-il rien de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux ? Il n'éloigne personne d'auprès de lui ; bien plus, non seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs, et lui-même il va au devant... D'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous ? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit, il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur ? Dites-moi, était-ce pour se faire craindre qu'il a voulu être pendu à la croix ? N'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras et pour ouvrir autant de sources d'amour comme il a de plaies ? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'Eucharistie ? N'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte?... LA CHARITÉ, C'EST TOUT LE CHRISTIANISME ».

III. L'exercice de la présence de Dieu, étant donc un exercice d'amour, quel peut en être le fruit, sinon *un accroissement d'amour* ? Dieu, de son côté, voyant une âme qui désire de l'avoir toujours présent, qui fait pour cela tout ce qui dépend d'elle, qui se reproche la moindre dissipation volontaire, Dieu, dis-je, se complaît dans le soin que prend cette âme à lui être fidèle, à le voir, à le rechercher, à l'aimer partout et en toutes choses ; il multiplie ses grâces, ses visites, entre avec elle dans un commerce de plus en plus familier, et l'admet enfin à son intime union. Ah ! si l'on savait ce que c'est que ce commerce et cette union, que ne ferait-on pas pour en jouir ?

On dit que cette présence continuelle est impossible. Celle du cœur ne l'est certainement pas, et c'est celle-là qu'on nous demande principalement. J'aime toujours *actuellement*, quoique je n'y réfléchisse pas, l'objet que je veux toujours aimer. Celle de l'esprit n'est pas plus impossible, si on l'entend comme il faut. Ne dit-on pas dans le langage ordinaire, qu'une épouse fidèle pense toujours à son époux, une mère à son fils unique, un ami à son ami ? Est-ce à dire qu'ils n'ont jamais absolument d'autre objet dans l'esprit ? Non, c'est-à-dire seulement qu'ils y pensent vo-

lontiers, qu'ils y pensent fréquemment, et que la pensée de nul autre objet n'affaiblit celle-là. Il nous est plus naturel et plus aisé en toutes manières de penser de même à Dieu ; d'autant plus que nous ne pouvons, que nous ne devons penser à tout le reste qu'à cause de lui, et par rapport à lui. Quand il est dans l'ordre de Dieu que je pense à certaines choses ; quand je n'ai d'autre intention en y pensant que de faire sa volonté ; quand je donne quelque relâche à mon esprit, qui ne peut soutenir longtemps une attention sérieuse, je pense à Dieu ; je me maintiens dans sa sainte présence. Quant aux pensées vagues, inutiles, vaines, qui se présentent à l'imagination, même aux temps de la prière, et à celles qui sont produites par nos inquiétudes, nos empressements, nos craintes, nos imprévoyances, si elles sont tout-à-fait involontaires, elles ne distraient pas de la présence de Dieu ; si l'on y donne occasion par le libertinage de l'esprit, ou l'immortification du cœur, il faut aller à la source du mal, et retrancher peu à peu en soi tout ce qui met obstacle à la continuité de la présence de Dieu. Les saints en sont venus à bout. Nous y réussirons, si nous le voulons comme eux, et si comme eux, DIEU NOUS EST TOUT ET EN TOUTES CHOSES !

XVI.

COMMENT TOUJOURS OBEIR A DIEU ?

SAINTE CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DIVINE.

I. Enfin, il ne suffit pas d'avoir une intention droite dans toutes nos actions et une présence de Dieu habituelle ; il nous faut surtout une sainte CONFORMITÉ DE NOTRE VOLONTÉ A LA VOLONTÉ DIVINE, cherchant en toutes choses à vouloir ce que Dieu veut et rien que ce qu'il veut, nous abandonnant sans réserve à son bon plaisir.

O ma volonté, dit saint François de Sales, il faut que tu sois comme une étoile devant le soleil. « Que devient la clarté d'une étoile devant la clarté du soleil ? Elle ne périt certes pas ; mais elle est ravie et comme en-

gloutie dans la souveraine lumière du soleil, avec laquelle elle est heureusement mêlée et conjointe. Et que devient la volonté humaine, quand elle est entièrement abandonnée au bon plaisir divin ? Elle ne périt pas tout à fait, mais elle est tellement abîmée et mêlée avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paraît plus, et n'a plus aucun vouloir séparé de Dieu (1). »

II. Vous me direz que *cet entier abandon au bon plaisir de Dieu* demande bien de la contrainte et de la gêne ; qu'on n'est pas toujours en disposition de se faire violence, et qu'il est bien difficile d'obéir ainsi en toutes choses de la même manière, avec la même promptitude et le même zèle, dans la même étendue et la même exactitude. Oh ! hommes, qui parlez de la sorte et voulez vous prévaloir de telles excuses, pensez-vous au MAÎTRE à qui vous appartenez comme ses créatures, et dont vous relevez nécessairement et essentiellement ? Comprenez-vous sa grandeur et ses droits ? N'est-il pas toujours votre Dieu ? Ne l'est-il pas partout et dans tous les lieux ? Ne l'est-il pas en toutes rencontres, et en quelque situation intérieure

(1) Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. XIII.

ou extérieure que vous puissiez vous trouver ? La volonté *de ce premier Être* n'est-elle pas *une volonté supérieure* ; et par quel renversement faudra-t-il que *cette volonté suprême, cette première volonté*, dépende de nos faiblesses et de nos lâchetés, dépende de nos humeurs et de nos caprices, dépende de nos légéretés et de nos inconstances ? Quoi donc, ce Dieu si puissant et si digne d'être servi et obéi, ne verra ses ordres suivis que lorsqu'ils nous plairont, que lorsqu'ils nous seront aisés et faciles, que lorsqu'ils ne nous exerceront point, qu'ils ne nous captiveront point, qu'ils ne nous mortifieront point ! Il se conformera à nos changements et à nos variations ! Il attendra le temps favorable où notre ferveur se rallumera et où nous serons touchés d'un attrait tout nouveau ; comme si c'était à Lui de s'accommoder à nous, et non pas à nous de nous accommoder à Lui et à toutes ses ordonnances ! Non, non, mon Dieu, il n'en doit pas être ainsi, et ce serait non seulement un désordre, mais une indignité. Car pourquoi vous serais-je soumis plutôt aujourd'hui que demain, plutôt dans une occasion que dans une autre, plutôt sur tel sujet que sur tel autre ? N'êtes-vous pas toujours pour moi *le même Dieu*, et ne suis-je pas toujours à votre égard *dans la même dépendance* ? Votre vo-

lonté est *une volonté éternelle*, et je suis *l'instabilité même* ; il faut donc que *mon instabilité* soit fixée par *votre éternité*, et qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit *immuable par vertu*, comme la vôtre est *immuable par nature*. Le même empire impose toujours la même obligation, et le même Maître m'engage toujours à la même obéissance.

III. Telle devrait être la conformité de notre volonté à la volonté divine ; mais pour que cette conformité soit vraiment CHRÉTIENNE, il faut qu'elle soit animée de l'esprit de Jésus-Christ, et si vous demandez quel est l'esprit de Jésus-Christ, il est bien aisé d'entendre, dit Bossuet, que c'est l'esprit DE LA CHARITÉ ou d'un consentement parfait à tout ce que veut son Père. « Quelle est l'*étendue de ce consentement*, ou de cet amour en Jésus-Christ NOTRE MODÈLE ; et dans *quel esprit* s'est-il soumis à Dieu, et devons-nous aussi nous soumettre ? L'*étendue de cet amour* ou de cette soumission doit être *infinie*. L'amour de *notre exemplaire*, c'est une adhérence *sans bornes* à la sainte volonté du Père céleste. Ma nourriture, dit-il, c'est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son ouvrage (1). Aimer Dieu, c'est tout son em-

(1) Joan., IV, 34.

ploi : *Quæ placita sunt ei, facio semper* (1). Aimer Dieu, c'est tout son plaisir : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (2). Aimer Dieu, c'est tout son soutien : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (3). Il ne perd pas de vue un moment l'ordre de ses décrets éternels ; à tous moments il s'y abandonne sans réserve aucune : Je fais, dit-il, toujours ce qu'il veut... Chrétien, imite ce Dieu, adore en tout les décrets du Père ; soit qu'il frappe, soit qu'il console, soit qu'il te couronne, soit qu'il te châtie ; adore, embrasse sa volonté sainte. Mais *en quel esprit ?* Ah ! voici la perfection : en l'Esprit du Dieu incarné, dans un esprit d'agrément et de *complaisance* : Oui, Père, s'écrie notre modèle, *parce qu'il a plu ainsi devant vous* (4). Telle est la complaisance qu'exige de nous la souveraineté de notre Dieu ; un accord, un consentement, un acquiescement éternel, UN OUI ÉTERNEL, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur, pour ses volontés adorables... Que faites-vous, esprit bienheureux, cour

(1) Joan., VIII, 29.

(2) Joan., V, 30.

(3) Joan., IV, 34.

(4) Luc., X, 21.

triomphante du Dieu des armées ! Que faites-vous devant lui et à l'entour de son trône ? Ils nous sont représentés dans l'Apocalypse (1), disant toujours AMEN devant Dieu ; un AMEN soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance. AMEN dans la langue sainte, c'est-à-dire OUI ; mais un OUI pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel ; ne le ferons-nous pas sur la terre ? L'Église, la Jérusalem bienheureuse, qui triomphe au ciel, chante à Dieu ce OUI, cet AMEN ; l'Église militante, qui voyage en ce lieu d'exil, ne répondra-t-elle pas à ce divin chant comme un second chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ même : OUI, *Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous ?*.... Commençons ici-bas ce qui se consommera dans la vie future ; et cet AMEN éternel que chantent les bienheureux dans la plénitude d'un amour jouissant, chantons-le avec Jésus-Christ dans l'avidité d'un saint désir : OUI, *Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous*.... Mais si ce Dieu nous délaisse, mais si ce Dieu nous persécute, mais si ce Dieu nous accable, faut-il encore lui rendre cette complaisance ? OUI, toujours

(1) Apoc., VII, 12.

sans fin, sans relâche. Il est vrai, ô homme de bien, je te vois souvent délaissé ; tes affaires vont en décadence ; ta pauvre famille éplorée semble n'avoir plus de secours ; Dieu même te livre à tes ennemis, et paraît te regarder d'un œil irrité. Ton cœur est prêt à lui dire avec David : « O Dieu, pourquoi vous êtes-vous retiré si loin ? Vous me dédaignez dans l'occasion, lorsque j'ai le plus besoin de votre secours, dans l'affliction, dans l'angoisse : » *Ut quid, Domine, recessisti longe, despicias in opportunitatibus, in tribulatione* (1)..... Est-il possible, ô Dieu vivant ? Êtes-vous de ces amis infidèles, qui abandonnent dans les disgrâces, qui tournent le dos dans l'affliction ? Ne le crois pas, homme juste, cette persécution, c'est une épreuve ; cet abandon, c'est un attrait ; ce délaissement, c'est une grâce. Imite cet homme-Dieu, notre original et notre exemplaire, qui tout délaissé, tout abandonné, après avoir dit ces mots pour s'en plaindre avec amertume : *Pourquoi me délaissez-vous* (2) ? se rejette lui-même, d'un dernier effort, entre ses mains qui le repoussent : *O Père ! je remets, dit-il, mon esprit entre vos mains* (3). Ainsi, obstine-toi, chré-

(1) Ps. IX, 22.

(2) Matth., XXVII, 46. Ps. 21, 2.

(3) Luc, XXIII, 46. Ps. XXX, 6.

tien, obstime-toi saintement, quoique délaissé, quoique abandonné, à te rejeter avec confiance entre les mains de ton Dieu ; OUI, même entre ces mains qui te frappent ; OUI, même entre ces mains qui te foudroient ; OUI, même entre ces mains qui te repoussent pour t'attirer d'avantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, *prends le cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu accablé, d'un Dieu délaissé ; et de toute la force de ce cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint amour. Ah ! cette perte, c'est ton salut, et cette mort, c'est ta vie (1). »*

IV. Ah ! Seigneur, je le reconnais, trop longtemps et trop souvent je n'ai pas eu ce courage de mourir ainsi à moi-même et de me perdre dans votre saint amour. Trop longtemps et trop souvent je n'ai écouté que les faux prétextes d'un esprit aigri, d'un esprit animé, d'un esprit rebelle, et j'en ai suivi les mouvements ; mais il faut enfin qu'il plie, et après un exemple comme le vôtre, il ne lui est plus permis d'avoir d'autre sentiment QUE CELUI D'UNE HUMBLE ET D'UNE AVEUGLE SOUMISSION. — *Soumission* dans les plus

(1) Cf. Bossuet : *Deuxième sermon pour la fête de l'Annonciation*, 2^e point.

fâcheux revers et dans les plus tristes accidents ;... *soumission* dans les calamités, dans les besoins, dans les traverses, dans toutes les misères de la vie ;... *soumission* malgré les répugnances, malgré les soulèvements de cœur, malgré tout le bruit et tous les retours des passions les plus vives et les plus ardentes ;... *soumission* au milieu des plus profondes ténèbres, au milieu des découragements, des désolations, des langueurs, et sans nulle goutte de cette rosée céleste que vous faites couler, Seigneur, à certains moments, et sur certaines âmes ;... *soumission toute pure et toute surnaturelle*, où ne se mêle rien d'humain, rien de tout ce que le monde me peut offrir pour me soulager ou pour me distraire ;... *soumission générale et complète*, qui embrasse tous les événements, quels qu'ils soient ou qu'ils puissent être, et dans chaque événement, jusqu'aux plus légères particularités. Car telle est, mon Dieu, *la soumission* que je vous dois, et dont je ne puis me départir, sans oublier ce que vous êtes et ce que je suis. Donnez-moi donc la grâce de cette SOUMISSION CHRÉTIENNE, et que je ne cesse de répéter cette parole, sortie une première fois de vos lèvres sacrées : VERUMTAMEN, NON SICUT EGO VOLO, SED SICUT TU.

§ III

EXCELLENCE ET NÉCESSITÉ

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

§ III

EXCELLENCE ET NÉCESSITÉ
DES PRINCIPES
ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

La mise en pratique

des

principes et vérités fondamentales :

« OBÉIR A DIEU!... TOUT LE RESTE, ACCESSOIRE! »

fait l'homme de bien, le vrai sage ; donne,

en ce monde, le seul vrai bonheur,

et, dans l'autre, le salut

éternel.

I.

LES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES,

POURQUOI APPELÉS AINSI ?

LE SAGE est un homme d'ordre, a dit le docteur angélique : « SAPIENTIS EST ORDINARE (1). » Le sage obéira donc à Dieu ; car, obéir à Dieu, c'est faire l'ordre en soi et autour de soi... « *S'ordonner soi-même et ordonner tout le reste selon Dieu* » : telles sont les deux vérités que saint Ignace appelle : PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES !

I. VÉRITÉS... PRINCIPES, parce que ce sont des idées de bon sens, *des vérités claires, évidentes*, qui portent leur lumière en elles-

(1) I. P. Q. 1. a. 6. 4.

mêmes, et que tout homme, qui n'est pas dépourvu de jugement, doit nécessairement saisir et admettre. Car il est ÉVIDENT qu'il ne peut y avoir en nous une seule pensée, un seul cheveu, un atome *indépendant de Dieu*; autrement, Dieu n'aurait pas un domaine absolu sur toute créature. Dieu ne serait pas Dieu, s'il m'était permis d'agir pour une autre fin que pour Lui. Il cesserait d'être Dieu, si je pouvais avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à Lui. Ce sont donc des *principes* que ces deux vérités là, à savoir : « *que nous devons être à Dieu!... que nous devons rapporter tout à Dieu!* »

VÉRITÉS... PRINCIPES, parce que ce sont des *vérités premières*, qui sont à la doctrine de la formation et de la perfection de l'homme ce que, dans les sciences, les principes sont aux conséquences; vérités qui sont comme le point de départ logique et rationnel de tout avancement spirituel. Toute détermination, toute résolution, toute conséquence, tout raisonnement, toute idée, toute théorie sur notre sanctification ou sur notre perfection d'homme et de chrétien, qui ne découlerait pas rigoureusement de ces *vérités premières*, serait une théorie vaine, illusoire et fausse.

II. VÉRITÉS... FONDAMENTALES, parce que, dans la vie spirituelle, dans notre vie d'homme et de chrétien, il y a non seulement une théorie saine, des idées justes, des résolutions ou des conséquences rationnelles, mais aussi et surtout des ACTIONS. Il ne suffit pas de concevoir *en idée* un magnifique plan de perfection, mais il faut encore l'*exécuter*; et par le travail et l'*action*, élever l'*édifice spirituel*. Or, toute action est perdue; tout *édifice* croule, s'il ne repose en dernier lieu sur cette double vérité: « *être à Dieu !... rapporter tout à Dieu !* »

VÉRITÉS... FONDAMENTALES, parce qu'elles servent de *base*, de *fondement* à toute œuvre de salut, et, qu'en dehors d'elles, il n'y a que des ruines ;... parce qu'elles *soutiennent* chacune de nos actions, leur donnent toute leur force, toute leur valeur, tout leur mérite, et le leur *conservent*. « Celui qui *écoute* mon enseignement, dit le Seigneur, et qui le met en PRATIQUE, celui-là est semblable au sage, qui bâtit une maison sur la pierre ferme. La pluie tombe, les torrents se précipitent, les vents soufflent et la maison reste debout, parce qu'elle a le rocher pour fondement. Celui, au contraire, qui *écoute* mon enseignement et qui N'AGIT PAS selon cet enseignement est comme l'insensé, qui bâtit sa

maison sur le sable. La pluie tombe, les torrents se précipitent, les vents soufflent, et bientôt la maison ne présente plus qu'un monceau de décombres... Il ne suffit donc pas de vous attacher aux sublimes vérités ; de vous repaître de la plus haute contemplation, encore moins de spéculations inutiles ; il ne suffit pas de parler hautement de moi, car toute votre hauteur n'est que bassesse à mes yeux ; ni d'admirer ma grandeur, car je n'ai pas besoin de vos louanges ; ni d'avoir quelque tendresse vague et infructueuse pour ma personne, car tout cela n'est qu'un feu volage, qui se dissipe de lui-même, et se perd bientôt en l'air ; en un mot, il ne suffit pas d'avoir un *enseignement*, des *principes* de sanctification, des *idées* de perfection ou de salut ; mais il faut que ces mêmes *principes*, ces mêmes *idées*, ce même *enseignement* passent dans vos *ACTIONS*. Il faut que ces vérités soient à la fois théoriques et pratiques ; *principes et vérités fondamentales* ».

III. Et quelles sont ces vérités ? Quelles sont ces grandes, ces premières vérités ?... O Seigneur ! ô Maître ! daignez nous les enseigner... « *Magister, quod est mandatum*

MAGNUM *in lege* ? (1) »... Et le Maître a donné la réponse : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ; VOILA LE PLUS GRAND ET LE PREMIER COMMANDEMENT ; et voici le second, qui lui est semblable : « Vous aimerez *le prochain* comme vous-même. » Or, comme nous ne devons nous aimer que *pour Dieu*, il s'ensuit très évidemment que nous ne devons aimer le prochain que *pour Dieu* ; et le second commandement ressemble de cette sorte au premier ; car, c'est toujours DIEU SEUL qui est aimé, DIEU SEUL en lui-même, ou DIEU SEUL dans les créatures... Ainsi, deux commandements, deux principes, deux idées qui n'en font qu'UNE :... « *Amour de Dieu au-dessus de tout ; amour des créatures pour Dieu ;* »... grandes vérités, vérités premières, vérités théoriques et pratiques, *vérités fondamentales*.

« Que je vous suis redevable, ô Seigneur, d'avoir tout ramassé en UN ; en sorte que, sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi : ... « *Aimer Dieu plus que soi-même !... Soi-même pour*

(1) Math., 22, 36.

Dieu !... Le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même, pour l'amour de Dieu ! »... O que cela est droit ! Que cela est pur ! Toute vertu est là-dedans ! »

« Pèse donc toutes ces paroles, ô mon âme ! Songe à *obéir à Dieu pour l'aimer* ; parce qu'on ne peut l'aimer sans lui obéir, ni lui obéir sans l'aimer. Ce que le Sauveur explique en disant : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* » ;... et réciproquement : « *Celui qui garde mes commandements est celui qui m'aime* (1) »... Et garder les commandements de Dieu, lui OBÉIR, c'est TOUT L'HOMME (2). »

(1) Joann., XIV, 15, 21.

(2) Cf. Bossuet, *Médit. sur l'Évang.*, 42^e, 43^e, 44^e, 45^e, 46^e, 47^e, 48^e, 49^e et 50^e jour.

II.

LES PRINCIPES.

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES,

LEUR NÉCESSITÉ.

I. Qui peut douter de *la nécessité* des principes énoncés ci-dessus, *de la nécessité* de ces vérités fondamentales ? C'est l'idée d'être à Dieu, et de rapporter tout à Dieu qui fait l'homme et le chrétien ; comme l'idée d'être au monde et de rapporter tout au monde, fait le mondain. Le chrétien, c'est surtout un homme à idée, un homme qui creuse une pensée, qui la médite sans cesse, qui l'approfondit, qui cherche à en tirer jusqu'aux dernières conclusions. Tous les hommes de quelque valeur, sont des hommes à idée ; ils

conçoivent un plan, le mûrissent et marchent, malgré tout, coûte que coûte, à sa réalisation. Il faut donc, nous aussi, si nous voulons être de quelque valeur, avoir notre idée, notre but, notre plan, et aussi le courage de l'exécuter. Avant tout, il est nécessaire d'être *homme de conviction*. Rien de plus misérable, à l'âge où l'on est homme, à l'heure de notre plénitude, d'agir comme des enfants, et il y a, dit l'Écriture, des enfants de cent ans : *Puer centum annorum* (1). Sachons être raisonnables, nous rendre compte de ce que nous sommes et de ce que nous devons être, ordonner notre vie *en vue de Dieu et pour Dieu*. Cette idée unique, dominante : *vouloir Dieu seul, et tout le reste pour Dieu*, doit être à la fois une idée tellement claire et tellement fixe, tellement inébranlable, tellement enracinée au fond de notre intelligence, de notre volonté et de tout notre être, qu'elle soit comme ces phares lumineux élevés au milieu des flots, et qui projettent au loin leur clarté bienfaisante ; phares immobiles, parce que, assis sur des rocs immenses jetés les uns sur les autres, ils bravent, à cause de leur masse, toute la fureur des tempêtes. O divin flambeau de la foi, jetez sur la mer du monde

(1) Isa., LXV. 20.

où tant de choses se poussent, s'entrechoquent et disparaissent, une lumière si vive, que toute notre vie en soit comme illuminée, et que nous sachions où nous allons, où nous devons tendre et où nous devons arriver. Pour que notre navigation ne soit pas dangereuse, pour que notre action ne soit pas inutile et que les courants ne nous emportent pas, tenons-nous fermes ; ne nous laissons pas ballotter par nos désirs, nos convoitises, nos passions. Attachés à ces deux vérités fondamentales : *Dieu seul, le reste pour Dieu*, sachons avec elles, comme je viens de le dire, être immobiles, comme un rocher au milieu de l'océan. Un rocher au milieu de l'océan, il est brûlé par le soleil, inondé par les pluies torrentielles, battu par la tempête, caressé par une vague, que lui importe ? Tout change autour de lui, lui ne change pas. De même, malgré les impressionnabilités du moment, la fougue des passions, l'adversité ou la prospérité ; efforçons-nous d'être constants, immuables, quand tout passe et flotte autour de nous. Participons, autant que possible, à l'immutabilité de ces vérités fondamentales : *être à Dieu, rapporter tout à Dieu !* C'est toute la froideur, toute la stabilité, comme aussi toute la grandeur et toute la majesté d'un principe.

II. ... « La vie de l'homme, dit saint François de Sales, s'écoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpétuelle diversité de mouvements, qui tantôt l'élèvent aux espérances, tantôt l'abaissent par la crainte ; tantôt la plient à droite, par la consolation, tantôt à gauche par l'affliction ; et jamais une seule de ses journées, ni même une de ses heures, n'est entièrement pareille à l'autre. Il nous faut tâcher d'avoir une continuelle et inviolable *égalité de cœur*, en une si grande inégalité d'accidents. Et quoique toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer *constamment immobiles* à toujours regarder, tendre et prétendre à notre Dieu. Que la nature prenne telle route qu'on voudra, qu'elle cingle au couchant ou au levant, au midi ou au septentrion, et quelque vent que ce soit qui la porte, jamais pourtant son aiguille marine ne regardera que sa belle étoile et le pôle. Que tout se renverse sans dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est-à-dire que notre âme soit triste, joyeuse ; en douceur, en amertume ; en paix, en trouble ; en clarté, en ténèbres ; en tentations, en repos ; en goût, en dégoût ; en sécheresse, en tendreté ; que le soleil la brûle ou que la rosée la rafraî-

chisse; qu'importe? Il faut qu'à jamais et toujours la pointe de notre cœur, notre esprit, notre volonté supérieure, qui est notre boussole, regarde incessamment et tende perpétuellement à l'amour de Dieu, notre créateur, notre unique et souverain bien (1). » Nous ne savons pas ce que nous deviendrons sur la terre. Arrive ce qui pourra de nous. Il n'y a qu'une seule chose à vouloir et à demander toujours : c'est d'accomplir la divine volonté, c'est d'obéir à Dieu; parce que quiconque fait la volonté de Dieu demeurera éternellement. OBÉIR A DIEU, C'EST LA TOUT L'HOMME !

(1) Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, IV^e part., ch. XIII.

III.

LES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

COMMENT ELLES PASSENT DANS LA VIE DE
L'HOMME ET DEVIENNENT VÉRITÉS PRATIQUES

La répétition et la réflexion

1. *Vouloir Dieu*, avant tout, par dessus tout, malgré tout ; et vouloir le reste comme *accessoire*, ce sont les deux principes, les deux vérités fondamentales que nul homme doué de raison ne peut méconnaître ; et, pour que ces vérités passent DANS LA PRATIQUE, pour que l'homme puisse *en vivre*, une seule chose suffit : LA RÉPÉTITION.

Dieu seul!... Et le reste accessoire! Ce sont des vérités, je le dis encore, qui portent leur

évidence en elles-même, et qui n'ont pas besoin de démonstration. L'important, c'est de les comprendre *en pratique*; et, pour arriver à ce but si désirable, je ne sais qu'un moyen : *répéter* souvent au fond de l'âme : DIEU SEUL !... TOUT POUR DIEU !... S'arrêter sur chaque parole, la méditer ou plutôt la goûter ; en exprimer la substance et le suc pendant un temps déterminé, et aussi longtemps qu'elle pourra fournir un aliment à l'esprit et au cœur, y revenir encore, y revenir toujours. C'est ici l'eau qui, tombant goutte à goutte, finit par creuser et perforer le porphyre le plus dur. Alors, l'homme est contraint de se faire peu à peu à ces vérités dont il entend l'éternelle RÉPÉTITION. Il les saisit malgré lui ; et, plus il en est envahi, plus il est pénétré, non pas précisément de crainte, non pas uniquement d'admiration ou de soumission ; mais d'un sentiment qui est le résumé de tout cela, et qui *le fait pleurer de raison*.

II. Pour comprendre l'effet que doit produire la RÉPÉTITION, il suffit de réfléchir à ce qui se passe chaque jour dans l'ordre matériel et physique. Pour imprimer un cachet sur la cire, la flamme d'une bougie et la main la plus faible suffisent généralement ;

mais aussi l'empreinte disparaîtra avec la même facilité. De même encore, pour frapper des pièces de monnaie, il faut la force de quatre hommes robustes, appliquée à l'extrémité d'un lourd balancier ; toutefois, un seul coup forme l'empreinte. Mais s'agit-il de ces médailles destinées à braver les injures du temps et du frottement, alors le métal le plus dur ou même durci par des procédés particuliers est employé, et quatre hommes ne suffisent plus ; on en mettra huit, qui déploieront toute leur énergie. Encore, ne sera-ce qu'après quarante ou cinquante coups que l'effigie sera parfaitement empreinte. Cette opération, de plus, ne pourra se terminer qu'en soumettant de temps en temps la médaille à un feu de forge, et l'humectant de certains acides qui l'empêchent de se gercer. Voilà l'exercice DE LA RÉPÉTITION, et ce qu'il doit produire dans nos âmes, C'est une action forte, répétée, interrompue seulement de temps à autre par les élans de la prière. — Saint Thomas remarque qu'il y a un certain mouvement dans nos esprits qui s'appelle PRÉCIPITATION, source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence. Ce grand homme, pour nous le rendre sensible, nous l'explique par la ressemblance des mouvements corporels. Il y a beaucoup

de différence entre un homme qui descend, et un homme qui se précipite. Celui qui descend, marche posément et avec ordre, et s'appuie sur tous les degrés; mais celui qui se précipite, se jette comme à l'aveugle, par un mouvement rapide et impétueux, et semble vouloir atteindre les extrémités, sans passer par le milieu, Appliquons ceci, avec saint Thomas, aux mouvements de l'esprit. La raison doit s'avancer avec ordre; elle doit marcher et aller considérément d'une chose à l'autre; si bien qu'elle a comme ses degrés, par où il faut qu'elle passe, avant que d'asseoir son jugement; mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir; car il a je ne sais quoi de vif, qui fait qu'il se hâte toujours et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons; parce que la décision lui plaît et que l'examen le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif, et sa vitesse incroyable; comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité, et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement et juge avant de connaître. Il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes; mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et, trop subtil ouvrier, il se forme lui-même de fausses images et tombe ainsi

dans l'erreur (1). Ne nous laissons donc pas emporter *par précipitation*. Arrêtons nos regards sur quelque importante vérité, qui aura saisi notre esprit et notre cœur; considérons, pesons, goûtons, ruminons, jouissons. La vérité est *le pain de l'âme*. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau; il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre. *Tenons-en une*, serrons-la jusqu'à nous l'incorporer; attachons-y notre cœur plutôt que notre esprit; tirons-en, pour ainsi dire, tout le suc, à force de la presser par notre attention (2).

(1) Præcipitatio, in actibus animæ, metaphorice dicitur secundum similitudinem a corporali motu acceptam. Dicitur autem præcipitari secundum corporalem motum, quod a superiori in ima pervenit, secundum impetum quemdam proprii motus, vel alicujus impellentis, non ordinate descendendo per gradus. Summum autem animæ, est ipsa ratio. Imum autem est operatio per corpus exercita. Gradus autem, medii per quos oportet ordinate descendere, sunt: memoria præteritorum, intelligentia præsentium, solertia in considerandis futuris eventibus, ratiocinatio conferens unum alteri, docilitas per quam aliquis acquiescit sententiis majorum, per quos quidem gradus aliquis ordinate descendit, recte conciliando. Si quis autem feratur ad agendum per impetum voluntatis vel passiones, pertransitis hujusmodi gradibus, erit præcipitatio (2. 2. q. 53. a. 3).

(2) Cf. Bossuet, *Premier sermon sur le dimanche de la Quinquagésime*, 1^{er} point. *Méditations sur l'Évangile*, 1^{re} part., 21^e jour.

« Notre conscience, dit Bossuet, n'a jamais le loisir de nous parler, et toutes nos heures sont si occupées, qu'il ne reste plus de temps pour cette audience. Cependant, *la réflexion* est toute la force de l'esprit. Il y a cette différence entre la raison et les sens, que les sens font d'abord leur impression ; leur opération est prompte, leur attaque est brusque et surprenante ; au contraire, la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour ordonner ses principes, pour affermir ses résolutions. Il faut que, par son attention, elle se donne à elle-même un certain poids, une certaine consistance pour ne pas être emportée par le premier vent. Le vent des passions nous emporterait, si notre âme ne se roidit et ne s'affermît elle-même par une attention actuelle (1). »... Nous avons la connaissance de la vérité, dit-il ailleurs (2), mais nous n'en sommes pas plus avancés pour cela ; car il est très indubitable que notre âme n'est illuminée que par *la réflexion*. Ce n'est pas assez de savoir les choses et de les avoir cachées dans la mémoire ; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres, et

(1) Bossuet, *Sur la véritable conversion*.

(2) *Sur le respect dû à la vérité*, 2^e point.

cette connaissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer. Nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparaisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi, comme enchantés par nos plaisirs ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités de salut, et la foi est en nous inutilement. Toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts, ni les esprits attentifs: *Nescierunt neque intellexerunt; obliti sunt ne videant oculi eorum, et ne intelligant corde suo; non recogitant in mente sua, neque cognoscunt, neque sentiunt* (1). Ils ne connaissent rien, ils ne comprennent rien; ils sont tellement couverts de boue que leurs yeux ne voient point et que leur cœur n'entend point. Nul d'entre eux ne rentre en soi-même; nul n'a ni connaissance ni intelligence. *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (2); la lumière même de mes yeux n'est plus avec moi, dit David. Ce n'est pas une lumière

(1) Isaïe, XLIV, 18, 19.

(2) Ps. XXXVII, 11.

étrangère, c'est *la lumière de ses yeux* qui l'a tout à fait abandonné, parce qu'il n'y faisait pas *de réflexion*, parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser, parce que, faute de penser à ce qu'il sait, il est dans le même état que s'il ne le savait pas. Le prophète Jérémie a raison de dire que toute la terre est désolée à cause qu'il n'y a personne qui pense ni qui réfléchisse : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (1).

III. Faisons-nous donc une habitude de *réfléchir*, afin que la réflexion *affermissse* nos actes. Cet affermissement nous est nécessaire tant que nous sommes dans cette vie, où nous ne voyons *qu'en partie*, comme dit saint Paul (2); c'est-à-dire imparfaitement. De la faiblesse de nos vues vient celle de nos résolutions. En cet état, Dieu a voulu mettre dans l'esprit humain la force, pour ainsi parler, de *redoubler* ses actes par la réflexion, pour donner de la fermeté à ses mouvements directs. Les actes directs ont quelque chose de plus simple, de plus naturel, de plus sincère peut-être qui vient plus du fond, si vous voulez; mais la réflexion, qui a la force de

(1) Jérém., XII, 11.

(2) I, Cor., XIII, 9.

les confirmer, venant par dessus, elle fait dire à David : *J'ai juré, et j'ai résolu de garder les lois de votre justice* (1). C'est pourquoi la réflexion est appelée l'ŒIL DE L'ÂME, parce que l'acte direct n'étant pas le plus souvent assez aperçu, la réflexion en l'apercevant l'affermirait avec connaissance, et comme par *un jugement confirmatif*. Elle a aussi ses profondeurs, lorsque nous faisons ces réflexions profondes, qui font entrer si avant nos résolutions dans notre cœur. C'est une vaine pensée de s'imaginer qu'à force d'avoir réfléchi, on n'a plus besoin de le faire ; ce qui pourrait être vrai jusqu'à un certain degré, mais non jamais simplement et absolument. Tant que le jugement peut vaciller, et que la volonté est muable, la réflexion leur est nécessaire. C'est ce que saint Thomas a bien compris, lorsqu'il a dit : *Que la volonté était naturellement réfléchissante sur elle-même, qu'on aimait à aimer, qu'on voulait vouloir* (2) et le reste. Tout cela grave, fortifie, imprime les actes dans le cœur. Tout cela fait qu'on connaît, qu'on aime la vérité de plus en plus, qu'on s'en laisse pénétrer, et, pour ainsi dire, *imbiber*. Voyez, quand on jette une éponge

(1) Ps. CXVIII, 106.

(2) I, 2, Q, 26, 2.

dans la mer, elle s'imbibe peu à peu, elle se remplit ; et à mesure qu'elle se remplit, elle descend par degrés jusqu'au fond des abîmes. Que si vous la retirez ensuite, et la pressez entre vos mains, elle rendra l'eau non pas goutte à goutte, mais par torrents. Il faut laisser votre âme se plonger ainsi dans ces vérités principes et fondamentales : *Dieu seul !... Le reste, accessoire !* Il faut la laisser s'en pénétrer, s'en imbiber tout entière, descendre par degrés jusqu'au fond des abîmes ; car il y a des abîmes, il y a des profondeurs dans ces vérités évidentes, claires et limpides. Et quand l'heure viendra, où il faudra vous retirer, où vous devez vaquer à vos occupations ordinaires ; pour peu qu'on vous presse, vous parlerez, mais de cette éloquence qui coule des lèvres comme une abondante rosée, et qui s'échappe par torrents.

IV.

LES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES,

Pour L'HOMME DE BIEN ;

Le vrai Sage.

« Obéir à Dieu ; et en obéissant à Dieu, s'ordonner soi-même, et ordonner tout le reste, selon Dieu » ;... voilà, dit saint Thomas, LA VÉRITABLE SAGESSE ! En Dieu est LA SAGESSE personnelle, essentielle, créée. C'est son VERBE, sa parole intérieure, sa raison, son intelligence, son conseil ; l'idée, le commandement et l'ordre même de Dieu, qui précède tous ses ouvrages, les compose, les règle, les gouverne et les ordonne à sa gloire. Tout ce que Dieu fait, et tout ce qu'il permet, c'est par *sagesse* et par raison qu'il le fait et

qu'il le permet. Tout y est *sagesse*, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. Élevons-nous jusqu'à notre modèle. Agissons aussi en tout avec *sagesse*. Croyons qu'il est de notre *sagesse* de nous soumettre à la *sagesse* de Dieu ; de régler les choses comme elle les règle ; en un mot : « *de nous ordonner nous-mêmes, et d'ordonner tout le reste, selon Dieu et pour sa gloire.* » (1). La fausse sa-

(1) « *Sapientia* est : « *Scientia rerum per altissimas causas* ». Ille qui cognoscit et considerat omne quod existit, seu totum universum, per altissimam causam, quæ Deus est, quæ consideratio seu visio est *visio PRINCIPII*; et deinde per illam altissimam causam certissime de aliis omnibus judicat et secundum illam omnia ordinat, ille simpliciter et maxime *sapiens* dicitur » (I. P. Q. 1. a. 6. 0. — 2. 2. Q. 45. a. 1. 6. — a. 3. 3^m).

« Ille vero qui cognoscit et considerat causam altissimam non simpliciter, sed in aliquo genere, et per eam potest de omnibus quæ sunt illius generis judicare et ordinare, ille non simpliciter et maxime *sapiens* dicitur, sed *sapiens SECUNDUM QUID*, in aliquo genere » (I. P. Q. 1. a. 6. 0. — 2. 2. Q. 45. a. 1. 0).

« Ille erit per excellentiam et simpliciter *ipsamet sapientia*, qui altissimam causam comprehendens, omnia cum ipsa comprehendit, disponit et ordinat, scilicet ipse Deus, ipsamet *Sapientia* quæ est apud Deum. — Sapientes et nos erimus illam audiendo ; per participationem quamdam illius sapientiæ divinæ, elevando nosmetipsos usque ad ultimam causam, et per illam, in quantum est datum infirmis humanæ naturæ viribus, omnia contemplan-do et ordinando. Ille igitur est homo

gesse, qui est la *sagesse* du siècle, prend pour fin dernière, c'est-à-dire pour but suprême de la vie, un bien terrestre quelconque. Pour en jouir, elle règne, ordonne et dispose toutes choses. Cette *sagesse* est INSENSÉE ET MAUVAISE ; ... *insensée* (1), parce qu'il y a *defaut de jugement* dans l'homme qui préfère la créature à Dieu, et qui, par beaucoup de peines et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte ; ... *mauvaise* (2), parce

vere *sapiens* qui ordinem contemplatur, et illum ordinem amat, id est, qui actu ordinat seipsum et omnia ad unam altissimam causam, quæ Divina est et summa Majestas » (2. 2. Q. 45. a. 1. 1^m).

« *Sapientia* ad quam pertinet Dei cognitio, homini, maxime in statu hujus vitæ, non potest perfecte advenire, ut sit quasi ejus possessio ; sed hoc solius Dei est. Sed tamen illa modica cognitio, quæ per sapientiam de Deo haberi potest, omni alii cognitioni præfertur » (1. 2. Q. 66. a. 5. 3^m).

(1) « *Sapientia* enim mundi illa est quæ accipit pro causa altissima et fine ultimo aliquod terrenum bonum. Talis vero sapientia STULTA est. Ille enim stultus est qui patitur defectum in judicio, seu qui deficit in sententia judicii circa aliquod gravissimum. Jamvero sapiens qui ponit Deum post creaturam, id est, qui ponit altissimam causam post infimam, ille deficit in sententia judicii circa aliquod gravissimum, et ideo STULTUS, et illius sapientia STULTA » (2. 2. Q. 46. a. 1. 1^m).

(2) « *Sapientia* enim mundi provenit ex hoc quod sensus spiritualis hebetatus est, ut non sit aptus ad spiritualia judicanda. Hebetatur autem homo quia im-

que, plongé dans la matière et la luxure, l'homme ne peut rien comprendre des choses divines. De là, cette définition, si simple et si rationnelle, du BIEN et du MAL. Le *bien* c'est ce qui tend à Dieu. Dieu est le bien, le souverain bien, le bien parfait. Dieu est le *seul bien*. Ce qui mène à lui, ce qui tend à lui, ce qui rapproche de lui, *voilà le bien*. Il n'y pas, il ne peut pas y avoir une autre manière de le concevoir. Le *mal*, au contraire, c'est ce qui ne tend pas à Dieu, c'est ce qui éloigne de Dieu, c'est ce qui est opposé à Dieu; voilà tout, voilà la seule raison du *mal*. Croyons-nous que le *seul mal* pour l'homme, c'est-à-dire pour l'âme, LE MAL PAR DESSUS TOUS LES MAUX, LE MALHEUR EXCÉDANT TOUS LES MALHEURS, soit dans la privation de Dieu, DANS LA DÉSOBÉISSANCE A SES ORDRES, dans l'éloignement de sa loi, dans la perte de la raison et de la

mergitur ad terrena per luxuriam. Porro immersio in rebus terrenis et vanis gravis deordinatio et mala » (2. 2. Q. 46. a. 3. 0).

« Sapientia hujus mundi STULTITIA est apud Deum. Scriptum est enim : comprehendam sapientes in astutia eorum. Dominus novit sapientium cogitationes, quoniam vanæ sunt » (1. Cor. 3. 19 et seqq.).

« Animalis homo non peperit ea quæ sunt spiritus Dei. Stultitia est illi et non potest intelligere. Spiritualis judicat omnia, et ipse a nemine judicatur » (1. Cor. 2. 14 et 15).

droiture (1) ? Quand l'âme est dans la voie qui conduit à Dieu, quand elle poursuit sa route, quand elle chemine fidèlement pour arriver au terme, quand elle se rend à elle-même ce témoignage qu'elle marche à la possession du BIEN souverain et parfait ; la foudre peut gronder, les fleuves déborder, la mer se soulever de fureur et engloutir tous ses rivages, le soleil disparaître, et ce flambeau du monde s'éteindre au milieu du jour, le ciel se mettre en pièces, ou se retirer comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même, la terre manquer sous nos pieds, et un fondement si solide être tout d'un coup réduit en poudre ; les contagions, les pestes, les famines, les guerres, les dissensions, les massacres sanglants, peuvent décimer toutes les populations et promener de toutes parts

(1) « Quid ergo bonum est ? OBEDIENTIA. Quid malum ? INOBEDIENTIA. Hoc enim esse bonum ac malum, audi quo pacto doceat propheta cum dicit : quid bonum, et quid Dominus Deus requirit a te ? Dic quid sit bonum ? *Ut diligas Dominum Deum tuum* (Mich. 6. 8). Vides bonum esse obedientiam ? Siquidem ex dilectione oritur obedientia. Et rursus : Duo mala fecit populus meus hic : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas contritas, quæ non poterunt continere aquam (Jer. 2. 13). Vides inobedientiam et derelictionem malum esse ? Hoc igitur teneamus obedientiam bonum esse, atque inobedientiam malum » (S. Joan. Chry. in Gen. *serm.* 7).

le ravage et la ruine ; l'âme se porte à Dieu, elle s'attache à Dieu, elle se soumet à Dieu ;... IL N'Y A PAS DE MAL POUR ELLE !... Pourquoi ? Parce qu'elle est dans l'ordre et qu'elle remplit les desseins du Créateur. Au contraire, l'âme se révolte contre les ordres suprêmes de la volonté de Dieu ; elle préfère sa volonté à celle de Dieu ; sa volonté dépendante à la volonté souveraine ; sa volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite et infaillible ; sa volonté propre et individuelle à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste, où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve sa règle, son ordre, sa consistance, son repos ; cette âme, possédât-elle tous les biens de ce monde, tous les trésors, toutes les gloires, tous les plaisirs ;... ELLE EST DANS LE MAL ;... *le mal* est son partage ; elle n'a que le *mal* en partage ; *aucun bien* ;... PAS UN SEUL (1) ! — En suivant sa volonté propre, jusqu'à ou-

(1) « Ubi Deus non est, nec veritas ulla est. Ubi veritas nulla est, merito et talis disciplina est. At ubi Deus, ibi metus in Deum, qui est initium sapientiæ. Ubi metus in Deum, ibi gravitas honesta, et diligentia adtonita, et cura sollicita, et adlectio explorata, et communicatio deliberata, et promotio emerita, et sub-jectio religiosa, et apparitio devota, et processio modesta, et Ecclesia unita, et Dei omnia » (Tert., *De Præscript. hæret.*, cap. XLIII).

blier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu et ne s'arrêter non plus à sa défense, que s'il n'était pas; l'âme n'a plus que ce qu'elle peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui la troublent dans le bien particulier qu'elle a préféré au souverain bien. Elle a perdu la vérité, qui est la nourriture de son intelligence, l'emploi légitime de sa liberté, la pureté de sa conscience; en un mot, *tout le bien* et tout l'ornement de la créature raisonnable; et si elle garde encore le fond de son être, c'est son malheur extrême, parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances, l'objet de sa justice et le sujet de toutes les misères possibles. — Apprenons donc à être HOMME DE BIEN, homme soumis par sa nature, et soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui dirige toute notre conduite...

Obéir à Dieu; et, en obéissant à Dieu,

« nous ordonner nous-mêmes et ordonner tout le reste selon Dieu » : voilà LA VÉRITABLE SAGESSE, voilà la vérité, voilà la raison, voilà la philosophie, voilà la logique, voilà cette loi souveraine, ce principe essentiel, ce fondement inébranlable, sans lequel nous n'existerions pas, sans lequel nous n'avons ni intelligence, ni cœur, ni volonté, ni conscience, ni vertu, ni dévouement, ni honneur, ni gloire,... rien, rien (1).

(1) Cf. S. Thomas, *Somme*, 2-2, qq., 45 et 46. — Bossuet, *Sermon pour la Circoncision de N.-S.*, 1^{er} point. — *Traité de la Concupiscence*, ch. XI, XII, XIII, *passim*.

V.

LES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES,

DONNENT, DANS CE MONDE, LE SEUL VRAI
BONHEUR.

Connaitre Dieu, aimer Dieu, obéir à Dieu, c'est là tout l'homme, parce que c'est là, même en ce monde, TOUT SON BONHEUR... L'âme est une chose faite à l'image et à la ressemblance de Dieu; elle ne peut donc être heureuse que DANS LA RESSEMBLANCE DE SON BONHEUR AVEC CELUI DE DIEU. Le bonheur n'est pas dans les sens, qui sont trop attachés au corps et à la partie de l'homme, grossière et mortelle, que les bêtes ont comme nous, et plus parfaite en certains endroits; il est dans la partie immortelle et intelligente, où est l'image de

Dieu, dont la principale opération, et la source de toutes les autres, c'est LA CONNAISSANCE ; et voilà pourquoi il est écrit dans le saint Évangile, que la vie bienheureuse est de CONNAÎTRE le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé. La vie bienheureuse commencée consiste à connaître PAR LA FOI ; et la vie bienheureuse consommée consiste à voir FACE A FACE ET A DÉCOUVERT. Unissons-nous, dès cette vie, à la connaissance et à l'amour que Dieu a pour lui-même ; lui seul se connaît et s'aime dignement. Unissons-nous, dis-je, autant que nous pouvons, à cette incompréhensible connaissance qu'il a de lui-même ; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connaît ; et déjà nous vivons de sa vie et de sa béatitude. « Dieu est heureux, dit Bossuet, l'âme peut être heureuse. Dieu est heureux en se possédant lui-même ; l'âme est heureuse en possédant Dieu. Dieu se possède en se connaissant et en s'aimant lui-même ; l'âme possède Dieu en le connaissant et en l'aimant. Dieu ne sort pas de lui-même pour trouver son bonheur ; l'âme ne peut être heureuse que par un *transport* (1). » « O âme, VOUS CONNAISSEZ ET VOUS AIMEZ ; c'est là

(1) Bossuet, *Lettres de piété et de direct.*, lett. 23^e.

ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre Auteur, qui n'est que CONNAISSANCE ET QU'AMOUR. La connaissance vous est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour vous est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même ? Et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même ? O âme, voulez-vous être heureuse, c'est-à-dire connaître la chose la plus parfaite et la posséder ? Tenez-vous attachée et comme suspendue, par la connaissance et par l'amour, à celui qui est toute vérité et toute bonté. Alors vous serez heureuse, parce qu'encore que vous n'ayez rien de votre propre fond, vous possédez un bien infini, et vous le possédez d'une manière si assurée, que vous n'avez qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisque, aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession ou plutôt c'est ce qui la fait (1). »

Que bienheureux est cet état, où l'âme entièrement soumise à Dieu se donne en proie à l'amour divin ; où, rappelant sa connaissance et son amour à cet unique objet, elle s'élève au-dessus d'elle-même et de

(1) Sermon pour la profess. de M^{me} de La Vallière.

toutes les choses créées pour s'unir à Lui. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là, est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là, est la force et le courage ; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là, se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là, on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même :... à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même ;... au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même ;... enfin, on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais, en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

Le péché renverse et pervertit un si bel ordre, le péché qui est une révolte contre Dieu, une désobéissance à Dieu, une séparation de Dieu. Ne tenant plus à Dieu, comme

au seul appui de son être, l'âme tombe de Dieu sur elle-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent. Roulée et enveloppée parmi ces objets qu'elle aime et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle se partage en mille affections déréglées et erre de désirs en désirs, sans jamais pouvoir les contenter. O âme, voilà le comble de tes maux: en te cherchant tu te perds. Tu t'épuises dans l'empressement, dans l'embarras, dans le bruit et dans le tumulte des choses humaines; tu te consumes par des efforts aussi vains que laborieux; tu te tourmentes comme dans un songe; l'ennui te dévore, le chagrin te tue. Ah! pourquoi placer ta confiance, ton appui, ton soutien dans la créature? Ne sais-tu pas que le soutien de la créature est le soutien d'un roseau, qui non seulement fait tomber, mais qui perce la main? Pour être heureuse, ô mon âme, il faut que ton repos soit assuré; pour qu'il soit assuré, il faut qu'il s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Dieu seul est immuable, Dieu seul est nécessaire; tout le reste change, tout le reste passe, tout le reste n'est rien (1).

(1) « *Sitiviit anima mea ad Deum vivum. Quid in corpora insanitis? Quid corpora amatis? Quid gloriam desideratis? Quid concupiscitis voluptatem? Nihil*

eorum manet et vivit perpetuo, sed diffluit et præterit, et est umbra inanius, somniisque fallacius, ac citius quam verni flores corrumpitur et interit. Incerta est eorum possessio, instabilis eorum usus et fruitio, velox est mutatio. In Deo autem nihil est huiusmodi, sed vivit quidem et manet perpetuo, nullam mutationem, nec ullam conversionem suscipiens. Caducis ergo et momentaneis relictis, eum qui est æternus et perpetuus amemus » (S. Joan. Chry. in Psal. XLI. n° 6).

VI.

LES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES,

PROCURENT LE SALUT ÉTERNEL.

I. *Obéir à Dieu : c'est là tout l'homme, parce que c'est là le salut de son âme, et pour le temps et pour l'éternité...* En obéissant à Dieu, *je connais et j'aime Dieu*; et cela même, avons-nous dit, c'est le posséder, posséder ce que je connais de meilleur; et posséder ce que je connais de meilleur, *c'est être heureux*. Je le suis donc? Cependant, si j'étais heureux, je n'aurais rien à désirer. Puis-je dire que je n'ai rien à désirer? Loin de moi cet aveuglement (1). Quelque chose me *manque*, je ne suis pas heureux. Que peut-il me man-

(1) Cf. Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, 9^e élév.

quer ? En cherchant en moi-même ce qui me manque, je le trouve facilement. « Je connais Dieu, je l'avoue, mais je le connais *très imparfaitement* ; ce qui fait que mon amour pour lui est *trop faible* ; et de là aussi me vient la faiblesse de désirer tant de choses bonnes ou mauvaises. Voici, *voici ce qui me manque* : connaître Dieu plus parfaitement que je ne le fais ; *le connaître* comme dit saint Paul, *ainsi que j'en suis connu* : le connaître à nu, à découvert, en un mot le voir FACE A FACE, sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu *m'ajoute* cela, qu'il me dise comme à Moïse : *je te montrerai tout bien* ; alors, je dirai avec saint Philippe : *Maître, cela nous suffit*. Mais cela n'est pas de cette vie. Quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à désirer pour la connaissance. Et pour l'amour, que sera-ce ? Quand nous verrons Dieu *face à face*, nous verrons toute beauté, toute bonté, toute perfection, la source de tout bien, tout le bien uni, pourrons-nous faire quelque chose de plus que l'aimer ? Non, sans doute ; voir un objet si parfait, et l'aimer, c'est la même chose ; et notre amour sera parfait, venant d'une connaissance parfaite (1). » Dieu uni au fond de notre être, et

(1) Cf. Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, 9^e élév.

se manifestant lui-même, produira en nous *la vision bienheureuse* ; et par *cette vision bienheureuse*, il produira en nous *un éternel et insatiable amour*.

II. Telle est donc MA FIN DERNIÈRE ET SUPRÊME, MA SUPRÊME ET DERNIÈRE BÉATITUDE ; laquelle consiste, dit saint Thomas, non dans les richesses, non dans les honneurs, non dans la bonne renommée, non dans la puissance, non dans les biens du corps, non dans les voluptés charnelles, non dans quelque bien de l'âme, non dans quelque bien créé, mais dans la vision de la divine essence : « ULTIMA ET PERFECTA BÉATITUDO NON POTEST ESSE NISI IN VISIONE DIVINÆ ESSENTIÆ » ; et la preuve qu'en apporte le docteur angélique est cette parole de saint Jean dans sa première épître : Quand Dieu apparaîtra, nous lui serons semblables, et nous le verrons tel qu'il est : CUM APPARUERIT, SIMILES EI ERIMUS, ET VIDEBIMUS EUM SICUTI EST (1). Comme un nuage que le soleil

(1) I. Joan., 3, 2.

« In divitiis beatitudo non consistit,... nec in honore,... nec in fama seu gloria,... nec in potestate,... nec in aliquo corporis bono,... nec in voluptate,... nec in aliquo bono animæ,... nec in aliquo bono creato,... sed IN VISIONE DIVINÆ ESSENTIÆ » (1. 2. Q. 3. a. 3. 4. 5. 6 et 8).

perce de ses rayons, devient tout lumineux, tout éclatant, tout brillant ; ainsi notre âme exposée à Dieu, à mesure qu'elle le pénètre, elle en est aussi pénétrée ; et nous devenons dieux, en regardant attentivement la Divinité,... par la claire vue de sa face. C'est jusqu'à ce sommet de gloire et de béatitude que Dieu veut élever sa chétive et frêle créature, il lui a un jour murmuré à l'oreille du cœur cette ineffable parole : MOI-MÊME SERAI TA RÉCOMPENSE, IMMENSE A L'EXCÈS (1). Il l'a créée pour l'associer, comme fils et héritier, à son règne éternel. Il veut la rendre capable de vivre de sa vie, de jouir de ses jouissances, de goûter ses félicités, de voir les immensités que perce son propre regard. Lui-même, il veut se donner à voir, non plus à travers les voiles et les figures, mais *face à face, tel qu'il est*, dans la réalité de son essence, et sous les torrents de lumière de la claire vision. Et parce que, dit saint Augustin, Dieu sera à tous les esprits bienheureux leur commun spectacle, il sera aussi leur commune joie, il sera leur commune paix (2),... il sera

(1) Gen., XV, 1.

(2) « Commune spectaculum erit omnibus Deus ; commune gaudium erit omnibus Deus ; communis pax erit omnibus Deus » (S. Aug. in Ps. LXXXIV).

tout en tous, comme parle l'apôtre : UT SIT DEUS OMNIA IN OMNIBUS (1).

« DIEU SERA TOUT EN TOUS. Que peut-on entendre de plus court ? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense ? Dieu est un, et en même temps il est tout ; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, DIEU EST TOUT ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, DIEU EST TOUT ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, DIEU EST TOUT. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos. DIEU EST TOUT, non seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature ; mais encore il est TOUT EN TOUS par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures » (2).

(1) I, Cor. XV, 28.

(2) Cf. Bossuet, 3^e sermon pour la Fête de tous les Saints.

O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes et inaccessible hauteur, comment pouvoir vous atteindre ? Comment sonder cet abîme de gloire et de majesté, cet océan de béatitude dans lequel sera plongée notre âme embrasée d'amour ? Et cependant cela est vrai, et nous rendons grâces à Dieu ; nous le louons, à cause de cette grande gloire qui nous sera communiquée. Toute notre action au ciel, sera un *Amen*, un *Alleluia* sans fin. Car, dit saint Augustin, que signifie cet *Amen* ? Que veut dire cet *Alleluia* ? *Amen*, il est vrai ; *Alleluia*, louez Dieu ! Dieu est la vérité, immuable, qui ne connaît ni défaut, ni progrès, ni déchet, ni accroissement, ni le moindre attrait pour la fausseté ; éternelle et stable, elle demeure toujours incorruptible... Ainsi, nous dirons effectivement *Amen*, mais avec une satiété insatiable, si l'on peut parler ainsi, parce que ce bien, toujours satisfaisant, produira en nous un plaisir toujours nouveau. Autant donc que vous serez insatiablement rassasié de la vérité, autant direz-vous par cette insatiable vérité, *Amen*, il est vrai. Reposez-vous et voyez : ce sera un sabbat continuel. Et telle sera la vie des saints, telle l'action de leur paisible inaction. Là, il y aura une grande stabilité, et l'immortalité même de

notre corps, sera attachée à la contemplation de notre Dieu (1). De l'âme en effet le flot divin, l'onction de la gloire, s'épanchera sur le corps pour le rendre glorieux et immortel. Ce qu'il y a en lui de mortel sera dévoré par la vie; ce qu'il y a en lui de terne et d'obscur sera illuminé par la gloire, il sera réformé. D'obscur et misérable qu'il est, Dieu le fera radieux et étincelant comme est le corps du Christ. C'est le dernier achèvement de l'œuvre de Dieu. C'est le « CONSUMMATUM EST »

(1) Quid est enim Amen? Quid Alleluia? Amen est verum; Alleluia, laudate Deum... Deus veritās est, incommutabilis, sine defectu, sine provectu, sine detrimento, sine augmento, sine alicujus falsitatis inclinatione, perpetua et stabilis, et semper incorruptibilis manens... Amen utique dicemus, sed insatiabili satietate. Quia enim non deerit aliquid, ideo satietas; quia vero illud quod non deerit semper delectabit, ideo quædam, si dici potest, insatiabilis satietas erit. Quam ergo insatiabiliter satiaberis veritate, tam insatiabili veritate dices, Amen (*)... Vacate et videte... Sabbatum perpetuum (**)... Et hæc erit vita Sanctorum, hæc actio quietorum (***)... Stabilitas ibi magna erit, et ipsa immortalitas corporis nostri jam suspendetur in contemplatione Dei.

(*) S. Aug., Serm., CCCLXII, n. 29.

(**) Ibid., n. 28.

(***) Ibid., n. 30.

suprême de sa bonté, de sa puissance et de sa gloire.

III. — Tais-toi, mon âme; ne parle plus. Le temps n'est pas encore venu de voir Dieu et de le posséder pleinement, mais de travailler sur la terre pour mériter cette claire vue et cette pleine possession. Et en quoi consiste ce travail ? Uniquement à faire la volonté de Dieu, avec une entière obéissance. Fallût-il être un holocauste entièrement consumé par le feu, laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer jamais à ce que Dieu veut de nous. C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouvent, même dès ce monde, l'égalité, le repos, le bonheur. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose et demain une autre; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour; une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur. Le seul remède à ces alternatives journalières et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme est toujours le même lorsqu'il est soumis à sa volonté. On n'a pas besoin de

chercher des raisons particulières pour expliquer tel ou tel événement et pour se calmer; la souveraine raison, au-dessus de toute raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu est elle seule sa raison, et toute notre raison pour toutes choses.

§ IV

CONSÉQUENCE GÉNÉRALE

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

§ IV.

CONSÉQUENCE GÉNÉRALE

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES :

Obéir à Dieu !.... Tout le reste accessoire !

OBÉIR A DIEU ; ... DONC, vaincre en nous tous les obstacles à la volonté de Dieu ; ... et, pour les vaincre, « se FAIRE INDIFFÉRENTS à toutes choses créées ; usant de ces choses ou n'en usant pas,

SELON qu'elles nous aident ou qu'elles ne nous aident pas à *obéir à Dieu...* (1) »

« Être comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel; un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu (2). »

(1) Saint Ignace, *Principe et fond. des exercices*.

(2) Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. iv.

I.

SE FAIRE INDIFFÉRENTS.

Prêtez l'oreille au dedans, ayant les yeux de l'esprit toujours tournés et toujours attachés à cette lumière intérieure, où l'on voit que *Dieu est tout, et que tout le reste n'est rien*. — Avant la création, Dieu seul était ; et hors de lui, il n'y avait que le pur néant, si toutefois l'on peut mettre avant ou après, dedans ou dehors, ce qui n'est rien. Dieu a voulu faire le monde et lui donner le commencement que lui seul connaît ; mais le monde ne change point pour cela de nature. Il demeure toujours *un pur néant* en lui-même, et ne subsiste que *par son rapport à Dieu*, qui lui donne l'être. Il ne faut donc le regarder que de ce côté-là et ne rien voir

de ce qui y est que *selon Dieu et dans la volonté de Dieu*. Tout n'étant rien, excepté Dieu, il est nécessaire que *nous voyions tout en Dieu et Dieu en tout*. Et, certes, dans le monde, nous rencontrerons bien des objets qui ont quelque douceur ; souvenons-nous que ce ne sont que des gouttelettes qui découlent de la fontaine divine de l'éternelle douceur ; qu'il faut, par conséquent, savourer leur douceur, non en elles-mêmes et séparément de la source, mais dans leur source. Séparées de la fontaine divine, ces gouttelettes donnent la mort ; unies à cette fontaine, elles donnent la vie et le rassasiement de tout bien. La vraie sagesse consiste à puiser des gouttelettes, mais dans leur fontaine divine ; à goûter le miel, mais dans son rayon ; à aimer la créature, mais dans le Créateur. Il ne nous est pas défendu de jouir des biens temporels ; mais comprenons où nous devons en jouir. Jouissons de ces biens, non en eux, mais en Dieu, et pour Dieu. « Ce qui a été fait était vie en lui : » *Quod factum est, IN IPSO vita erat*. Toute créature qui sort des mains du Créateur est comme un rayon qui s'échappe de son soleil. C'est la vie, c'est la beauté, c'est la puissance, c'est la lumière, c'est la chaleur ; mais en tant que ce rayon tient à son soleil et est contemplé dans son foyer, en

Dieu, IN IPSO. En dehors du foyer, le rayon n'est rien. C'est l'impuissance, c'est la nuit, c'est le néant, c'est la mort. Mais pour voir toutes choses en Dieu et Dieu en toutes choses, l'âme doit être dans une disposition toute particulière, disposition que saint Ignace appelle : INDIFFÉRENCE. *Il est nécessaire, dit-il, de se faire indifférents pour tout ce qui n'est pas Dieu ou ordre de Dieu* (1).

(1) Cf. Bossuet, *Lettres de piété*; lettre 162°. — Le Père Vincent Carafa, *Élévation à Dieu*; 10^e élévation.

II.

SE FAIRE INDIFFÉRENTS

*Pour tout ce qui n'est pas Dieu ou ordre
de Dieu !*

CETTE INDIFFÉRENCE ne peut donc tomber sur LA VOLONTÉ DÉCLARÉE ET SIGNIFIÉE DE DIEU ; autrement, il deviendrait indifférent de vouloir ou ne vouloir pas *ce que Dieu déclare qu'il veut* ; ce qui serait aller contre notre fin, qui est d'*obéir à Dieu*. Dieu nous propose clairement les vérités qu'il VEUT que nous croyions ; les biens qu'il VEUT que nous espérons ; les peines qu'il VEUT que nous craignons ; ce qu'il VEUT que nous aimions ; les commandements qu'il VEUT que nous observions, et les conseils qu'il VEUT que nous

suivions. En tout cela, il n'y a point d'*indifférence* possible. Point d'*indifférence* pour l'OBÉISSANCE que nous devons à notre Créateur et Seigneur ; point d'*indifférence* pour le SALUT qu'il faut *espérer* et auquel il faut *travailler* de toutes ses forces ; parce que c'est la *volonté signifiée* de Dieu, c'est-à-dire que Dieu nous a SIGNIFIÉ et MANIFESTÉ qu'il veut et entend que tout cela soit cru, espéré, craint, aimé et pratiqué. A cette volonté de Dieu, clairement *manifestée*, nous DEVONS conformer notre cœur, croyant selon sa doctrine, espérant selon ses promesses, craignant selon ses menaces, aimant et vivant selon ses ordres. C'est là faire son *salut*, pour lequel *toute indifférence est exclue*. Il y a OBLIGATION de vouloir notre salut, parce que Dieu le VEUT, et qu'il VEUT que nous le voulions ; d'en prendre soin, parce que Dieu VEUT que nous prenions ce soin ; de lui demander pour cela tout ce qui nous est nécessaire, c'est-à-dire la continuation de ses grâces et la persévérance, parce que Dieu VEUT que nous le lui demandions. — Il est vrai que saint François de Sales loue cette *héroïque indifférence* de saint Paul et de saint Martin, qui semblait s'étendre jusqu'au désir de voir Jésus-Christ, dans laquelle vue est la béatitude et le *salut* de l'âme ; oui, sans

doute ; mais entendons bien ce qu'il veut dire. Je crois savoir que saint François de Sales ne parle jamais d'*indifférence* dans le choix du paradis et de l'enfer ; d'*indifférence* QUAND AU FOND de voir Jésus-Christ ou de ne le voir pas absolument, de lui être agréable ou d'être haï de lui, d'avoir pour lui de l'amour ou en être privé dans le temps et dans l'éternité, par une entière soustraction de ses dons ; car, qui pourrait souffrir cette BARBARE INDIFFÉRENCE ? ou qui jamais a été moins *indifférent* que saint Paul sur ce sujet ? Mais l'*indifférence* dont il parle, et qui semble s'étendre jusqu'au désir de voir Jésus-Christ, ne peut s'étendre et ne s'étend, en effet, que QUANT AU PLUS TÔT OU AU PLUS TARD, qui est une chose appartenant aux ÉVÉNEMENTS, puisqu'elle dépend du moment de notre mort ; et c'est à l'égard de pareils ÉVÉNEMENTS, comme nous le verrons bientôt, qu'il faut restreindre l'*indifférence*.

D'autres expressions de saint François de Sales, qui ont rapport au même sujet, doivent également être expliquées et entendues comme il faut. Ainsi, dans le iv^e chapitre du IX^e livre de *l'Amour de Dieu*, ce grand saint affirme que le cœur *indifférent* préférerait l'enfer au paradis, s'il savait qu'en celui-là, il y eût un peu plus de bon plaisir de Dieu

qu'en celui-ci. Dans ses *Entretiens*, on trouve à peu près la même proposition, quand il dit que les saints qui sont au ciel ont une telle union avec la volonté de Dieu que s'il y avait un peu plus de son bon plaisir en enfer, ils quitteraient le paradis pour y aller. Ces expressions, et d'autres semblables qui se rencontrent çà et là sous la plume du saint docteur, doivent, je le répète, être entendues sainement. Car il est certain que si, PAR IMPOSSIBLE, il y avait plus du plaisir de Dieu dans l'enfer, le juste le préférerait; oui même, il préférerait l'enfer au paradis, s'il savait qu'en celui-là, il y eut un peu plus de bon plaisir divin qu'en celui-ci; en sorte que si, PAR IMAGINATION DE CHOSE IMPOSSIBLE, il savait que sa damnation fut un peu plus agréable à Dieu que son salut, il quitterait son salut et courrait à sa damnation; mais, COMME CELA N'EST PAS ET NE PEUT PAS ÊTRE, il s'ensuit très évidemment qu'il n'y a pas, sous ce rapport, d'*indifférence* à pratiquer, ne pouvant jamais y en avoir entre le *possible* et l'*impossible*, c'est-à-dire entre ce qu'on sait que Dieu veut et ce qu'on sait qu'il veut si peu qu'il ne peut pas même le vouloir. Il ne peut vouloir, en effet, que le paradis soit sans amour et que l'amour passe à l'enfer; que le paradis devienne ainsi

l'enfer et que l'enfer devienne le paradis ; que la vérité devienne le mensonge et que le mensonge devienne la vérité ; ce serait l'absurdité des absurdités. — Moïse nous dit bien encore qu'il souhaite d'être effacé du livre de vie, pourvu que Dieu pardonnât à son peuple ; saint Paul consent d'être anathème pour ses frères ; d'autres saints semblent s'offrir de bon cœur à endurer les peines de l'enfer pour toute l'éternité, si Dieu devait trouver sa gloire à les leur faire souffrir ; mais de pareils souhaits ou consentements procèdent toujours *par l'impossible*, et ainsi ne présupposent aucun souhait *réel*, ni aucune *indifférence* dans le fond. Ces sortes d'expressions ne sont tout au plus que des manières d'exprimer que l'amour qu'on a pour Dieu et pour le prochain est à toute épreuve. Le sens est : j'aimerais mieux mille enfers que de m'écarter, pour peu que ce fût, par le moindre péché véniel, de la volonté de Dieu ; et si Dieu, par une *impossible supposition*, pouvait mettre sa gloire dans le tourment éternel de ceux qu'il aime, je consentirais à cette épreuve. Mais ces suppositions et conditions *impossibles* n'altèrent rien dans ce qu'on *veut actuellement*, et par conséquent sont infiniment éloignées de l'*indifférence*. — J'ajoute qu'il est dangereux de les rendre si

communes ; car elles ne sont sérieuses que dans les Paul, dans les Moïse, dans les plus parfaits, et après de grandes épreuves. Les rendre aussi vulgaires qu'on fait, c'est bien certainement se mettre au hasard de les rendre illusoires, présomptueuses, et une vraie pâture de l'amour-propre par une vaine idée de perfection. Les véritables motifs essentiels à la perfection, c'est d'y regarder le *réel* comme Dieu l'a établi, et non pas ce qu'on imagine sans fondement. En résumé, il faut VOULOIR POSITIVEMENT CE QUE DIEU COMMANDE ; et comme rien ne lui tient tant au cœur que notre *salut*, il faut vouloir son *salut* et le vouloir absolument. Mais qu'on puisse jamais se faire *indifférents* à procurer son *salut*, à voir Dieu et à lui plaire, c'est ce qui ne s'est trouvé nulle part, parce que cette COUPABLE INDIFFÉRENCE enferme la damnation et toutes ses suites, jusqu'à l'éternelle privation de l'amour divin, qui entraîne l'esprit de blasphème et de désespoir, et en un mot la haine de Dieu, ce qui fait horreur (1).

(1) Cf. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, liv. VIII, ch. III ; liv. IX, ch. IV ; *Entret.*, II. — Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, liv. VIII, § 9 et suiv. — Lettres à M^{me} de Maisonfort, lettre 1^{re}.

III.

SE FAIRE INDIFFÉRENTS.

*Pour tout ce qui n'est pas Dieu, ou ordre
de Dieu, ou vertus !*

Cette INDIFFÉRENCE ne peut donc également tomber sur les VERTUS. Les vertus appartiennent à la *volonté signifiée*, c'est-à-dire A L'EXPRÈS COMMANDEMENT DE DIEU ; et il n'y a point là d'abandon ni d'INDIFFÉRENCE à pratiquer. Ce serait une impiété de s'abandonner à n'avoir point de vertus ou de demeurer *indifférents* à les avoir. Il faut les demander, et les demander non SOUS CONDITION, mais ABSOLUMENT ; et demander surtout l'AMOUR DE DIEU OU LA CHARITÉ, qui contient toutes les vertus. Que si saint François de Sales dit

quelque part que l'âme parfaite « *désire de ne point goûter les vertus* », il explique sa pensée en ajoutant que ne les point goûter, ce n'est point être *indifférent* à les avoir où à ne les avoir pas; « mais c'est après s'être dépouillé du goût humain et superbe que nous en avons, s'en revêtir de rechef, non plus parce qu'elles nous sont agréables, utiles, honorables et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mêmes; mais parce qu'elles sont agréables à Dieu, utiles à son honneur et destinées à sa gloire (1). »

(1) Cf. Saint François de Sales, Ent. XXI; *Amour de Dieu*, liv. IX, ch. xvi. — Bossuet, *Inst. sur les états d'orais.*, liv. VII, § 14.

IV.

SE FAIRE INDIFFÉRENTS.

*Pour tous les événements de la vie qui
dépendent du bon plaisir de Dieu.*

CETTE INDIFFÉRENCE ne peut donc tomber que sur *la volonté de Dieu, qui n'est pas encore déclarée et manifestée par des défenses ou par des ordres liant notre libre arbitre*. Il est nécessaire, dit saint Ignace, de nous rendre indifférents par rapport à tous les objets créés, *en tout ce qui est laissé au choix de notre libre arbitre, et ne lui est pas défendu...* « NECESSE EST FACERE NOS INDIFFERENTES ERGA RES CREATAS OMNES, QUOAD CONCESSUM EST LIBERTATI NOSTRI LIBERI ARBITRII, ET NON PROHIBITUM. » — En d'autres termes, *l'indifférence*,

ne peut tomber que sur LES ÉVÉNEMENTS DE LA VIE, lesquels événements peuvent arriver ou ne pas arriver, SELON LE BON PLAISIR DE DIEU... LA VOLONTÉ DE DIEU SIGNIFIÉE comprend ses commandements, ses conseils, ses inspirations, nos règles et les ordonnances de nos supérieurs... LA VOLONTÉ DE SON BON PLAISIR regarde LES ÉVÉNEMENTS que nous ne pouvons pas prévoir, et qui arrivent journellement dans le cours de la vie, soit dans la *vie naturelle* par les maladies, la santé, la beauté, la laideur, la faiblesse, la force et autres choses semblables ; soit dans les choses de la *vie civile*, par les honneurs, les rangs, les richesses ; soit dans les variétés de la *vie spirituelle*, par les sécheresses, les consolations, les goûts et les aridités. C'EST A L'ÉGARD DE CETTE VOLONTÉ DU BON PLAISIR DE DIEU QUI RÈGLE LES DIVERS ÉVÉNEMENTS DE LA VIE, QU'IL FAUT SE FAIRE INDIFFÉRENTS (1).

(1) Cf. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, liv. IX, ch. V. — Bossuet, *loc. cit.*

V.

NATURE

DE CETTE INDIFFÉRENCE.

CETTE INDIFFÉRENCE, qui tombe sur LA VOLONTÉ DU BON PLAISIR DE DIEU, est donc UNE CERTAINE VIGUEUR de l'âme, qui, avant que l'événement ne se déclare, et ainsi ne manifeste le bon plaisir de Dieu, DEMEURE EN ÉQUILIBRE, devant toutes les choses qui peuvent arriver, étant *disposée* à tout événement, dans UNE SIMPLE ET GÉNÉRALE ATTENTE de tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner. Elle VEUT ne rien décider, elle VEUT ne rien choisir; elle VEUT ne rien vouloir de tout ce qu'elle pourrait décider, choisir et vouloir

PAR LE MOUVEMENT SEUL DE SON LIBRE CHOIX, de ses penchants ou de ses goûts ; car elle sait qu'elle ne peut rien choisir *raisonnablement* qu'à cause de la volonté de Dieu. ELLE NE SE FAIT PAS LA PROVIDENCE ; mais elle CONSULTE la Providence et ATTEND pour agir sa manifestation. Tant que le *bon plaisir* de Dieu ne se manifeste pas, elle demeure dans une extrême indifférence, PRÊTE A TOUT ÉVÉNEMENT, prête à agir, prête à n'agir pas. Pliable et maniable, comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, POUR RECEVOIR SEMBLABLEMENT toutes les impressions du bon plaisir éternel, elle n'a de volonté que pour dire : « Non, Seigneur, je ne veux aucun événement ; car je vous les laisse vouloir pour moi, tout à votre gré ; et, au lieu de vous bénir des événements, je vous bénirai de quoi vous les aurez voulus. » Mais, sitôt que l'événement se déclare et que l'âme a la certitude que c'est le *bon plaisir* de Dieu, ELLE SORT DE SON INDIFFÉRENCE pour consentir et acquiescer de toutes ses forces à la volonté de Dieu ainsi manifestée (1).

(1) Cf. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, liv. IX, ch. xiv et xv. — Bossuet, *loc. cit.*

VI.

AUTRES EXPLICATIONS

Non moins importantes

SUR CETTE INDIFFÉRENCE.

CETTE INDIFFÉRENCE, qui tombe sur la volonté du *bon plaisir* de Dieu, n'est donc ni UNE INSENSIBILITÉ, ni UN DÉDAIN, ni UNE INDOLENCE OU UNE OISIVETÉ; mais c'est UNE ÉNERGIE de l'âme qui CONSENT A SE LAISSER POUSSER ET MOUVOIR PAR L'ESPRIT DE DIEU, comme dit saint Paul (1), non toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des CHOSES INANIMÉES; mais comme UNE PUISSANCE LIBRE, QUI VEUT SE LAISSER MOUVOIR SPONTANÉMENT ET AMOUREUSEMENT POUR TOUT CE

(1) Rom., VIII, 14.

QU'IL PLAIRA A LA VOLONTÉ DIVINÉ D'ORDONNER. De là vient que cette indifférence, par laquelle nous nous abandonnons et nous nous livrons au bon plaisir éternel, loin d'être une inaction ou une espèce d'oisiveté, est au contraire UNE SINGULIÈRE ET ADMIRABLE FORCE DE NOTRE AME, TOUTE DISPOSÉE A ENTRER EN ACTION AU MOINDRE MOUVEMENT QUE LUI IMPRIMERA LA SAINTE VOLONTÉ DE DIEU. Elle est *comme cette locomotive* chauffée à toute vapeur, n'attendant plus que le coup de sifflet pour s'élancer sur ces rails, ces lignes immuables des lois et du devoir, que la Providence daignera lui tracer à travers les divers accidents et événements de ce monde. En un mot, et pour parler sans figure, l'indifférence est cette parfaite simplicité et LIBERTÉ d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu, afin que ce grand Dieu fasse et excite en nous tout ce qu'il faut pour lui plaire. Elle ne défend pas *de ne rien sentir*, ce serait chose impossible; et il ne faut pas écouter LA SÈCHE ET INSENSIBLE INDIFFÉRENCE de ceux qui se piquent de n'être touchés de rien; mais elle ordonne d'être PRÊT À OBÉIR, quel que soit le sentiment, quels que soient nos attraites ou nos répugnances. Elle n'empêche pas UNE JUSTE ET VERTUEUSE PENTE DE LA VOLONTÉ d'un certain côté; elle permet les larmes, les gémissements, les

plaintes pleines de tendresse qu'on pousse dans les privations ; et tout ce qu'elle demande aux âmes, c'est qu'au moment où il faudra boire le calice et, pour ainsi dire, donner le coup du consentement, ces âmes conservent l'ÉGALITÉ qui est nécessaire pour dire : « *Non ma volonté, ô mon Dieu ! mais la vôtre !* (1). »

(1) Cf. saint François de Sales, *loc. cit.* — Bossuet, *loc. cit.* ; — et *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu.*

VII.

EXEMPLE D'INDIFFÉRENCE.

ABRAHAM.

I. Il y a en Dieu, notre Maître et Seigneur, une volonté qu'on appelle *signifiée*, par laquelle il nous commande ce qu'il veut de nous ; et il y a une volonté qu'on nomme *de bon plaisir*, par laquelle il décide des événements. Dans l'attente des événements que sa Providence ordonnera, nous devons nous tenir dans une parfaite *indifférence* ; mais soudain que le *bon plaisir* de Dieu nous sera manifesté, il faudra aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance.

Nous avons un bel exemple de cette indifférence dans le saint patriarche *Abraham*.

« Voyez, dit saint François de Sales, voyez *Abraham*, l'épée au poing, le bras relevé, prêt à donner le coup de la mort à son cher unique enfant. Il faut cela pour plaire à la volonté divine ; et voyez en même temps un Ange qui, de la part de cette même volonté, l'arrête tout court, et soudain il retient son coup ; également prêt à sacrifier son fils et à ne le sacrifier pas ; la vie et la mort d'Isaac lui étant *indifférentes* en la présence de Dieu. Tout est pareil à ce grand cœur, pourvu que la volonté de Dieu soit servie (1). »

Méditons cet exemple d'indifférence que nous donne ce grand serviteur de Dieu. Il nous est utile de savoir comment Dieu procède d'ordinaire avec les âmes résolues, courageuses et fortes ; et comment aussi ces âmes répondent aux prévenances de leur Maître et Seigneur.

II. « Dieu tenta *Abraham*, dit le texte sacré : QUÆ POSTQUAM GESTA SUNT, TENTAVIT DEUS ABRAHAM (2). Quel est cet *Abraham* que Dieu voulut mettre à l'épreuve ? Cet *Abraham* est un juste, un saint, un prédestiné, dont Dieu lui-même s'est déclaré « le protecteur

(1) Saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. IX, ch. vi.

(2) Gen., XXII, 1.

spécial et la riche récompense » : EGO PRO-
TECTOR TUUS SUM, ET MERCES TUA MAGNA NI-
MIS (1) ; auquel il avait dit : « Moi, le Tout-
Puissant, je ferai alliance avec toi, tu seras
le père de nations innombrables (2) ; regarde
le ciel, et compte les étoiles, si tu peux, ainsi
sera ta race » (3) ;... promesses magnifiques,
exceptionnelles, qui toutes se réduisaient à la
prédiction que les enfants d'Isaac se multi-
plieraient de manière à former un grand
peuple (4). *Abraham* vivait donc dans cette
heureuse espérance. Après des épreuves
multipliées, jouissant enfin d'une sécurité
parfaite, contemplant avec amour l'héritier
qui devait lui succéder, il était tranquille,
heureux, consolé. Mais Celui qui connaît les
secrets des cœurs voulut nous découvrir la
vertu de ce juste, la perfection de son amour
pour Dieu. Et voilà pourquoi, au moment où
Isaac était déjà grand, à la fleur de l'âge ; au
moment où croissait l'amour que lui portait
son père ; après tant et de si magnifiques
promesses ; après cette affirmation si solen-
nelle : « *C'est d'Isaac que sortira la race qui
doit porter ton nom, Abraham, et il sera ton*

(1) Gen., XV, 1.

(2) Id., XII, 15.

(3) Id., XV, 5.

(4) Id., XXI, 10.

successeur » ; après cela : QUÆ POSTQUAM GESTA SUNT, « Dieu tenta Abraham » : TENTAVIT DEUS ABRAHAM ! Qu'est-ce à dire : TENTA ?... Ce n'est pas parce que Dieu ne connaissait pas Abraham qu'il le tenta, mais parce qu'il voulait, en pesant la valeur d'Abraham, manifester à tous combien son âme était forte, généreuse, disposée à tout ce que voulait le bon plaisir divin (1).

III. Quelle leçon pour nous tous, nous

(1) « Omnis Abrahæ a Deo facta promissio eo tendebat, ut nati ex Isaac in magnum populum propagarentur. Cum ergo bona hujusmodi spe aleretur justus, post tantas et tam frequentes ærumnas et tentationes, earum accepta mercede, et in tuto demum collocatus, præ oculis habens sibi successurum heredem, secure agebat, maximam inde percipiens consolationem. Verum qui abscondita cordium novit, volens nobis justî hujus virtutem detegere, et magnum amorem quem erga se gerebat, post tot promissiones, et hanc quoque quæ recens facta erat, et cujus memoriam adhuc firmam tenebat, cum jam adollescere Isaac, et in ipso ætatis flore esset, cresceretque patris erga illum dilectio, post verba promissionis, et postquam dixit : *In illo vocabitur tibi semen*, et ille erit successor tuus : *Post verba hæc*, TENTABAT Deus Abraham. Quid est : TENTABAT ? Non quod ipse ignoraret, tentatione illum probavit, sed ut et ii qui tunc erant, et qui ab eo tempore usque ad præsens futuri sunt, istud ipsum patriarchæ desiderium et obedientiam in præceptis dominicis præ se ferre discant » (S. Joan. Chrys., Hom. in Gen., XLVII).

qui méditons ces grandes choses ! Dieu s'est aussi déclaré notre protecteur et notre riche récompense. Que de bienfaits n'avons-nous pas reçus de sa main miséricordieuse ? Que de bienfaits plus grands encore Il nous prépare ? Lui-même ne se donne-t-il pas en récompense à la sainte communion ? Ne sanctionne-t-il pas, par les mérites de son sang, la plus merveilleuse des alliances ? N'a-t-il pas placé notre trône au-dessus des étoiles ? Et les saints, qui sont comme les astres du firmament, ne sont-ils pas de la famille, ne sont-ils pas nos frères ? Et les divines promesses qu'il a bien voulu nous faire, ne sont-elles pas déjà réalisées en partie, par la paix qui surabonde au dedans de nous ; mais plus en particulier par l'eau vive des sacrements et des grâces, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ?... Et cependant, APRÈS TANT ET DE SI PRÉCIEUSES FAVEURS, Dieu nous *tente* nous aussi, Dieu nous éprouve, et il ne peut nous éprouver, il ne peut nous tenter, que pour des motifs très élevés, dignes de son cœur et dignes du nôtre.

1°). DIEU NOUS TENTE, pour qu'il soit hors de doute et de toute évidence que, malgré toutes les épreuves par lesquelles il lui plaît de nous faire passer, nous demeurons tou-

jours ses créatures fidèles et respectueuses, fermes dans son obéissance, l'aimant de tout notre cœur et de toute notre âme : « *Tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum, an non, in toto corde, et in tota anima vestra* » (1). Sachons donc bien distinguer entre tentations et tentations ; car, dit saint Thomas, les tentations diffèrent dans leur but et leurs effets, suivant que Dieu nous tente, ou que l'homme nous tente, ou que le démon nous tente : « *Tentat Dominus, tentat homo, tentat diabolus ; sed aliter Dominus, aliter homo, aliter diabolus* ». — Le démon nous tente pour nous tromper, nous séduire, nous précipiter dans le péché. Comme un lion rugissant, il tourne autour de nous, cherchant qui dévorer : « *Tentat diabolus, ut seducat, decipiat, in peccatum præcipitando ; tanquam leo rugiens, quærens quem devoret* ». — L'homme nous tente, pour savoir ce qu'il ignore, ce qu'il ne sait pas ; quelquefois pour nous venir en aide ; quelquefois pour nous nuire, en tant qu'il est ministre du démon : « *Tentat homo ut discat quod nescit ; quandoque ut juvet, quandoque ut noceat, in quantum est minister diaboli* ». Enfin Dieu nous tente,

(1) Deut., XIII, 3.

non pour apprendre de nous quelque chose qu'il ignore, puisqu'il sonde les cœurs et les reins : « *Non ut addiscat, quia ipse est qui scrutatur corda et renes* »,... non pour nous séduire, nous tromper ; car, en ce sens, il ne tente personne : « *Non ut decipiat, quia ipse neminem tentat* » ;... mais il nous tente pour nous donner en exemple, pour faire savoir et connaître à tous à quel point nous l'aimons et lui sommes fidèles : « *Deus tentare dicitur ut sciat, eo modo loquendi quo dicitur scire quod facit alios scire* ». De cette façon, Dieu tente Abraham ; et après l'avoir tenté : Maintenant, dit-il, je connais ; c'est-à-dire : J'ai fait savoir, j'ai fait connaître à tous que tu crains le Seigneur : « *Nunc cognovi quod timeas Dominum id est : cognoscere feci quod timeas Dominum* » (1).

2°) DIEU NOUS TENTE, pour faire apprécier, faire connaître à fond et avec certitude la valeur de notre âme, ce qu'elle est, ce qu'elle sait, ce qu'elle peut, ce qu'elle veut : « *Tentare est experimentum sumere de aliquo, an*

(1) 1^a P. Q. CXIV. a. 2. 0. — Opusc. : Lect. I, cap. VI, in Joann. — Opusc. sexag. : De humanitate Christi, art. XII.

sciat, vel possit, vel velit » (1). Il veut manifester à tous, jusqu'à l'évidence, *sa valeur cachée*, le degré d'énergie dont elle est capable, la disposition où elle se trouve d'accomplir en tout et toujours sa sainte et adorable volonté. Tout être, en effet, a un côté visible et un côté mystérieux. Le côté visible n'est rien dans les êtres ; mais ce qui est véritablement leur force, leur essence, *leur valeur*, c'est ce qui est caché, quelque chose d'intime, de profond, qui ne se révèle que par l'épreuve. Nous éprouvons l'or par la pierre de touche, pour savoir s'il est pur ; nous éprouvons le diamant par des procédés chimiques, pour reconnaître s'il est véritable. Or, si nous avons besoin d'éprouver les choses matérielles, parce qu'elles ont un dedans avec un dehors, à plus forte raison est-il nécessaire d'éprouver les êtres intelligents. Une créature intelligente est la plus grande puissance après Dieu ; car l'intelligence connaît, l'intelligence juge, l'intelligence gouverne, l'intelligence agit, l'intelligence crée. En un mot, il n'y a rien de plus grand qu'elle ; mais aussi rien de plus mystérieux, rien de plus inconnu à elle-même. Le seul moyen de manifester ce

(1) 1^a Q. 114. a. 2. 0.

qu'elle est, ce qu'elle VAUT, sa valeur intrinsèque, c'est la tentation ou l'épreuve. Sous les coups répétés de la tentation, l'âme s'ouvre, se fait connaître, s'élève et grandit. Et plus la sagesse divine trouvera d'énergie dans le fond d'une âme, plus elle tracera autour d'elle la sublime circonvallation de l'épreuve, lui tendant des pièges proportionnés à sa force, et l'aidant, par le péril, à la joie du dévouement. Ce qui est la pierre de touche de l'affection, c'est la joie qu'on éprouve à se dévouer pour celui qu'on aime ; et c'est là un sentiment si naturel, que nous ne pouvons aimer sans désirer une occasion qui nous permette de nous dévouer, fût-ce même de donner notre vie. Si donc le dévouement est le nerf, la partie généreuse et glorieuse de l'amour, comment pourrions-nous aimer Dieu, si nous n'étions à l'état d'épreuve ?

3°) DIEU NOUS TENTE, pour que nous ne nous exaltions pas dans les dons naturels et surnaturels que nous avons reçus de sa main libérale : « *Tentationes non prohibet Deus, ut ex magnitudine donorum non extollaris* » (1). Quand l'Esprit de Dieu, l'Esprit de force et de vertu, l'Esprit de vie et de consolation

(1) Opusc. sexag., art. XII.

daigne reposer sur une âme, avec toute la plénitude de ses dons, il en résulte des prodiges d'amour et de vertu ; l'âme semble marcher à pas de géant ; elle est inondée de lumières et de sainte joie. Or, dit saint Grégoire (1), au milieu de ces faveurs surnaturelles, il est à craindre que l'âme ne vienne à se replier sur elle-même, et que se voyant ornée des plus riches faveurs, elle ne prenne occasion de se glorifier, et d'attribuer à ses mérites, au moins une partie de sa perfection. Alors, Dieu, dans sa miséricorde, permet à la tentation d'envahir notre âme ; il permet qu'il y ait en nous quelque chose, qui nous rappelle notre infirmité, et, qu'au milieu des œuvres de vertu les plus méritoires, le souvenir de notre faiblesse, nous fasse offrir le sacrifice d'un cœur humilié.

Le prophète Élie avait été élevé au plus sublime degré de la contemplation divine. Il faisait tomber le feu du ciel ; il ouvrait le firmament pour en faire descendre la pluie ; il le fermait pour punir les crimes du peuple ; il avait reçu le pouvoir de ressusciter les morts et de prédire les événements futurs ; il savait répondre fièrement aux envoyés des princes, et les punir de leur témérité. Un

(1) Moral., lib. IX, cap. LIII.

jour la reine Jézabel lui envoya dire qu'elle allait le faire mourir. Aussitôt le Prophète se trouble, il se retire, s'enfonce dans le désert; et là, succombant à une tentation de faiblesse et de découragement, il s'écrie : *Il me suffit, Seigneur, retirez-moi de ce monde; car je ne suis pas meilleur que mes pères*. Quand je considère, dit encore saint Grégoire, quand je considère un homme si éminent, et que je vois qu'il se laisse aller à une tentation de crainte et de faiblesse, qu'il tremble à la voix d'une femme, je me demande : d'où vient donc cette puissance qui fait opérer tant de prodiges; et d'où vient cette faiblesse qui engendre tant de pusillanimité? Mais il est nécessaire que les saints soient forts par la puissance de Dieu, et qu'en même temps ils soient contenus par leur propre infirmité. Au milieu des prodiges, Élie reconnaît ce qu'il avait reçu de Dieu; au milieu de ses faiblesses, il reconnaît ce qu'il était par lui-même. Son pouvoir venait de sa vertu; mais sa vertu était gardée par sa faiblesse.

Saint Paul, le grand Paul, ce docteur incomparable, cet homme merveilleux que la grâce, par une faveur tout exceptionnelle, avait élevé jusqu'au troisième ciel, pour être admis à l'intimité des secrets divins, Paul reçoit encore des soufflets de Satan, ressent

l'aiguillon de la chair, de peur que les grâces dont il a été comblé, ne l'élèvent outre mesure.

4°) DIEU NOUS TENTE, pour que Satan connaisse bien que nous ne lui appartenons en aucune façon, et que nous avons renoncé complètement à ses pompes et à ses œuvres. « *A te tentationes non prohibet Deus, ut diabolus cognoscat, quod perfecte ab eo abscessisti* (1). Job est pour le Seigneur d'un orgueil divin : « *As-tu vu*, dit le Seigneur à Satan, *as-tu vu mon serviteur Job ? Est-il, sur la terre, un homme de sa valeur ?...* » Rien d'étonnant, reprit l'Ange des ténèbres, vous NE LE TENTEZ PAS ! *Laissez-moi faire, et nous verrons bien si, sous le coup de l'épreuve, sa vertu ne se dément pas...* » JOB fut tenté, et, jusque sur le fumier, prouva qu'il renonçait à Satan et qu'il demeurerait fidèle au Seigneur.

5°) Enfin, DIEU NOUS TENTE, pour que nous devenions plus forts, plus vertueux, plus saints : « *Tentationes non prohibet Deus, ut per hoc fortior reddaris* » (2). L'âme grandit

(1) D. Th., Opusc. sexag., art. XII.

(2) Ibid. — Ailleurs, saint Thomas s'exprime ainsi : « Rectissime Deus permittit hominem tentari, et hoc

sous les coups répétés des grands actes ; et plus la Sagesse divine trouvera d'énergie dans son fond, plus elle voudra la faire éclater dans le feu des tribulations, l'aidant, par l'épreuve, au triomphe de sa vertu et à la gloire qui la couronne. Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient ; les orages qui agitent l'air le purifient ; les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer lui font jeter les corps morts sur le rivage ; de même la tentation qui agite le cœur contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de

multiplici ratione. — *Una ratio* est : introductio humilitatis ex sui cognitione, quia cum videt se per se non posse resistere, humiliat seipsum in conspectu Dei. Cognoscit etiam per tentationem utrum sit fortis an debilis, et ex utroque habet causam humilitatis. — *Secunda* : Excitatio devotionis in ferventi oratione, quia tunc cognoscitur homo currere ad liberatorem ; tentatio enim augetur et vincitur nisi Deus subveniat. — *Tertia* : Augmentum meriti in vincenda tentatione. — *Quarta* : Præventio peccati ex fomitis inclinatione. — *Quinta* : Vigilantia cautelæ in virtutis conservatione. — *Sexta* : Provocatio sollicitudinis in virtutis exercitatione. — *Septima* : Accensio charitatis ex obtenta miseratione, scilicet cum homo percipit robur gratiæ contra tentationes sibi dari. — *Octava* : Documentum compassionis ex comperta afflictione, sicut Dominus permisit Petrum non tantum de negatione tentari, sed etiam labi, ut ex infirmitate sua cognosceret, quam misericorditer aliena infirma toleraret » (D. Thom. in Apocal., cap. 11).

beaucoup de taches et d'ordures qui s'amas-
sent au fond de l'âme, pendant qu'elle est
dans le calme et qu'elle jouit d'un repos
tranquille. L'eau qui croupit dans un étang
se corrompt et devient puante ; le pain qui
cuit sous la cendre se brûle, si on ne le
tourne, comme dit le prophète (1) ; les corps
qui ne font point d'exercice amassent beau-
coup de mauvaises humeurs, qui sont des
dispositions à de grandes maladies ; ainsi, le
cœur qui n'est point exercé par l'épreuve
s'évapore au feu des consolations divines, se
corrompt par le repos et se charge de mau-
vaises habitudes.

Le mal n'est donc pas d'être tenté ; mais
d'être vaincu. S'il était préférable de n'être
pas tenté, Dieu ne permettrait pas les ten-
tations ; mais il veut qu'il y ait des combats
parce qu'il prépare des couronnes. Le soldat
courageux aime la guerre, parce qu'il ambi-
tionne la victoire. Il n'a pas peur de la ba-
taille, parce qu'il aspire au triomphe. De là,
vient que saint Jacques dit que nous devons
estimer toute joie, lorsque nous tombons en
toute espèce de tentations, en toutes tenta-
tions : « *Omne gaudium existimate, fratres,
cum in tentationes varias incideritis* » ...

(1) Os., VII, 8.

Toutes tentations et toute joie, quel étonnant et sublime rapprochement ! TOUTES TENTATIONS !... C'est-à-dire, soit qu'elles viennent de la concupiscence intérieure, ou des vexations extérieures, du démon, ou des persécuteurs, ou de l'infirmité de la nature, en vous ou dans les autres : « *Cum in varias tentationes incideritis* »..... TOUTE JOIE ! Car, il n'y a point de plus grand bien dans cette vie, que d'être tenté, affligé, ou par le démon, ou par les hommes, ou par Dieu même : « *Omne gaudium, existimate, fratres mei.* » TOUTE JOIE ! Et vous en serez convaincus, si vous comprenez bien que les tentations qu'éprouvent votre foi, produisent, exercent, perfectionnent en vous la patience : « *Scientes quod probatio fidei vestræ, patientiam operatur* ». Car la patience fait d'un homme chrétien, un homme parfait. Pour mériter le nom d'*homme patient*, il faut opposer à toutes les tentations une résistance héroïque, aussi courageuse dans le combat qu'infatigable dans le travail. A l'*homme patient*, il ne manque aucune vertu. La patience les supplée toutes. Elle corrige les imperfections des autres vertus. Elle dissipe cette tristesse désordonnée, la cause de tant de maux. Elle étouffe cet amour-propre, la racine de tout défaut. La patience

règne dans l'âme, comme une reine dans ses états, dont elle apaise aussitôt tous les mouvements de révolte, toutes les séditions, toutes les émeutes. Elle est elle-même : paix, repos, joie, et toutes vertus. *Patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes* ». Sans doute, pour en venir là, vous aurez besoin d'être inspirés, d'être conseillés, d'être guidés par la *Sagesse* ; mais cette *Sagesse* chrétienne, si quelqu'un de vous ne l'a pas, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Qu'il la demande à Dieu, et il l'obtiendra : « *Si quis autem vestrum indiget sapientia postulet a Deo, et dabitur ei* » ; car le Seigneur que nous servons est bien différent des maîtres de la terre. Ceux-ci donnent peu ; encore ne peuvent-ils donner à tous ; encore souvent humilient-ils les malheureux suppliants, même en exauçant leurs prières ; mais notre Dieu, de qui vient la véritable *Sagesse*, ne la vend pas, ne la fait pas acheter par des rebuts, des délais. Il la donne : « DAT » ! Il la donne non pas à quelques courtisans de prédilection, à quelques favoris, mais à tous ceux qui la demandent : « DAT OMNIBUS » ; et avec une sorte de prodigalité : « AFFLUENTER ». Et les suppliants ne l'entendent point leur reprocher ses dons, ou leur indigence, ou leur

indiscrétion, ou leur importunité : « ET NON IMPROPERAT » !

Heureux donc, non le riche honoré et dans l'abondance ; mais le chrétien *tenté* et dans la souffrance ; non l'homme puissant qui fait servir ses richesses à la satisfaction de ses convoitises et de ses voluptés ; mais le pauvre humble et soumis, qui par sa paix, sa résignation, honore le bon plaisir de Dieu : « *Beatus vir qui suffert tentationem* » ! Quand les croix intérieures et extérieures auront suffisamment assuré sa vertu, il recevra la couronne de vie, que Dieu, rémunérateur magnifique, promet à ceux qui l'aiment ; mais qui l'aiment d'un amour solide, constant ; d'un amour qui soutient sans se démentir toutes les épreuves. Car Dieu n'est aimé que par cet amour éprouvé, et par cet amour seul : « *Quoniam, cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se* » (1).

— Pour ces raisons, et pour bien d'autres encore, Dieu nous tente, Dieu tente les âmes fidèles, Dieu tenta *Abraham*. Et comment Dieu tenta-t-il *Abraham* ? Instruisons-nous et approfondissons, selon nos forces, chaque parole du texte divin.

(1) Epistola Cath. B. Jacobi, cap. 1, v. 2 et seq.

IV. ... ABRAHAM ! ABRAHAM ! ... Dieu l'appelle par le nom que *lui-même* lui a donné : NEC ULTRA VOCABITUR NOMEN TUUM ABRAHAM ; SED APPELLABERIS ABRAHAM, QUIA PATREM MULTARUM GENTIUM CONSTITUI TE (1). A chacun d'entre nous, à chacun de ses prédestinés, Dieu donne un nom, le nom de prédilection, d'ÉLECTION, le nom que Dieu sait, et par lequel *il nous discerne* (2). Il connaît le nom de ceux qu'il aime ; mais il ne connaît pas le nom des impies, ce nom qu'il exècre et qui doit tomber en pourriture : *Nomen impiorum putrescet* (3). Dieu donc appelle *Abraham* ; il l'appelle *par son nom*, et il l'appelle *deux fois* : ABRAHAM, ABRAHAM ; tant pour manifester sa tendresse que pour exciter l'attention (4). Il s'agit d'une chose grave, d'une épreuve

(1) Gen., XVII, 5.

(2) Habent hoc merita sanctorum, ut a Deo nomen accipiunt. Sic Jacob Israel dicitur, quia Deum vidit. Sic Dominus noster Jesus nominatus est antequam natus, cui non Angelus sed Pater nomen imposuit (Hom. Sancti Ambrosii Episcopi. Lib. II, in Luc, c. 1, ante fin.).

(3) Prov., X, 7.

(4) Quid sibi vult verbi duplicatio ? Magnæ benevolentiae ergo patriarcham argumentum est, et monstrabat ei vocatione ipsa, se magnum aliquid præceptorum esse. Ut igitur illum attentiores redderet, vocationem geminabat, et dixit : Abraham, Abraham (S. Joann. Chry. in cap. xxii. Gen. Homel. XLVII).

difficile, d'un sacrifice pénible ; il faut, par conséquent, que chaque mot porte, et que le nom d'*Abraham* soit aussi nettement prononcé qu'il sera parfaitement entendu. C'est la manière de Dieu, dans certaines circonstances solennelles, quand il veut nous parler au cœur et nous donner ses ordres, de nous appeler *souvent et par notre nom*. Veut-il, par exemple, annoncer les malheurs qui doivent fondre sur la maison du grand-prêtre *Héli* ? Il appelle *Samuel*, et l'appelle NOMMÉMENT, jusqu'à cinq ou six fois (1). Veut-il éprouver le dévouement et l'amour de *Pierre* ? Il l'appelle *par son nom* : SIMON, FILS DE JEAN, et il l'appelle trois fois : « SIMON JOANNIS, *diligis me plus his ?... SIMON JOANNIS, diligis me ?... SIMON JOANNIS, amas me* » (2) ?

V. A de si puissantes marques de tendresse, que va répondre *Abraham* ? Un seul mot : AD SUM, présent ! — *Je suis à vous, Seigneur, à vos ordres, à vos désirs, au moindre signe, à la plus petite impulsion que vous daignerez me donner ;... Je suis à vous sans réserve, intelligence, mémoire, volonté, liberté, corps, cœur, âme, tout le moi, pliable et maniable*

(1) I. Reg., III, 10.

(2) Joann., XV, 16.

comme une boule de cire entre vos mains divines ;... Je suis à vous et à vous seul, dans UNE INDIFFÉRENCE ABSOLUE pour tout ce qui n'est pas vous, prêt à sacrifier toutes choses, et à me sacrifier moi-même à la souveraineté de votre être. Parlez, mon Seigneur et mon Maître, parlez, votre serviteur écoute : ADSUM ! — C'est à l'appel du chef, la réponse énergique et brève du soldat, prêt, au premier ordre, à tourner à droite ou à gauche, à rester au poste ou à voler à la mort. « *Présent ! Je suis là ! Comptez sur moi ; et s'il vous plaît de m'envoyer au feu, ADSUM, présent ;... c'est déjà fait !*

VI. Et Dieu dit à *Abraham* : « *Prends ton fils. ET AIT ILLI : TOLLE FILIUM TUUM.* » — Dieu commande, et, certes, il en a bien le droit ; IL EST LE MAÎTRE. Et, quand il commande, ses ordres n'ont pas besoin de commentaire. C'est la clarté, c'est la lumière, c'est la précision même. De plus, avec des cœurs qui sont franchement à lui, il ne prie pas, ne conjure pas, ne discute pas ; il est IMPÉRATIF, IL ORDONNE.

Et il ordonne, quoi ? Le plus souvent des choses qui paraissent être *des impossibilités, des duretés au-dessus des forces humaines.*

— « VENI, SEQUERE ME » (1); « VIENS, SUIS-MOI. » — « *Je comprends bien, Seigneur; rien de plus précis, de plus net, de plus formel que l'ordre que vous daignez me donner; mais, de grâce, que vont devenir mon père, ma famille, ma maison, mes filets, mes biens et ma fortune?* » — De tout cela, pas un mot! — « ITE IN CASTELLUM, QUOD CONTRA EST; IN QUOD INTROEUNTES, INVENIETIS PULLUM ASINÆ ALLIGATUM,... SOLVITE, ADDUCITE (2). » « *Allez, mes disciples, allez dans telle bourgade, vous y trouverez une ânesse avec son ânon, détachez-les, amenez-les-moi.* » — « *Mais, Seigneur, comment allons-nous nous y prendre? Nous permettra-t-on si facilement de détacher ces animaux et de vous les amener? Suffra-t-il de dire que le Maître en a besoin; et voudra-t-on bien se contenter d'une si vague réponse?* — De tout cela, pas un mot! On dirait, en vérité, que Notre-Seigneur n'y pense pas, ou, du moins, n'y donne qu'une attention médiocre. Ce n'est pas son affaire. Son affaire, à lui, c'est de commander; et notre affaire, à nous, c'est d'obéir. — Toutefois, nous ne connaissons encore que les termes généraux,

(1) Math., XIX, 21.

(2) Luc, XIX, 30.

la substance de l'ordre fait à *Abraham* ; entrons dans tous les détails que nous fournit le livre sacré.

VII. TOLLE FILIUM TUUM UNIGENITUM, QUEM DILIGIS, ISAAC, ET VADE IN TERRAM VISIONIS ; ATQUE IBI OFFERES EUM IN HOLOCAUSTUM SUPER UNUM MONTIUM QUEM MONSTRAVERO TIBI (1).
« *Prends l'enfant, ton fils unique, ce fils que tu aimes, Isaac, et marche vers la terre de la vision. Là, tu m'offriras ce fils en holocauste, sur une montagne que je te montrerai.* » — Pesons, méditons chacune de ces divines paroles. Dieu ne dit pas seulement : « *Prends l'enfant, TOLLE FILIUM.* » *Abraham* eût pu s'y méprendre ; il eût pu douter, hésiter, interroger. « *De quel enfant s'agit-il ? Est-ce du mien ou d'un autre ?* — Dieu ne dit pas seulement : « *Prends ton enfant, TOLLE FILIUM TUUM.* » *Abraham* eût pu, dans sa première surprise comme dans son premier effroi, hésiter encore. « *Quoi ? Ai-je bien entendu ? Non, cela n'est pas possible ; je me suis trompé. Sûrement, il ne s'agit pas de cet enfant qui est à moi, l'enfant de la promesse, mon fils unique, ce fils sur la tête duquel reposent toutes les espérances*

(1) Gen., XII, 2.

de ma race, ce fils que j'aime d'une si singulière affection, mon Isaac enfin ! » — Dieu ne permet aucune de ces hésitations, ni aucune de ces questions. — « *Nul doute, Abraham, l'enfant dont je veux l'immolation, oui, c'est bien ton fils, ton fils unique.* » — Assez, Seigneur, c'est assez ; arrêtez-vous là. Le père a compris, il n'a pas *deux fils uniques* ; et il est inutile d'ajouter : *QUEM DILIGIS*, ton fils unique, *LE BIEN-AIMÉ*. Est-ce qu'un père n'aime pas son enfant ? Et un père qui N'A QU'UN FILS, est-ce qu'il n'aime pas ce fils au-dessus de tout ? De grâce, ô mon Dieu, ménagez le cœur du pauvre père ; ne le déchirez pas, ce semble, à plaisir, en accumulant ainsi tendresses sur tendresses, douces paroles sur douces paroles. — « *Abraham, prends ton fils, ton fils unique, ce fils que tu aimes,...* ISAAC ! » — O Dieu ! croyez-vous que le père ne sache pas le nom de son fils, de son fils unique, de son fils bien-aimé ? Voulez-vous lui rappeler par là toutes les belles promesses que vous lui avez faites dans la personne de ce cher ISAAC, afin que pris de désespoir, il voie, en un moment, périr toutes ses espérances, tout son bonheur, toute sa race, toute la grandeur de sa maison ? — « *Hâte-toi, Abraham, marche vers la terre de la vision, et là, tu*

m'offriras ton fils en holocauste. » ET VADE IN TERRAM VISIONIS ; ATQUE IBI OFFERES EUM IN HOLOCAUSTUM. — La loi de l'holocauste portait : qu'on mît en pièces la victime, qu'on en disposât les membres sur l'autel, qu'on les brûlât à petit feu, et, qu'enfin, on en dispersât les cendres. — Quoi, Seigneur, vous commandez à un père une pareille barbarie (1) ! Quel cœur paternel pourrait soutenir l'horreur d'un tel spectacle ? Une mère, comme celle des Machabées, qui voit massacrer sous ses yeux ses propres enfants, c'est un héroïsme admirable ! Un père qui tranche lui-même la tête de son fils, c'est un héroïsme plus étonnant encore ! Mais arriver à ce point de couper pièces à pièces le corps innocent de son fils unique, d'en brûler les membres et d'en disperser les cendres... Ah ! ce sont des excès. — « *Tu m'offriras ton fils en holocauste, sur une montagne que je te montrerai* » : SUPER UNUM MONTIUM QUEM MONSTRAVERO TIBI. — Dieu ne dit pas encore son dernier mot ; il y aura d'autres souf-

(1) « Non ad cædem tantum juvenem petivit Deus, ut seni cadaver superesset, quod ad solatium doloris in sepulcro deponeret ; sed in holocaustum, in incendium, in consumptionem omnimodam, ne effundere animi dolorem posset lacrymis ad corpus fuis » (S. Joann. Chrys., contra theatra sermo, n° 4).

frances encore à supporter ; elles seront indiquées plus tard.

VIII. « Ce qui est digne d'admiration dans *Abraham*, écrit saint Jean Chrysostome, ce n'est pas seulement qu'il eût une foi ardente ; mais encore qu'ayant, après les promesses qui lui avaient été faites, reçu l'ordre d'immoler son fils unique, son fils chéri, il n'ait pas même été scandalisé ; et pourtant, que de causes de scandales pour l'âme faible, qui n'aurait pas été attentive et vigilante. Tout d'abord, *l'ordre même* du Seigneur ne portait-il pas au scandale ? Quoi donc, Dieu accepterait-il de tels sacrifices ? Ordonnerait-il aux pères d'immoler leurs enfants, de finir leur vie par une mort violente, d'être les meurtriers de ceux qu'ils ont engendrés ? Voudrait-il souiller ses autels d'un tel sang ! Armerait-il la main d'un père contre son fils unique ? Souffrirait-il que le juste fût plus cruel que les assassins ? Ajoutez qu'*Abraham* était éprouvé dans une affection que nous impose impérieusement la nature, et cela non seulement parce qu'il était père ; mais parce qu'il était bon père, et qu'il s'agissait d'un tel fils, d'un fils chéri, d'un fils unique, d'un fils dont la beauté, si grande au premier aspect, ne paraissait pas

moins grande après examen. Il était, en effet, dans la fleur de l'âge, dans la force de la vertu, éclatant d'une double splendeur, de la splendeur de l'âme comme de celle du corps. De plus, son père avait, pour l'aimer, un autre motif d'un bien grand poids : c'est qu'il l'avait eu contre toute espérance, et vous savez combien sont chéris ces enfants qui, comme lui, naissent contre toute espérance et toute attente, qui nous sont accordés, comme l'avait été celui-ci, par une exception aux lois ordinaires de la nature. Mais, entre toutes ces considérations, ce qui était surtout propre à fournir une occasion de scandale, c'était *la promesse de Dieu*. En effet, Dieu lui avait dit : *Tes enfants seront aussi nombreux que les étoiles du ciel* ; et maintenant, voilà que ce fils unique, qui devait remplir toute la terre de sa postérité, va être ravi à ce monde, livré à la mort, immolé avec la dernière cruauté ! Cependant, cette contradiction n'a pu scandaliser ni troubler ce juste. Il ne s'est pas dit : « Qu'est-ce donc ? Est-ce qu'on m'a trompé ? Est-ce qu'on m'abuse ? Est-ce là l'ordre de Dieu ? Non, je n'obéirai pas. Il est impossible que je sois le meurtrier de mon fils, que je rougisse ma main d'un sang si précieux. Comment donc la promesse aurait-elle

son accomplissement ? Si je coupe la racine, comment y aura-t-il des branches ? Comment y aura-t-il des fruits ? Si je comble la source, que deviendra le fleuve ? Si je fais mourir mon fils, comment aurai-je une postérité si féconde que le nombre de mes descendants égale le nombre des étoiles ? » *Abraham* n'a rien dit, rien pensé de tel ; mais s'en remettant de nouveau à la puissance de Celui qui lui avait fait cette promesse, à cette puissance infinie, si riche en moyens, si féconde en ressources, et à laquelle rien ne résiste, il a exécuté l'ordre de Dieu avec une pleine assurance ; il a égorgé son fils, il a ensanglanté sa main, il a rougi son glaive, il a enfoncé son épée dans le cou de la victime. Oui, il a fait tout cela, sinon en action, du moins *en intention* (1). »

IX. De tout ce qui précède, l'application à notre âme n'est pas bien difficile. Dieu nous appellera, nous aussi, il nous appellera plus spécialement dans certaines circonstances graves de notre vie, dans une mission, dans une retraite, à l'âge où il nous faudra faire choix d'un état, nous déterminer

(1) S. Jean Chrys., *Discours contre ceux qui se scandalisent*.

pour telle ou telle vocation. Il nous appellera PAR NOTRE NOM, le nom qu'il sait, le nom qui est dans son cœur et que notre cœur entend. Il nous appellera deux fois, trois fois. Ah ! combien de fois déjà nous a-t-il appelés ? Quand répondrons-nous, comme *Abraham* : *ADSUM, présent ; parlez, Seigneur, je suis à vos ordres, à votre bon plaisir ; votre serviteur écoute.* » — « *TOLLE FILIUM TUUM, prends ton enfant ; c'est-à-dire telle ou telle affection que tu as engendrée ; cette affection qui est née dans ton sein, que tu fomentes, que tu nourris depuis de longues années déjà, peut-être ; cette affection qui tient à tes entrailles ; ce que tu appelles ton caractère, tes penchants, tes aptitudes, ton savoir-faire, ton naturel ; ce qui te fait briller aux yeux du monde ; ce qui te promet un splendide avenir, des myriades d'étoiles, des positions étincelantes comme des astres au firmament, l'admiration des lumières du monde.* » — *TOLLE FILIUM TUUM UNIGENITUM : prends cette affection, L'UNIQUE, en comparaison de laquelle les autres ne comptent pas* » ; — « *QUEM DILIGIS : l'affection qui est privilégiée, la première, la grande, la délicate, la maîtresse des autres affections ; celle qui est ton espérance, ta vie, ton amour, ta passion dominante* » ; — « *ISAAC enfin, celle-là que je te nomme au fond du*

cœur, et qui s'appelle : orgueil ou volupté. »

— « *ET VADE IN TERRAM VISIONIS : entre dans cette terre de la vision, dans ce désert, dans cette solitude, dans cette retraite, où les illusions tombent les unes après les autres, où l'œil de la foi s'épure et où Dieu se découvre. »*

— « *ET OFFERES EUM IN HOLOCAUSTUM : je veux de cette affection le sacrifice complet, et tu me l'offriras en holocauste. »* — « *SUPER UNUM*

MONTIUM QUEM MONSTRAVERO TIBI : sur une des montagnes que je t'indiquerai, quand il en sera temps ; car dans la solitude où je te conduirai, il y a des collines, des montagnes à gravir, des ascensions difficiles. Pour le moment, qu'il te suffise de connaître la volonté divine et de marcher en avant. L'heure viendra où je t'assignerai, parmi toutes ces montagnes, le sommet particulier d'une d'entre elles, pour y consommer ton sacrifice. Je saurai bien te conduire à la montagne sainte, à cette ascension pénible de tel ou tel obstacle qu'il faut vaincre, pour que la victime me soit offerte en holocauste ! » —

Telle est, d'ordinaire, la conduite de Dieu à l'égard des âmes qui sont DANS UNE INDIFFÉRENCE ABSOLUE pour toutes les choses créées, disposées seulement à lui obéir, au premier signe de sa sainte et adorable volonté. Elles s'attendent à tout, de peur d'être surprises

au dépourvu ; elles ne se fondent sur rien que sur Dieu, de peur qu'un appui indigne d'elles n'ébranle leur fermeté. Mais comment obéissent-elles ? Comment correspondent-elles à l'appel de Dieu ?

X. La correspondance de ces âmes est prompte, forte, douloureuse, persévérante et récompensée. — *Elle est prompte* : Igitur ABRAHAM DE NOCTE CONSURGENS (1) ; DONC, *Abraham* se leva de nuit. Igitur, DONC ; c'est le premier mot que nous fait remarquer le texte sacré. Le Seigneur a parlé ; et puisqu'il a parlé, la conclusion nécessaire, logique, toute naturelle, c'est qu'il faut obéir ; DONC, *Abraham se leva*. — De plus, le Seigneur a parlé ; mais il a parlé en termes si précis, qu'il n'y a pas une objection à faire, pas une explication à demander : DONC, *Abraham se leva* SANS DIRE MOT, n'hésitant pas un seul instant devant un ordre qui devait le frapper de stupeur. Comme un sage serviteur qui supprime tout raisonnement humain, il ne prend soin que d'une chose : *d'accomplir, de réaliser le commandement* ; et comme devenu étranger à la nature humaine, persuadé que les préceptes divins doivent pré-

(1) Gen., XXII, 3.

valoir sur toute affection, sur tout amour, il se hâte d'obéir à l'ordre qui lui est donné :
IGITUR !

XI. Obéissance d'*Abraham*, obéissance aussi courageuse qu'elle est prompte. — La force se manifeste par le calme, la tranquillité, la paix, au milieu des choses difficiles dans l'exécution. Considérez, méditez avec quelle possession de lui-même, avec quel sang-froid, *Abraham* se dispose à obéir : STRAVIT ASINUM SUUM ; DUCENS SECUM DUOS JUVENES, ET ISAAC FILIUM SUUM ; CUMQUE CONCIDISSET LIGNA IN HOLOCAUSTUM, ABIIT AD LOCUM QUEM PRÆCEPERAT EI DEUS. C'est *Abraham*, *Abraham lui-même*, qui prépare toutes choses avec ordre pour le voyage et pour le sacrifice. Connaissant toute l'étendue du commandement, il ne le communique à personne, ni aux serviteurs, ni à Isaac lui-même. Il est seul, soutenant en lui-même ce combat, solide comme le diamant, et il demeure invincible, inébranlable dans ses pensées, sans succomber aux prétextes sans nombre qui peuvent l'assiéger et l'assiègent ; plein d'amour, plein de zèle pour obéir au seul signe de Dieu. Il ne commence pas par éveiller son fils ou ses serviteurs ; à quoi bon ? Ils feraient des questions, et ils n'ont pas besoin d'apprendre si tôt la triste nouvelle.

Il va d'abord seller son âne : STRAVIT ASINUM SUUM ; ensuite, il éveille ses serviteurs, deux jeunes gens fidèles et robustes : DUCENS SECUM DUOS JUVENES ; les serviteurs n'auront pas la hardiesse de l'interroger ; et enfin, il éveille son fils, et son fils éveillé, en route : ET ISAAC FILIUM SUUM ! — Dans les sacrifices que Dieu nous commande, puissions-nous avoir la même piété et la même sagesse. N'allons pas aborder de front l'affection dont Dieu nous demande le sacrifice. Ne pensons pas à ses charmes ou à ses caresses. Il n'y a pas de cœur de père qui puisse y tenir. Ne pensons pas à ISAAC ; à sa pensée, nous pourrions être bouleversés, et peut-être défaillir. Laissons-le dormir son sommeil ; et pendant qu'il dort, préparons le bois du sacrifice, allons réveiller nos deux bons serviteurs : L'INTELLIGENCE ET LA VOLONTÉ ; *l'intelligence*, pour nous éclairer dans les moyens à choisir, afin d'exécuter, avec toute la promptitude possible, les ordres de Dieu ; *la volonté*, pour agir avec courage et *sans défaillance* !

XII. Car l'obéissance d'*Abraham*, *bien qu'énergique*, n'en fut pas moins douloureuse. Au troisième jour de marche, il lève les yeux et voit le lieu du sacrifice qui apparaissait au loin : DIE AUTEM TERTIO, ELEVATIS OCULIS, VIDIT

LOCUM PROCUL (1). — Après trois jours de marche, *Abraham* lève les yeux ! Il les avait donc baissés ? Et pourquoi les yeux baissés, si ce n'est à cause de sa tristesse profonde ? Il n'a pas encore dit une seule parole ! L'homme ne parle pas beaucoup dans la douleur ; mais pour cela, la douleur est-elle moins vive ? « Quand Dieu se met à éprouver un grand cœur, dit saint François de Sales, Il s'y met tout de bon. Il donne trois jours de voyage, afin de fendre mille fois le cœur du père, qui mangeait tous les jours, tête à tête, avec ce béni fils. La nuit, *ISAAC* couchait sur son sein, et dans la route, ce père n'ose pas laisser échapper un soupir, de peur d'alarmer l'enfant. » — Enfin, au bout de trois jours, *Abraham* lève les yeux, et il voit : *VIDIT*, il voit le lieu où il doit sacrifier son enfant. Quel coup pour le cœur du père ! « C'est là, sur le sommet de cette montagne !... » Heureusement que c'est encore bien loin : *VIDIT PROCUL !* » — Toutefois, il est temps de donner les derniers ordres.

XIII. *Et l'obéissance d'Abraham est persévérante.* Il dit à ses serviteurs : *Restez ici, au pied de la montagne, avec l'ânesse ; moi et*

(1) Gen., XXII, 4.

l'enfant nous monterons jusque là-haut; nous ne serons pas longtemps; et après que nous aurons adoré le Seigneur, nous reviendrons. »

DIXITQUE AD PUEROS SUOS : EXPECTATE HIC CUM ASINO; EGO ET PUER ILLUC USQUE PROPERENTES, POSTQUAM ADORAVERIMUS, REVERTEMUR AD VOS (1). A mesure que le moment du sacrifice approche, il faut une énergie plus grande que jamais. Aussi, *Abraham* non seulement prévoit tout, mais il n'emploie plus même à l'égard d'Isaac les termes ordinaires d'affection : « EGO ET PUER, moi et l'enfant; moi qui ne me regarde déjà plus comme son père, qui n'en porte plus le nom : Ego!... L'enfant que voici, et que je ne regarde déjà plus comme le mien : PUER!... Hâtons-nous, car le sacrifice est difficile, et il faut monter jusque là-haut : ILLUC USQUE PROPERANTES! » — Et *Abraham* mit sur ISAAC le bois du sacrifice, et lui, il prit le glaive et le feu. TULIT QUOQUE LIGNA HOLOCAUSTI, ET IMPOSUIT SUPER ISAAC FILIUM SUUM; IPSE VERO PORTABAT IN MANIBUS IGNEM ET GLADIUM (2). De quels yeux regardait-il l'enfant portant le bois sur lequel il allait tout à l'heure l'immoler? Comment sa main a-t-elle pu porter le feu et le glaive?

(1) Gen., XXII, 5.

(2) Gen., XXII, 6.

Sa main portait le feu visible; mais le feu intérieur embrasait son âme, dévorait son cœur. Considérez non pas tant ce feu sensible que l'incendie intérieur, qui devenait peu à peu et de plus en plus ardent. — CUMQUE DUO PERGERENT SIMUL (1). Ils marchent de front, le supérieur et le sujet, la victime et le sacrificateur, l'affection qu'il faut immoler, et l'âme qui doit s'en défaire. DIXIT ISAAC PATRI SUO : PATER MI (2). *Abraham* gardait toujours le silence; tout à coup ISAAC le rompt : « PATER MI, *mon père !* » — Ah ! quelle terrible épreuve pour le cœur du père ! Quelle tendresse dans la voix d'ISAAC : « PATER MI ! » — *Abraham* va répondre avec douceur aussi, mais avec fermeté : « QUID VIS, FILI ?... *Que voulez-vous, fils* » ? — ECCE, INQUIT, IGNIS ET LIGNA ; UBI EST VICTIMA HOLOCAUSTI (3) ? Quelle simplicité, quelle réserve dans cette question que pose ISAAC ! « *Voici le feu ; voici le bois ; où est la victime de l'holocauste ; parlez, dites franchement ce qui en est. À votre silence, à votre tristesse, je soupçonne bien un peu la vérité ; ne craignez pas de me faire de la*

(1) Gen., XXII, 6.

(2) Ibid., 7.

(3) Ibid., 7.

peine, parlez. » — Quelle situation critique pour *Abraham* ! Que va-t-il faire ? Que va-t-il dire ? Il répondra toujours avec fermeté ; mais aussi avec une douceur infiniment plus grande : DEUS PROVIDEBIT SIBI VICTIMAM HOLOCAUSTI, FILI MI » (1). « *Dieu y pourvoira, mon fils.* » — Tout à l'heure, il avait dit simplement : « FILI, *fils !* » — Maintenant, son cœur déborde d'amour : « FILI MI », *mon fils !* — PERGEBANT ERGO PARITER (2). La réponse est tellement ferme et si douce à la fois, qu'ISAAC n'ose plus hasarder un seul mot ; et puisqu'il est inutile de parler, ils s'avancent tous deux et continuent à marcher de front : PERGEBANT ERGO PARITER. — « *Abraham* ne prononce pas une seule parole impie, dit saint Jean Chrysostome (3), tout dans son langage respire la piété et la religion ; il y a même, je ne sais quelle grâce et quel parfum de cette âme calme et paisible, qu'on respire avec délices. Le miel coule avec abondance. « Mon père, où est donc la victime ? » Pourquoi ISAAC fait-il cette demande ? Ce n'était pas simplement par curiosité, mais parce que tout ce qu'il voyait était de nature à

(1) Gen., XXII, 8.

(2) Ibid.

(3) S. Jean Chrys., *In secund. Epist. ad Corinth.*, Hom., IV.

lui donner de l'inquiétude. Voici ce qu'il se disait : « Si mon père n'avait que l'intention de me faire participer à son action, il n'aurait point laissé ses serviteurs au pied de la montagne pour m'emmener seul avec lui. » Et c'est pourquoi il l'interroge, alors qu'ils étaient seuls, et que personne ne pouvait les entendre. Telle était la prudence de cet enfant. Eh bien ! qui que vous soyez, hommes et femmes, ne sentez-vous point vos âmes tout embrasées ; ne serrez-vous point dans vos bras, ne couvrez-vous point de baisers cet enfant dont la prudence est si admirable ; n'êtes-vous point émus à la vue de tant de douceur ? On le lie, on l'étend sur le bûcher ; il ne s'effraie point, il ne fait aucun mouvement ; il ne reproche point à son père sa cruauté. Oui, on l'enchaîne, on se saisit de lui, on le place sur le bûcher ; et il souffre tout cela, sans rien dire, comme un tendre agneau, ou plutôt comme le Sauveur, notre maître commun. Car il imitait la douceur du Messie, dont il était la figure, « Il a été conduit à la mort, dit le Prophète, et il s'est tu, comme l'agneau devant celui qui le tond. » — MON FILS, DIEU Y POURVOIRA. A peine ISAAC a-t-il entendu le nom de *Dieu*, qu'il se tait et ne pose plus de questions. »

XIV. *Une obéissance si parfaite reçut sa récompense ; car, au moment même où Abraham levait le bras pour immoler son fils, voilà que l'Ange du Seigneur lui crie du haut du ciel : ABRAHAM ! ABRAHAM !... Et Abraham de répondre avec la même promptitude et la même simplicité : « Présent ! Prêt à tout ! AD SUM ! » — « Ne porte pas la main sur l'enfant, reprend l'Ange, et ne lui fais aucun mal. » DIXITQUE EI : NE EXTENDAS MANUM TUAM SUPER PUERUM, NEQUE FACIAS ILLI QUIDQUAM (1). « C'est donc, dit encore saint François de Sales, un stratagème de la charité de Dieu. Vous diriez d'abord que Notre-Seigneur veut tout saccager ; ruiner ses serviteurs de fond en comble ; mais ce n'est que pour mettre en évidence leur fidélité. Il demande un fils pour en donner un million. Il demande la terre pour donner le Paradis. Il arrache nos cœurs aux affections terrestres, pour enchâsser le sien au milieu de notre poitrine. Il fait semblant de nous ravir la vie périssable, pour nous faire gagner l'éternelle. » — NEQUE FACIAS ILLI QUIDQUAM. *Ne fais aucun mal à l'enfant.* Pour ne rien faire, Seigneur, fallait-il donc faire tant de choses ? Pour ne pas faire de mal à l'en-*

(1) Gen., XXII, 12.

fant, fallait-il faire tant de mal au père? Oui, parce que je connais maintenant que tu crains Dieu : NUNC COGNOVI QUOD TIMES DEUM (1). Tant que l'amour n'est que sur les lèvres, c'est du vent, de l'imagination. C'est la main qui prouve l'amour et non les paroles. Quand on vous verra prêts à couper le cou à Isaac, à mortifier ce que vous avez de plus cher au monde, à la bonne heure ; alors, seulement : NUNC, on connaîtra que vous aimez Dieu ; vous, *Job*, qui gémissiez sur un fumier ; vous, *Daniel*, qui êtes dans la gueule des lions ; vous, *jeunes gens*, dans la fournaise de Babylone ; vous, *Suzanne*, entre deux infâmes adultères ; vous, *Joseph*, dans les prisons de Pharaon ; vous, *Jonas*, dans le ventre de la baleine ; vous, *Isaïe*, scié par le milieu du corps. C'est dans toutes ces épreuves, et dans d'autres semblables, que vous chanterez, et que nous chanterons la gloire de Dieu.

XV. Telle a été l'obéissance d'Abraham ; telle a été SON INDIFFÉRENCE pour toutes choses créées, même pour son fils, en regard de la souveraine volonté de Dieu. SAINT IGNACE, fondateur de la Compagnie de Jésus, en fait

(1) Gen., XXII, 12.

mention dans son admirable lettre sur l'*obéissance*, et aussi dans la troisième partie de ses *Institutions*, lorsqu'il veut que les supérieurs exercent les novices comme Dieu exerça Abraham. « CONFERT UT SUPERIORES ALIQUANDO OCCASIONEM PRÆBEANT IIS QUI PROBANTUR EXERCENDI OBEDIENTIÆ VIRTUTEM, EOSDEM TENTANDO, EO MODO QUO DOMINUS ABRAHAM TENTAVIT, UT SPECIMEN VIRTUTIS SUÆ PRÆBEANT, ET IN EADEM CRESCANT. » (Const. Part., 3^a, cap. I, *In declarationibus*, § 5).

§ V

CONSÉQUENCE

SPÉCIALE ET PRATIQUE

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

§ V

CONSÉQUENCE

SPÉCIALE ET PRATIQUE

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

Obéir à Dieu !..... Tout le reste, accessoire !

OBÉIR A DIEU, c'est là tout l'homme !...

Et, pour obéir, SE VAINCRE ; et, pour se vaincre, SE FAIRE INDIFFÉRENTS pour tout ce qui n'est pas Dieu ou ordre de Dieu ; en sorte que, de notre côté, quels que soient nos attraites ou nos

répugnances, NOUS NE VOULIONS pas plus
LA SANTÉ que LA MALADIE;... LA RICHESSE
que LA PAUVRETÉ; .. L'HONNEUR que LE
MÉPRIS;... UNE LONGUE VIE QU'UNE VIE
COURTE; et ainsi DE TOUT LE RESTE (1).

(1) S. Ignace, *Principe et fond. des Exerc.* .

I.

QUE L'INDIFFÉRENCE EST NÉCESSAIRE

*Pour vaincre les répugnances ou les désirs
de notre nature corrompue.*

Dieu disait à Moïse : « *Je te montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon essence* » (1). — Dieu est *tout* ; et puisqu'il est *tout*, il s'ensuit très évidemment que les créatures ne sont *rien* d'elles-mêmes. Elles ne sont autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de les faire. Ainsi, *le néant* est leur origine, et elles ne sortent du *néant* qu'en tant qu'elles sont unies à Dieu. Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime

(1) Ex. XXX, 19.

raisonnement, ni dans la beauté, ni dans la force, ni dans la vigueur, mais seulement *dans leur union à Dieu*. Dieu est le seul et souverain bien ; et toutes les choses qui sont créées sont, devant lui, comme si elles n'étaient pas. Elles sont bonnes quand elles conduisent à Dieu, elles sont mauvaises quand elles en éloignent. Le bien, c'est ce qui tend à Dieu ; le mal, c'est ce qui en détourne. Si donc nous voulons faire le bien et fuir le mal, il nous faut user des créatures SELON qu'elles nous aident à nous unir à Dieu, NI PLUS NI MOINS ; et il faut nous en abstenir SELON qu'elles nous empêchent de nous unir à Dieu, NI PLUS NI MOINS. Or, pour arriver à cette juste appréciation des choses créées, n'en faisant usage *que dans la mesure rigoureuse de l'aide qu'elles nous apportent pour nous unir à Dieu* ; l'INDIFFÉRENCE à leur *égard est nécessaire* ; l'INDIFFÉRENCE, je veux dire : CETTE ÉNERGIE DE L'ÂME, qui, dans la plénitude de son libre arbitre, demeure EN ÉQUILIBRE devant tout ce qui n'est pas Dieu, ou ordre de Dieu ; devant toute créature, pour captivante ou répugnante qu'elle soit ou puisse être de sa nature ; ne se laissant pas dominer par elle, mais la dominant ; ne se laissant pas vaincre par elle, comme si elle était le souverain bien ; mais en en dis-

posant comme Dieu veut qu'on en dispose.
— Placés au milieu des choses créées qui, toutes, excitent NOS DÉSIRS ou soulèvent NOS RÉPUGNANCES, NOUS DEVONS NOUS rendre ASSEZ MAÎTRES de nous-mêmes pour ne pas nous laisser MOUVOIR par ce qui nous charme ou par ce qui nous déplaît dans les créatures ; et NE RIEN DÉSIRER, NE RIEN VOULOIR par rapport à elles, que ce que DÉSIRE ET VEUT LE BON PLAISIR DE DIEU.

II.

LES QUATRE GRANDS DÉSIRS

ET

LES QUATRE GRANDES RÉPUGNANCES DE L'HOMME.

Or, parmi les choses créées, il en est QUATRE qui excitent davantage *nos désirs*, et QUATRE autres qui soulèvent davantage *nos répugnances*. Il est évident que, pour chacune de ces choses, *l'indifférence doit* ÊTRE PLUS MARQUÉE. Les QUATRE choses que nous désirons, que nous voulons, que nous aimons NATURELLEMENT, par dessus tout, sont : LA SANTÉ, LA RICHESSE, L'HONNEUR et LA VIE LONGUE. Les QUATRE autres choses que nous avons NATURELLEMENT en *horreur* sont : LA MALADIE, LA PAUVRETÉ, LE MÉPRIS et LA VIE COURTE. Il nous

faut donc, dans une *indifférence* PLUS PARFAITE, sans écouter en quoi que ce soit les vues humaines et la folle prudence humaine, ce qui flatte ou révolte la nature, il nous faut, dis-je, attendre l'ÉVÉNEMENT que peut ordonner sur tout cela *le bon plaisir de Dieu* ; en sorte que, DE NOTRE CÔTÉ, *nous ne voulions pas plus* la santé que la maladie, la richesse que la pauvreté, l'honneur que le mépris, la vie longue que la vie courte ; mais SEULEMENT ce que veut et règle, par rapport à toutes ces choses, *le bon plaisir éternel*. Par cette *admirable indifférence*, nous nous montrons SUPÉRIEURS à tout ce qui captive nos sens ou les mortifie, à toutes nos affections ou à toutes nos répugnances NATURELLES, à tous les entraînements enfin que peut susciter en nous LA TRIPLE CONCUPISCENCE : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie..... LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR, nous la foulons aux pieds, en ne cherchant dans *la santé* ou *la maladie* que le *seul bon plaisir de Dieu* ; car ce qu'il y a de plus sensible à la chair, c'est *la perte de la santé*. LA CONCUPISCENCE DES YEUX, nous la foulons aux pieds, en ne cherchant dans *la richesse* ou *la pauvreté* que le *seul bon plaisir de Dieu* ; car *la pauvreté*, je veux dire le *dépouillement de tout*, soit spirituel, soit réel, est ce qui

blesse davantage *la concupiscence des yeux*. L'ORGUEIL DE LA VIE, nous le foulons aux pieds, en ne cherchant dans *l'honneur* ou *le mépris* que le *seul bon plaisir de Dieu* ; car rien ne contredit davantage *l'orgueil* que le *mépris*, l'opprobre et l'infamie..... ET L'ORGUEIL DE LA VIE, LA CONCUPISCENCE DES YEUX, LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR ; les trois concupiscences à la fois, nous les foulons aux pieds, en ne cherchant dans *la vie longue* ou *la vie courte* que le *seul bon plaisir de Dieu* ; car celui-là qui est disposé à mourir aujourd'hui ou demain, quand Dieu voudra L'ÉVÉNEMENT, celui-là ne tient de fait ni à la santé, ni à la maladie ; ni aux richesses, ni à la pauvreté ; ni aux honneurs, ni à l'infamie, il ne tient à rien, SI CE N'EST AU BON PLAISIR DE DIEU !

III.

COMMENT L'INDIFFÉRENCE

*S'exerce par rapport à ces quatre répugnances
et à ces quatre désirs.*

Chaque jour, il nous arrive d'être *en santé* ou *en maladie*, dans *l'abondance* ou *la privation*, dans *les honneurs* ou *les humiliations* ; chaque jour, nous pouvons mourir ; COMMENT PRATIQUER L'INDIFFÉRENCE.

I. POUR LES MALADIES, Dieu est le Maître ; mais de notre côté, il faut faire *ce que Dieu ordonne pour les éviter*. De croire que, quand elles viennent, on ne les ait pas *naturellement* en horreur, c'est une illusion. Cette horreur en fait souvent le mérite.

« Je ne prétends pas vous défendre, dit

le P. de Ravignan, de préférer la santé à la maladie ; demandez la santé, je vous y exhorte et je vous la souhaite pour tout le bien que vous pouvez accomplir ; mais enfin, Dieu peut vous envoyer la maladie et avec elle les souffrances, les infirmités. *La croix y est dans toute son étendue et avec tout son accompagnement.* Eh bien ! quand on souffre, que faire sinon de dire : « *C'est Dieu qui envoie sagement et selon les desseins d'un tendre amour, la maladie et la santé ! Que son nom soit béni !...* » Mais, si nous murmurons, si nous n'avons d'autre préoccupation que notre santé ; si nous tombons à son égard dans des soins et des ménagements ridicules, qui rendent malades quand on ne l'est pas, croyons-nous qu'alors notre volonté soit conforme à celle de Dieu ? Non certes, parce qu'alors nous ne pensons pas comme Dieu. Un soin modéré et raisonnable de la santé est UN DEVOIR, il faut le remplir ; mais la préoccupation est de trop, le murmure est de trop. — *Qu'on se plaigne enfin*, si l'on veut, mais au moins qu'on SE SOUMETTE et qu'il y ait dans cette acceptation *la reconnaissance et l'amour de la volonté divine* ».

Il en devrait être ainsi ; et j'avoue devant vous, ô mon Dieu, que la raison devrait tenir le dessus plus qu'elle ne fait, et s'en rap-

porter complètement à vous pour tout ce qui regarde ma santé ; mais, hélas ! ma chair est infirme, et vous savez, Seigneur, combien elle pèse à l'esprit. Pourquoi est-ce, ô Dieu bon, que vous ne me rendez pas la santé ? Est-ce que vous n'êtes point touché de ce que j'endure, de ce que je souffre cruellement dans mon corps ? Ah ! certainement, je ne le puis croire, et sans doute cela n'est pas. Il faut donc dire nécessairement QU'IL N'EST PAS EXPÉDIENT QUE JE GUÉRISSE, ET QU'IL EST EXPÉDIENT QUE JE SOUFFRE. Ainsi soit-il, puisque ainsi vous plaît. Cette médecine est amère, mais elle me doit être douce, très douce, d'une main si chère et si bienfaisante. Du moins, guérissez les maladies de mon âme, en permettant que je sois malade dans mon corps. Modérez les empressements de mes désirs charnels, l'ardeur de mes folles amours, la dangereuse précipitation de mes jugements téméraires, et, enfin, la funeste chaleur de mes passions mal réglées. Je n'ignore pas que mes maladies sont de justes punitions de mes crimes. Vous, ô Dieu très bon, qui pour moi tournez en bien toutes choses, faites que les peines de mes péchés soient le sceau de votre miséricorde, l'exercice de ma patience et l'épreuve de ma vertu.

II. PRENONS MAINTENANT L'ABONDANCE ET LA PRIVATION. « Il y a des privations dans toutes les situations de la vie, dit encore le P. de Ravignan. La gêne vient quelquefois après l'abondance, et d'ailleurs une certaine médiocrité est le partage de beaucoup de personnes dans le monde. Or, le monde n'attache de prix qu'à la richesse, à l'abondance, au luxe. Est-ce le jugement de Dieu ? Non, certes, et ce n'est pas une âme qui ne cherche que *Dieu seul*, qui attache tant de prix à la richesse. Soyez ce que vous êtes ! Les biens que vous avez, Dieu vous les donna, vous les tenez de sa main ; ils ne sont pas à vous, mais à lui ; reconnaissez que vous devez les lui rapporter. Et, si Dieu vous les ôtait, si vous éprouviez des revers, si vous vous trouviez tout à coup dans une position inférieure, si votre fortune, si vos espérances, si votre bonheur, si vos établissements étaient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, faudrait-il vous décourager, vous laisser abattre ? Je ne prétends pas que vous dussiez vous en réjouir ; mais je dis que vous devriez alors lever les yeux au Ciel, et portant plus haut vos pensées, vous reposer sur la Providence divine, *qui veut* cette privation ou cette position inférieure ».

Du reste, quoique vous fassiez, vous ne trouverez de repos que dans cette divine volonté. Si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez les bizarreries de la fortune. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie. Où est donc la solidité et la consistance ? *En vous seul*, ô mon Dieu, dont la main souveraine est notre soutien immuable, et la puissance invincible notre inébranlable fondement.

III. QUAND AUX HONNEURS ET AUX HUMILIATIONS, ils sont bien mélangés dans la vie, et, le plus souvent, Dieu semble nous frapper, nous abaisser, vouloir nous anéantir. O âmes, la moindre humiliation, la moindre déception vous chagrine, vous froisse à l'excès. Dieu vous ménage ces occasions de salut,

et vous allez vous répandre en plaintes!... Ah! prenez garde! Quand l'amertume sort ainsi de votre cœur, elle prouve en vous l'existence des passions les plus terrestres. Réfugiez-vous plutôt dans *la sainte indifférence* et dites : Mon Dieu ! mais je souffre ! Mais je ne sais ce que l'on me veut ! Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que j'ai fait ! Mon Dieu ! donnez-moi le courage ! — Puis, baissez la tête, humiliez votre cœur, et Dieu vous donnera la paix. « Pour profiter des humiliations, dit Bossuet, Dieu ne demande pas que l'on ôte la SENSIBILITÉ ; c'est même tout le contraire, puisque, sans cela, elles ne seraient pas humiliations. Ce qu'il faut ôter, c'est l'air plaintif et l'esprit de contrariété et *de résistance*. Il faut pourtant quelquefois se soutenir pour l'amour des autres, qui nous fouleraient aux pieds si l'on ne se tenait dans quelque consistance ».

IV. Enfin, voulons-nous connaître L'INDIFFÉRENCE PRATIQUE POUR LA VIE LONGUE OU LA VIE COURTE, écoutons saint François de Sales :

« Ma mère ou moi-même (car c'est tout un) sommes au lit malades ; que sais-je si Dieu veut que la mort s'en suive ? Certes,

je n'en sais rien ; mais je sais bien pourtant *qu'en attendant l'événement* que son *bon plaisir* a ordonné, *il veut par la volonté déclarée, manifestée et signifiée*, que j'emploie les remèdes convenables à la guérison. Je le ferai donc fidèlement, sans rien oublier de ce que, bonnement, je pourrai contribuer à cette intention. Mais, *si c'est le bon plaisir divin* que le mal, victorieux des remèdes, apporte enfin la mort, soudain que j'en serai certifié *par l'événement*, j'acquiescerai amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la répugnance des puissances inférieures de mon âme. Oui, Seigneur, je le veux bien, dirai-je, parce que tel est votre bon plaisir. Je le veux bien, quoique j'aimerais mieux encore vivre, s'il vous plaisait ; et, de plus, j'aimerais assez qu'il vous plût de me faire vivre. Cependant, je meurs de bon cœur, puisqu'il vous plaît ainsi, et il me plaît ainsi à moi qui suis très humble serviteur de votre volonté. »

« On ne connaît presque point le bon plaisir divin, ajoute ce grand saint, QUE PAR LES ÉVÉNEMENTS ; et tandis qu'il nous est inconnu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu, *qui nous est manifestée et signifiée*. Mais soudain que le bon plaisir de sa divine majesté com-

paraît, il faut aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance (1). »

(1) Cf. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, III^e part., ch. xv. — *Amour de Dieu*, liv. IX, ch. III, v, vi. — *Entretien* II. — P. de Ravignan, *Entretiens spirituels*, De la direction de la volonté.

IV.

COMBIEN CETTE INDIFFÉRENCE

EST RAISONNABLE.

L'indifférence est cette disposition de l'âme qui, ne voulant que *Dieu seul*, ne désire et ne choisit dans *l'accessoire*, c'est-à-dire dans les créatures, que ce qui mène plus directement à la fin pour laquelle nous sommes créés. LA SEULE RÈGLE D'APPRÉCIATION de chaque créature est donc SON UTILITÉ pour nous conduire à notre fin, ce qu'elle nous rapporte pour la vie éternelle, ce qu'elle pèse, ce qu'elle vaut en vue de Dieu. Cette règle n'est-elle pas sage ? Quelle exagération pouvons-nous y voir. *Cette indifférence* qui de prime abord paraît si difficile, n'est-

elle pas cette indifférence même que le monde porte au plus haut point dans les affaires dont il veut la réussite ? Réfléchissez sur ce qui se passe chaque jour sous vos yeux... L'or est le plus précieux de tous les métaux ; le monde l'emploiera-t il dans la confection des instruments tranchants ? Non, les moyens ne seraient pas pour la fin. Un riche manteau de pourpre, brodé avec tout l'art et la magnificence possible, rehaussé d'or et de brillantes pierreries, relève admirablement l'éclat des plus hautes dignités ; le jettera-t-on sur les épaules s'il s'agit de mériter le prix de la course ? Non ; les moyens ne seraient pas proportionnés à la fin. Les vêtements les plus légers, et du prix d'ailleurs le plus médiocre, seront avantageusement préférés. Être dérangé dans ses occupations par des visites importunes est une de nos grandes vexations ; et cependant, si l'intérêt l'exige, ou le désir de ménager la faveur de quelques personnes puissantes, nous paraîtrons *indifférents*, c'est-à-dire disposés non seulement à recevoir ces visites avec patience, mais encore avec joie. Toujours les moyens pour la fin. La pénitence est une chose affreuse pour tant de personnes délicates de notre siècle, le nom seul fait frémir ; et cependant, quelles pén-

tences le monde ne leur impose-t-il pas, soit dans l'assujettissement à la mode, et de ses formes artificielles souvent plus pénibles et surtout plus nuisibles qu'un cilice, soit dans les instruments imposés par l'art pour la réforme de quelque défaut naturel, de la taille, par exemple, véritable martyr de jour et de nuit, que vient encore aggraver la privation excessive des aliments et du sommeil, pour briller dans les réunions et soirées mondaines; et pourtant, comme l'on s'y soumet, je ne dirai pas avec résignation, mais avec bonheur, avec un inconcevable empressement! Rien de plus dur aux enfants du monde que les humiliations, une confusion leur semble pire que la mort; et pourtant, que de confusions n'ont pas à souffrir par exemple les négociants, soit dans leurs magasins, de la part de visiteurs dédaigneux; soit dans les maisons particulières, lorsque, par leurs instances, ils irritent les clients, qu'ils veulent forcer à prendre leurs marchandises! Les jeûnes et les privations de la sensualité sont, pour le monde, d'intolérables exigences; et cependant, à quelles privations ne se condamnent pas les enfants du siècle pour acquérir une fortune? Dix fois, le négociant interrompra son repas, le retardera même jusqu'au soir, pour satisfaire aux ache-

teurs, dont les caprices, loin de lui être importuns, lui seront très agréables. Il abrégera le temps du sommeil, prolongera les veilles fort avant dans la nuit, afin de revoir les affaires de la journée, régler les comptes, calculer les bénéfices; et à peine songera-t-il aux privations qu'il s'impose. Ce qu'il appelle *ses beaux jours*, ce sont ceux-là mêmes où il a plus à souffrir. *Quelle belle indifférence*, et comme les enfants des ténèbres sont plus sages que les enfants du jour! Ayons donc sans cesse devant les yeux le but suprême de la vie : « *Dieu seul !..... Le reste accessoire !* » L'accessoire ne doit jamais l'emporter sur le principal. Il faut se dire souvent, surtout quand il s'agit de faire un sacrifice que Dieu exige : O mon Dieu ! je tendrai au but; je le veux, malgré moi et contre moi. *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* « Oui, Seigneur, dit saint François de Sales, que votre volonté soit faite en la terre, où nous n'avons point de plaisir sans mélange de quelque douleur, point de roses sans épines, point de jour sans la suite d'une nuit, point de printemps sans qu'il soit précédé de l'hiver; en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares et les travaux innombrables. Oui, mon Dieu ! que votre volonté soit faite, non seulement

en l'exécution de vos commandements, conseils et inspirations, qui doivent être pratiqués par nous; mais aussi en la souffrance des afflictions et peines qui doivent être reçues en nous, *afin que votre volonté fasse par nous, pour nous, en nous et de nous, tout ce qu'il lui plaira* (1). »

(1) Cf. Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. 1.

V.

COMBIEN CETTE INDIFFÉRENCE

*Contribue à la gloire de Dieu, et à notre
propre sanctification.*

I. La sainte et immuable volonté de Dieu, à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare en nous de deux manières ; et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous, et par les COMMANDMENTS qu'il nous fait, et par les ÉVÉNEMENTS qu'il nous envoie. Car, comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité, et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne, de sorte que les *préceptes* qui

prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des *événements* qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne ; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses *préceptes* ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les *événements* ce qu'il veut que l'on endure ; et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance.

Mais notre volonté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi ; celle qui conduit les événements, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures, inutiles dans des choses *résolues* et *inévitables* ? Si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s' imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder l'effet, elle blâme du moins la *disposition*, et que, ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons d'autres sentiments, NOUS QUI SOMMES NÉS POUR OBÉIR AUX VOLONTÉS DE DIEU. Adorons dans ses *préceptes* les règles immuables de sa justice; regardons dans les *événements* les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Mais, pour que nous puissions mieux entendre l'économie de la Providence dans ces deux manières dont Dieu manifeste sa volonté, je veux dire : les *commandements* et les *événements*, nous ne pouvons assez réfléchir sur la différence profonde qui existe entre les *commandements* que Dieu nous fait et les *événements* que Dieu nous envoie.

II. Il y a cette différence entre les *commandements* auxquels Dieu nous oblige et les *événements* dont il dispose, que nous pouvons nous *soustraire* aux uns et que nous ne pouvons pas *éviter* les autres. Dieu me donne ses *ordres*; mais moi, créature libre, je puis obéir ou ne pas obéir. Je suis maître; et tellement maître, que je puis faire, par ma désobéissance, que Dieu ne le soit pas. Dieu ne force point ma liberté. Il est vrai que si je suis désobéissant, je ne puis empêcher qu'il

me punisse ; mais, toutefois, *il est en moi de n'obéir pas*. Dieu met en mes mains la vie et la mort, et me laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux *préceptes*, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas ainsi des *événements*, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Dieu en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa Providence éternelle, qui passent notre pouvoir et même ordinairement notre prévoyance. Que nous le voulions ou non, il faut le subir, et nulle puissance au monde ne peut en arrêter l'exécution.

Pourquoi cette différence ? Pourquoi cette diversité si marquée entre les *commandements* que Dieu nous fait et les *événements* qu'il nous envoie ? Pourquoi des *commandements*, où seuls nous sommes maîtres d'agir ou de n'agir pas ; d'obéir ou de n'obéir pas ; et pourquoi des *événements*, où seul Dieu veut être le maître ; des *événements*, que nous ne sommes pas libres de subir ou de ne subir pas ; des *événements*, enfin, où nous ne pouvons absolument rien ?

III. Il y a bien des raisons de cette diffé-

rence. La première raison et la raison fondamentale, c'est que Dieu est notre SOUVERAIN, et qu'il veut l'être. Étant notre *Souverain*, il n'est pas juste qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste, au contraire, que, bon gré, mal gré, nous ressentions *une force majeure* à laquelle il nous faut céder. Nous pouvons échapper aux *ordres* de Dieu et faire un mauvais usage de notre liberté; nous ne pourrons jamais échapper aux *événements*, par lesquels il nous ramène sous sa dépendance. Aussi, notre vie est disposée de telle sorte que, quels que soient notre prudence, notre sagesse, nos menées, notre savoir-faire, nos industries multiples, nous sommes incessamment sous le coup de certains *événements* imprévus, de certains *événements* bizarres qui se jettent à la traverse et renversent, dans un moment, toute l'habileté et toute l'économie de nos plans. Il n'est pas un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré *des richesses ou de la pauvreté, de la considération ou de l'ignominie*, et bien moins encore *de sa santé ou de sa vie*. Dieu veut être SOUVERAIN; et, pour cela, il est nécessaire que nous ressentions par expé-

rience cette *force majeure* dont j'ai parlé, force divine et inévitable qui se relâche quand elle veut, et s'accommode parfois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît avec une telle fermeté qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

Voilà une première raison, pour laquelle l'arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses *qui sont en notre pouvoir* et celles où il ne consulte que *son bon plaisir*, afin que nous ressentions non seulement notre *liberté*, mais encore notre *dépendance*. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien, qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignions d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et, par là, il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur.

IV. Il est une seconde raison qui nous intéresse davantage, parce qu'elle nous montre plus visiblement la sagesse de Dieu, coopé-

rant à notre salut. Ce que Dieu veut, avant tout, c'est assurément notre salut ; et pour nous sauver , il nous trace la voie , nous donne les règles de la droiture et de la justice ; en un mot, nous impose des *commandements* ; mais, hélas ! qui ne sait que notre volonté ne se soumettra pas facilement ; et que, si elle n'est secourue, elle poussera sa liberté jusqu'à la licence. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés ; nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de dompter notre volonté, de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate ? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps ; mais je ne puis pas le couper moi-même. Un chirurgien expert me rend cet office, triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent ; je le confesse,

je le reconnais ; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter ; c'est lui qui mêle ma vie d'*événements* qui me fâchent ; c'est lui qui m'envoie par sa Providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables, ces délaissements, ces mépris, ces humiliations, cette indigence qui manque de tout, ou cette maladie qui me mine ; parce qu'il veut abattre et faire fléchir ma volonté trop rebelle, que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin, il frappe où je suis sensible ; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne, et d'obéir à ses *commandements* ; et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

V. Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude ; mais ne nous plaignons pas de cette conduite ; cette peine, c'est un remède ; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut

vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des contrariétés à subir, tant que vous serez au milieu de certaines satisfactions dans lesquelles il est dangereux de se plaire trop. Ces maux, ces contrariétés qui vous arrivent *du dehors*, vous sont envoyés pour abattre ce qui se soulève et se révolte *au dedans*; pour mettre des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé, et la nature et le monde, et votre vie chrétienne ou religieuse, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à vos desseins. C'est pour cela que vos emplois auront tant d'épines, et seront accompagnés de tant de répugnance et de dégoût; que vous n'aurez jamais dans votre famille ou dans votre communauté, ce que vous désirez avec tant d'ardeur; que vos supérieurs souvent feront tout le contraire de vos volontés, de vos vues, ou de ce qu'ambitionnent vos talents, votre esprit et vos aptitudes. C'est pour cela que la nature a tant

d'infirmités, les affaires tant d'ennuis et de revers, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux, tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur, son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le MAÎTRE et le SOUVERAIN ; et après tout il est juste que votre créature VOUS SERVE ET VOUS OBÉISSE (1).

(1) Cf. Bossuet, 1^{er} et 2^e *Sermon sur la Purification de la Sainte-Vierge* ; *passim*.

VI.

BELLES PAROLES DE L'IMITATION

SUR CE SUJET.

L'âme qui est *indifférente* n'apprécie la santé ou la maladie, la richesse ou la pauvreté, l'honneur ou le mépris, la vie longue ou la vie courte, qu'au seul point de vue de leur *utilité* pour *obéir à Dieu et à Dieu seul*.

Elle a donc compris et cherche à mettre en pratique ces belles et profondes paroles de l'*Imitation*, qui ne seront jamais assez méditées :

C'est vanité de s'abandonner aux désirs de la chair, et d'aimer ce qui doit être un jour rigoureusement puni.

C'est vanité d'amasser des richesses périssables, et d'y mettre sa confiance.

C'est vanité de rechercher les honneurs, et de vouloir s'élever.

C'est vanité de souhaiter de vivre longtemps, et de ne pas songer à bien vivre (1).

(1) *Imitation*, liv. I, ch. 1.

§ VI

CONSÉQUENCE

DERNIÈRE ET SUPRÊME

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

§ VI

CONSÉQUENCE

DERNIÈRE ET SUPRÊME

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES :

Obéir à Dieu ; et, pour obéir à Dieu, se faire indifférents à toutes les choses créées, sur lesquelles peut tomber le bon plaisir de Dieu ; DÉSIRANT UNIQUEMENT ET CHOISISANT, sans lâcheté et sans imperfection volontaire, ce qui nous conduit *plus directement* à la fin pour

laquelle l'homme est dans ce monde :
« à l'accomplissement de la très sainte
volonté de Dieu (1). »

(1) Cf. Saint Ignace, *Principe et fondement des
exercices*.

I.

LE DÉSIR UNIQUE

ET LE CHOIX SUPRÊME

QU'INSPIRE L'ACTE D'INDIFFÉRENCE.

Il n'y a qu'un seul être qui soit *nécessaire*. Il n'y a que Dieu seul qui soit *nécessaire*; *il est tout, le reste n'est rien*; et, tout ce qui est disparaît devant sa face, et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux (1). — Il est le *seul nécessaire* à l'homme; c'est *lui seul* qu'il faut désirer et à qui il faut s'unir. Mais, *si Dieu est seul, le seul nécessaire, le seul désirable*, et si l'homme doit se considérer comme SEUL devant lui, il faut trouver

(1) Isaïe, XI, 17.

quelque chose en l'homme, qui soit parfaitement UN;... *un acte*, qui renferme tout dans son unité;... *un acte*, qui, d'un côté, renferme TOUT CE QUI EST DANS L'HOMME; et, de l'autre côté, unisse l'homme A TOUT CE QUI EST EN DIEU.

Faites-moi trouver *cet acte*, ô mon Dieu ! *cet acte* si étendu, si simple, qui, d'un seul et même coup, *vous abandonne, vous livre tout ce que je suis et m'unisse à tout ce que vous êtes !*

Tu entends déjà, ô mon âme, cet acte ne peut être et n'est, en effet, que *l'acte d'indifférence* par lequel, dans la plénitude de mon libre arbitre, et avec toute l'énergie dont je suis capable, JE CONSENS A NE ME LAISSER MOUVOIR QUE PAR DIEU, DÉSI-RANT UNIQUEMENT ET CHOISSISSANT, sans lâcheté, sans imperfection volontaire, dans toute l'étendue de la grâce, ce qui conduit *plus directement et plus sûrement* à la fin pour laquelle l'homme a été créé : « à *l'accomplissement de la très sainte volonté de Dieu, sa volonté signifiée et la volonté de son bon plaisir* (1). »

(1) Cf. Bossuet, *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu*.

II.

L'ACTE D'INDIFFERENCE

LIVRE TOUT L'HOMME A DIEU !

I. Son âme, son corps en général et, en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs ; tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment ; tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle ; toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors...
TOUT VOUS EST ABANDONNÉ, ô Seigneur ! Faites-en ce que vous voudrez !... O mon Dieu ! *je vous abandonne ma vie*, et non seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre, mais encore ma vie dans l'éternité.....

Je vous abandonne mon salut..... Je remets entre vos mains toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, toute ma volonté; je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions; je vous livre tout, je n'ai plus rien : C'EST LA TOUT L'HOMME.

Entrez donc, mon Seigneur et mon Maître; entrez au dedans de moi. Saisissez-vous du secret et profond ressort, d'où partent mes résolutions et mes volontés. Remuez, excitez, animez tout; et du dedans de mon cœur, de cette intime partie de moi-même, si je puis parler de la sorte, qui ébranle tout le reste, inspirez-moi cette chaste et puissante délectation, qui fait l'amour ou qui l'est. Répandez votre amour dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là il aille, il pénètre, et qu'il remplisse tout au dedans et au dehors. Oh ! que je vous aime, mon Dieu ! Que je vous aime ! Votre amour seul, et IL ME SUFFIT (1).

II. L'ACTE D'INDIFFÉRENCE LIVRE TOUT L'HOMME A DIEU ; je dis tout, et il n'y a que Dieu qui puisse savoir jusqu'où cela doit s'étendre, puisqu'en se livrant à Dieu, l'homme lui remet *toute sa volonté*, afin qu'il en dispose

(1) Cf. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 49^e jour.

selon son bon plaisir. Il faut donc pour cela qu'il soit résolu de seconder Dieu en tout ce qu'il fera ou permettra dans la vue de la détruire. N'allons pas cependant nous effrayer d'avance, ni donner carrière à notre imagination sur des choses qui peut-être n'arriveront jamais. Attendons en paix que Dieu manifeste ses desseins ; ne prévoyons rien, ne craignons rien, ne rejetons rien, et ne nous offrons non plus rien en particulier. Laissons-le agir ; il est infiniment sage ; il connaît les ressorts les plus secrets de notre volonté, et il sait comment il doit la manier pour l'amener à ses fins. Il commencera par les choses les plus faciles ; il en viendra par degrés à d'autres qui nous coûteront davantage ; et il nous conduira ainsi, s'il le juge à propos, aux plus grands sacrifices. Mais il disposera de tout avec tant de force et de suavité ; il préparera notre volonté de telle manière qu'elle lui résistera toujours moins, et qu'à la fin, elle perdra presque la faculté de lui résister. Tout ce que nous pourrons lui donner par notre libre consentement, il nous inclinera doucement à le lui accorder ; et ce qu'il ne sera pas en notre pouvoir de lui donner, il nous engagera à le lui laisser prendre, en vertu du don absolu que nous lui aurons fait de nous-mêmes. Telle est la marche que

Dieu suit pour l'ordinaire. Il sollicite de l'âme *un consentement général et indistinct* à tout ce qu'il lui plaira ordonner d'elle. Ce consentement une fois donné, il développe ses intentions particulières, soit par les événements et sa Providence, et les circonstances imprévues où il met l'âme, soit par les tentations et les épreuves auxquelles il l'expose ; il proportionne ses grâces et ses secours à chaque situation ; et cette âme n'a autre chose à faire de son côté, qu'à *plier à mesure sous la volonté de Dieu*. Elle s'y conforme d'abord avec répugnance et après bien des combats ; ensuite avec une prompte soumission, enfin avec joie. Elle parvient à ne plus sentir, pour quoi que ce soit, aucune résistance intérieure, à ne désirer plus rien, à ne craindre plus rien, à être saintement INDIFFÉRENTE à tout, pourvu que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en elle. Et, alors, elle est au plus haut degré de conformité, sa volonté ne se trouvant pas seulement unie à celle de Dieu, mais ne faisant qu'une même chose avec elle.

III.

L'ACTE D'INDIFFÉRENCE

UNIT L'HOMME A TOUT CE QUI EST EN DIEU

O mon Dieu ! *je me livre, je m'abandonne à vous ;*... A VOTRE UNITÉ, pour être fait *un* avec vous ;... A VOTRE INFINITÉ ET A VOTRE IMMENSITÉ incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ;... A VOTRE SAGESSE INFINIE, pour être gouverné selon vos desseins et non pas selon mes pensées ;... A vos DÉCRETS ÉTERNELS, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes ;... A VOTRE ÉTERNITÉ, pour en faire mon bonheur ;... A VOTRE TOUTE-PUISSANCE, pour être toujours sous votre main ;... A VOTRE BONTÉ PATERNELLE, afin, que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous rece-

viez mon esprit entre vos bras ;... A VOTRE JUSTICE, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint ; il n'y a qu'à CETTE JUSTICE qui punit les crimes que je n'oserais pas, que je ne voudrais pas *m'abandonner* ; car ce serait m'abandonner, me livrer à la damnation que je mérite ; et néanmoins, Seigneur, elle est sainte CETTE JUSTICE, comme vos attributs ; elle est sainte et ne doit pas être privée de son sacrifice. IL FAUT DONC M'Y ABANDONNER. Et voici que JÉSUS-CHRIST se présente, afin que je m'y abandonne *en Lui et par Lui*. Donc, ô Dieu saint ! ô Dieu vengeur des crimes ! j'adore vos saintes et inexorables rigueurs ; et je m'y abandonne en JÉSUS-CHRIST, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer ; car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il avait un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. *Je me livre donc à cette justice, en Lui et par Lui*, et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, *dont il m'a couvert et revêtu* (1).

(1) Cf. Bossuet, *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu*.

IV.

L'ACTE D'INDIFFÉRENCE

EST UN ACTE D'ABANDON AVEC JÉSUS-CHRIST

ET EN JÉSUS-CHRIST.

I. Je veux *obéir à Dieu*. Oui, Seigneur, je le veux ! Et si je le veux, je le fais ! Car, LE VOULOIR, C'EST LE FAIRE ! Le vouloir imparfaitement, c'est le faire imparfaitement ; le vouloir parfaitement, c'est le faire parfaitement ! Rien n'est plus facile, *rien n'est plus présent à la volonté que le vouloir !* Ainsi, je le veux, Seigneur, et entièrement soumis à votre volonté *déclarée et signifiée*, j'accomplirai vos ordres. Pour les *événements de santé ou de maladie, de richesse ou de pauvreté, d'honneur ou de mépris, de vie longue ou de vie courte, événements dont vous êtes le*

maître, ô mon Dieu ! je m'en remets à votre bon plaisir ; je me garderai bien pour tout cela de décider quoi que ce soit. Certes, je ne me charge pas d'être à moi-même ma Providence ; non, je n'y entendrais rien ; car je ne sais pas ce qui, pour votre gloire et pour mon salut, m'est plus utile ou plus nécessaire ; mais c'est vous, ô mon Dieu ! qui serez ma Providence, qui tracerez ma voie, qui serez mon étoile, ma lumière, ma vérité, ma vie. Telle est la disposition de mon cœur. Mais, suis-je capable de me mettre moi-même et par moi-même dans cette disposition bienheureuse ? Nullement.

« La raison naturelle, dit saint François de Sales, est grandement blessée et comme à moitié morte par le péché ; c'est pourquoi elle ne peut observer tous les commandements qu'elle voit bien pourtant être convenables. Elle connaît son devoir, mais elle ne peut le rendre, et ses yeux ont plus de clarté pour lui montrer le chemin, que ses jambes de force pour l'entreprendre. Le pécheur peut bien, à la vérité, observer quelques-uns des commandements par ci, par là ; il peut même les observer tous pour quelque peu de temps, lorsqu'il ne se présente point de sujet relevé auquel il faille pratiquer les vertus commandées, ou de tentation pres-

sante de commettre le péché défendu , mais que le pécheur puisse vivre longtemps en son péché, sans en ajouter de nouveaux, certes, cela ne se peut *sans une spéciale protection de Dieu*. Car les ennemis de l'homme sont ardents, remuants et en perpétuelle action pour le précipiter ; et quand ils voient qu'il n'arrive point d'occasion de pratiquer les vertus ordonnées, ils suscitent mille tentations pour nous faire tomber dans les choses prohibées ; et alors *la nature sans la grâce* ne se peut garantir du précipice. Si nous vainquons, « DIEU NOUS DONNE LA VICTOIRE PAR JÉSUS-CHRIST », ainsi que dit saint Paul : « *Dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* (1). »

En somme, dit encore le même saint François de Sales, notre chétive nature, navrée par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font, il est vrai, certaines productions imparfaites et comme des essais de leurs fruits ; mais de porter des dattes entières, mûres et assaisonnées, cela est réservé pour des contrées plus chaudes. Car ainsi notre cœur humain produit bien naturellement certains commencements d'amour envers Dieu ; mais d'en venir jusqu'à l'aimer

(1) I. Corinth., XV, 17.

sur toutes choses, qui est la vraie maturité de l'amour dû à cette suprême bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animés et assistés *de la grâce céleste, et qui sont en l'état de la sainte charité*; et ce petit amour imparfait, duquel la nature en elle-même sent les élans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir; un vouloir qui voudrait, mais qui ne veut pas; un vouloir stérile, qui ne produit point de vrais effets; un vouloir paralytique, qui voit la piscine salubre du saint amour, mais qui n'a pas la force de s'y jeter; et enfin, ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la généreuse vigueur requise pour, en effet, préférer Dieu à toutes choses; dont l'apôtre, parlant en la personne du pécheur, s'écrie : « *Le vouloir est bien en moi ; mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir.* » — « *Velle adjacet mihi ; perficere autem bonum, non invenio* (1). »

II. Ainsi, pour vouloir et accomplir dans sa perfection l'acte d'indifférence, il est nécessaire que je me livre à vous, ô mon Dieu, et que je m'abandonne tout entier PAR JÉSUS-CHRIST ET AVEC JÉSUS-CHRIST. Il est mon Sauveur; car Jésus n'est plus Jésus, s'il n'est pas

(1) Rom., VII, 18. — Cf. Div. Thom. Summa. 1. 2. Q. CIX. a. 2 et seq.

mon salut. Il est le libérateur que je cherche. Il est le vrai médecin charitable, qui, sans être appelé de personne, a bien voulu descendre du ciel en la terre et entreprendre un si grand voyage pour me visiter, guérir mes maladies, et couper le mal dans sa racine. Avec son secours, ô mon Dieu, je pourrai fidèlement mettre en pratique tout ce que demande *de moi votre volonté signifiée et votre volonté de bon plaisir*. SEUL, je n'ai pas la force de vous obéir en tout et toute ma vie;... SEUL, je n'ai pas la force de mettre en pratique cette *sublime indifférence* qui me soumet à la pleine disposition de votre bon plaisir; SEUL, je ne puis être *homme* selon vos desseins, vous remettant, durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté;... SEUL, je ne le vois et je ne le sens que trop bien par ma propre expérience, *je ne suis que vanité et la vanité même; vain* en toutes mes facultés et en toutes mes puissances, *vain* en l'âme, *vain* au corps, *vain* en la volonté, *vain* en la mémoire, *vain* en l'imagination, *vain* en mes desseins, *vain* en mes paroles, *vain* en mes actions; *vain* en tout!... « UNIVERSA VANITAS, OMNIS HOMO VIVENS (1). » Bien plus, SEUL et par moi-

(1) Ps. XXXVIII, 6.

même, devant vous, ô mon Dieu, je ne suis pas seulement *une vanité, un rien*; car *vanité* et *rien*, c'est tout un; je ne suis pas seulement : rien de bonté, rien de vertu, rien de puissance, rien de sagesse, rien de prudence, rien de science, rien de perfection; mais je suis *un pur néant*, plein d'ignorance, d'imprudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de faiblesse, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toutes sortes de misères; car, si je n'ai pas tout cela à l'excès, j'en ai les principes, les semences; j'en ressens, dans les occasions, les effets funestes;... SEUL, *je ne suis rien et je ne puis rien*; mais je puis tout en Celui qui me fortifie, EN JÉSUS-CHRIST, MON SAUVEUR!... Amen!... Amen!...

Cela est ainsi, *et la Croix de Jésus-Christ*, comme nous le verrons bientôt, est faite pour anéantir dans nos cœurs *tout ce qui n'est point Dieu ou ordre de Dieu*; DE SORTE QUE, POUR ÊTRE HOMME, IL FAUT ÊTRE CHRÉTIEN (1).

(1) Cf. Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. XI, ch. I; liv. I, ch. XVII.

V.

DIEU SEUL !

I. Dieu, principe et fin de lui-même, comme de toutes choses, est comme un centre infini d'intelligence et d'amour, qui se replie sur lui-même et qui épuise, pour ainsi dire, l'énergie infinie de son activité à se contempler et à s'aimer. En lui est la plénitude de l'être, la plénitude de la beauté, la plénitude de la bonté, donc aussi la plénitude de l'amour. Et l'acte par lequel Dieu respire amoureusement dans les communications et dans l'étreinte de sa féconde, de son infinie personnalité, est tellement nécessaire, tellement plein, tellement satisfait, qu'il ne lui reste plus rien à voir, rien à saisir, rien à entendre qui puisse mériter de

lui une goutte épanchée de son amour. Quels attraites pourraient surprendre un amour qui se nourrit de l'infini ? Qu'est-ce que le néant peut dire au cœur de Dieu ? Comment aimer ce qui n'est pas, ou même comment aimer la beauté finie, quand on possède en soi la beauté parfaite et sans mesure ? Dieu trouve donc, *en lui seul*, le complet rassasiement de son amour, et cet amour est un immobile, nécessaire et tranquille élan, qui atteint, sans effort et dans un instant éternel, *toute la réalité de l'être*, de l'infini à l'infini.

II. Toutefois, dans ce même *acte nécessaire*, aussi nécessaire que la vie divine elle-même, il faut concevoir une perfection suréminente, par laquelle Dieu, dans le plein exercice de sa liberté, peut appeler le néant à la participation de son être et de sa béatitude. Oui, parce que Dieu s'aime nécessairement, pleinement et infiniment, il s'ensuit qu'il peut aimer *librement* tout ce qui n'est pas lui. Parce qu'au dedans de son essence, sa béatitude est remplie, il s'ensuit qu'il peut, dans son éternel enivrement et *dans une indépendance absolue*, jeter un regard sur les mondes qui ne sont pas et les convier, si bon lui semble, au banquet de la vie. Si, dans l'acte créateur, il était *nécessité*, quelque

chose lui manquerait dans l'intime de son être. Il aurait besoin de chercher *en dehors* de lui ce qu'il n'a pas *au dedans*; et dès lors, il y aurait indigence dans la plénitude, pauvreté dans la richesse, misère dans la surabondance de l'être. Il faut donc admettre que si Dieu est infiniment riche dans la contemplation de lui-même, il peut à son aise faire jaillir, en dehors de ses splendeurs, des mondes, des soleils et des intelligences, sans que ces mondes, ces soleils et ces intelligences ajoutent ou retranchent quelque chose aux extases de son amour. Le mystère est accompli tout entier *au dedans de son essence*, et s'il lui permet de déborder sur les siècles, ce sera par *un amusement, un jeu* de sa toute-puissance « *ludens in orbe terrarum* » (1), et par une effusion, dont la gratuité sublime ne trouvera jamais l'univers assez reconnaissant. En deux mots, Dieu est libre à l'égard des créatures, *parce qu'il n'a nul besoin d'elles*; il est libre de toute la plénitude de l'être en face du néant; il est libre enfin, à la seule condition que le néant, s'il est gratifié de l'existence, chantera sa gloire. *La louange, l'adoration et le service* de Dieu, c'est la grande loi qui plane sur

(1) Prov. VIII, 31.

toute créature, et pas un atome ne peut s'y soustraire : « *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (1). »

III. L'homme est créé à l'image de Dieu. L'image doit reproduire, dans l'ordre et la proportion qui lui conviennent, *cette admirable indépendance*, qui, dégagée de tout lien possible, caractérise l'activité divine. La ressemblance est, en effet, complète dans les habitants de la céleste patrie. Eux aussi ont *un acte essentiel, nécessaire*, par lequel ils connaissent et aiment de toute l'énergie de leurs puissances le Dieu qui les enivre d'un torrent de délices. Impossible qu'ils veuillent échapper à cet océan de béatitude qui comble leur être. Impossible que la flamme amoureuse qui les dévore éprouve quelque altération au contact des divines ardeurs. Cet acte, qui constitue leur vie et leur béatitude, est donc, comme l'acte divin, *d'une absolue nécessité*; et parce que, dans la jouissance des extases qui les transportent, rien ne leur manque, il s'ensuit qu'eux aussi, dans *une indépendance souveraine*, peuvent jeter un regard sur tout ce qui n'est pas Dieu, sans se laisser entraîner par des charmes qui s'évanouissent à la clarté de leur soleil.

(1) Prov. XVI, 4.

Comment des facultés, unies à l'infini, sauraient-elles trouver dans le fini une raison *nécessitante* ? Si donc les bienheureux, du sein de leur félicité profonde, daignent faire entendre aux créatures, dans une parole aimée, la tendresse de leur âme, ce n'est pas par *indigence* ou par le besoin de posséder ce que les créatures possèdent ; mais *par un libre* et doux épanchement qui, comme celui de Dieu, n'a d'autre explication que dans une bonté qui cherche à verser sur la misère le trop plein de son amour.

Ainsi, Dieu et le Ciel nous donnent un même enseignement : c'est que la liberté n'existe, dans sa perfection, que lorsque l'âme jouit d'un bonheur qui la *nécessite* et la comble. Alors seulement elle est dégagée de tout ce qui la captive en dehors d'elle. Elle se livre sans être esclave, elle se donne en se possédant, et elle se donne d'autant mieux qu'elle se possède avec plus de plénitude. *Se posséder et se donner*, ce sont les deux actes d'une vie heureuse. *Se posséder* dans l'*immutabilité* d'une béatitude parfaite, c'est *le premier* et *l'acte nécessaire* ; *se donner* dans la souveraineté d'une *domination* qui n'a nul besoin de l'objet de son choix, c'est *le second* et *l'acte libre*.

IV. Mais cet acte libre est l'acte libre dans *sa perfection*. Il suppose que l'homme est en possession de l'infini, tandis que, sur la terre, Dieu se cache pour ne pas nous éblouir et nous rendre esclaves de sa beauté. Balancés que nous sommes entre *deux attraits*, les attraits divins que nous pressentons *sans en être opprimés*, et les attraits des créatures, qui opposent *leur charme visible* à ce qui doit un jour obtenir tous nos regards et régler tous nos actes, nous saisissons avec avidité les biens finis qui nous environnent, et, au lieu de *cette domination calme* qui prend ou rejette à loisir ce qui s'appelle *accessoire*, une secrète inquiétude nous agite incessamment. NOTRE LIBERTÉ EST SOUS LE JOUG, PARCE QU'IL LUI MANQUE LA NÉCESSITÉ.

Que faire donc pour tendre sérieusement à la perfection de notre libre arbitre et, par suite, à *notre perfection d'homme* ? Une condition suffit ; mais elle est indispensable : c'est que, par une lutte vigilante, notre activité tende, par la liberté même dont elle est douée, à acquérir CETTE NÉCESSITÉ que nous lui avons reconnue dans son état parfait. Qu'elle s'applique à percer les épaisses vapeurs qui lui cachent *la majesté divine*, et l'empêchent de réchauffer son cœur aux ardeurs de ce soleil. *Supérieure aux sollici-*

tations de la terre, qu'elle brise un à un les liens qui l'y attachent et fortifie toujours ceux qui l'élèvent à Dieu (1).

A défaut de la vue *face à face*, qu'une foi vive, une espérance ferme, une charité brûlante captivent de plus en plus nos facultés, et déjà les fixent, aussi invariablement que possible, à cette divine beauté, dont les attraits doivent un jour nous rassasier de bonheur. De cette sorte notre liberté marche à sa perfection, et tandis qu'elle travaille à se dégager des choses d'ici-bas ; Dieu fait

(1) « Manifestum est, quod humanum cor tanto intentius in aliquid fertur, quanto magis a multis revocatur. Sic igitur tanto perfectius animus hominis ad Deum diligendum fertur, quanto magis ab affectu temporalium revocatur. Unde Augustinus in libro octuaginta trium quæstionum dicit quod venenum charitatis est spes adipiscendarum aut retinendarum temporalium rerum ; augmentum vero ejus cupiditatis diminutio ; perfectio vero nulla cupiditas. » (D. Thom., *Opusc. de perfectione vitæ spiritualis*, cap. vi, 0.)

« Vera libertas est in cœlis, ubi nemo ligatur peccatorum vinculis quæ vera vincula sunt, juxta illud Proverb : iniquitates suæ capient impium, et funibus peccatorum suorum quisque constringetur. Quod autem peccatis involuti liberi non sint, omnino testatur Dominus in Joan. Qui facit peccatum non est liber, sed servus peccati. Unde dicit Ansel. peccare non est libertas, nec pars libertatis. Posse enim peccare, potius est non posse quam posse » (D. Thom., *Opusc. de Beatitudine*, cap. iv, 0.)

avec elle, ce qu'il ne pourrait produire tout seul; de l'imperfection même de notre liberté, il fait éclater la gloire. La grandeur jaillit dans la bassesse, la force dans l'infirmité, la pureté dans la chair et le sang, l'amour dans l'égoïsme, le bien dans le mal, la vertu dans un cœur qui peut faillir; le ciel enfin dans une âme qui *le mérite !...*

Ah ! comprenons-le, nous sommes au point décisif. L'homme doit user de sa liberté pour *restreindre* sa liberté même. L'existence humaine est un fleuve qui précipite irrésistiblement son cours. Si un génie puissant n'y préside, et ne maintient dans leur lit ses eaux vagabondes ; gonflées par la tempête, elles débordent, et iront se perdre dans les abîmes. Il faut rehausser les bords, ménager les détours, et par une pente modérée, faire glisser doucement ses flots jusqu'aux profondeurs de l'Océan, au sein duquel ils doivent trouver leur repos. Le génie qui fera ces merveilles c'est *la liberté* éclairée par la double lumière de la raison et de la foi ; les bords à relever, ce sont les digues qu'il faut opposer aux irrutions désordonnées des passions ; les détours sont les occasions dangereuses à éviter ; et l'Océan, est ce centre immense de béatitudes, où les flots de nos désirs trouvent leur éternelle quiétude. C'est la pensée de Bossuet,

qui la développe, avec la majesté qui lui est ordinaire. « Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, dit le grand homme, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde, et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi, ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes de çà et de là pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est la dresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit ; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire *sa tendance au souverain bien*. La liberté véritable, c'est *de dépendre de Dieu* ; car il est de toute évidence, que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence. Non, non, Dieu en nous laissant la liberté, ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, et nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire ; mais il veut

que nous soyons aussi *volontairement* à lui, que nous y sommes déjà de *droit naturel*, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il aussi ? Pour notre perfection et pour notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose ; il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses, que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices » (1). N'oublions jamais que si Dieu est notre Père, il est aussi notre Maître et Seigneur (2).

Courage donc, dans le travail de perfection qui est imposé à votre liberté. Qu'elle tende avec énergie à cette douce nécessité *de vouloir Dieu seul*, et le reste sous la dépendance de Dieu. Nous y parviendrons, si, *dans une indifférence parfaite, notre âme est dans cette*

(1) Bossuet, *Sur le fondement de la vengeance divine*.

(2) « Deus et Pater et Dominus ; — Pater, clementia, Dominus, disciplina ; — Pater, potestate blanda, Dominus, severa ; — Pater, diligendus pie, Dominus, timendus necessarie ; — Diligendus, quia malit misericordiam, quam sacrificium ; et timendus, quia nolit peccatum ; — Diligendus, quia malit pœnitentiam peccatoris, quam mortem ; et timendus, quia nolit peccatores sui jam non pœnitentes. Ideo lex utrumque definit : Diliges Deum, et timebis Deum » (Tert., *Adversus Marcionem*, lib. II, n^{os} 5, 6, 13).

disposition ferme et constante de ne rien vouloir ni de rien choisir que ce que Dieu *veut* que nous voulions ou choisissons. *La volonté de Dieu* déjà nous enchaîne et produit en nous *une douce nécessité*. *La volonté de Dieu*, c'est l'idée qui nous poursuit, le désir qui nous dévore, l'amour qui nous consume. *La volonté de Dieu*, c'est notre force, notre impulsion, notre respiration, notre mouvement, notre *vie* enfin, la vie qui nous pénètre, nous subjugue, nous transforme et nous divinise ! « VITA, IN VOLUNTATE EJUS (1). » Qu'importe, après tout, que nous n'ayons plus de ressources ici-bas ; que notre fortune soit ruinée de fond en comble, que nous n'ayons plus de quoi vivre sur la terre ? « *Eh quoi donc ! mon ami*, s'écrie Tertullien, *est-il nécessaire que tu vives ? Qu'as-tu à faire de Dieu, si tu ne te règles que sur tes propres lois ?* (2) Cette vie mortelle elle-même doit être comptée parmi *les biens superflus*, puisque nous en attendons une meilleure (3). Si, dans ce monde, nous n'avons pas de pain pour nous nourrir, il nous reste encore cette

(1) Ps. XXIX, 6.

(2) *De idolol.*, n° 5.

(3) Nos nullo modo lædimur, in primis, quia nihil nostra refert in hoc ævo, nisi de eo quam celeriter excedere (Tert., *Apolog.*, cap. xli).

nourriture immortelle, qui est promise à ceux qui ont faim de la justice. Ah ! ils seront rassasiés éternellement !... *Il nous reste encore*, il nous restera toujours cette nourriture substantielle, qui faisait les délices de Jésus-Christ sur la terre : « LA VOLONTÉ DE DIEU ! » — « MEUS CIBUS EST UT FACIAM VOLUNTATEM EJUS, QUI MISIT ME (1). »

« UN SEUL DIEU TU ADORÉRAS »

« ET AIMERAS PARFAITEMENT ! »

Oh ! que ce commandement est énergique ! Oh ! qu'il est sublime ! Oh ! comme il exprime bien les droits souverains de Dieu ; notre dignité qui atteint Dieu par tout son être, et le devoir imposé à notre liberté de préparer cette chaîne d'or qui doit nous fixer entièrement et à jamais à la source même de la vie !

V. Donc, ô homme ! UN SEUL GRAND AMOUR ;... *au-dessus de tout amour !... UN SEUL !... L'AMOUR DE DIEU !...* Et tous les autres amours, toutes les autres affections qui te portent vers les créatures, *des figures*, dit François de Sales, *des images* et des ombres d'amour,

(1) Joann., V, 34.

en comparaison de cet amour immense qui te consume pour *Dieu seul* !

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupire après les beautés mortelles ; les biens périssables ont gagné ton cœur. Si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur, rien de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance ; mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine ; si en suivant ce petit rayon tu peux remonter jusqu'au principe, jusqu'à *la source de tout bien*, jusqu'à Dieu même ; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est *toute beauté* et *toute bonté*, comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas ? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes ; et, selon que tu aimeras, bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux ; dis-moi, qu'aimeras-tu donc ?

N'est-il pas juste de donner l'amour à celui qui est aimable, le grand amour à celui qui est très aimable, le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable, TOUT L'AMOUR à celui qui est UNIQUEMENT aimable et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait ? Quel enfant ne le verrait pas ? Quel insensé le pourrait nier ?

O homme ! veux-tu être homme, véritablement homme ? Veux-tu devenir promptement un homme de Dieu, un saint ? grave dans ton cœur et en toutes choses cette unique parole : « SOLI. *A un seul !...* » dans tes affections, « *à un seul ;...* » dans tes sens extérieurs, « *à un seul ;...* » dans les puissances de ton âme, « *à un seul ;...* » dans l'office que tu remplis, « *à un seul ;...* » dans la maison où tu es, dans l'appartement que tu habites, « *à un seul ;...* » Veux-tu réformer le monde, de sorte que tout péché en soit banni ? grave partout cette parole : « *A un seul : SOLI !* » Au ciel, « *à un seul ;...* » sur la terre, « *à un seul ;...* » dans les palais, « *à un seul ;...* » dans les chaumières, « *à un seul ;...* » en tout, partout et toujours, « *à un seul ;...* » Et conclus par cette parole : « *Seule, à un seul, SOLA, SOLI !* » « JE N'AI QU'UNE AME, UNE SEULE, JE NE LA DONNE QU'À DIEU SEUL ! »

VI.

TOUT LE RESTE

A. M. D. G.

A la plus grande gloire de Dieu!

I. Toute ma vie, je méditerai cette parole :

OBÉIR A DIEU !

parce que c'est là tout l'homme, tout mon devoir et tout mon bonheur. Créé par la seule volonté de Dieu, je dois vivre toujours souple et toujours soumis à cette volonté souveraine. Dans la soumission à la volonté de Dieu, je fais absolument bien ; je fais bien sans limitation, parce que, quand je fais ce bien, tout le reste est de peu d'importance.

En un mot, je fais bien, parce que je m'attache au souverain bien ; et comment est-il possible de n'être pas heureux en suivant le souverain bien ? Quelle douceur et quelle tranquillité à une âme ! On me loue, on me blâme, on me méprise, on ne me connaît pas, on me tient pour un pur néant qu'on laisse là : *je me contente d'obéir à Dieu*, et je laisse le monde penser de moi et faire de moi tout ce qu'il voudra. Je ne vois que Dieu ; je ne suis vu que de Dieu ; je m'enfonce si intimement dans son sein que tout ce qui n'est pas Dieu et sa volonté sainte disparaît à mes regards. O Dieu, soutenez mes yeux défaillants ; arrêtez mes regards en vous et détournez-les des vanités, des illusions des biens passagers, de tout l'éclat de la terre, afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup-d'œil ou un soupir, car c'est trop de laisser aller un soupir, c'est trop que de faire un clin d'œil : « *AVERTE OCULOS MEOS, NE VIDEANT VANITATEM* (1) ». — Et en agissant ainsi, en ne voyant que Dieu en tout, en ne cherchant que Dieu en tout, *ne désirant uniquement et ne choisissant que ce qui conduit plus directement à l'accomplissement de sa sainte volonté*, je veux, je cherche

(1) Ps. CXVIII, 37.

la gloire de Dieu, sa grande gloire, sa plus grande gloire...

II. Ainsi, toujours soumis à la volonté divine, soyons donc COMME INCONNUS dans ce monde, conclut saint Paul, ET TOUTEFOIS BIEN CONNUS, puisque nous le sommes de Dieu ; Dieu nous regarde d'autant plus que personne ne songe à nous, et que nous sommes comme n'étant pas sur la terre ;... SOYONS COMME MORTS à toutes les choses créées, ET TOUTEFOIS NOUS VIVONS, et notre vie est en Dieu ;... soyons LA BALAYURE DU MONDE, mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous ; SOYONS TRANQUILLES ET INDIFFÉRENTS à tout ce que le monde dit et fait de nous, soit qu'il nous mette A DROITE OU GAUCHE, du bon ou du mauvais côté, devant ou après celui-ci ou celui-là, au-dessus ou au-dessous ; DANS LA GLOIRE OU DANS L'IGNOMINIE, DANS LA BONNE OU DANS LA MAUVAISE RÉPUTATION ;... nous allons toujours le même train, COMME TRISTES par la gravité et le sérieux de notre vie ; par la tristesse apparente de nos souffrances et de nos humiliations ; et NÉANMOINS TOUJOURS DANS LA JOIE, par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur ;... COMME PAUVRES ET ENRICHISSANT

LE MONDE par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on le méprise et qu'on se peut passer de lui;...
COMME N'AYANT RIEN ET POSSÉDANT TOUT, parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu *qui est tout*; moins nous nous livrons à *l'accessoire*, plus nous sommes à *l'unique nécessaire*. Fuyons donc, fuyons le monde et tout ce qui est dans le monde; fuyons ce qui n'est que figure, ombre, fascination de la bagatelle. *Vanité des vanités*, dit l'Ecclésiaste, *vanité des vanités, et tout est vanité..... Crains Dieu et garde ses commandements*; CAR C'EST LA TOUT L'HOMME, ou, comme d'autres traduisent, C'EST LE TOUT DE L'HOMME !

III. O vous, qui que vous soyez, à qui la divine Providence fera tomber cet humble écrit entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux et religieuse ou vivant dans la vie commune, AIMEZ DIEU; et pour aimer Dieu, OBÉISSEZ A DIEU. — OBÉISSEZ A DIEU, hommes créés pour le ciel, en n'ayant pas d'autre soin que celui de lui plaire très parfaitement. — OBÉISSEZ A DIEU, chrétiens, en vous servant des très grands avantages que la religion chrétienne vous fournit pour

croître richement en la grâce divine. — OBÉISSEZ A DIEU, religieux, par l'observance parfaite de votre institut, pratiquant toute la sainteté à laquelle il vous invite. C'est par ces actions-là que Dieu veut être glorifié de vous ; c'est aussi par elles que vous pouvez lui donner plus de plaisir et vous procurer plus de bien. — OBÉISSEZ A DIEU, prêtres, en pratiquant la très excellente sainteté que votre ministère demande en toutes ses fonctions. Ce sont les plus relevées devant Dieu, et les plus utiles à votre âme, si vous les exercez dignement. — Tous, chacun dans la vocation où Dieu nous a appelés, vocation qui a ses commandements particuliers et ses obligations indispensables, OBÉISSONS A DIEU ; et pour obéir à Dieu, SOYONS INDIFFÉRENTS à tout ce qui n'est pas Dieu ; en vérité, en vérité, je vous le dis, C'EST LA TOUT L'HOMME, prêtre, religieux ou laïque.

§ VII

APPLICATION

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

§ VII

APPLICATION

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

Comment,
par méditation, contemplation, application
des sens, prière, examen,
l'homme
s'applique à lui-même
les principes et vérités fondamentales.

I.

LA MÉDITATION.

Ce que c'est que la méditation. — Ce qu'il faut faire avant, pendant et après la méditation. — Les difficultés.

I. *Se rappeler* une vérité, et *réfléchir* ou *discourir* sur cette vérité (selon la mesure de son intelligence); mais de manière à ÉMOUVOIR LA VOLONTÉ et à en devenir meilleur, c'est faire la méditation (1).

« Toute méditation est *une pensée*, mais

(1) « Trahere *memoriam* super etc.... et deinde *intellectum* discurrendo etc... deinde *voluntatem* volendo memorari et intelligere etc.... — Magis particulariter *utendo voluntate*. — Concludere *actibus voluntatis* » (Exerc. Pat. N. Ig... Exerc. tr. potent. et alibi. — Annot., I. — Titul. Exerc. spirit.).

toute pensée n'est pas méditation. Maintes fois nous avons des pensées auxquelles notre esprit s'attache sans dessein ni prétention quelconque, par manière de simple amusement... Quelquefois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effets, ses qualités, et cette pensée s'appelle *étude*... Mais quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous *affectionner* à elles; cela s'appelle *méditer*. En somme, la pensée et l'étude se font de toutes sortes de choses; mais la méditation ne regarde que les objets, *dont la considération nous peut rendre bons et dévots*. Ainsi, la méditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, réitérée ou entretenue volontairement en l'esprit, *afin d'exciter la volonté à de saintes et salutaires affections et résolutions* (1). »

Ainsi avez-vous à méditer sur le péché des Anges ? RAPPELEZ-VOUS comment, ayant refusé obéissance à leur Créateur, ils perdirent la grâce et furent précipités du Ciel dans l'Enfer. — VOUS RÉFLÉCHIREZ ensuite ou DISCOURREZ là-dessus avec grande attention, de manière à *rougir* et à *vous confondre* par

(1) Saint François de Sales : *De l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. II.

la comparaison de la *multitude* de vos péchés avec le *seul* que commirent les Anges, lequel ayant suffi pour les faire condamner à l'enfer, devra vous faire CONCLURE combien souvent vous avez mérité le même supplice (Exerc. sp. — Exerc. primum, punct. 1).

Pour méditer, il n'est donc pas besoin de multiplier les pensées; UNE SEULE SUFFIT. On prend une vérité de foi; on fait sur cette vérité, un acte de foi; et en le repétant souvent cet acte de foi, ou plutôt en le continuant par une adhérence à la vérité qu'il contient, et une soumission parfaite à l'autorité du fils de Dieu qui l'enseigne, *il en naît naturellement des désirs et des résolutions*; car il faut que tout se termine EN ŒUVRES ET EN PRATIQUES SOLIDES.

D'un clin d'œil, on fait l'application de chaque vérité à son état, à sa vocation, à ses besoins particuliers. Qu'il y ait, dans cet exercice de la méditation, plus de foi que de raisonnement, plus d'affection que de considération : « *MAGIS PARTICULARITER UTENDO VOLUNTATE* (1). ». Digérer, c'est se nourrir.

(1) « Méditer, c'est considérer par l'entendement les choses qui nous peuvent émouvoir à l'amour et à la crainte de Dieu, et à la haine du péché, *appliquant la volonté* à sentir et à goûter les choses que l'entendement lui représente, pour y attacher son affection si elles sont

Prendre beaucoup de nourriture, sans la digérer, c'est se suffoquer. Prendre peu chaque fois, et en tirer le suc.

bonnes, ou l'en retirer si elles sont mauvaises. Je dis ceci, parce que la considération des choses divines *sans cette application de la volonté*, est plutôt une étude ou une spéculation, qu'une méditation. Je passe bien plus avant, et je dis qu'en ce saint exercice, *la volonté tient le premier rang*, et que l'entendement est au-dessous ; son office n'étant que de proposer et de représenter à la volonté, qui est une puissance aveugle, tout ce qui la peut exciter à ces affections et à ces mouvements dont nous parlons ; tellement que l'ardeur et le sentiment que conçoit la volonté, est la fin de cet exercice, et la considération comme le moyen d'y parvenir » (*Grénade, Catéch.*, part. III. ch. xxi).

« L'intelligence doit se comporter avec la volonté comme la nourrice avec son nourrisson. Que fait celle-ci ? Elle broie elle-même avec ses dents les nourritures trop solides, puis elle les place sur les lèvres de l'enfant, pour qu'il les avale et s'en nourrisse. Qu'arriverait-il si, au lieu de réduire de la sorte la nourriture à un état convenable aux tendres organes de son nourrisson, elle se laissait aller au goût de ces aliments et les consommait elle-même ? C'est facile à comprendre. De même l'intelligence doit préparer les aliments spirituels de la volonté. Elle ne doit donc pas usurper tout le temps consacré à la méditation, en s'abandonnant aux attraites de cette nourriture céleste ; mais elle doit la transmettre à la volonté, s'effacer à son tour devant elle, comme une nourrice diligente et dévouée. Le chien bien dressé ne dévore jamais le gibier dont il s'est rendu maître, il le rapporte à son maître ; de même encore l'intelligence, dans cette chasse spirituelle, ne

Par suite, ce qui rend la méditation facile, c'est qu'elle est aux trois quarts l'œuvre du cœur ou de *la volonté*. Le juste vit de la foi, dit saint Paul ; s'il vit de la foi, son oraison est une oraison de foi, et la foi comprend, dirige toutes ses oraisons. L'homme, *comme homme*, s'appuie *sur la raison* ; le chrétien, *sur la foi*. Ainsi, il a besoin, avant tout, non de raisonner et de discourir, mais DE CROIRE. En face d'une vérité révélée, il se recueille, il contemple cette vérité révélée, il l'admire, il s'y unit par un acte de foi. Par la même foi, il en contemple la liaison avec d'autres vérités également révélées, *tire les conséquences qui le regardent* ; et en tout cela, c'est surtout le cœur qui fixe l'esprit ; et s'il y a un raisonnement, des considérations, comme en effet, il y en a, et doit y en avoir ; ces

doit pas absorber la proie conquise ; mais la servir fidèlement au banquet de la volonté » (Cardinal Bellarmin, *Discours sur la prière*, 2^e part).

« Devotio est quidam voluntatis actus ad hoc quod homo prompte se tradat ad divinum obsequium. Omnis autem actus voluntatis *ex aliqua consideratione* procedit, eo quod bonum intellectus est objectum voluntatis. Unde et Aug. dicit in lib. de Trin. (cap. 8) quod *voluntas oritur ex intelligentia*. Et ideo necesse est quod meditatio sit devotionis causa in quantum scilicet homo per meditationem concipit quod se tradat divino obsequio » (D. Thom. 2. 2. Q. 82. a. 3. 0).

considérations, nécessaires pour ébranler un cœur encore insensible, sont des considérations dont la foi qui opère en amour, fait toute la liaison des principes et des conséquences.

D'après cela, qui pourrait nier que la méditation ne soit à la portée de tous. Dire qu'on ne peut pas méditer, c'est dire qu'on n'a ni *mémoire*, ni *intelligence*, ni *volonté*. Encore s'il fallait une intelligence profonde pour pénétrer des mystères insondables, l'excuse serait acceptable; mais non. L'important est de se mettre en présence d'une vérité de foi, d'en recevoir l'impression, et d'*exciter la volonté à agir résolument* en vue de cette vérité. Parfois même il n'est besoin ni de goût, ni de sentiment, ni de *lumière distincte*, ni de *soutien aperçu*; c'est un ensemble qui remplit l'âme de calme, d'amour. Rien de *distinct*; c'est un attrait; et on s'abandonne à l'attrait. Si l'âme est déterminée et comme entraînée de haut, par la puissance de la grâce et de la vérité, avec force ou avec suavité, ou avec force et suavité tout ensemble, QU'ELLE SUIVE (1); et quand elle

(1) « Il vous arrivera quelquefois, Philothée, qu'incontinent après la préparation à la méditation, *vo*tre *affection* se trouvera toute émue en Dieu; alors, il lui

est livrée à elle-même, QU'ELLE S'AIDE par la *mémoire, l'intelligence, les considérations*, tout ce qui lui est laissé et donné d'ailleurs; mais il est nécessaire DE NE RIEN FORCER, parce que l'effort trop vif et trop marqué est ordinairement un effet d'une imagination échauffée, qu'il faut bannir et tenir captive, autant qu'on peut. Il y a une manière de s'exciter, douce et paisible, toujours simple. C'est le cœur qui cherche à fixer l'esprit; c'est *une attention douce produite par l'amour*. S'il vient quelque goût sensible, on le peut

faut lâcher la bride sans vouloir suivre la méthode que je vous ai donnée. Car bien que pour l'ordinaire la considération doit précéder les affections et résolutions, si est-ce que le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne devrez pas rechercher la considération, puisqu'elle ne se fait que pour émouvoir l'affection. . . Règle générale, il ne faut retenir les affections; mais les laisser toujours sortir, quand elles se présentent » (Saint François de Sales, *Introd. à la vie dévote*, 2^e part., ch. viii).

« Il faut être fort simple sous la main de Dieu; et lorsqu'il s'approche de lui-même, il ne faut pas perdre le temps à l'appeler; mais jouir de sa présence et le goûter. Il fera de vous ce qu'il lui plaira, il veut être aimé. Les considérations sont nécessaires pour ébranler un cœur encore insensible; quand il est pris, il n'est pas temps de chercher des motifs; il ne faut que se laisser aller, prendre et saisir à ces doux liens » (Bossuet. lett. 124^e).

prendre en passant, sans s'en repaître, et aussi sans le rejeter avec effort. Il faut se laisser couler soi-même en Dieu, et en son éternelle vérité par le fond de l'âme ; aimant Dieu et non pas le goût de Dieu ; sa vérité et non le plaisir qu'elle donne.

En résumé, la meilleure oraison est celle où l'on s'étudie, avec plus de simplicité et d'humilité, à se conformer à la volonté de Dieu et aux exemples de Jésus-Christ ; et celle où l'on s'abandonne le plus aux dispositions et aux mouvements que Dieu met dans l'âme par sa grâce et par son esprit.

II. Pour mieux méditer et obtenir ce qu'on désire par cet exercice, il est infiniment utile d'observer avec exactitude ce qui suit.

AVANT LA MÉDITATION.

Il y a la préparation *éloignée* et la préparation *prochaine*.

La préparation *éloignée* est l'ouvrage de toute la vie. La méditation demande que notre imagination puisse se remplir facilement d'images toutes divines, que toutes les forces de notre esprit puissent aisément s'occuper des choses de Dieu. Or, si d'ordinaire, nous laissons remplir notre imagination

et notre esprit de mille pensées vaines et inutiles; si nous ne veillons pas à la garde de nos sens; si nous ne conservons pas la modestie, le recueillement intérieur et extérieur; si nous n'observons pas exactement les devoirs de notre état et ne rectifions pas notre intention dans toutes nos actions, comment pourrons-nous tenir les puissances de notre âme dans ce vide nécessaire, pour que Dieu puisse le remplir ?

La préparation *prochaine* consiste à bien observer ce que recommande saint Ignace :

1° Disposer le sujet en un *certain nombre de points* ou d'*idées principales*, pour mieux le retenir et s'en pénétrer (1).

2° Avant de *vouloir* s'endormir, la veille au soir, penser à *l'heure* à laquelle on doit se lever, et *pour quel motif*; y penser pendant le temps d'un *Ave Maria*, résumant brièvement le sujet de la méditation que l'on doit faire (2).

3° Dès le réveil, s'en occuper, à *l'exclusion*

(1) « Multum juvat priusquam quis intret in contemplationem, definire puncta quæ assumere debet, *certo numero* » (Hebd. 4, not. 3).

(2) « Quando jamjam dormire *volo*, per spatium unius *Ave Maria*, cogitare de hora qua surgere debeo et *ad quid*, resumendo exercitium quod mihi faciendum est » (Add. 1).

de tout autre pensée, excitant dans son cœur des sentiments qui y soient conformes (1).

4° Pour les méditations qui peuvent se faire au milieu ou à la fin de la journée, la préparation se fait un peu avant de les commencer.

5° Avant de se rendre au lieu destiné à la méditation, on se demande où l'on va, devant qui l'on doit se présenter, se rappelant sommairement le sujet de l'exercice que l'on doit faire (2).

6° L'heure de méditer étant venue, on se tient *debout*, le temps de réciter l'*Oraison Dominicale* ; à la distance d'un ou deux pas du lieu où doit se faire la méditation ; et là, l'esprit élevé vers le ciel, et considérant de quelle manière Dieu notre Seigneur *nous regarde*, on fait un acte de révérence et de profonde humilité (3).

(1) « Cum expergiscar, non dando locum his vel illis cogitationibus, *statim* advertere animum ad id quod sum contemplaturus » (Add. 2).

(2) « In omnibus aliarum horarum exercitiis,... ubi primum in mentem veniet adesse meditandi horam, priusquam accedam, prospiciam eminus, quo ferar, et coram quo sim appariturus, ac transcurra obiter Exercitii oblatis parte, contemplationem statim auspicabor » (Hebd. 2, not. 5).

(3) « Uno vel duobus passibus ante locum, in quo contemplaturus sum vel meditaturus, *stabo* spatio unius *Pater Noster*, elevata sursum mente, considerans quo-

« La présence de Dieu, dans l'oraison, ne doit pas être une présence sèche ; mais pleine d'amour. Rien ne rend l'objet si présent que l'amour même, qui lui unit le fond de l'âme, et qui en rappelle tous les traits. Peut-on oublier et n'avoir pas présent ce qu'on aime ? Dieu présent comme vérité, comme justice, comme bonté infiniment communicative ; Dieu présent dans le cœur, et y habitant, y demeurant, y agissant avec liberté, s'y promenant, comme parle l'Écriture : *Deambulabo in eis* (Levit., XXVI, 12), n'est-ce pas la bonne manière de se mettre en oraison ? »

« Ame chrétienne, dit Bossuet, mettez-vous toute entière sous les yeux de Dieu.

modo Deus Dominus noster me respiciat, debeo et facere actum reverentiæ et humiliationis » (Add. 3).

« *Et cum vidissem eum, cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus* (Apoc., cap. 1, v. 17). — Nota quatuor de contemplatione, *Primum* est aspectus contemplationis : *cum vidissem*. Aperti sunt cæli, et vidi visiones Dei (Ezech., 1). — *Secundum*, magnitudo humiliationis : *cecid*i, quia anima cognoscens Dei magnitudinem, se nihil reputat. — *Tertium*, desiderium imitationis : *ad pedes*, ad pedes Christi cadit, qui studet eum in his quæ secundum carnem gessit, imitari — *Quartum*, est vehementia, abstractionis, quia oportet esse abstractum ab inferioribus : *tanquam mortuus*... Vivo ego, jam non ego (Colos., 3). » — D. Th., in Apoc., cap. 1.

Il est intime, il est présent, car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence, dont toutes les créatures animées et inanimées sont également capables. *Croyez*, par une foi vive, qu'il vous est présent, comme vous donnant au dedans toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent, et non seulement les bonnes pensées, mais encore les bons désirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe qui les fait naître, jusqu'à la dernière perfection. *Croyez* encore qu'il est dans les justes et qu'il y fait sa demeure, selon cette parole du Seigneur : Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui (1). Il y est d'une manière stable et permanente ; il y établit *sa demeure*. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte ; offrez-lui votre intérieur, afin qu'il y soit et qu'il en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même, regardez-le dans le ciel, où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez, volez, rompez vos liens, rompez toutes ces attaches qui vous lient à la chair et au sang. O Dieu, quand vous verrai-je ? Quand aurai-je ce *cœur pur, qui fait*

(1) Joann., XIV, 23.

qu'on vous voit en soi-même, hors de soi-même, partout ? O lumière, qui éclairez tout ! O vie, qui animez tout ! O vérité, qui nourrissez tout ! O bien, qui rassasiez tout ! O amour, qui unissez tout ! Je vous loue, mon Père céleste, qui me voyez dans le secret (1).

7° Après cet acte de foi, simple et vif, sur la présence d'un Dieu sanctificateur et inspirant la prière, d'un Dieu saint et sanctifiant, d'un Dieu juste et inspirant la justice, d'un Dieu tout puissant qui opère dans les cœurs, d'un Dieu miséricordieux qui établit sa demeure dans les hommes dont le cœur est droit, « *on lui demande la grâce que toutes nos pensées, nos désirs, nos affections tendent purement et simplement à sa plus grande gloire et à notre propre sanctification* (2). » Puis viennent les *Préludes*.

8° I. PRÉLUDE. — On s'imagine, selon la vérité que l'on doit méditer, un lieu qui nous la rende comme présente. Pour mieux entendre ceci, il faut remarquer que la méditation roule ou bien sur *un objet corporel*, ou bien sur *un objet spirituel*. Si le sujet

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 21^e jour.

(2) « *Petere gratiam a Deo Domino nostro ut omnes meæ intentiones, actiones et operationes pure ordinentur in servitium ac laudem suæ divinæ majestatis* » (Exercit. I, orat. præp.).

de la méditation est une chose *corporelle* ou *sensible*, par exemple, quelque action de Jésus-Christ, il faut imaginer un lieu où se passe le mystère que l'on médite, comme l'étable dans laquelle Notre-Seigneur est né ; la salle grande et ornée où il lave les pieds à ses apôtres ; ou la montagne sur laquelle il a souffert ; en un mot, tout ce qui a quelque rapport au sujet de notre méditation. Cette construction de lieu sert beaucoup à soutenir l'attention et à exciter de saintes affections dans le cœur, parce que l'imagination attachée, pour ainsi dire, de cette manière à un lieu déterminé, l'esprit y est aussi en quelque sorte comme fixé, et ne peut s'en écarter, ou s'il s'en écarte, il a un moyen facile d'y revenir, en se rappelant la situation du lieu où il s'était placé en commençant. Saint Bonaventure dit à ce sujet dans la préface de ses méditations : « Imaginez-vous que vous êtes tellement présent à tout ce qu'on vous rapporte de paroles ou d'actions de Notre-Seigneur, que vous croyiez les entendre de vos oreilles, ou les voir de vos yeux ; appliquez-vous y avec toute l'affection de votre cœur, avec tout le soin de votre esprit, goûtant à longs traits et abandonnant pour lors toute votre sollicitude. »

Cette espèce de construction de lieu ne se fait que dans la méditation des choses qui tombent sous les sens. Pour les objets purement *intellectuels*, qui ne sont pas *sensibles* par eux-mêmes, comme la considération des péchés, et autres semblables, la construction de lieu peut se faire d'une autre manière. Par exemple, on peut s'imaginer voir son âme enchaînée dans le corps mortel, comme dans une prison de boue; se représenter l'homme lui-même comme exilé dans cette vallée de larmes et de misères, où il est condamné à vivre au milieu des animaux les plus stupides. « Apprenez, dit saint Ignace martyr, à regarder ce corps non comme une demeure agréable, mais comme une prison importune. Je suis captif de ce corps, et captif trop assujéti » (Sanct. Ignat.: Ep. ad Rom. IV)(1).

(1) « In quavis meditatione, sive contemplatione de re corporea, ut puta de Christo, effingendus erit nobis, secundum visionem quamdam imaginariam, locus corporeus, id quod contemplamur, repræsentans, veluti templum aut mons; in quo reperiamus Christum Jesum, vel Mariam Virginem... Sin autem speculationi subest res incorporea, ut est consideratio peccatorum; poterit loci constructio talis esse, et si per imaginationem cernamus animam nostram in corpore isto corruptibili, velut in carcere constrictam; hominem quoque ipsum, in hac miseriæ valle, inter animalia bruta exulantem » (Exercit. I, Præl. I).

Il y a cependant une observation à faire sur cette construction de lieu; c'est de prendre garde d'y employer trop de temps et de s'y fatiguer la tête; car ce n'est point en cela que consiste le fruit principal de la méditation. Ce n'est qu'un moyen pour aider au recueillement. Il est certain qu'il y a des personnes dont l'imagination est plus active, et qui trouvent à cela plus de facilité; celles qui n'en trouvent pas autant, ne sont pas obligées de faire des efforts qui leur fatigueraient l'esprit, et mettraient obstacle au succès de la méditation.

II. PRÉLUDE. — On demande à Dieu CE QUE L'ON VEUT conformément au sujet que l'on médite. Par exemple, si l'on doit méditer sur la résurrection de Notre-Seigneur, on doit demander la grâce de se réjouir avec Jésus-Christ comblé de joie. Au contraire, si c'est la Passion qui fait le sujet de la méditation, on doit demander la douleur, les larmes et les peines avec Jésus-Christ affecté de peines et de tourments. Par rapport à la méditation des péchés, ce que l'on doit demander, c'est la confusion, la honte, le regret, en voyant que tant de milliers d'hommes sont damnés pour un seul péché mortel, et combien souvent j'ai mérité, moi, d'être damné éternellement à

cause de la si grande multitude de mes péchés. La prière que l'on fait à Dieu, prière qu'on nomme ORAISON PRÉPARATOIRE, ne change pas, elle est toujours la même, et doit toujours avoir lieu avant toutes les contemplations ou méditations; mais les préludes varient selon la différence des sujets.(1).

9° POSTURE DU CORPS. — Après ces préliminaires, tantôt à genoux, tantôt prosterné à terre, tantôt debout, tantôt assis, dans telle ou telle autre posture jugée la meilleure pour obtenir CE QUE L'ON VEUT, on commence la méditation (2).

(1) « Secundum (præambulum) est petere a Deo Domino nostro id quod volo et desidero ; petitio debet esse juxta subjectam materiam, scilicet, si contemplatio est de Resurrectione, petere (oportet) gaudium cum Christo gaudente ; si est de Passione, petere (oportet) dolorem, lacrymas et tormentum cum Christo tormentis affecto... In meditatione de peccatis erit, petere pudorem et confusionem mei ipsius, cum videam quam multi damnati fuerint ob unicum peccatum mortale, et *quam sæpe ego meruerim* damnari in æternum ob tam multa mea peccata. — Ante omnes contemplationes vel meditationes debent semper fieri supradicta et *oratio præparatoria*, quæ non mutatur, sed eadem fit semper, et duo dicta præambula, quæ indentidem mutantur, juxta subjectam materiam » (Exercit. I. Præl. I. 2.).

(2) « Intrare in contemplationem debeo, modo genuflexus, modo prostratus in terram, modo supinus, modo sedens, modo stans, intendendo semper ad quærendum *id quod volo* » (Add. 4). Oramus nos Christiani manibus

PENDANT LA MÉDITATION

1° On doit s'appliquer moins à penser beaucoup qu'à bien comprendre et à goûter intérieurement la vérité que l'on médite (1).

2° Si l'on y trouve facilité et consolation : point de vaine complaisance, mais humilité. Quand, dans telle position, à genoux par exemple, on trouve CE QUE L'ON VEUT, qu'on reste dans cette position, sans souci d'en prendre une nouvelle. Une pensée nous touche-t-elle ? arrêtons-nous y tant que l'impression durera, sans vouloir passer à autre chose (2). Lorsque Dieu s'approche de lui-même, dit Bossuet, il ne faut pas perdre le temps à l'appeler, mais jouir de sa présence

expansis quia innocuis, capite nudo quia non erubescimus, denique sine monitore quia de pectore (Tert. Apolog. cap. xxx).

(1) « Non abundantia scientiæ satiat animam, eique satisfacit, sed sentire ac gustare res interne » (Annot. 2).

(2) « Ille qui est in consolatione, procuret humiliare sese atque deprimere quantum potest. — Si flexis genibus, vel in alio quovis situ, voti compos fiam, nil requiram ultra. — In puncto, in quo assecutus fuero quæsitam devotionem, conquiescere debeo, sine transcurrenti anxietate, donec mihi satisfecero » (Reg. discr. 2. — Add. 4).

et le goûter. Il fera de nous ce qu'il lui plaira ; il veut être aimé. Les considérations sont nécessaires pour ébranler un cœur encore insensible ; quand il est pris, il n'est pas temps de chercher des motifs ; il ne faut que se laisser prendre et saisir à ces doux liens (1).

3° Si nous sommes arides, tentés... Courage!... patience!... Continuons, prolongeons même la méditation au delà du temps fixé... Ce sera une victoire sur le démon et sur la nature. Espérons le prompt retour des grâces sensibles... Même en cet état, le Seigneur et sa grâce nous assistent, demeurant avec nous (2).

S'il plaît à Dieu, dit Bossuet, de faire tout à coup reluire sur nous une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans toute notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la plus

(1) Bossuet, *Lettres de piété et de direction* ;... à M^{me} d'Albert de Luynes, lettre 135°.

(2) « Qui alterum exercendum curat, si eum videat desolatione affici seu tentatione, cavere debet ne se durum exhibeat ;... sed mitem potius ; confirmato ejus animo ad agendum strenue in posterum, detectisque inimici nostri versutiis, eum ad consolationem studeat disponere tanquam brevi subsecuturam. — Admonendus est is qui exercitatur ut cum in quotidiano quolibet exercitio,... expendi debeat unius horæ tempus ; curet semper animi quietem in hoc reperire, quod plus tem-

basse ; ô lumière, je vous adore ! O lumière, je veux vous suivre !... Si vous vous retirez, ô mon Dieu, comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux comme éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue, céleste et divine lumière ; je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments ; je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides, et j'aspirerai, nuit et jour, à ce jour unique de l'Éternité, où vous luirez sans vous retirer, sans être obscurcie ; où votre levant sera votre couchant, où nous jouirons à ja-

poris potius quam minus insumpsisse, sibi conscius sit... — Cum facile sit ac leve, affluente consolatione, integram consolationis horam traducere, difficillimum e contra, incidente desolatione ; idcirco adversus tentationem ac desolationem pugnandum est, producto ultra præfinitam horam exercitio, vincendi gratia. — Quamvis premimur desolatione, cogitandum est nos interim reliqui a Domino nobis ipsis, probationis causa, ut per naturales quoque vires insultibus inimici nostri obsistamus. Id quod possumus haud dubie assistente nobis jugiter præsidio divino, licet tunc nequaquam sentiatur, eo quod fervorem pristinum charitatis Dominus subtraxerit, relicta nihilominus gratia, quæ ad bene operandum et ad consequendam salutem satis esse queat. — Hominem tentatione pulsatum, mire juvat patientiæ servandæ studium, ut quæ vexationibus hujusmodi proprie opponitur, et e diametro resistit. Accersenda etiam spes est, et cogitatio adfuturæ brevi consolationis... » (Annot. 7, 12, 13. — Reg. disc. 5, 7, 8).

mais de vous, ô Père ! ô Fils ! ô Saint-Esprit, qui êtes la véritable et seule lumière (1).

4° Dans le cours de la méditation, l'on parle quelquefois à Dieu, ou à Notre-Seigneur Jésus, à Marie, sa mère ;... alors, dans *ces colloques*, toute confiance et liberté ; mais aussi respect plus profond (2).

5° Les méditations finissent par un ou plusieurs *colloques*, dans lesquels *on s'accuse de ses fautes, on expose ses besoins, on demande une grâce conformément à la vérité méditée*. Ces colloques s'adressent ou à la Sainte-Vierge, ou à Notre-Seigneur, ou à Dieu le Père, et quelquefois à tous les trois successivement ; et on les termine selon la Personne à laquelle on les a adressés, ou par l'*Ave Maria*, ou par l'*Anima Christi* (âme de Jésus), ou par le *Pater* (3). — De plus, il

(1) Bossuet, *Médit. sur les Évangiles*, 84^e jour.

(2) Cum in omnibus exercitiis spiritualibus utamur actibus intellectus, quando discurremus, voluntatis vero, quando afficimur, advertendum est in operatione, quæ præcipue est voluntatis, dum voce aut mente cum Domino Deo, vel sanctis ejus colloquimur *majorem exigi a nobis reverentiam* quam dum per usum intellectus, circa intelligentiam potius moramur » (Annot. 3).

(3) « Colloquiû proprium illud est, ut fiat sicut amici sermo ad amicum, vel servi ad Dominum, nunc gratiæ aliquid petendo, nunc culpam aliquam meam incusando ; interdum propria quælibet communicando, ac petendo

nous servira beaucoup, dit saint François de Sales, de garder en notre imagination le point de la méditation que nous aurons le plus goûté, pour le *remâcher* le long de la journée (1).

APRÈS LA MÉDITATION

Si elle a duré une heure, on examine durant à peu près un quart d'heure, si on l'a bien ou mal faite. Dans le premier cas, actions de grâces, dans le second, en rechercher les causes ; puis douleur et propos d'amendement (2).

Il est bon d'écrire les principales résolutions pour s'en souvenir, et les motifs principaux dont on est touché, quand on voit qu'en les relisant, le sentiment s'en renouvelle. En somme, voici quels doivent être

consilium super illis, sive auxilium » (Exercit. I, colloq. — Cf. etiam : Contemp. de incarnat. — De duobus vexillis).

(1) Saint François de Sales, Lettre 31^e.

(2) « Completo exercitio sedens, vel deambulans, per quartam circiter horæ partem, mecum dispiciam, quoniam modo meditatio, seu contemplatio mihi successerit. Et si quidem male, inquiram causas, cum pœnitudine, ac emendationis proposito ; sin vero bene, gratias Deo agam, eundem postea modum observaturus » (Add. 5). — Cf. P. Dupont : *Introduction générale à l'oraison mentale*, § VIII.

les fruits de l'oraison : réformer sa conduite, éviter tous péchés, même les plus légers, fuir les occasions où l'on peut être exposé à en commettre, se tenir en garde contre tout ce qui est imperfection, dompter les passions, soumettre les sens à la raison, mortifier les inclinations mauvaises ; vaincre les répugnances et les difficultés que l'on éprouve dans la pratique de la vertu, lutter avec courage contre les tentations, se préparer à supporter avec joie de grandes peines, s'exciter à accomplir avec promptitude la volonté de Dieu, manifestée par sa sainte loi, par les conseils évangéliques et par les obligations propres de chaque état et de chaque emploi. De plus, faire des progrès dans les diverses vertus, en imitant celles de Jésus-Christ notre Seigneur, spécialement sa charité, son humilité, sa patience dans les souffrances, son amour pour la croix, pour la mépris, pour la mortification corporelle. Chacun s'attachera en particulier à la vertu qu'il doit surtout pratiquer eu égard à son état ; soit la modestie, la charité, la force d'âme, soit toute autre des vertus théologales ou morales. Lors donc que je ferai l'examen de l'oraison, je rechercherai attentivement si j'ai recueilli quelque'un des fruits que l'on vient d'énumérer.

III. Solution de quelques difficultés touchant la méditation.

La première difficulté qu'on oppose est cette parole vague, banale, qui se trouve sur bien des lèvres : JE NE SAIS PAS MÉDITER.

Je ne sais pas méditer, c'est-à-dire je ne sais pas user de ma raison, de mon cœur ou de ma volonté. Personne qui ne sache *méditer* sur ce qui le touche et l'intéresse. Le négociant *médite* sur ses opérations commerciales; l'étudiant *médite* sur ses études; le père de famille *médite* sur les moyens de nourrir ses enfants; l'ouvrier, le laboureur, le marin, le soldat, tous *méditent* sur leurs travaux, leurs revers ou leurs succès. Les vicieux *méditent* sur leurs vices : *Meditati sunt inania* (1). Les fourbes *méditent* sur leurs fourberies : *Dolos tota die meditabuntur* (2). Le haineux *médite* sur sa haine : *Meditatur discordias* (3). Le voleur *médite* ses rapines : *Rapinas meditatur* (4). Enfin, le méchant, quel qu'il soit, *médite* sa propre malice : *Iniquitatem meditatus est in cubili suo* (5). Personne donc qui, sans étude, ne

(1) Ps. II, 1.

(2) Ps. XXVII, 13.

(3) Prov. XVII, 19.

(4) Prov. XXIV, 2.

(5) Ps. XXXV, 5.

sache *méditer* sur tout : *méditer* sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune ; *méditer* sur un procès, ou à poursuivre, où à soutenir, ou à décider ; *méditer* sur une entreprise, sur un emploi, sur un parti, sur un établissement, sur un mariage ; *méditer* sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce ; *méditer* sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école ; et, s'il faut l'ajouter, *méditer* même sur un crime que nous projetons ; c'est-à-dire que, sur tout cela et sur tout le reste, dont le détail serait infini, nous savons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien et le mal, le vrai et le faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter et ce qui peut nuire. Personne qui ne sache sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangements, former des résolutions. Personne qui ne sache penser à tout cela, en tous lieux, en tous temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, et y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable et la plus constante. N'y aurait-il que le chrétien qui ne sût *méditer* sur ses devoirs, sur ses intérêts, sur son avenir, sur le prix de son âme,

et combien il importe de la sauver? Ah! nous ne comprenons pas, nous n'avons jamais compris *la souveraine importance de notre salut*; et parce que nous ne la comprenons pas, nous y pensons fort peu. Nous nous occupons de toute chose, excepté DE NOUS-MÊMES. Car ce que j'appelle *nous-mêmes*, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vite, et auxquels nous sommes néanmoins si attentifs. Ce ne sont point toutes ces affaires, ou domestiques, ou étrangères, qui ne regardent que des intérêts temporels, et dont nous avons sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point *nous-mêmes*, puisque tout cela peut être séparé de nous, et qu'indépendamment de tout cela, nous pouvons subsister et être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Mais *nous-mêmes*, nous, dis-je, c'est *cette âme* immortelle, qui fait la plus noble partie de notre être, et que Dieu nous a confiée; *cette âme*, dont la perte serait pour nous LE SOUVERAIN MALHEUR, quand nous pourrions posséder tout le reste, et dont le salut, au contraire, doit être NOTRE SOUVERAINE BÉATITUDE, quand il ne nous resterait rien d'ailleurs, et que tout nous serait enlevé. Voilà encore un coup, et à proprement parler, CE QUE NOUS SOMMES, et

voilà par conséquent ce qui demande toutes nos réflexions. Or, ces réflexions ne se font que par *la méditation*, méditation qui nous deviendra *facile*, à mesure que nous deviendrons *des hommes de foi et de raison*.

La seconde difficulté et la principale est prise des distractions, des sécheresses, des désolations, des impuissances que nous éprouvons dans l'oraison. Que faut-il faire alors, sinon se contenter des aridités, des dégouts, et des égarements de l'imagination que Dieu permet, étant bien persuadés que c'est le moyen d'avancer beaucoup en peu de temps, dans le pur amour de Dieu, qui est si éloigné du sensible ? Ainsi, dans cet état, il ne faut point faire autre chose que de nous tenir anéantis devant la Majesté de Dieu, nous estimant indignes de lui parler, lui sacrifiant notre impuissance, nous résignant à sa volonté sainte, et protestant que nous ne cherchons purement qu'à le contenter. « Si nous pouvons parler à Notre-Seigneur, dit saint François de Sales, parlons, louons-le, prions-le, écoutons-le. Si nous ne pouvons pas parler, parce que nous sommes enroués, demeurons néanmoins en la chambre, et faisons-lui la révérence, il nous verra là, il

agréera notre patience, et favorisera notre silence (1). »

Mais sur ce sujet, écoutons Bossuet, rien n'est beau, rien n'est consolant, rien n'est pratique comme ce qu'il dit sur ces différents états de notre âme, pendant que nous méditons.

« Ame chrétienne, la prière demande d'être fidèle aux heures qu'on y consacre. Fussiez-vous distrait au dedans, si vous gémissiez de l'être, si vous souhaitez seulement de ne l'être pas, et que vous demeuriez fidèle, humble et recueillie au dehors; l'obéissance que vous y rendez à Dieu, à l'Église et à la règle, en conservant les genuflexions, les inclinations, et tout le reste de l'extérieur de la piété, conserve l'esprit de prière. On prie alors par état, par disposition, par volonté; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses et de ses distractions. Oh! que cette prière est agréable à Dieu! Qu'elle mortifie le corps et l'âme! Qu'elle obtient de grâces et qu'elle expie de péchés (2)! »

« Commencez votre oraison par un acte de foi et de profonde humilité, dans la vue de la grandeur de Dieu et de votre bassesse.

(1) Saint François de Sales, *Lettres spirit.*, liv. II, ép. 34.

(2) Bossuet, *Médit. sur l'Evang.*, 44^e jour.

Après cela, entrez doucement en votre sujet avec beaucoup de dépendance de Dieu; pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner, sans empressement de votre part, n'y apportant rien de vous que l'anéantissement et l'abaissement; car bien souvent, faute de laisser agir la grâce, on la perd. Si vous avez quelque sécheresse, impuissance ou distractions, faites ce que vous pourrez pour rejeter les dernières, afin qu'il n'y ait point de votre faute; et pour les déréllections, acceptez-les avec humilité, croyant que c'est ce que vous méritez; et dites à votre bon Dieu, dans le silence, par un simple regard, ou parlant intérieurement : « Ah ! mon Dieu, j'avoue que j'ai mérité ce traitement par mes infidélités; mais je vous supplie que je n'y commette point de fautes, et que je fasse bon usage de ce qu'il vous plaît que je souffre. Je vous aime de tout mon cœur, et en cet état de privation; sachant bien que vous êtes la bonté même, et que vous ne faites rien que pour votre gloire et pour mon salut. » D'autres fois, vous lui pourrez dire : « Mon Dieu, je suis bien aise de vous servir à mes dépens; puisque vous le voulez ainsi, je m'y sou mets de toutes les forces

de mon esprit, et je renonce à tout ce qui vous pourrait déplaire (1). »

« Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle est que le Saint-Esprit nous y conduit non seulement par les lumières, douceurs, consolations, tendresses et facilités; mais encore par les obscurités, aveuglements, insensibilités, chagrins, angoisses, tristesses, révoltes des passions et des humeurs; je dis bien plus, que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée, et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection. L'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu, qui permet qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements; et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire, que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connaître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminationis mea in deliciis meis, et mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.* Après la purgation de l'âme dans le purga-

(1) Bossuet, *Exercice journalier pour faire en esprit de foi toutes ses actions.*

toire des souffrances, où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis (1). »

« Quand Dieu permet l'épreuve, livrez-vous donc, dans la prière, à cette profonde et inconsolable tristesse, dont le fond est la pénitence, la privation et une secrète communication de la tristesse et de l'agonie du Sauveur, dans les défaillances du sacré jardin et dans les horreurs de la croix. Ce que Dieu veut faire sortir de là, je ne le puis ni ne le veux pénétrer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si je pouvais vous y enfoncer, je le ferais jusqu'à l'infini. Une main plus puissante vous pousse dans cet abîme immense; laissez-vous y enfoncer sans résistance et sans bornes, encore que vous ne sachiez par où en sortir..... (2). »

« Du reste, ce n'est pas ne rien faire que d'être soumis à Dieu, dans les tristesses, les désolations et autres épreuves de ce genre; au contraire, c'est alors que l'on fait davantage ce qu'il veut de nous. Un arbre, l'hiver,

(1) Bossuet, *Manière courte et facile pour faire l'oraison en foi, et de simple présence de Dieu*, § 15.

(2) Bossuet, *Lettre de piété et de direction à M^{me} Car. nuau*, lettre 92^e.

ne produit rien ; il est couvert de neige ; tant mieux : la gelée, les vents, les frimats le couvrent tout. Pensez-vous donc qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec au dehors ? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même ; et quand il s'est étendu dans ses racines, il est en état de produire de plus excellents fruits dans la saison. L'âme sèche, désolée, aride et en angoisse devant Dieu, croit ne rien faire ; mais elle se fonde en humilité, et elle s'abîme dans son néant. Alors elle jette de profondes racines pour porter les fruits des vertus et de toutes sortes de bonnes œuvres, au goût de son Dieu (1). »

« Ne jamais se décourager. Tout le moyen qui nous reste de profiter de nos égarements passés, c'est de nous en humilier souvent jusqu'au centre de la terre et jusqu'au néant. Mais du fond de ce néant, et du fond même de ces ténèbres infernales où sont les âmes encore éloignées de Dieu, mais repentantes, il doit sortir un rayon de bonne confiance qui relève le courage et fasse marcher gaïement dans la voie de Dieu, sans se laisser accabler par ses péchés, ni engloutir par la tristesse de les avoir commis. Cette douleur

(1) Bossuet, *Sur l'état de sécheresse*.

doit nous piquer jusqu'au vif et non nous abattre ; mais nous faire doubler le pas vers la vertu (1). »

« La tentation va quelquefois si loin, qu'il semble que nous y goûtions le péché tout pur, et que nous nous enfonçons de plus en plus dans le mal. Mais il ne faut pas perdre courage ; car c'est ainsi que Dieu permet que le venin que nous portions dans notre sein se déclare ; et cela, c'est le moyen de le vomir et d'en être purgés (2). »

« Vous tirerez tout le fruit que Dieu veut de vos sécheresses, si vous continuez à vous acquitter de vos devoirs, comme vous pourrez, sans quitter aucun de vos exercices, et moins encore l'oraison et la communion (3). »

« Qui nous donnera d'entendre l'état d'une âme qui n'a que Dieu ; d'une âme destituée de tout appui, de toute consolation humaine ? Quelle détresse d'un côté ! Quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que Lui ! C'est l'état où se trouve Jésus-Christ sur la croix ; et il faut ajouter ce dernier trait, qui met le comble à un état

(1) Bossuet, Lettre 46^e.

(2) Bossuet, Lettre 24^e.

(3) Bossuet, Lettre 61^e.

si désolant : qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a, puisqu'il semble s'être retiré, jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé !* (1) O âmes, qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de Lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer ! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous ; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : *En espérance contre l'espérance* (2) ; je me meurs, je vais expirer : *Mon père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains* (3) ; je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela, taisez-vous, et attendez en silence votre délivrance. *Amen, amen* (4).

(1) Matt., XXVII, 45.

(2) Rom., IV, 18.

(3) Luc, XXIII, 46.

(4) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 2^e part., 32^e jour. — Cf. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 2^e part., ch. IX. « Pour les sécheresses qui arrivent en la méditation ».

II.

ORAIIONS JACULATOIRES.

Nous devons avoir, pour faire la méditation, un temps déterminé, soit le matin, soit le soir (1), soit dans tout autre moment de la journée. Mais pourquoi la méditation ne durerait-elle pas tout le jour (2) ? Hélas ! combien de personnes qui ne ressemblent que trop à celles dont parle saint Jacques ? Elles se regardent dans un miroir, et s'en vont, perdant le souvenir de leur méditation et de tout ce qui s'y est passé, aussitôt qu'elles ont quitté leur oratoire. Si notre

(1) « Non prius discumbitur, quam oratio ad Deum prægustetur » (Tert., *Apoc.*, cap. xxxix).

(2) « Quotidie, omni momento, oratio hominibus necessaria est » (Tert., *De exhort. castitatis*, cap. x).

oraison est bien faite, elle ne s'évanouira pas ainsi. Elle nous fournira des sujets d'élévation à Dieu pour tout le jour, et sera la matière de nos *oraisons jaculatoires*. Saint François de Sales répondit à une religieuse qui se plaignait de ce qu'elle n'avait ni le temps, ni la facilité de méditer : « *Baisez souvent la croix que vous portez, et faites aussi souvent que vous pourrez des oraisons jaculatoires.* » Mais quel soin avons-nous de cette sorte de prière si efficace, tant usitée chez les saints, et tant recommandée par eux ?

En général, par *oraisons jaculatoires*, il faut entendre : un pieux élan de l'âme ; — un soupir que la foi, l'amour, le repentir, la confiance, ou tout autre sentiment religieux tire du cœur ; — une exclamation, une parole fervente, un cantique, l'invocation des saints Noms ; — un salut à Marie, à Joseph, au bon Ange ; — un regard tendre sur le Crucifix, une image, le ciel ; — le souvenir des défunts accompagnés d'un secret suffrage ; — des moments de récollection qu'on se ménage dans la journée, etc.

On les appelle tantôt *affections*, c'est-à-dire mouvements de la volonté vers Dieu ; — tantôt *aspirations*, pour signifier l'extrême besoin qu'a l'âme du secours d'en haut et la

condition de sa vie surnaturelle ; — quelquefois *élévations de cœur*, attendu qu'en les faisant, l'homme trop souvent courbé, appesanti, prend un instant son essor vers le ciel ; — le plus ordinairement ORAISONS JACULATOIRES, parce qu'elles partent avec la rapidité d'un trait ; soit que, dirigées au cœur de Dieu, elles le percent de coups redoublés pour en faire jaillir des ruisseaux de grâces ; soit que, décochées contre nos ennemis, elles ne leur permettent ni d'approcher, ni de se ranger en bataille.

Elles doivent être *vives et courtes*, pour que, promptes messagères, elles portent en un clin d'œil nos vœux au ciel, et que, fréquemment renouvelées, elles puissent satisfaire la piété, sans préjudicier aux occupations ; — *affectueuses et ardentes*, puisqu'elles sont un fruit spontané de la charité, une flamme qui se détache d'elle-même du cœur, une caresse furtive échangée entre l'enfant et son Père ; — *appropriées aux dispositions présentes* de joie ou de tristesse, à l'oraison, à l'examen, à une grâce sollicitée, etc.

On sait les prodiges qu'obtinrent celles de saint Pierre, du publicain, de l'aveugle de Jéricho, du bon larron, de l'enfant prodigue. « *Les meilleures*, dit saint François de Sales, *sont celles que l'amour nous suggère sur le*

champ, (1) et que l'esprit de Dieu forme en gémissements inénarrables.

Il n'est point à propos de toujours les diversifier. « *De même que j'aime mieux la résolution d'une seule chose prise quatre fois, que quatre résolutions différentes prises chacune une fois ; ainsi j'aime mieux une même oraison jaculatoire répétée cent fois, que cent dites chacune une fois* (2). — Chaque saint en avait une favorite dont il se servait pour ranimer sa dévotion. L'habitude de répéter la même, en la gravant dans le cœur et la mémoire, la rendait plus familière. Seulement, quand on en a adopté une, pour se prémunir contre la routine, il faut, par intervalles, la savourer en silence dans de petites pauses, en exprimer le suc à loisir, fortifier l'impression et l'onction qu'elle laisse dans l'âme.

« *Je voudrais que ces oraisons fussent aussi fréquentes que l'aspirer et le respirer ;* » (3) car ce que l'air est au corps et l'eau au poisson, Dieu l'est à l'âme. Elle ne peut vivre qu'à la condition de demeurer en Dieu, de retourner à Dieu dès qu'elle l'a quitté, d'ap-

(1) Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 2^e partie, chap. XIII.

(2) Saint François de Sales, *loc. cit.*

(3) Idem.

peler Dieu par des soupirs véhéments et de brûlants désirs. « *Sans elles, la vie contemplative n'est qu'oisiveté, et la vie active n'est qu'embarras* » (1). Alors même qu'on n'en peut produire que de tièdes, il faut les continuer, elles finiront par s'enflammer.

LES ORAISONS JACULATOIRES suppléent aux longues prières, et Cassien affirme que les solitaires de l'Égypte les leur préféraient (2); car, outre qu'elles sont en général plus ferventes, leur brièveté ferme l'accès aux distractions, et leur multiplicité attise sans relâche le feu sacré. Le cœur n'est jamais complètement refroidi, ou il est promptement réchauffé. A la vérité, ces oraisons sont une floraison éphémère; l'instant qui les voit naître les voit périr; mais leur fruit demeure, car ce fruit n'est autre que le bon désir incessamment ranimé d'être à Dieu. Or, le bon désir fondé sur l'amour est une prière permanente, un cri prolongé vers le ciel.

Que s'il est doux autant qu'essentiel de respirer, il n'est pas moins facile qu'indispensable de trouver Celui qui est notre élément, notre centre, notre unique nécessaire. « *La*

(1) Saint François de Sales, *loc. cit.*

(2) Cass., *De cœnob. inst.*, lib. II, cap. x., xiv. — Lib. III, cap. II.

nuît, le jour, à la ville, à la campagne, au foyer, sur la place publique, sans interrompre nos labeurs, sans nous transporter à l'église, sans demander audience, sans craindre d'importuner, en tout temps, en tout lieu, dit saint Jean Chrysostôme, nous pouvons nous mettre en rapport avec Lui ». Il est en nous et nous sommes en lui. L'âme juste est le royaume, le sanctuaire, le ciel de Dieu.

Pour l'âme attentive et recueillie, surtout pour l'âme qui aime, tout est occasion, motif de s'élever à Dieu : les œuvres de la création, les bienfaits reçus, les événements publics, la vue de tant de scandales, les tentations et les fautes, l'aiguillon de la douleur, les difficultés du travail, le passage d'une action à l'autre, l'heure qui sonne, etc. Nous pouvons parler de tout à notre Père céleste ; rien de ce qui nous touche ne saurait lui être indifférent.

On peut distinguer trois principaux effets de ces Oraisons, qui sont en même temps :
PURETÉ, LUMIÈRE et AMOUR.

LE PREMIER est de *purifier* l'âme, en attirant sur elle la grâce et l'Esprit-Saint, si souvent comparés à une eau vive et à un feu dévorant. Les taches de l'âme sont lavées par cette eau, la rouille et les scories qui s'attachent à l'âme sont consumées par le feu. Notre âme passe

ainsi par l'eau et par le feu ; et une fois purifiée, devenue comme un cristal limpide, elle est capable de réfléchir les splendeurs du Verbe, de les reproduire par une divine et une merveilleuse photographie.

LE DEUXIÈME est *d'éclairer* l'âme, en lui faisant contracter l'habitude de la prière et de la présence de Dieu, habitude qui renferme un antidote souverain contre le péché, facilite la pratique des vertus, inspire la résignation dans les peines, dégoûte des choses terrestres, surnaturalise tout ce qu'on fait, et devient ainsi le secret de la sainteté, « *Il faut toujours prier et ne jamais se lasser* (1). » *Marchez devant moi et soyez parfait* (2). »

LE TROISIÈME est d'unir l'âme à Dieu, en la remplissant de son *amour* ; car ces Oraisons ont pour principe l'amour, pour progrès l'amour, pour terme l'amour.

Or, l'amour est la possession de Dieu, c'est la jouissance du souverain bien, possession et jouissance imparfaites ici-bas, consommées et complètes dans les cieux. A mesure que l'âme parle à Dieu, écoute Dieu, elle le connaît, l'admire davantage, elle se porte vers Lui avec plus d'ardeurs ;

(1) Luc. 18.

(2) Gen. 17.

et parce que Dieu est essentiellement *communicatif*, d'une part il descend jusqu'à sa créature, et de l'autre il fait monter sa créature jusqu'à Lui. Autant d'ORAISONS JACULATOIRES, autant d'aliments nouveaux donnés à la flamme de l'amour, qui croît, s'étend et arrive bientôt à ce degré d'activité et d'intensité qui s'appelle FERVEUR.

Nous trouvons, de plus, dans ces haltes et colloques, tout ce qui délasse, rafraîchit, désaltère. « *L'esprit en revient tout parfumé des perfections divines* » (1).

Quoi de plus excellent qu'un exercice regardé par les saints comme le chemin le plus simple et le plus court à la perfection ? *Saint Bonaventure* déclare : qu'aimer Dieu, c'est l'embrasser et l'étreindre ineffablement ; — *Saint Augustin* : qu'on est ce que l'on aime : Dieu, si l'on aime Dieu ; terre, si l'on aime la terre ; — *Saint Paul* : que quiconque s'attache au Seigneur, devient un même esprit avec Lui. Qui donc refusera, par *ces oraisons jaculatoires*, d'embrasser et d'étreindre Dieu ; d'ouvrir et de dilater son cœur pour se remplir de Dieu ; de s'unir à Dieu esprit à esprit et cœur à cœur ; de se transformer en Dieu ? « Par elle, dit saint

(1) Saint François de Sales, *loc. cit.*

François de Sales, *on se retire en Dieu et l'on attire Dieu en soi* ; » et ce n'est pas lentement et par degrés que l'âme s'élève ; mais d'un bond, comme ravie et transportée. Se retirer en Dieu, quelle demeure pour l'âme ! — Attirer Dieu en soi, quel hôte pour l'âme ! — *Otrois fois heureux*, s'écrie saint Ignace, *celui qui s'efforce de tenir habituellement son âme en Dieu et Dieu dans son âme !* » Jeter son âme dans le sein de Dieu, retenir Dieu dans le centre de son âme, quelle vie ! quelle félicité !

Abandonne-toi donc, ô mon âme, au souffle de l'Esprit-Saint ; accepte les ailes qu'il t'offre pour prendre ton vol ; entends sa voix qui incessamment te crie : *Le cœur en haut, le cœur en haut ! Viens au Père, viens au Père !* il y fera bon pour toi. Tu feras une courte apparition au milieu de la cour céleste, tu t'assiéras par anticipation sur ton trône, tu essayeras ta couronne, tu prêteras un moment l'oreille aux accents des séraphins, tu mêleras déjà ta voix à la leur pour chanter le *Sanctus* et l'*Alleluia* éternels, tu respireras un instant les suaves émanations des parfums brûlés devant l'autel de l'Agneau, tu promèneras ton regard sur les palais de la Cité sainte qu'habitent tes frères, tu t'élanceras jusqu'à ton Sauveur pour baiser ses plaies,

surtout celle de son divin côté ; tu placeras, comme dit l'Apôtre, ta conversation dans le ciel, et tu cacheras ta vie avec Jésus-Christ en Dieu.

III.

CONTEMPLATION

OU MANIÈRE

DE MÉDITER SUR DES OBJETS SENSIBLES.

I. Le chrétien, comme chrétien, doit s'efforcer d'acquérir de *Jésus-Christ* notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme, une connaissance certaine, propre, entière et parfaite ; une connaissance qui nous montre, comme à découvert, la dignité infinie de sa personne, qui nous révèle les richesses incompréhensibles de sa grâce (1), et nous en inspire une estime incomparable ; car, dans cette connaissance, dit le Sauveur lui-même,

(1) Investigabiles divitias Christi (Eph. III, 8).

consiste la vie éternelle (1). C'est en effet cette science divine qui nous enseigne les moyens d'y parvenir ; c'est elle qui nous embrase du feu de la charité dans notre méditation (2), et ce feu nous donne les forces nécessaires pour imiter si parfaitement la vie de Notre-Seigneur, que l'on peut dire du véritable chrétien qu'il est, selon l'expression de saint Grégoire de Nysse (3), un autre Jésus-Christ en humilité, en patience, en toutes les vertus ; comme nous disons qu'un homme d'une sagesse consommée est un autre Salomon.

La méthode la plus utile pour bien méditer les mystères, et en retirer le fruit que nous nous proposons, est, selon saint Ignace, LA

(1) *Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan., XVII, 3).

(2) *Concaluit cor meum intra me ; et in meditatione mea exardescet ignis* (Ps. XXXVIII, 4).

(3) *Orat. De perfecta hominis christiani forma.*

« Christianus dicitur qui Christi est. Dicitur autem aliquis esse Christi, non solum ex eo quod habet fidem Christi, sed etiam ex eo quod spiritu Christi ad opera virtuosa procedit, secundum illud ad Rom. 8. *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus*. Et etiam ex hoc quod ad imitationem Christi peccatis moritur, secundum illud ad Gal. 5. *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* » (D. Th. 2. 2, Q. CXXIV. a. 5. 1^m).

CONTEMPLATION. Dans cet exercice, dont, je le répète, les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont l'objet ordinaire, on voit les personnes, on écoute les paroles, on considère les actions (1), d'où l'on s'attache à retirer quelque fruit pour son âme (2).

II. AVANT LA CONTEMPLATION. — Même chose à observer qu'avant la méditation. Seulement, après l'oraison préparatoire, on se rappelle *en gros*, dans le premier prélude, l'*histoire* que l'on va contempler ; *en gros*, dis-je, car il ne faut pas croire qu'il faille s'arrêter tout d'abord à méditer le mystère ; le prélude ne différerait pas alors de l'exercice même. Mais on se propose l'histoire *sommairement* et comme tout entière, sous un seul point de vue, afin que l'on connaisse le sujet sur lequel on va réfléchir, et que l'âme commence à s'y disposer et à s'y élever ; ce n'est qu'ensuite, dans la contemplation, qu'elle s'arrête sur chacune de ses parties, pour les

(1) Videre et considerare Personas ;... attendere, advertere et contemplari ea quæ Personæ dicunt ;... spectare, considerare ea quæ faciunt (Contemp. de Inc., de Nat.).

(2) Reflectere ut fructum capiam ex aspectu ;... ex personarum omnium verbis ; reflectendo in meipsum, capere aliquem fructum spirituales (Contemp. de Inc., de Nat.).

approfondir et les pénétrer. Ainsi, lorsqu'on jette les yeux sur un tableau représentant différents objets, au premier coup d'œil on les voit tous confusément, de manière à savoir ce que le tableau contient ; mais ce n'est qu'ensuite, en fixant les yeux sur chaque objet en particulier, qu'on les examine l'un après l'autre avec plus de soin et d'attention. — Dans le second prélude, on se représente le lieu où s'est passé le mystère. Le troisième consiste à demander au Seigneur ce que l'on désire, ce que *l'on veut*, conformément au mystère que l'on contemple (1).

III. PENDANT LA CONTEMPLATION. — On considère attentivement trois choses :

Premièrement, LES PERSONNES qui interviennent dans le mystère, avec leurs qualités et les dispositions intérieures de leur âme. Et parce que, après Notre-Seigneur, entre les personnes qui figurent dans les mystères, la très sainte Vierge a le premier rang, nous devons nous appliquer spécialement à la connaître, à l'aimer, à imiter ses vertus ; car elle peut nous dire avec plus de raison que

(1) Primum præambulum est, adducere in mentem historiam rei quam contemplari debeo... Secundum, compositio videndo locum... Tertium, petere id quod volo (Hebd. 2. Prima Contemp.).

saint Paul : Imitez-moi, comme j'imité Jésus-Christ (1). De l'imitation de la Mère, nous pourrons plus facilement nous élever à celle du Fils.

Secondement, LES PAROLES, ce que disent ces personnes, pourquoi et comment elles le disent, paroles intérieures ou extérieures.

Troisièmement, LEURS ACTIONS louables ou blâmables, remontant à la cause pour profiter davantage. — De ces trois considérations, nous devons toujours tirer quelque fruit pour nous-mêmes, nous encourageant à imiter ce qui est imitable, produisant de saintes résolutions et affections. On peut aussi considérer la manière dont se sont opérés les mystères, leur fin, leur cause, leurs effets, leurs époques et les autres circonstances qui sont de nature à rendre le sujet de la méditation plus fécond et le fruit plus abondant.

Dans les mystères de la Passion, aux trois points où l'on s'applique à considérer les personnes, les paroles et les actions, on en ajoute trois autres, à savoir : *Quatrièmement*, ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur souffre dans son humanité, ou veut souffrir. — *Cinquièmement*, comment il cache sa divi-

(1) Rogo ergo vos, imitatores mei estote, sicut et ego Christi (1. Cor. IV. 16).

nité ; il pourrait détruire ses ennemis, et il ne le fait pas ; il leur permet au contraire de tourmenter cruellement sa très sainte humanité. — *Sixièmement*, je me demanderai à moi-même ce qu'il est juste que je fasse et que je souffre pour celui qui a tant fait et souffert pour moi (1).

Dans le mystère de la Résurrection, etc., on en ajoute seulement deux : *Quatrièmement*, comment la divinité éclate dans le mystère proposé. — *Cinquièmement*, avec quelle bonté Notre-Seigneur console ses disciples (2).

On termine par un ou plusieurs colloques et le *Pater*.

IV. APRÈS LA CONTEMPLATION, même revue qu'après la méditation.

(1) *Quartum*, considerare ea quæ Christus Dominus noster patitur in humanitate, vel pati vult... *Quintum*, considerare quomodo divinitas se abscondit, scilicet, quomodo posset destruere inimicos suos, et id non facit, et quomodo sinit pati sacratissimam humanitatem tam crudelissime... *Sextum*, considerare quomodo hæc omnia patitur pro peccatis meis, etc. ;... et quid debeo ego facere et pati pro illo (Hebd. 3. Contemp. 1).

(2) *Quartum*, considerare quomodo divinitas apparet et ostendit se nunc tam miraculose in sauctissima resurrectione... *Quintum*, speculari officium consolandi suos quod Christus Dominus noster exercet (Hebd. 4. Contemp. 1).

Voir les personnes, écouter les paroles, considérer les actions, telle est donc la division ordinaire des trois points qui forment la Contemplation ; les points qu'on ajoute dans les mystères de la Passion ou de la Résurrection ne doivent pas être séparés des trois premiers, mais s'y rattacher. On n'est pas tellement tenu à garder l'ordre des trois points principaux, qu'on ne puisse s'occuper des uns avant les autres, si l'on y trouvait plus de facilité et de profit. S'il arrivait même que le sujet put être mieux contemplé en ne faisant aucune division, on le pourrait également.

V. D'après tout ce qui précède, il est facile de concevoir combien se trompent tous ceux qui, lorsqu'ils entendent parler de la Contemplation, se figurent aussitôt je ne sais quoi d'extatique, un mysticisme transcendant, une oraison réservée à laquelle, sans privilège, on ne peut pas prétendre. Cette méthode d'oraison, comme l'explique fort bien le Père de Ponlevoy (1), est au contraire trois fois naturelle, oui, rationnelle sous trois rapports, parce qu'elle est conforme à notre

(1) Commentaire sur les exercices spirituels : *De l'Incarnation*.

nature d'homme (1), à notre vocation de chrétien, à notre destinée d'élu.

a) D'abord, d'une part, nous avons toutes les facultés requises pour contempler, et de l'autre, Notre-Seigneur a toutes les conditions voulues pour être contemplé. Tout homme n'a-t-il pas les facultés de voir et d'entendre? il est donc apte à la contemplation. De son côté, Notre-Seigneur n'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour être l'objet de nos contemplations? S'il est Dieu, il est homme aussi, et si on doit croire sa divinité, on peut voir, entendre, palper son humanité. Tous ses mystères ne sont-ils pas des faits? Et dès lors on peut en être spectateurs.

b) Par vocation, le chrétien est imitateur de Jésus-Christ, et par suite un contemplateur. Tout pour le chrétien se réduit à ces deux paroles : *Inspice et fac* : Quand on contemple, on aime, on imite, et, selon l'expression de l'Apôtre, on se transforme en l'image de son modèle : *In eandem imaginem transformamur* (II. Cor. III. 18).

c) Enfin, ne sommes-nous pas destinés à

(1) *Contemplatio veritatis competit homini secundum suam naturam ;... ex quo accidit quod sine difficultate aliquis contemplatur* (2. 2. Q. CLXXX. a. VII. 0).

l'intuition éternelle ? Or, tel est l'ordre de la Providence : On fait dans le temps l'apprentissage de ce qu'on doit faire dans l'éternité. La grâce est la semence de la gloire, la foi est le préliminaire de la vision, la contemplation est le prélude de l'imitation. *Sine fine videbimus*. L'une aura fait de nous des saints, l'autre des bienheureux.

IV.

APPLICATION DES SENS.

I. *La méditation* raisonne ; elle éclaire les matières obscures, en déduisant une vérité d'une autre. *La contemplation*, au contraire, est une vue simple de la vérité, sans raisonnement, accompagnée de sentiments d'admiration et d'amour (1). Or, comme la contemplation est ordinairement le fruit de la méditation, il est très avantageux, après avoir médité plusieurs mystères de la vie de Notre Seigneur, de les reprendre un à un, et de s'en occuper de nouveau, au moyen de cette contemplation affectueuse, nommée *Application des sens*. Pour comprendre la nature de cette manière de méditer, il faut

(1) Saint Thomas, 2. 2. Q. 180. a. 7.

savoir que, comme le corps est doué de *cinq sens extérieurs*, au moyen desquels il reçoit les impressions des objets sensibles ; de même l'âme, par l'entendement et la volonté, peut former *cinq actes intérieurs* qui répondent à ceux de nos sens extérieurs, et que nous appelons également : *Voir, entendre, adorer, goûter et toucher*. Par les sens du corps, nous obtenons la connaissance expérimentale des objets sensibles ; par les sens de l'âme, nous acquérons une connaissance expérimentale des choses de Dieu.

II. Cet exercice de l'application des sens consiste donc en ce que l'âme *s' imagine* voir les personnes, entendre ce qu'elles disent, respirer le parfum de leurs vertus, en savourer la douceur, et baiser les endroits où elles se trouvent. Cette application des sens ne doit cependant pas être séparée de toute espèce de réflexion ; seulement elle est *le moyen principal* par lequel on doit alors s'occuper du mystère. Il y a cette différence entre l'application des sens et la méditation, c'est que celle-ci est plus du ressort de l'intelligence, le raisonnement s'y exerce davantage, elle est beaucoup plus relevée ; elle discourt et sur les causes et sur les effets du mystère ; elle y recherche avec soin les attri-

buts de Dieu, comme sa bonté, sa sagesse, sa charité. L'application des sens au contraire ne raisonne pas ; elle s'arrête seulement aux objets sensibles, comme à ce qui peut être vu et entendu, et autres choses semblables, elle y trouve le repos et la paix, et s'applique à en tirer son profit spirituel. Il faut bien cependant qu'il y ait quelques raisonnements pour recueillir ce fruit spirituel ; mais ces raisonnements sont courts, simples et presque insensibles ; l'intelligence passant alors, pour ainsi dire, et se fondant tellement dans la volonté, qu'elles semblent toutes deux ne faire qu'une même puissance dont l'action est dans le cœur.

III. Cette application des sens a deux avantages : tantôt arrêtant l'âme aux objets sensibles, lorsqu'elle se trouve dans l'impuissance de pénétrer la profondeur des mystères, elle la dispose et l'élève peu à peu à quelque chose de plus sublime ; tantôt l'âme déjà engraisée et embrasée de dévotion dans la contemplation des plus hauts mystères, descendant à ces objets sensibles, y trouve partout, par l'abondance de son amour, sa nourriture, sa consolation, son profit. Les plus petites choses alors deviennent pour elle d'un prix inestimable, et lui fournissent

une ample matière d'amour et de consolation (1).

Quels avantages, quels fruits portera dans nos âmes cette application des sens, si nous y apportons une foi vive, un esprit attentif et diligent ! Elle se termine au reste et se prépare comme les précédents exercices, auxquels on la joint souvent par forme de répétition, et pour en imprimer plus fortement le fruit dans l'âme. Comme j'en ai déjà fait la remarque, elle renferme ordinairement cinq points, ou seulement quatre, quand les sens du goût et de l'odorat sont réunis ensemble. En voici la méthode :

IV. PREMIER POINT. — *Voir* (2) des yeux de l'imagination les personnes,... méditant

(1) Cf. Direct., ch. xx, n^{os} 2, 3, 4.

(2) *Voir* marque moins d'application, et par conséquent plus de facilité et de douceur que *regarder*. Il faut quelquefois des efforts, et des efforts qui vont jusqu'à la fatigue, pour *regarder*. Il n'en faut jamais pour *voir*. Cette remarque est d'autant plus nécessaire, que l'exercice de l'application des sens, dans l'intention de saint Ignace, doit exiger moins de contention. C'est pour cela qu'il le place toujours en dernier lieu, avant le souper et après tous les autres exercices, dans un moment où l'on peut et l'on doit croire que l'esprit du retraitant commence à se ressentir des fatigues de la journée. Il faut donc viser, par dessus tout, à faire cette application des sens avec douceur, et sans aucune contention d'esprit (P. Rooth, Notæ in Exerc.).

et contemplant dans le détail les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, *et tâchant de tirer de cette vue quelque fruit.*

SECOND POINT. — *Entendre*, à l'aide de l'imagination, ce que ces personnes doivent ou peuvent dire, réfléchissant sur soi-même, *pour en tirer quelque fruit.*

TROISIÈME POINT. — S'imaginer *sentir*, *respirer* et *goûter* intérieurement la suavité et la douceur infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son âme, de ses vertus. Faire la même chose à l'égard de sa sainte Mère, et de toute autre personne que l'on contemple, réfléchissant sur soi-même, et s'efforçant *d'en tirer de l'utilité* (1).

QUATRIÈME POINT. — Exercer le sens du *toucher*, en embrassant, par exemple, et en

(1) S'imaginer *sentir* et *goûter*. — Ces deux sens, l'odorat et le goût, que l'on réunit ici, se rapportent uniquement au sentiment ; mais le second, de plus près et plus immédiatement que le premier. Ce sentiment est, ou celui de la délectation et de l'amour spirituel, ou, dans le sens opposé, celui de l'horreur, de l'aversion, du dégoût, de la haine ; car nous pouvons appliquer ces deux sens intérieurs non seulement aux objets saints, mais encore aux objets contraires : au monde, par exemple, aux hommes du monde, à leurs crimes, aux châtimens qu'ils méritent ; et le sentiment que nous en éprouverons sera nécessairement celui que produirait sur nos sens corporels ce qu'il y a de plus infect et de plus amer (P. Rooth, *Notæ in Exerc.*).

baisant les endroits où marchent, ou reposent les personnes que l'on contemple, *tâchant toujours de le faire avec profit* (1).

V. Cet exercice, où l'âme, sans multiplicité de raisonnements, emploie le secours des sens intérieurs pour se pénétrer davantage d'un mystère qu'elle a déjà médité, peut être réduit en pratique de la manière suivante. Il s'agit de la Passion de Notre-Seigneur, sur laquelle, je suppose, j'ai déjà exercé mon esprit par une ou plusieurs méditations.

JE VERRAI donc des yeux de l'esprit la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son corps est réduit à un état lamentable, et son âme, d'un côté bienheureuse, est plongée de l'autre dans une profonde tristesse. Je-

(1) *Exercer le sens du toucher.* — L'auteur des Exercices n'indique, comme objet du toucher, que *les lieux*, non les vêtements, moins encore les personnes. Si donc un mouvement de dévotion portait une âme d'une grande pureté à donner aux personnes des témoignages plus affectueux de son amour, qu'elle se souvienne que cela ne se doit faire, selon le sage avertissement du Directoire (cap. XXI, n° 1), qu'avec un sentiment mêlé de respect, de réserve et de crainte. C'est alors qu'il faut se rappeler les paroles du Psalmiste : Ils tomberont prosternés devant lui... et leur langue s'attachera à la terre : *Coram illo procident... et terram lingent* (Ps. LXXI. 9). — (P. Rooth, Notæ in Exerc.).

serai saisi d'étonnement et touché de compassion, en voyant ainsi défiguré Celui qui est la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance (1).

J'ENTENDRAI intérieurement les paroles si douces et si affectueuses de mon Sauveur, les clameurs de ses ennemis furieux, le bruit des coups, des soufflets, des fouets, des marteaux, m'efforçant de ressentir dans mon cœur ce qu'il ressentait dans le sien.

JE SENTIRAI avec l'odorat intérieur l'infection des péchés qui ont causé la mort de ce souverain Prêtre, et aussi l'excellente odeur soit du sacrifice qu'il offre pour l'expiation de nos crimes, soit des vertus qu'il pratique dans l'oblation même de son sacrifice. Cette odeur de suavité est si agréable au Père éternel, qu'elle apaise à l'instant sa colère, et qu'il donne au monde pour signe de réconciliation non un arc formé dans les nues (2), mais son propre Fils, courbé sous la croix, et arrosant la terre d'une pluie de sang.

JE GOUTERAI spirituellement le fiel qu'on lui présenta sur le Calvaire, et j'en parta-

(1) Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus (Heb. 1. 3).

(2) Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram (Gen. IX. 13).

gerai avec lui l'amertume, comme si je le goûtais réellement. *Je goûterai* aussi la douceur de la charité avec laquelle *Jésus* souffre pour nous, et la suavité des consolations dont il inonde ceux qui souffrent pour lui avec amour. Je m'étonnerai de voir réunis dans un même cœur tant d'amertume et tant de douceur !

JE TOUCHERAI par la pensée les instruments de sa Passion : les cordes, les fouets, les épines, la croix, les clous. Qu'ils sont rudes et âpres à ma délicatesse ! Je tâcherai de sentir dans mon âme ce que le Seigneur sentit dans son corps, et d'éprouver les pieuses affections que fait naître ordinairement la seule représentation de si cruels objets.

Telle est la manière d'exercer les sens intérieurs de l'âme. De notre côté, nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de mortifier, avec le secours de la grâce divine, nos cinq sens corporels, afin que Dieu nous ouvre les sens spirituels. Si les sens extérieurs se ferment, dit saint Grégoire, les sens intérieurs s'ouvriront (1). Au contraire, les sens intérieurs demeureront comme assoupis,

(1) Interiori quippe animæ, si exterior evagatio clauditur, interior secessus aperitur (S. Greg. Mor. lib. XXX, cap. x).

au témoignage de saint Augustin, si les sens extérieurs cherchent leur satisfaction au dehors (1).

(1) Cum exterior sensus carnalis bono suo utitur, interior sensus mentis quasi obdormit (S. Aug. De Sp. et an., cap. ix).

V.

DES TROIS MANIÈRES DE PRIER.

PREMIÈRE MANIÈRE DE PRIER.

I. L'HOMME a naturellement si peu d'attrait pour les exercices spirituels, qu'il est très exposé à l'ennui et au dégoût, si cet aliment, quelque précieux qu'il soit, est toujours assaisonné de la même manière. C'est ainsi que les Israélites se lassèrent de la manne dans le désert, parce que, malgré son exquise saveur, c'était toujours la même nourriture. Pour cette raison, les saints et les maîtres de la vie spirituelle ont imaginé plusieurs manières de prier, dont l'effet est de donner à l'oraison différents goûts ou assaisonne-

ments. Ils se sont proposés de dissiper, par cette variété, le dégoût que nous pourrions ressentir, lorsque l'esprit de Dieu ne renouvelle pas continuellement notre attrait pour l'oraison. Il nous est doux alors et facile de chanter sans cesse au Seigneur, comme parle David, un cantique nouveau (1).

Parmi ceux qui excellent en ce genre, il faut nommer le séraphique saint Bonaventure, qui a laissé sur ces matières de nombreux et amples traités.

Notre glorieux Père saint Ignace n'est pas moins digne d'être mentionné au même titre. Il a mis dans son livre des Exercices, non seulement des sujets variés d'oraison, mais, de plus, différentes manières de prier : examens de conscience, application des sens intérieurs de l'âme, comparaisons et paraboles. Il a notamment enseigné *trois manières de prier* très utiles, appropriées chacune à l'une des trois voies *purgative, illuminative, et unitive*, mais qui néanmoins seront très profitables à toutes sortes de personnes indistinctement.

II. LA PREMIÈRE MANIÈRE DE PRIER CONSISTE à prendre pour sujet de réflexion les dix com-

(1) Cantate Domino canticum novum (Ps. XCV. 1. — XCVII, 1).

mandements de Dieu, les sept vices capitaux, que l'on appelle aussi les sept péchés mortels, les trois puissances de l'âme, les cinq sens du corps (1). Quel champ ! Quel variété ! On repasse dans son esprit tout ce que Dieu commande et tout ce que Dieu défend, tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il faut éviter, toutes les parties de notre être, et les puissances de l'âme et les sens du corps. On comprend combien cet exercice, qui est comme une revue, est facile et utile à chacun ; cette inspection rapide, mais sérieuse, se fait devant Dieu, porte sur nous-mêmes, et ne tend qu'à la pratique.

III. Saint Ignace ajoute que cette première manière de prier, n'est pas une méthode ou manière de faire oraison proprement dite. Ce n'est pas une méditation, ni une contemplation. C'est un exercice *préparatoire* qui dispose l'âme à offrir à Dieu une prière qui lui soit agréable (2). Aussi convient-il sur-

(1) *Primus modus orandi est circa decem præcepta, et septem peccata mortalia, tres potentias animæ, et quinque sensus corporis (Tres modi orandi).*

(2) *Qui modus orandi est potius dare formam, modum et quædam exercitia, quibus anima se præparet, et in illis proficiat, et ut oratio accepta sit Deo, quam dare formam et modum aliquem orandi proprie dictum (Tres modi orandi).*

tout à ceux qui marchent dans *la voie purgative*, et s'efforcent de se purifier des suites de leurs péchés. Là, on apprend à connaître ses devoirs et ses fautes, on commence à se corriger, puisqu'on se met à se repentir. On s'examine, et la prière qui suit l'examen est plus efficace. On devient plus humble et plus fort, et par conséquent meilleur.

En pratique, voici la méthode indiquée par saint Ignace pour cette manière de prier.

IV. Avant d'entrer en oraison, je me reposerai un peu l'esprit, soit en m'asseyant, soit en me promenant, comme il me semblera plus avantageux, considérant attentivement où je vais et à quelle fin (1). Cette pratique doit s'observer au commencement de toutes les manières de prier (2).

(1) « Antequam intrem in orationem, quiescat paululum spiritus, sedendo, vel ambulando, prout melius ei videbitur, considerando quo vadam, et ad quid ; et hæc eadem additio fiet ad initium omnium modorum orandi » (Ex. tres modi orandi).

(2) *Cette pratique doit s'observer au commencement de toutes les manières de prier.* Quoique cet avis regarde spécialement les trois manières de prier dont parle ici l'auteur des Exercices, on peut cependant l'appliquer à toute sorte de prière, soit vocale, soit mentale, soit longue, soit courte ; et, si on le met fidèlement en pratique avant de commencer à prier, on ne pourra

Ensuite, comme *oraison préparatoire*, je demanderai à Dieu notre Seigneur que je puisse connaître en quoi j'ai manqué aux dix commandements. Je lui demanderai aussi la grâce et le secours nécessaires pour me corriger à l'avenir, et l'intelligence parfaite de ses préceptes, afin de les garder plus fidèlement, à la plus grande gloire et louange de sa divine Majesté (1).

V. Venant alors au premier commandement, je considérerai et j'examinerai comment je l'ai observé, et en quoi je l'ai transgressé. Je tiendrai comme règle de la durée de cet examen, le temps de dire trois fois le PATER et trois fois L'AVE MARIA. Si dans cet espace de temps, je découvre des fautes, j'en demanderai à Dieu le pardon et la rémission,

manquer d'en retirer un grand profit spirituel. La sainteté de la prière demande de nous cette préparation et nous avertit de ne point passer tumultueusement de nos occupations ordinaires, ou peut-être vaines, à une action sublime, qui nous met en rapport avec Dieu et avec ses saints (P. Rooth, *Notæ in Exerc.*).

(1) « Dein fiat oratio quædam præparatoria : veluti petere gratiam a Deo Domino nostro, ut possim cognoscere in quo defecerim circa decem præcepta : et item petere gratiam et auxilium ad emendandum me in posterum : postulando perfectam intelligentiam illorum, ad melius ea servanda, et ad majorem gloriam et laudem suæ divinæ Majestatis » (Tres modi orandi).

et je réciterai l'Oraison dominicale. Je ferai la même chose pour chacun des dix commandements (1).

On doit observer néanmoins qu'il n'est pas nécessaire de s'arrêter beaucoup sur les préceptes qu'on ne transgresse que très rarement ou point du tout; mais il faut insister sur ceux dont la transgression est plus fréquente; et plus l'habitude est forte, plus la discussion doit être longue; comme aussi, si l'on trouvait du goût ou quelque avantage spirituel, on doit s'arrêter plus longtemps, quand bien même on ne pourrait achever tous les commandements. Cette remarque s'applique également aux péchés capitaux (2).

Après avoir parcouru tous les commandements, s'accuser, se confondre devant Dieu,

(1) « Pro primo modo orandi convenit considerare, et cogitare in primo præcepto quomodo illud servaverim, et in quo defecerim, tenendo regulam sistendi in hac consideratione per spatium quo quis recitet ter *Pater noster* et ter *Ave Maria* : et si in hoc tempore invenio defectus meos, petere veniam et remissionem illorum, et dicere unum *Pater noster* : et hoc eodem modo fiat in quovis ex decem præceptis » (Tres modi orandi).

(2) « Notandum est, quod quando quis venerit ad cogitationem (sive discussionem) præcepti alicujus, in quo reperit non habere se ullum habitum peccandi, non est necesse ut immoretur tanto tempore; sed secundum quod quis reperit se plus, vel minus impingere (offen-

lui demander la grâce et le secours qui me sont nécessaires pour me corriger à l'avenir, et je terminerai par un colloque à Dieu notre Seigneur, conformément à l'exercice que je viens de faire (1).

VI. On suivra la même méthode pour méditer sur les différentes espèces de péché, il n'y a que la matière d'examen à changer. Comme il faut pratiquer les préceptes, il faut éviter les péchés. Toutefois, il est bon d'observer que la connaissance des péchés et des vices s'acquiert bien plus facilement par la considération des actes et des habitudes qui leur sont contraires. Il est donc à propos de faire, avec le secours de la grâce, quelques

dere) contra illud mandatum, ita debet plus vel minus immorari in consideratione et scrutinio illius præcepti : et hoc idem servetur in peccatis mortalibus » (Tres modi orandi. — Cf. Direct., cap. xxxvii, n° 8).

(1) *Conformément à l'exercice que je viens de faire.* C'est-à-dire conformément au résultat de mon examen et aux dispositions actuelles de mon âme : *rendant grâces* à Dieu, si, par sa miséricorde, il est quelque commandement sur lequel je n'aie pas de reproche à me faire ; *m'excitant au repentir* des fautes que j'ai commises contre plusieurs ; *demandant la grâce et le secours qui me sont nécessaires* pour observer fidèlement ceux que je suis plus exposé à transgresser dans mon état, et *m'excitant* spécialement à la haine des péchés opposés à ces commandements (Notæ, P. Rooth.)

pieux exercices pour acquérir les vertus opposées aux sept péchés capitaux (1).

VII. Par rapport aux trois puissances de l'âme et aux cinq sens du corps, l'exercice se pratique encore de la même manière. Il n'y a de changement que celui de la matière, sur quoi il faut remarquer que si quelqu'un désire imiter notre Seigneur Jésus-Christ dans l'usage de ses sens, il doit en demander la grâce à sa divine Majesté; et ensuite parcourir chaque sens l'un après l'autre, en examinant comment il se rapproche ou s'éloigne de son divin modèle. Avant de passer à un autre sens, il récitera l'*Oraison dominicale*. Si l'on se proposait d'imiter la sainte Vierge, il faudrait se recommander spécialement à elle pour obtenir cette grâce de son divin Fils, et après l'examen de chaque sens, réciter la *salutation angélique* (2).

(1) « Ad melius cognoscendas culpas commissas in peccatis mortalibus, considerentur eorum contraria, atque ita ad melius vitanda ea peccata, proponat et curet ille qui hunc orandi modum adhibet, sanctis exercitiis acquirere et possidere septem virtutes illis peccatis contrarias » (Ex. tres modi orandi).

(2) « Qui vult imitari in usu sensuum suorum Christum Dominum nostrum, commendet se in oratione præparatoria *sux divinæ Majestati*; et post consideratum unumquemque sensum, dicat unum *Ave*

VIII. Comme les âmes, même les plus avancées, ont besoin de temps en temps de faire un retour, au moins momentané, dans la *voie purgative*, rien n'empêche assurément, comme l'enseigne le *Directoire*, d'élever pour elles le niveau, et d'agrandir la sphère ainsi :

DANS LES COMMANDEMENTS, on considérera : 1° le commandement en lui-même, combien il est bon, juste et saint ! 2° combien son observation est avantageuse ! 3° comment on l'a observé jusque-là. Si on l'a rempli avec fidélité, on en rend grâces à Dieu ; si, au contraire, on a à se reprocher des violations, on s'excite à la douleur, et on en demande pardon. On prend la résolution de l'observer parfaitement et exactement. Ensuite, si l'heure n'est pas écoulée, on passe à un autre précepte, en suivant toujours la même marche (1).

POUR LES PÉCHÉS, on examinera : 1° Combien chacun en particulier renferme de malice, et

Maria, vel unum *Pater noster* ; et qui vellet imitari in usu sensuum Dominam nostram, in oratione præparatoria se commendet illi, ut sibi obtineat gratiam a Filio suo ac Domino ad hoc ipsum : et post consideratum unumquemque sensum, dicat unum *Ave Maria* » (Ex. tres modi orandi).

(1) Direct., ch. xxxvii, n° 3.

avec combien de raison il est défendu ! 2° Combien il apporte de dommage, si l'on ne met pas tous ses soins à l'éviter ! 3° Comment on l'a évité jusque-là, ou comment on est résolu de l'éviter dorénavant (1).

POUR LES PUISSANCES DE L'ÂME, ET LES SENS DU CORPS, on peut considérer : 1° Combien chacune de ces facultés est noble, combien elle nous est avantageuse ! 2° Comment Jésus-Christ et sa sainte Mère en ont usé. 3° Quel usage nous en avons fait nous-mêmes, nous excitant au repentir d'en avoir mal profité, etc. Il y a cependant ici une observation à faire : c'est que quand on examine l'usage qu'on a fait de ces puissances, ou le peu d'exactitude avec lequel on a observé les commandements, combien surtout on s'est laissé aller aux péchés, on prenne bien garde que cette méditation ne dégénère en examen de conscience, comme lorsqu'on se prépare à la confession, ou qu'on veut expressément s'exciter à la contrition. Ici on se propose pour fin principale de penser à ces matières, et par occasion, on fait une réflexion, un retour sur soi-même ; mais ce retour doit se faire en général seulement, sans trop descendre à particulariser les péchés (2).

(1) Direct., ch. xxxvii, n° 4.

(2) Direct., ch. xxxvii, n° 6.

On dit que saint François Xavier apprenait au peuple cette première manière de prier ; il l'imposait comme pénitence dans la confession, et par elle, il conduisait peu à peu les âmes à la perfection qu'elles pouvaient porter (1).

(1) Direct., ch. xxxvii, n° 7.

VI.

DES TROIS MANIÈRES DE PRIER.

SECONDE MANIÈRE DE PRIER.

I. LA SECONDE MANIÈRE DE PRIER consiste à se proposer, comme matière de méditation, certaines paroles, par exemple : un psaume de David, un discours ou une sentence de Notre-Seigneur, une prière, une hymne de l'Église. On s'arrêtera à chaque mot, afin d'en exprimer tout ce qu'il contient de pensées et de sentiments. Comme toutes les paroles de la divine Écriture ont été dictées par l'Esprit-Saint, toutes renferment un sens mystérieux digne d'être pesé ; de même

l'Église, étant gouvernée par ce même Esprit, ne dit pas un mot qui ne renferme un suc spirituel.

Quant à la forme à observer, on considérera sur chaque parole, de qui elle est, à qui elle s'adresse, à quelle fin, de quelle manière et dans quel esprit elle a été dite, et ce qu'elle signifie : exprime-t-elle un ordre, un conseil, une menace, une prière ? De ces diverses réflexions, on tirera les sentiments qui en sortiront naturellement.

Autre sera la manière de méditer, selon que les paroles seront de Dieu à l'homme, ou de l'homme à Dieu. Dans le premier cas, nous croirons entendre Dieu, qui est pour nous un maître, un législateur, un conseiller, un protecteur, un rémunérateur ; et nous écouterons sa voix, dans le dessein d'apprendre ce qu'il enseigne, d'exécuter ce qu'il commande, de suivre ses conseils, de redouter ses menaces, d'espérer ce qu'il promet, et de l'aimer, en voyant avec quelle bonté il daigne nous parler. Dans le second cas, c'est-à-dire si l'on médite les paroles d'un homme, on cherchera à se pénétrer de l'esprit qui les a inspirées, et on se proposera la fin que s'est proposée celui qui en est l'auteur. Ce qui nous sera facile surtout dans les psaumes de David. Car parfois

l'écrivain sacré loue Dieu, et le remercie des bienfaits accordés à son âme, ou à son peuple ; ailleurs, avec un esprit contrit, il demande pardon de ses péchés ; dans d'autres endroits, en proie à l'affliction, il invoque avec une pleine confiance le secours de Dieu, et un soulagement dans ses tribulations. Si donc nous voulons que la méditation des psaumes nous soit profitable, nous devons, comme le remarque Cassien, nous revêtir de l'esprit même du Psalmiste, comme si nous les avions composés nous-mêmes pour la même fin (1). C'est à quoi nous réussirons d'autant mieux, que nous choisirons des textes en rapport avec nos dispositions présentes. L'expérience nous enseigne en effet, que dans les moments où les bienfaits de Dieu nous charment, nous séduisent et nous réjouissent, on dit avec grande dévotion les psaumes qui respirent la joie, comme ceux-ci : *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce*

(1) « Omnes psalmorum affectus in se recipiens, incipiet decantare, ut eos non tanquam a Propheta compositos, sed velut a se editos, quasi orationem propriam profunda cordis compunctione depromat, vel certe ad suam personam æstimet eos fuisse directos, eorumque sententias non tunc tantummodo per Prophetam aut in Prophetam fuisse completas, sed in se quotidie geri implerique cognoscat » (Cass., coll. 10, c. II).

qui est au dedans de moi bénisse son saint Nom, etc. (1). *Louez le Seigneur au plus haut des cieux*, etc. (2). Dans ces moments, où la jubilation abonde, l'âme ne trouverait pas le même goût à réciter le psaume *Miserere*. Au contraire, lorsqu'on est pénétré du regret de ses péchés, on dit ce dernier psaume avec dévotion, et on ne trouve pas d'attraits pour les psaumes qui expriment la joie. Nous aurons donc soin de prendre pour matière de méditation des paroles ou des prières en harmonie avec l'esprit qui nous anime, et avec la fin que nous avons en vue.

Cette seconde manière de prier convient surtout à ceux qui marchent dans la voie *illuminative*, et désirent connaître et sentir les vérités de la foi, afin de croître en esprit. Il n'est pas de meilleur moyen pour acquérir l'intelligence et le goût des textes sacrés. On fait vibrer toutes les paroles, afin qu'elles rendent un son; on les rumine, pour les savourer, en tirer le suc, le miel et l'esprit. Le fruit est caché sous l'écorce de la lettre. On scrute les paroles de Dieu, comme on

(1) *Benedic anima mea Domino, et omnia quæ in me sunt, nomini sancto ejus* (Ps. CII. 1).

(2) *Laudate Dominum de cœlis, laudate eum in excelsis* (Ps. CXLVIII. 1).

exploite le filon d'or d'une mine. Ainsi faisait Marie elle-même : *Conservabat omnia verba, conferens in corde suo* (1).

II. Quant à la pratique de cette deuxième manière de prier, voici ce que nous enseignent notre bienheureux Père saint Ignace :

Avant de commencer, je me recueille et me repose l'esprit, comme dans la première manière* de prier... L'oraison préparatoire sera relative à la personne à laquelle s'adresse la prière que je vais méditer... Ensuite, à genoux ou assis, selon la disposition du corps et l'attrait de l'âme, les yeux fermés ou fixés en un même endroit, sans les laisser errer de côté et d'autre, je dirai la première parole du *Pater*, et je m'arrêterai sur cette parole autant de temps que j'y trouverai de significations, de comparaisons, de goût et de consolation intérieure dans la considération du titre de *Père*. On fera de même pour chaque parole de l'oraison dominicale, ou de toute autre prière que l'on voudra méditer selon cette manière de prier (2).

(1) Luc, II, 19.

(2) *Secundus modus orandi est, ut ille qui hunc modum vult adhibere, genibus flexis, vel sedens, prout magis ad hoc vel illud dispositum se reperit, et prout magis eum devotio comitatur, tenendo oculos clausos,*

Première règle. On emploiera une heure à méditer ainsi toute l'oraison dominicale, et, après l'avoir terminée, on récitera vocalement ou mentalement, de la manière ordinaire, c'est-à-dire sans pauses, la salutation angélique, le symbole, la prière *Anima Christi*, et le *Salve Regina* (1).

Seconde règle. S'il arrive qu'une ou deux paroles fournissent, même pendant l'heure entière, une matière suffisante à la réflexion, et que l'on trouve à les méditer du goût et de la consolation spirituelle, on ne se mettra point en peine de passer outre; mais, l'heure écoulée, on récitera de la manière ordinaire le reste de l'oraison dominicale (2).

vel defixos in unum locum, neque huc illuc eos movendo, dicat : *Pater*, et consistat in consideratione hujus vocis tandiu quamdiu invenit significationes varias, comparationes, gustum et consolationem in considerationibus pertinentibus ad talem vocem; et eodem modo faciat in quavis voce orationis Dominicæ, vel alterius orationis cujusque, quam assumere voluerit ad orandum hoc modo.

(1) Prima regula est, quod qui sic orat persistet hoc modo unam horam in tota oratione Dominica, qua oratione expleta, dicet unum Ave Maria, Credo, Anima Christi, et Salve Regina, voce vel mente, modo solito.

(2) Secunda regula est, quod si ille qui contemplatur orationem Dominicam, inveniet in una voce, vel in duabus tam bonam copiosam materiam cogitandi, et gustum et consolationem, non curet progredi ulterius,

Troisième règle. Supposé que l'on se soit arrêté une heure entière sur une ou deux paroles de l'oraison dominicale, le jour suivant, quand on voudra reprendre la même prière, on dira de la manière ordinaire la parole ou les paroles que l'on a déjà méditées ; puis, on commencera à réfléchir sur celle qui suit immédiatement, comme il a été dit dans la seconde règle (1).

Première remarque. Après avoir terminé en un ou plusieurs jours l'oraison dominicale, on méditera, selon la même méthode, la salutation angélique, et ensuite les autres prières, en sorte que l'on continue pendant quelque temps cet Exercice sans interruption (2).

Seconde remarque. A la fin de l'oraison, on s'adressera à la personne que l'on a priée,

etiamsi terminetur hora in eo quod invenit, qua finita, dicet reliquum orationis Dominicæ, modo solito.

(1) Tertia est, quod si in una voce, vel duabus orationis Dominicæ immoratus fuerit una hora integra, alio die, quando volet redire ad eandem orationem, dicat supradictam vocem, vel duas illas modo solito, et in voce quæ sequitur immediate, incipiat contemplari, eo modo quo dictum est in regula secunda.

(2) Advertendum est, quod finita oratione Dominica uno, vel multis diebus, debet fieri idem circa salutationem Angelicam, et postea circa reliquas orationes, ita ut per aliquod tempus semper se exercent circa unam ex illis.

et on lui demandera en peu de paroles, les vertus ou les grâces dont on éprouve un plus pressant besoin (1).

(1) Altera nota est, quod finita oratione, paucis verbis, convertendo se ad personam ad quam directa fuit illa oratio, petat virtutes vel gratias, quibus sentiat magis se indigere.

VII.

DES TROIS MANIÈRES DE PRIER.

TROISIÈME MANIÈRE DE PRIER.

I. La troisième manière de prier consiste dans des aspirations ou des sentiments, qui correspondent à chaque souffle de la respiration. Dans l'intervalle d'une respiration à l'autre, on tirera du fond de l'âme une affection sainte, un gémissement de l'esprit, une courte prière, comme celle qu'on appelle jaculatoire; et dans ces moments successifs, nous sentirons, nous goûterons spirituellement ce que nous désirons et demandons, ce qui fait l'objet de nos gémissements et de nos soupirs devant Dieu. Cette sorte d'oraison convient principalement à ceux qui sont parvenus à *la vie unitive*, et qui aspirent

ardemment à l'union actuelle avec Dieu. Ils n'ont rien tant à cœur que de prier le plus souvent et le plus longtemps qu'il leur est possible, parce qu'ils savent que l'oraison est aussi nécessaire pour la perfection de la vie spirituelle, que la respiration pour la vie du corps, selon cette parole de David : *J'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré le souffle divin, brûlant du désir de garder vos commandements, ô mon Dieu* (1). Ils sont si persuadés de cette nécessité, qu'autant de fois qu'ils ouvrent la bouche pour respirer, autant de fois ils voudraient prier. Mais, comme cela n'est pas possible à notre faiblesse, ils choisissent certains temps pour vaquer à cet exercice; et alors ils multiplient les oraisons jaculatoires, et ils les lancent vers le ciel comme des dards ou comme des flèches que le cœur, semblable à un arc fortement tendu, laisse échapper dans un violent transport d'amour. Voici, du reste, l'exposé de cette méthode, d'après le livre des Exercices.

II. La troisième manière de prier est *en mesure* (2).

(1) *Os meum aperui et attraxi spiritum; quia mandata tua desiderabam* (Ps. CXVIII. 131).

(2) Cette métaphore empruntée à l'art musical, rattache à cette manière de prier une idée de pieuse har-

Les préliminaires sont les mêmes que dans les précédentes manières de prier, aussi bien que l'oraison préparatoire. Avant toute prière, saint Ignace exige toujours l'addition préalable, la pose de l'âme sous le regard de Dieu. Il y aurait inconvenance à négliger cette sorte de précaution oratoire. Dieu sans doute est toujours prêt à nous entendre, mais le sommes-nous toujours à lui parler ?

Cela fait, l'exercice commence. Il consiste à prier de cœur, mentalement; et à dire de bouche, à chaque respiration ou soupir, une parole de l'oraison dominicale ou d'une autre prière; de manière à ne prononcer qu'une parole entre une respiration et l'autre.

Et l'espace du temps qui s'écoule d'une respiration à l'autre doit s'employer à considérer spécialement la signification de cette parole ou l'excellence de la personne à laquelle la prière s'adresse; ou notre propre indignité, ou la différence entre tant de grandeur d'un côté, et de l'autre tant de bassesse. On prononcera de la même manière

monie, qui fait succéder un soupir à une pensée sainte, une respiration enflammée à un ardent désir; réalisation touchante des paroles extatiques du Roi-Prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant : Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (Ps. LXXIII. 3).

toutes les paroles du *Pater*; puis, on récitera les autres prières, c'est-à-dire l'*Ave Maria*, l'*Anima Christi*, le *Credo* et le *Salve Regina*, selon la manière ordinaire de prier (1).

Première règle. Le jour suivant, ou à une autre heure du même jour où l'on désirerait prier de cette manière, on récitera la salutation angélique *en mesure*, et les autres prières selon la manière ordinaire de prier; et ainsi des autres que nous avons indiquées (2).

Seconde règle. Celui qui voudrait prier plus longtemps selon cette troisième manière, *en mesure*, peut réciter de suite plusieurs des prières indiquées, ou même

(1) *Tertius modus orandi est, quod ad quemlibet anhelitum, seu ad quamlibet respirationem orandum est mentaliter, dicendo unam vocem orationis Dominicæ, vel alterius orationis quæ recitetur, ita una sola vox dicatur inter unum anhelitum et alterum, et dum durabit tempus ab uno anhelitu ad alterum, attendatur præcipue ad significationem talis vocis, vel ad personam ad quam recitat (oratio dirigitur), vel ad vilitatem sui ipsius, vel ad differentiam inter tantam altitudinem illius personæ et tantam vilitatem propriam; et eadem forma et regula procedet in reliquis vocibus orationis Dominicæ; et cæteras orationes, scilicet: Ave Maria, Anima Christi, Credo et Salve Regina, dicet more consueto.*

(2) *Prima regula est, quod altero die, vel alia hora qua sic orare velit, dicat Ave Maria ad mensuram; et cæteras orationes more consueto, et ita consequenter procedendo per cæteras.*

toutes; mais toujours en ne proférant qu'une parole d'une respiration à l'autre, *en mesure*, comme il a été expliqué (1).

III. OBSERVATIONS GÉNÉRALES. En proposant ces trois manières de prier, on ne prétend point exclure les autres manières que le Saint-Esprit enseigne ordinairement, et que les âmes adonnées aux choses spirituelles ont coutume de suivre, d'après l'expérience, la raison et les règles de la saine doctrine, ou dont l'usage a montré à chacun l'utilité; le tout cependant avec l'approbation et le consentement de son directeur, auquel chacun doit découvrir la méthode qu'il suit dans l'oraison.

De ces trois manières de prier, l'une peut convenir plutôt que les autres, non seulement selon la diversité des personnes; mais la même personne, selon les différentes dispositions de l'esprit ou du corps, sera plus disposée à suivre tantôt une manière, tantôt une autre. Ainsi, lorsqu'on se porte mal, on est peu disposé à une longue méditation ou

(1) Secunda est quod qui voluerit plus immorari in orando *ad mensuram*, potest dicere omnes supradictas orationes vel partem illarum, servando eundem ordinem anhelitus *ad mensuram*, prout declaratum est.

à des raisonnements suivis. C'est alors surtout qu'on se sentira aidé par la seconde ou la troisième manière de prier. (Cf. Direct., ch. XXXVII, n° 13).

VIII.

L'EXAMEN PARTICULIER.

I. La science la plus nécessaire à la vie humaine, dit Bossuet (1), c'est de se connaître soi-même. Et saint Augustin a raison de dire (2) qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des états, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle, qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes. *Delicta quis intelligit* (3) ? Qui est-ce qui connaît ses fautes ? Nous jetons nos regards bien loin ;

(1) *Sermon pour une profession religieuse.*

(2) *De Trinit.*, lib. IV.

(3) Ps. XVIII. 13.

et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connaît nos défauts ; ils font la fable du peuple ; nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement nous nous voyons de trop près ; l'œil se confond avec l'objet ; nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue ; secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts ; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, pour peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, pour peu qu'il y paraisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait ; et par la même faiblesse qui fait que nous nous imaginons être en sûreté, quand nous fermons les yeux aux périls, riches quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos affaires, nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts, ou que nous nous étourdissons pour ne pas les voir. Ayons donc le courage d'envisager nos défauts pour les mieux connaître, et nous en corriger, autant que possible.

II. D'abord il est bien à remarquer, dit le Père de Poulevoy (1), qu'un défaut n'est pas un obstacle, mais un moyen de salut, si nous le voulons. Le roi-prophète dit : *Notum fac mihi, Domine... ut sciam quid desit mihi. Seigneur, faites-moi connaître ce qui me manque.* Un défaut n'est donc pas une chose positive comme une vertu ; un défaut est le contraire ; c'est l'absence d'une vertu, c'est une chose négative, c'est *un manque*, une lacune, un vide. Or, un vide, une place vide n'est pas un obstacle. Une chambre vide ne nous empêche pas de recevoir des hôtes. Eh bien ! là où il y a un défaut en nous, il y a une place vide, et comme la grâce a horreur du vide, il y a l'appel d'une vertu. Si l'on objecte qu'un défaut n'est pas seulement l'absence d'une vertu, mais une contradiction à la vertu, il faut alors expulser le défaut, le *surmonter* et mettre la vertu sur les ruines. Saint Augustin dit que nos défauts sont les escaliers et les échelles qui nous font monter aux vertus. Mais pour *surmonter* les défauts, nous élever au-dessus, les vaincre, il est nécessaire de ne pas nous tromper sur leur correction et leur traitement.

(1) *Retraite sur le courage.* Enfants de Marie de Paris, 1864.

III. — La méthode de correction n'est pas la même pour tous les défauts (1) : il y a des défauts qu'il faut *accepter* ; il y en a qu'il faut *diriger* ; il y en a qu'il faut *supprimer* ; il y en a qu'on ne peut jamais supprimer entièrement, mais qu'il faut toujours *subjugu*er.

a) Et d'abord, il y a des défauts qu'il faut *accepter*. Ce sont les défauts qui ne nous rendent pas coupables, mais qui nous rendent un peu malheureux, bien qu'ils n'aient aucune culpabilité devant Dieu ; défauts appartenant plutôt à l'ordre physique qu'à l'ordre spirituel ; défauts de caractère, défauts d'esprit, défauts de tempérament, défauts de l'extérieur, défauts d'aptitude pour tel ou tel emploi, défauts de santé, un *déficit* enfin, une ombre au tableau. La nature est défectueuse par telle ou telle limite, tel ou tel endroit. Que faire ? Accepter cela. Pourquoi se dépiter, murmurer ? Ne pas lutter contre l'impossible. L'esprit, la santé, le tempérament sont des marques providentielles. Enfants de Dieu, abaissez-vous sous la main paternelle, acceptez cette humiliation, cette mortification, et *beaucoup de profit*.

b) Il y a des défauts qu'il faut *diriger*, parce qu'ils sont plutôt des qualités restées sans

(1) Cf. P. de Poulevoy, *loc. cit.*

objet et comme fourvoyées. Ces qualités pouvaient être des vertus, elles sont devenues des défauts et peuvent devenir des passions. Sainte Thérèse a failli devenir victime d'une qualité. Elle avait reçu un cœur de feu, et, pendant quelque temps, ne comprenant pas que ce cœur opulent devait être dirigé vers un terme qui ne pouvait être que Dieu, elle le laissa s'épancher sur les créatures.

Mais, un jour, Dieu se révéla à elle, et la charité devint le caractère distinctif de sainte Thérèse. Pour beaucoup de saints, leurs vertus, leur travail pour acquérir la perfection n'a été que la direction de leurs défauts.

c) Il y a des défauts qu'il faut *supprimer*. Ce sont ceux que nous avons faits nous-mêmes. On les fait avec des actes, on les défait par les moyens contraires. Supprimez la cause, vous supprimez l'effet ; et c'est ici que, avec de la constance dans la volonté et la pratique de l'*examen général*, on est toujours victorieux.

Dans cet examen général, après avoir demandé lumière à Dieu, cette lumière qui découvrira un jour le fond des consciences, il faut produire et écouter *deux témoins* : premièrement, il faut laisser parler sa conscience ; quand elle a voulu parler tant de fois, nous avons étouffé sa voix parce qu'elle

troublait nos plaisirs ; elle a charge de Dieu de nous avertir ; elle l'a voulu faire, mais nous l'en avons empêchée ; il faut maintenant lui rendre la voix et la liberté que nous lui avions ôtée. Parle maintenant, ô, ma conscience, je te rends la parole et la liberté. C'est le *premier témoin* qu'il faut ouïr contre ce criminel, c'est-à-dire, nous-mêmes contre nous-mêmes. Si elle refuse de parler, ah ! c'est qu'elle est complice du crime ; il la faut faire parler par force ; il la faut mettre à la gêne et à la torture. Regarde l'enfer, la main de Dieu étendue : « Que la pensée tienne lieu d'accusateur, la conscience de témoin, la crainte de bourreau » : *Adsit accusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor* (1). Le *second témoin* c'est la loi de Dieu qu'il faut confronter avec nous dans tous ses commandements que nous avons violés (2).

d) Enfin, il y a des défauts qu'on ne peut supprimer, qu'il faut toujours combattre, toujours vaincre. Nous serons vieux et ils resteront toujours jeunes ; ils sont tellement inhérents à notre nature, qu'ils circulent avec notre sang ; ils sont incorrigibles, au moins en leur entier et dans leurs racines. Que

(1) Saint Augustin, Sermon. 351^e, n° 7.

(2) Cf. Bossuet, *Sur le Péché d'habitude*.

faire, alors ? Voilà le grand moyen de sanctification, parce qu'il faut toujours combattre. Un défaut sans fin est une échelle sans fin, c'est-à-dire qui va jusqu'au ciel. Nous devons lutter, combattre, et ne songer jamais à une pleine victoire, où l'ennemi soit tout à fait exterminé ou entièrement subjugué. Il faut cela, afin que toujours sous la main de Dieu, nous fassions notre soutien de notre besoin et de notre dépendance. Il faut se soutenir contre nos impuissances, dont le continuel aveu rend gloire à Dieu. Or, le plus sûr moyen de tirer parti de nos défauts, de les diriger, de les subjuguer ou de les faire tourner en mérites, c'est de faire chaque jour *l'examen particulier*.

IV. EXAMEN PARTICULIER : SA DÉFINITION.

L'examen particulier est tout à fait distinct de tout autre acte de piété, et ne peut être confondu avec aucun. Il ne ressemble ni à la prière, ni à la méditation, ni même à l'examen général, dont il diffère sous tous les rapports, non seulement quant au nom, mais quant à l'objet, quant à l'importance et quant à la méthode.

1° *L'examen général* porte sur toutes les parties de l'âme, sur tout l'ensemble de notre conduite à l'égard de notre Créateur et Seigneur, envisagée de telle à telle époque. *L'examen particulier* exclut tout, hormis un seul point sur lequel il porte uniquement, et sur lequel il concentre toute l'attention et toute la résolution ; de là vient qu'il se nomme *particulier*. Ici, plus que jamais la précision est nécessaire, parce que *l'examen particulier* a horreur du vague. C'est *ce* péché particulier ou défaut ; c'est *cette* chose proposée et particulière dont l'âme a résolu de se corriger et de se défaire qu'il faut avoir continuellement en vue : « AB ILLO PARTICULARI... DE ILLA RE PROPOSITA ET PARTICULARI. » Ce pronom démonstratif : ILLO, ILLA, est comme le doigt qui indique l'endroit faible. Il faudrait que l'objet de réforme que vise *l'examen particulier* pût être saisissable à l'œil et en quelque sorte palpable à la main, puisqu'il faudra le constater, le discerner, le suivre, le poursuivre, et *chaque jour* s'assurer des succès ou des échecs. Nous ramenons tout à *l'unité* sur le caractère de chacun, et nous avons raison.

2° Ainsi, dans *l'examen particulier*, nous ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres ; mais nous sondons le fond de

nos cœurs pour y découvrir *ce* péché dont nous voulons nous rendre maîtres ; et *ce* péché sur lequel il nous faut tout d'abord concentrer nos efforts, c'est évidemment, comme le font remarquer les saints Docteurs et surtout Cassien (1), celui qui nous est le plus préjudiciable, celui qui de tous nos péchés est le principal, le capital, le maître des péchés, le grand péché, le péché roi, le péché dominant qui entraîne tous les autres et qui provoque d'une manière particulière la colère de Dieu sur nous : « *Omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno* » (2). C'est ce péché-là qu'il nous faut premièrement combattre avec plus de vigueur pour parvenir à un véritable amendement, parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouve affranchi de l'empire des passions. Lorsqu'on veut tuer un serpent, ce n'est pas sur toute la longueur de son corps que l'on dirige les coups, mais sur *la tête*. La tête une fois écrasée, ou tenue dans l'im-

(1) Unusquisque vitium quo maxime infestatur explorans, adversus illud arripiat principale certamen... contra illud cunctis momentis cordis suspiria, crebraque gemituum tela contorquens (Cass., *Collat.* V, cap. xiv).

(2) I. Esd., cap. ix, 13.

puissance, sous le talon du vainqueur, quel mal peut vous faire le serpent ? Ainsi en est-il des passions ; frappez *la tête*, je veux dire la passion dominante, capitale, et toutes les autres vous seront sujettes. David va droit au Goliath.

3° Après cette première victoire sur le péché dominant, nous passons à un autre péché, puis à un autre, jusqu'à ce que nous les ayons tous vaincus. C'est ainsi que furent exterminées l'une après l'autre, les sept nations ennemies des Israélites. Mais l'*examen particulier* peut s'appliquer non seulement à la suppression d'un péché, mais aussi à la correction d'un *défait* : *Peccato vel defectu*, dit saint Ignace. L'insistance sur telle ou telle faute dont on veut se défaire est excellente sans doute ; mais la variété n'est pas mauvaise non plus. Rien n'empêche, tout en poursuivant une idée dominante, un objet principal, de parer en passant à quelques besoins du moment, ou bien de prendre son sujet partie par partie, comme on polit un diamant facette par facette. Pour devenir éminent dans un genre quelconque, on choisit une spécialité en rapport avec l'aptitude naturelle, et on la cultive par un travail assidu qui ne se distrait un instant que pour revenir

à son objet avec une ardeur renouvelée par la relâche.

4° La matière de l'*examen particulier* sera donc le *péché* ou le *défaut* ou imperfection quelconque dont on veut se corriger ; ce qui d'ailleurs est renfermé dans trois paroles que prononce le prêtre, lorsque, à la messe, il offre la sainte hostie : *Pour mes PÉCHÉS, pour mes OFFENSES, pour mes NÉGLIGENCEs sans nombre.*

a) LES PÉCHÉS. — C'est-à-dire, tout péché ou faute proprement dite, grave ou légère, de pensée, de parole, d'action ou même d'omission, dans lequel on a coutume de tomber le plus souvent.

b) LES OFFENSES. — Fautes moins proprement dites, ou involontaires, qu'il est aussi difficile à notre faiblesse d'éviter au milieu de tant de périls, qu'au voyageur le plus attentif de ne point heurter souvent malgré lui dans un chemin pénible et raboteux. Cependant le serviteur bon et fidèle, à l'aide de la vigilance chrétienne, et au moyen de l'*examen particulier*, peut et doit diminuer le nombre de ses offenses. Le Seigneur notre Dieu demande de nous *de la sollicitude dans son service*, nous dit le prophète : « *et sollicitum ambulare cum Deo tuo* » (1).

(1) Mich., VI, 8.

c) LES NÉGLIGENCE. — Cela ne signifie pas ici ces négligences plus considérables qui vont jusqu'au péché d'omission ; mais celles qui se glissent ordinairement dans nos actions et qui, sans en détruire tout le mérite, ne laissent pas de les rendre imparfaites et moins agréables à Dieu. Ces *négligences* sont vraiment *sans nombre*, soit que nous considérions le défaut de pureté et de force dans l'*intention*, soit que nous jetions les yeux sur une foule de *modes* ou *circonstances* qui, ajoutées à nos actions, leur donneraient le lustre et la perfection que réclament tout à la fois et la grandeur du Dieu que nous servons, et la mesure des lumières qu'il communique à nos âmes. — Nous nous proposons donc, au moyen de l'*examen particulier* : 1° de détruire les *péchés* ; 2° de détruire, ou du moins de diminuer les *offenses* ; 3° de détruire, ou du moins de diminuer les *négligences* par l'exercice fréquent des vertus qui doivent orner chacune de nos actions et embellir toute notre vie. Pour cet exercice fréquent des vertus, pour leur acquisition, l'*examen particulier* n'est pas moins nécessaire, pas moins puissant. Les vertus ne s'obtiennent que par la conquête. Voulez-vous les acquérir, lancez votre âme avec l'*examen particulier* ; il vous fera pratiquer

des actes réitérés de telle ou telle vertu, et la répétition vous donnera l'habitude, par conséquent, la vertu. Mais pour corriger un défaut, il faut attaquer d'abord le défaut en lui-même, et ne jamais commencer par la vertu opposée. Il ne faut prendre la vertu qu'en second lieu, quand il reste très peu de chose à faire pour vaincre le défaut, et que les chutes sont devenues assez rares.

V. EXAMEN PARTICULIER : SON IMPORTANCE

L'*examen particulier* est sans contredit le moyen le plus éminemment efficace pour nous faire avancer dans le chemin de la perfection. La méditation est plus digne, plus sublime, puisqu'elle a Dieu pour objet, tandis que l'*examen particulier* se rapporte à nous-mêmes. Bien souvent la méditation n'est que spéculative ; mais l'*examen particulier* est nécessairement pratique. Comme il ne porte que sur un point, toutes les forces de l'âme sont ramenées, concentrées, viennent converger vers ce point unique, qui réunit ainsi toute l'énergie dont elle est capable, et cette unité est une première cause, une cause puissante d'efficacité. Une seconde cause se

trouve dans la répétition journalière, parce que tous les jours sont des jours de bataille. C'est un examen *quotidien*, et cette répétition lui donne sa force et sa valeur. Par elle, l'âme se pousse elle-même ; elle est toujours en haleine, par conséquent toujours en progrès. Si l'*examen particulier* ne parvient à nous corriger ou à nous amender, qu'est-ce donc qui pourra nous corriger ? Sera-ce la communion, même la communion quotidienne ? Non, assurément ; car s'il en était ainsi, ceux ou celles qui communient tous les jours, seraient bientôt parfaits, affranchis de leurs défauts. Ce n'est pas la communion qui, par elle-même et par elle seule nous corrigera ; mais la communion en tant qu'elle produira en nous une vigilance telle que nous arriverons par l'examen à dominer nos mauvais penchants. La communion quotidienne est excellente ; il faut même y conduire les âmes ; mais qu'on cherche dans l'Église un chef d'ordre qui donne la communion quotidienne comme le moyen par excellence de se corriger : on n'en trouvera pas un seul.

VI. EXAMEN PARTICULIER : SA MÉTHODE

La méthode indiquée par saint Ignace est d'une simplicité et d'une facilité parfaites.

Non que ce soit lui qui ait imaginé l'*examen particulier*, pratique qui existe depuis le commencement de l'Église et est vieille comme elle ; mais c'est lui qui l'a popularisé (1). De nos jours, pas de communauté religieuse où cet examen ne soit de règle ; pas de personne pieuse qui ne l'ait dans son règlement. Que conseille donc saint Ignace ?... Selon lui, l'*examen particulier* et quotidien contient en lui-même trois temps et deux examens de conscience chaque jour (2). Il fixe trois temps, afin d'embrasser l'homme tout entier, en embrassant la journée tout entière ; le commencement, le milieu et la fin ; le matin,

(1) Saint Basile, saint Antoine et saint Augustin, dans leurs règles, l'ont expressément recommandé à leurs disciples, persuadés qu'ils étaient qu'il renferme l'inestimable secret de la vie spirituelle. Après eux, Cassien, saint Dorothée, saint Bernard et saint Bonaventure l'ont recommandé de même ; ils ont cru qu'on y trouvait un trésor caché d'un très grand prix, trésor qu'ils devaient soigneusement transmettre aux héritiers de leur sainte vocation, pour le faire encore valoir après eux. Saint Ignace de Loyola, surtout, voulut que cet exercice fût comme la principale occupation des religieux de sa Compagnie, et c'est par leur ministère qu'il a contribué à en établir la pratique dans presque tout l'univers.

(2) Examen particulare et quotidianum continet in se tria tempora, et examinationem sui bis quotidie faciendam.

à midi et le soir. Ces trois temps sont mentionnés dans la sainte Écriture. David dit au psaume cinquante-quatrième : *Le soir, le matin et à midi, je représenterai à Dieu mes misères, et il entendra ma voix* (1). La sainte Écriture nous dit que Daniel *fléchissait les genoux trois fois le jour, pour adorer Dieu, le bénir et faire en sa présence l'aveu de ses fautes* (2).

1° Le premier temps de l'examen particulier est le matin. Aussitôt levé de ma couche, je fléchirai les genoux, à l'exemple de Daniel, et me mettant en la présence de Dieu, je l'adorerai et lui rendrai grâce de ce qu'il m'a conservé la vie jusqu'à cette heure, de ce qu'il m'a fait reposer pendant la nuit et m'a préservé de bien des dangers. Je me proposerai ensuite de me tenir diligemment en garde contre le péché ou défaut particulier dont je veux me corriger et me défaire, lui vouant une sainte haine, à raison du mal qu'il me fait (3). Prendre cette résolution est

(1) *Vespere, et mane, et meridie narrabo et annuntiabo : et exaudiet vocem meam* (Ps. LIV. 18).

(2) *Tribus temporibus in die flectebat genua sua, et adorabat, confitebaturque coram Deo suo* (Dan. VI. 10).

(3) *Primum tempus est, quod mane statim ac e strato surgit homo, proponere debet cavere diligenter ab illo peccato particulari, vel defectu, a quo se vult corrigere, et emendare* (Ex. sp. 1° Hebd. ex. part.).

une première victoire qui sera le signal de toutes les autres.

2° Le second temps de l'examen particulier est vers le milieu du jour, avant le repas. Je me mets en la très sainte présence de Dieu, mon Créateur et Seigneur, et lui demande *ce que je veux*; car ici, comme partout ailleurs, saint Ignace exige une volonté sérieuse et bien résolue de se corriger : « *Ab illo peccato... a quo se VULT corrigere et emendare... de illa re a quâ se VULT corrigere et emendare.* » Or, ce que je veux, dans la circonstance présente, c'est le don d'une double grâce ; grâce de lumière pour la mémoire et grâce de force pour la volonté : « *Petere gratiam... ut RECORDETUR (homo) quoties lapsus sit in illud peccatum particulare vel defectum, et ut SE EMENDET in posterum.* » Grâce pour se souvenir, grâce pour s'amender.

La grâce demandée et censée obtenue, saint Ignace agit en conséquence et s'en sert immédiatement. « *Et consequenter faciat primum examen,* » suit donc la révision de la matinée, où j'exige de mon âme un compte exact de ce point spécial dont je veux me corriger et m'amender : « *Exigens rationem ab anima mea de illa re proposita et particulari, a qua se vult corrigere et emendare.* »

Je commence cette révision à partir de l'heure où je me suis levé ; je la continue d'heure en heure, ou d'un temps à un autre temps, jusqu'à l'heure et le moment présent où je m'examine. « *Discurrendo per horas singulas, vel per tempora singula, incipiendo ab hora qua surrexit, usque ad horam et momentum examinis præsentis.* » Puis, je marque sur une première ligne d'un petit *memento* dont le modèle est indiqué ci-après, autant de points que je suis tombé de fois dans ce péché ou défaut particulier. « *Et notet in prima linea subsequentis figuræ totidem puncta, quoties in illud peccatum particulare seu defectum incurrerit.* » Enfin, je prends de nouveau la résolution de m'amender. « *Ac postea proponat denuo emendare se.* » Et pour combien de temps dois-je renouveler cette résolution ? Pour toujours ? Non. Pour une année ? Non. Pour un mois, pour une semaine ? Non, non encore. Mais jusqu'au prochain, jusqu'au second examen, l'examen du soir... pas au delà : « *Usque ad alterum examen, quod faciet.* » Comme saint Ignace est modéré, indulgent, autant que vigoureux et pressant ! Comment pourrai-je refuser ce qu'il demande ? *Une fidélité d'un demi jour !*

3° Le troisième temps de l'*examen parti-*

culier est après le souper. Je ferai le second examen de l'après-dînée, aussi d'heure en heure, en commençant depuis le premier, celui de la matinée ; puis, je marquerai sur la seconde ligne de mon *memento* autant de points que je suis tombé de fois dans ce péché particulier ou défaut dont je travaille à me corriger.

VII. EXAMEN PARTICULIER

QUATRE ADDITIONS

Que propose saint Ignace, destinées à abrégier le travail et à faciliter le résultat, c'est-à-dire : la correction plus prompte de ce péché ou défaut particulier. « *Quatuor additiones ad citius tellendum illud peccatum seu defectum illum particularem.* »

1^o PREMIÈRE ADDITION. — Elle consiste, chaque fois que je tombe dans ce péché ou ce défaut particulier dont je veux me corriger, à porter la main sur mon cœur, gémissant douloureusement de ma faiblesse. Ce que je puis faire sans que personne s'en aperçoive. Je le frappe ce cœur, et en le

frappant, il semble que je le ressaisisse et que je le relève (1).

2° SECONDE ADDITION. — Comme la première ligne de mon *memento* ou de mon livret, sur laquelle je marque par des points le nombre de mes chutes, est destinée au premier examen du premier jour de la semaine, et la seconde ligne au second examen de ce même jour, j'observe le soir, en comparant la première et la seconde ligne, s'il y a amendement du premier au second examen (2).

3° TROISIÈME ADDITION. — Je compare le second jour avec le premier, c'est-à-dire les deux examens du jour présent avec les deux du jour précédent, et je vois, j'observe si, d'un jour à l'autre, je me suis amendé (3).

(1) « Prima additio est, ut, quotiescumque homo cadat in illud peccatum seu in defectum illum particularem, pectori manum admoveat dolens quod ceciderit; id quod fieri potest, etiam coram multis, quin advertant quid faciat. »

(2) « Secunda, cum prima linea figuræ significat primum examen, et secunda linea secundum examen, videat, observet sub noctem an sit emendatio a prima linea ad secundam, id est, a primo examine ad secundum. »

(3) « Tertia, conferre secundum diem cum primo, id est, duo examina diei præsentis cum duobus examinibus dici præcedentis, et videre, observare an ab uno die ad alterum se emendaverit. »

4° QUATRIÈME ADDITION. — Je compare également une semaine avec l'autre, et je vois, j'observe si, dans la semaine qui vient de s'écouler, le progrès a été plus notable que dans la semaine précédente (1).

5° REMARQUE. — Il est à noter que dans le *memento* ou tableau qui suit et qui sert de spécimen à tous les livrets de ce genre, les deux premières lignes qui indiquent le dimanche, l'une destinée aux manquements de

« Quæ singulis diebus feceris opera, ea vespere tecum ipse commemora, et cum iis quæ feceris pridie conferto : studioseque operam dato ut melior in dies magis ac magis existas » (S. Basil., Serm. de abdicat. sive renuntiat. sæculi).

(1) « Quarta additio, conferre unam hebdomadam cum altera, et videre, observare an se emendaverit in præsentī hebdomada plus quam in prima præterita. »

« Scrutemur suam quique conscientiam, et rationem examinemus, consideremusque, quidnam in hac hebdomada probe actum, quid in alia, et quale augmentum acceperimus in sequenti, quas in nobis affectiones correximus » (S. Joan. Chrys., *Hom. XI, in Gen. n° 2*).

« Discat unusquisque ubi sit, aut in quo libro scriptus. Debemus enim non solum nos per dies singulos discutere, sed per quælibet tempora, per menses, per hebdomadas, ac nobis ipsis dicere : *Prima hebdomada hujusmodi passione affectus es, nunc quomodo habes ? Item : per tempus quodque anno transacto victus es, et superatus ab hac passione. nunc quomodo habes ?* et ita quotidie diligenter inspicere si quid a nobis abscindimus ex illis, an in eisdem volvitur, vel in deteriora delapsi sumus » (S. Doroth., *Doct., X*).

la matinée, et l'autre à ceux de l'après-midi, sont les plus longues; les deux secondes lignes qui suivent, réservées au lundi, sont plus courtes; les troisièmes pour le mardi sont plus courtes encore; et ainsi de suite (1).

DIMANCHE. _____

LUNDI. _____

MARDI. _____

MERCREDI. _____

JEUDI. _____

VENDREDI. _____

SAMEDI. _____

6° Par leur disposition, les deux lignes correspondantes à chaque journée, et chaque fois raccourcies, constatent l'amélioration. Car saint Ignace ne comprend pas qu'une âme qui use de ce correctif, puisse rester stationnaire et végéter dans la routine. Il faut qu'il y ait progressivement changement si sensible qu'il soit *notable*. Toutefois, à

(1) « Notandum est, ex sequentibus figuris, primam cæteris longiorem deputari diei primæ, puta Dominicæ; secundam vero diei lunæ, paulo brevior, et ita deinceps; cum par sit diminui in dies erratorum numerum ».

raison de certaines occasions et circonstances extérieures ou de certaines dispositions et faiblesses intérieures, il peut y avoir une hausse ou une baisse momentanée dans le chiffre des fautes. Que faire alors ? Je me confondrai de ce que, au lieu d'avancer, j'ai reculé ; mais je ne perdrai pas courage pour cela, et je formerai de nouveau le dessein de redoubler d'efforts, afin qu'une lutte persévérante soit suivie de la victoire. C'est pour nous inspirer cette constance que l'Esprit-Saint a prononcé cet oracle : *Le juste tombera sept fois, et il se relèvera* (1). C'est-à-dire : Chaque fois qu'il tombe, il a une lumière qui l'avertit de sa chute ; et s'il tombe le jour, il n'attend pas le soir pour se relever. S'il tombe sept fois, sept fois il se relève aussitôt qu'il est tombé, tant par la douleur qu'il en éprouve, que par la résolution qu'il forme de se corriger. De cette manière, la fréquence des rechutes sera pour lui une occasion de prier davantage et de multiplier les pieuses affections et les saints désirs, qui réparent par un accroissement de grâces les pertes qu'il a pu faire par des manquements plus ou moins légers, sinon graves. Il est en effet certains sujets ou points d'examen d'une im-

(1) « Septies enim cadet justus, et resurget ». (Prov. XXIV, 16).

portance majeure et d'un combat plus difficile; comme par exemple, s'il est question d'un de ces défauts inhérents à la nature dont la correction est toujours à recommencer; ou d'une de ces vertus solides dont l'acquisition n'est jamais à finir, où le progrès, fût-il le plus réel, n'est pas apparent. Qu'on se souvienne alors que seulement travailler, c'est réussir, et combattre, c'est vaincre.

VIII. Ne nous décourageons donc jamais, et ayons grande confiance en la bonté de Dieu, infiniment supérieure à toutes nos fautes. D'un côté, il est bien étrange que, prévenus de tant de grâces, nous puissions offenser Dieu; d'un autre côté, il n'est pas si étrange qu'une nature pécheresse pèche, puisque ce n'est après tout que revenir à son fond. Il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes, dit saint François de Sales (1), jusqu'à ce que Dieu nous porte au ciel; et pendant que nous nous porterons nous-mêmes, nous ne porterons rien qui vaille. Toujours des misères que nous ne nous laissons pas de déplorer, et toujours la miséricorde divine qui ne se lasse jamais de pardonner. Un pauvre homme dans l'indigence vient de-

(1) Ep. LVIII.

mander votre secours, dit encore saint François de Sales, vous le soulagez selon votre pouvoir ; mais vous ne le tirez pas de nécessité. Ce pauvre revient à vous au bout de quelque temps ; il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler ; il ne vous demande rien, sa nécessité, sa misère, et plus que tout cela sa retenue vous demande. Ce pauvre ne vous importune pas ; il ne vous est pas à charge. Tout votre regret, c'est de ne pouvoir pas le soulager davantage. Voilà le sentiment d'un bon cœur. Il en est de même à l'égard de Dieu. Vous succombez à quelque tentation, la fragilité de la chair l'a emporté. Incontinent vous revenez : qu'ai-je fait ? Où me suis-je engagé ? Les larmes aux yeux, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, vous criez miséricorde ; et puis, vous devenez plus attentif, plus soigneux, plus sur vos gardes. Ah ! je l'ose dire, vous n'êtes point à charge à la miséricorde divine.

IX. Mais combien de temps faut-il s'examiner sur un péché ou un défaut, soit intérieur, soit extérieur ? Saint Bernard et Hugues de Saint-Victor font une question presque pareille, savoir : combien de temps il faut combattre contre un vice ? Et ils répondent qu'il faut combattre, jusqu'à ce que nous

ayons acquis un tel avantage sur l'ennemi, que sitôt qu'il ose reparaître, nous puissions le réprimer facilement, et l'assujétir par la raison. De sorte qu'il ne faut pas attendre que la passion soit entièrement étouffée, et qu'on ne sente plus aucune répugnance, car ce ne serait jamais fait; et Hugues de Saint-Victor dit que c'est plutôt le partage des Anges que celui des hommes. C'est assez que nous l'ayons tellement affaiblie et tellement désarmée par un combat continuel, *qu'elle ne règne plus en nous*, selon cette parole de saint Paul : *non regnet peccatum* (1). L'homme de bien, durant l'exil de cette vie, lutte continuellement contre sa propre infirmité; et c'est ainsi qu'il se renouvelle, tâchant d'effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

X. O Dieu, mon Seigneur et Maître, vous qui voyez mon cœur, votre vérité, comme une brillante lumière, vient d'y pénétrer et de me convaincre : je veux donc tout le reste de ma vie employer chaque jour un moyen si puissant d'acquérir la perfection. Je veux, et j'en prends à témoin vos saints Anges, je veux m'appuyer sur l'*examen particulier* pour

(1) Rom., VI, 12.

me défaire de mes péchés et de mes défauts, et acquérir la vertu. Il sera le *garant de ma ferveur, mon protecteur contre les attaques du démon du midi*, et ma *force* pour me défendre contre *mes infidélités* ; il sera le *flambeau de mes yeux*, le remède bienfaisant qui donne *la santé, la vie et la bénédiction* ; la santé de l'âme, la vie de la grâce, la bénédiction de la gloire.

Cf. Bossuet, 2^e *Sermon pour le jour de Pâques* ; 2^e Point. — Père Louis du Pont : *Méditation sur les mystères de notre sainte foi*, prem. partie, méd. xxix. — P. de Poulevoy : l. c. et *Commentaire sur les exerc. spirit. de saint Ignace*.

TABLE DU TOME PREMIER.

§ I.

PRÉLIMINAIRES. — CRÉATION DE L'HOMME.

	Pages.
I. Sa place et sa gloire dans la création. . .	5
II. Création du corps et de l'âme; singularités remarquables.	23
III. Excellence de l'âme.	33
IV. L'homme créé à l'image et ressemblance de Dieu	39
V. Un des plus beaux traits de l'image de Dieu dans l'âme raisonnable : <i>le libre arbitre</i>	55
VI. L'homme comme suspendu entre le ciel et la terre. — Beauté de l'homme. — Sa déchéance.	73

§ II.

LES PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES.

I. Vie de l'homme, au point de vue philoso- phique ou de raison	85
II. Vie de l'intelligence : <i>la louange</i>	89
III. Vie de la mémoire : <i>le souvenir respectueux</i> . .	95
IV. Vie de la volonté : <i>le service</i> ou <i>l'obéissance</i> . .	99
V. Vie de l'homme : <i>gloire que Dieu veut en retirer</i>	101

VI.	Premier principe et vérité fondamentale : <i>obéir à Dieu !... c'est là tout l'homme !</i> . . .	107
VII.	Second principe et vérité fondamentale, <i>tout le reste : accessoire ; moyen, secours</i> <i>pour louer Dieu, adorer Dieu, obéir à</i> <i>Dieu</i>	113
VIII.	Comme tout se réduit à aimer Dieu. — Ce que c'est qu'aimer Dieu	125
IX.	Vie de l'homme, au point de vue <i>surnaturel</i> <i>ou de la foi ; son terme ou son but.</i> . . .	139
X.	Vie de l'homme, au point de vue <i>surnaturel</i> <i>ou de la foi ; son principe ou son origine.</i>	157
XI.	Vie de l'homme, au point de vue <i>surnaturel</i> <i>ou de la foi ; ses actes ou son dévelop-</i> <i>pement</i>	177
XII.	Vie de l'homme, au point de vue <i>surnaturel</i> <i>ou de la foi ; le salut de l'âme, affaire</i> <i>personnelle</i>	187
XIII.	Les trois vies : <i>la vie des sens, la vie de la</i> <i>pensée, la vie de la foi.</i>	211
XIV.	Comment toujours louer Dieu ? — Intention droite. — Louange et prière perpétuelles.	231
XV.	Comment toujours adorer Dieu ? — Pré- sence de Dieu habituelle.	241
XVI.	Comment toujours obéir à Dieu ? — Sainte conformité à la volonté divine.	249

§ III.

EXCELLENCE ET NÉCESSITÉ DES PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES.

I.	Les principes et vérités fondamentales, pourquoi appelés ainsi ?	263
----	---	-----

II.	Les principes et vérités fondamentales, leur nécessité	269
III.	Les principes et vérités fondamentales, comment elles passent dans la vie de l'homme et deviennent vérités <i>pratiques</i> . — <i>La répétition et la réflexion</i>	275
IV.	Les principes et vérités fondamentales font l'homme de bien; <i>le vrai sage</i>	285
V.	Les principes et vérités fondamentales donnent, dans ce monde, <i>le seul vrai bonheur</i>	293
VI.	Les principes et vérités fondamentales procurent <i>le salut éternel</i>	299

§ IV.

CONSÉQUENCE GÉNÉRALE DES PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

I.	Se faire <i>indifférents</i>	313
II.	Se faire indifférents pour tout ce qui n'est pas Dieu ou ordre de Dieu!	317
III.	Se faire indifférents pour tout ce qui n'est pas Dieu, ou ordre de Dieu, ou vertu! . . .	323
IV.	Se faire indifférents pour tous les évène- ments de la vie qui dépendent du bon plaisir de Dieu	325
V.	Nature de cette indifférence	327
VI.	Autres explications non moins importantes sur cette indifférence.	329
VII.	Exemple d'indifférence. — <i>Abraham</i> . . .	333

§ V

CONSÉQUENCE SPÉCIALE ET PRATIQUE DES PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES.

- I. Que l'indifférence est nécessaire pour vaincre *les répugnances* ou *les désirs* de notre nature corrompue. 377
- II. Les quatre grands désirs et les quatre grandes répugnances de l'homme. 381
- III. Comment l'indifférence s'exerce par rapport à ces quatre répugnances et à ces quatre désirs 385
- IV. Combien cette indifférence est raisonnable. 393
- V. Combien cette indifférence contribue à la gloire de Dieu et à notre propre sanctification 399
- VI. Belles paroles de l'imitation sur ce sujet . 409

§ VI

CONSÉQUENCE DERNIÈRE ET SUPRÊME DES PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

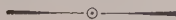
- I. Le désir unique et le choix suprême qu'inspire l'acte d'indifférence. 415
- II. L'acte d'indifférence livre tout l'homme à Dieu 417
- III. L'acte d'indifférence unit l'homme à tout ce qui est en Dieu. 421
- IV. L'acte d'indifférence est un acte d'abandon avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. . 423

V.	Dieu seul!	429
VI.	Tout le reste A. M. D. G. A la plus grande gloire de Dieu!	443

§ VII

APPLICATION DES PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

I.	La méditation. — Ce que c'est que la méditation. — Ce qu'il faut faire avant, pendant et après la méditation. — Les difficultés.	453
II.	Oraisons jaculatoires	487
III.	Contemplation ou manière de méditer sur des objets sensibles	497
IV.	Application des sens	507
V.	Des trois manières de prier. — Première manière de prier.	517
VI.	Des trois manières de prier. — Seconde manière de prier	529
VII.	Des trois manières de prier. — Troisième manière de prier.	537
VIII.	L'examen particulier	543



060.32

M332

6396

MARCHAND? J.B.

AUTHOR

Exercices Spirituels I

TITLE

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM
NUMBER

Aldridge
Malone

SEP 7

Twaddell

~~STORAGE - 9~~

JUL 73

JUL 31 73

6396

